

VOYAGES

DU VICOMTE

GEORGE VALENTIA.

I.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
rue des Noyers, n° 37.

VOYAGES

DANS

L'HINDOUSTAN, A CEYLAN,

SUR LES DEUX CÔTES

DE LA MER-ROUGE,

EN ABYSSINIE ET EN ÉGYPTE,

DURANT LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806,

PAR LE VICOMTE GEORGE VALENTIA;

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR P.-F. HENRY;

Et accompagnés d'un ATLAS, composé de deux nouvelles Cartes de la MER-ROUGE, ainsi que de Plans, d'Inscriptions anciennes et de Vues diverses, exécutées sur les lieux par M. H. SALT, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie.

TOME PREMIER.

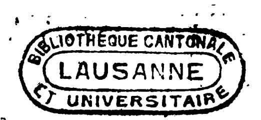
PARIS,

CHEZ Mme Ve LEPETIT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DES VOYAGES,

rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

1813.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Si des considérations puissantes ne me faisaient un devoir d'exposer ce qui m'a porté à traduire la relation comprise dans ces quatre volumes, je pourrais en imiter l'auteur, qui n'a mis aucune préface en tête de son livre, et qui l'a livré courageusement au public, sans lui demander ni justice ni grâce. Mais ma position différant à tous égards de celle du vicomte Valentia, ma conduite doit différer aussi de la sienne. Je tâcherai, cependant, de ne pas abuser de la patience du lecteur; et je me bornerai à lui présenter une analyse extrêmement succincte, ou plutôt une esquisse faite pour ainsi dire à vue d'oiseau, et suivie d'une légère discussion.

Le vicomte Valentia, après avoir touché à Ste.-Hélène et au cap de Bonne-Espérance, arrive à l'une des embouchures du Ganges, et se rend à Calcutta. Il fait un séjour d'un mois dans cette capitale, puis il s'avance jus-

qu'à Ferack-Abad, en passant par les villes de Hougly, de Bourhampore, de Jungepore, de Bhaugulpore, de Patnah, de Benarès, de Lacknau, etc. Il retourne à Calcutta en descendant le Ganges, navigation difficile et dangereuse; et chemin faisant, il visite Allahabad et Mourchedabad. Bientôt il se rembarque pour aller à Ceylan. Il prend terre à Pointe-de-Galle et suit toute la côte occidentale de l'île, côte sur laquelle est située Colombo. De Ceylan il passe à Ramiseram, et de Ramiseram à la côte de la presqu'île de l'Inde la plus voisine de Ramnad, ville d'où il se rend à Madras par Tanjore, par le pays des Polygars, par Chalambron (lieu que ses pagodes ont rendu célèbre), par Pondicherry, etc. Un projet important, qu'il a eu la gloire de mettre à exécution, et dont je vais parler, fait ensuite traverser à notre voyageur toute la péninsule de l'Inde, et il arrive au port de Mangalore, après avoir visité les villes de Vellore, de Bangalore, de Seringapatam, de Mysore, etc.

La côte occidentale de la Mer-Rouge, côte sur laquelle les Anciens faisaient un commerce avantageux en or, en ivoire et en perles, n'étant connue que très-imparfaitement par les modernes, le vicomte Valentia avait offert de

la reconnaître gratuitement, et de faire des recherches sur l'état où se trouvaient l'Abyssinie et les pays voisins. En conséquence, le gouverneur-général de l'Inde anglaise lui avait promis qu'un vaisseau, dont le capitaine serait à ses ordres, l'attendrait à Mangalore. Cette promesse étant remplie, notre voyageur met à la voile et se rend à Mocha, d'où il passe sur la côte d'Afrique. Il en reconnaît divers points, et notamment une île, qu'il nomme Ile de Valentia, parce qu'il juge qu'elle est visitée pour la première fois par des Européens. Il relâche ensuite à Massouah. Le capitaine du vaisseau opposant toutes sortes d'obstacles à l'exécution du projet, le vicomte Valentia retourne à Mocha, d'où il passe à Bombay. De là il transmet au gouverneur-général de l'Inde anglaise les détails de ses opérations dans la Mer-Rouge; et en attendant la réponse, il va visiter Pounah, capitale des états du pechouah, ou chef des Mahrattes occidentaux, dont le pays était désolé par une famine affreuse.

Revenu à Bombay, le vicomte Valentia reçoit l'invitation de suivre le cours de ses reconnaissances, et deux vaisseaux, le croiseur le *Panther* et l'allége l'*Assaye*, sont mis à sa disposition. En conséquence, il retourne à Mocha et à Mas-

souah. Il range ensuite la côte d'Abyssinie et parvient à un hâvre superbe, qui, dit-il, pourrait contenir toute la marine de l'Europe, et auquel il donne le nom de PORT-MORNINGTON. De là il s'avance vers Souakin, où il relâche. Poursuivant ses opérations le long de la côte d'Afrique, il est sur le point de faire naufrage. Echappé à ce danger, un coup de vent le force à terminer ses reconnaissances, après les avoir étendues sur un espace de près de huit degrés, ou d'environ deux cents lieues; et le manque de vivres l'oblige à retourner à Mocha.

L'Abyssinie n'ayant été, depuis cent ans, visitée que par Bruce, dont la véracité était fort suspecte, le vicomte Valentia résout d'envoyer quelqu'un dans ce pays. Il fait choix de son secrétaire, M. Henry Salt, que le *Panther* porte à Massouah. Après avoir eu beaucoup de contestations avec le nayb, M. Salt part pour Arkiko, d'où il se rend à Antalou, près du ras ou vice-roi du Tigré, qui l'accueille favorablement. Sa mission terminée, il revient à Arkiko, puis à Massouah, île par le travers de laquelle le vicomte Valentia l'attendait. Après le départ de cette île, le *Panther* est de nouveau sur le point de faire naufrage, et forcé de se réfugier dans le port d'Arkiko. Les ha-

bitans de cette ville, qui voyaient, non sans raison, les Anglais avec inquiétude, se persuadent qu'en leur refusant les secours dont ils ont besoin, ils les réduiront à se rendre avec toutes les richesses qu'ils croyent être sur leur vaisseau. Bientôt la mésintelligence éclate par des actes d'hostilité, après lesquels le *Panther*, profitant d'un vent favorable, met à la voile et gagne le port de Djeddah (ou Jidda). Le vicomte Valentia passe de Djeddah à Suez, traverse le désert, arrive au Caire, visite les pyramides, parcourt le Delta et s'embarque à Alexandrie. Il touche à la baie de Finica, relâche à Malte, se rend à Gibraltar, et de là retourne en Angleterre, où il arrive, après en avoir été absent quatre ans et quatre mois.

Un Français qui reviendrait dans sa patrie après avoir essuyé tant de fatigues, couru tant de dangers, et rendu à la géographie d'aussi grands services que l'a fait le vicomte Valentia, pourrait s'attendre à y trouver une noble récompense et un ample dédommagement dans les éloges unanimes et la reconnaissance de ses concitoyens, nul desquels, du moins, ne hasarderait contre son ouvrage des critiques superficielles ou mal fondées. Les Anglais paraissent différer de nous à cet égard comme

à beaucoup d'autres. La relation du vicomte Valentia a été attaquée en Angleterre, par quelques journaux, avec une insigne mauvaise foi ou une légèreté non moins répréhensible. Passant sous silence ses importantes opérations, les rédacteurs ont paru croire que ce voyageur n'avait parcouru l'Inde presque tout entière, qu'il n'avait visité et reconnu une grande partie des côtes de la Mer-Rouge, et qu'il n'avait traversé l'Egypte que pour faire et recevoir des visites. Nous ne dissimulerons pas toutefois qu'il en a fait et reçu un grand nombre; mais elles ont résulté nécessairement de sa position, et s'il en a retracé les particularités, il a suivi l'exemple de tous les voyageurs.

Un si grave reproche n'est point resté renfermé dans les Iles Britanniques. Il a passé bien vite en France, où il a été recueilli par un ou deux journaux, dont, très-probablement, les estimables rédacteurs n'avaient pas sous les yeux l'ouvrage qu'ils censuraient. En aura-t-il été de même de l'un des auteurs d'un recueil périodique, consacré spécialement à l'analyse des voyages, et à la rédaction duquel préside un littérateur dont les grandes connaissances en ce genre d'instruction ne sont point contestées? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit,

le critique dont je parle, rendant compte du voyage du docteur Buchanan, qui a visité le Mysore, le Canara et la côte de Malabar, le présente comme « plus important et plus instructif » que celui du vicomte Valentia (1). Il suffira, je crois, de rapprocher les titres des deux voyages, pour reconnaître qu'ils ne doivent pas être mis en parallèle. Le seul point de ressemblance qu'il y ait entre l'un et l'autre, c'est que le Mysore, le Canara et la côte de Malabar, sont aussi au nombre des parties de l'Inde qu'a visitées le vicomte Valentia.

Si le critique donne, pour l'importance et l'instruction qu'on peut y puiser, la préférence à la relation du docteur sur celle du

(1) Titre du Voyage du docteur Buchanan:

Voyage dans le *Mysore*, le *Canara* et le *Malabar*, fait par ordre du marquis de Wellesley, gouverneur-général de l'Inde, pour vérifier l'état de l'agriculture, des arts et du commerce, décrire la religion, les mœurs et les coutumes, et examiner l'histoire naturelle et civile, et les antiquités, dans les états du radjah de Mysore et dans les provinces conquises par la Compagnie des Indes, sur Tippou-Sultan; par Francis Buchanan, D. M. (3 vol. in-4° formant près de 1500 pages. Le Voyage du vicomte Valentia n'en a pas plus, et le caractère est à peu près le même). Un tel Voyage peut être important; mais il serait difficile qu'il le fût plus que celui dont je donne la traduction. Pour s'en convaincre, il ne faudra que jeter les yeux sur une mappe-monde.

lord, il les enveloppe l'une èt l'autre, sous le rapport du style, dans une même condamnation : « elles sont également prolixes et mal rédigées. » La comparaison est vicieuse. Les deux auteurs ayant donné la même étendue à leur narration, comment pourraient-elles être également prolixes, puisque l'un a parcouru quinze ou vingt fois plus de pays que l'autre? Je ne prétends pas cependant adresser un reproche au docteur Buchanan, qui était chargé de décrire en détail des provinces nouvellement conquises. Je sais même que de très-bons juges reconnaissent qu'il s'en est acquitté parfaitement; mais j'oserai dire que son voyage m'a paru être d'un intérêt moins général que celui du vicomte Valentia, qui a fait des découvertes utiles et relevé une infinité d'erreurs. Quant à la rédaction, ce dernier voyageur a adopté la forme de journal, qui lui a permis d'insérer quelques détails dont, il est vrai, j'ai jugé que sa relation pouvait se passer, et que j'ai supprimés. Il en a été de même de plusieurs objets d'administration intérieure, qui n'étaient aucunement susceptibles d'intéresser des lecteurs français. Dans ces cas, qui ne se sont pas reproduits très-souvent, je me suis borné à donner les résultats. Tout ce qui est relatif à l'histoire, aux sciences, aux mœurs et au

commerce; je l'ai conservé soigneusement. J'aurais mieux aimé laisser encourir le terrible reproche de prolixité à l'auteur, que d'enlever à sa narration rien qui pût servir à l'instruction, seul objet louable de tout écrit.

Après l'exposé que je viens de faire, on ne me demandera pas, sans doute, pourquoi les critiques desquelles j'ai parlé en premier lieu ne m'ont pas empêché de traduire les Voyages du vicomte Valentia. Quant à la dernière, celle qui se trouve dans le recueil dont j'ai fait aussi mention, elle est venue trop tard. Je ne puis toutefois la considérer comme un arrêt irrévocable; je ne puis me persuader que les auteurs de ce recueil persistent à repousser un ouvrage qui étend le domaine de la science dont ils s'occupent particulièrement, un ouvrage qui renferme des renseignemens que la politique ne négligera pas, sans doute, et des observations précises et neuves sur de vastes contrées dont l'importance est reconnue.

Le vicomte Valentia a donné trop peu de détails sur ce qui le concerne personnellement, pour qu'on doive considérer comme superflu ce que je vais dire de lui. Né en 1769, d'Arthur Annesley, comte de Mount-Norris, pair d'Irlande, et de Lucy Fortescue, fille du lord Lyttleton, il a épousé, en 1790, Anne, fille du vi-

comte de Courtenay, et il a d'elle un fils, George Arthur Annesley, et deux filles, mariées, l'une à M. Barry, et l'autre au major Macleod. Plusieurs de ces noms sont devenus ceux de quelques-uns des lieux que le vicomte Valentia a reconnus.

La narration de ce voyageur est remplie de termes usités dans l'Hindoustan et dans les autres contrées qu'il a parcourues, mais qui ne sont point familiers aux lecteurs français. Il a donné l'explication de quelques-uns, et j'ai cherché la signification des autres, qui sont en nombre beaucoup plus considérable. Si je suis parvenu à la trouver, j'en ai principalement l'obligation à M. Langlès, membre de l'Institut, etc., qui, avec cet empressement à obliger qui ne le distingue pas moins que ses profondes connaissances dans tout ce qui est relatif à l'Orient, a bien voulu m'aider de ses conseils, et a mis à ma disposition sa belle et riche bibliothèque. Sans ce secours précieux, dont je le prie de recevoir mes vifs et sincères remercîmens, il ne m'aurait pas été possible non plus de rédiger plusieurs notes, au défaut desquelles le texte eût été très-souvent inintelligible, et qui ont pour objet les événemens arrivés dans l'Inde depuis un certain nombre d'années.

VOCABULAIRE

DES MOTS TIRÉS DE DIVERSES LANGUES ÉTRANGÈRES, QUI SONT EMPLOYÉS DANS LE COURS DE CET OUVRAGE (1).

Abouna, sorte de patriarche des Abyssiniens.

Adigaar, ministre d'état, dans le royaume de Candy. Tome I, page 369.

Ana, petite monnaie. Il faut 16 anas pour une roupie. I, 107.

Arjie, adresse ou requête. I, 150.

Ascarri, pluriel d'*Ascar*, sorte de Jannissaire à Massouah et en Arabie. II, 231.

Attar, parfum, essence, et principalement l'essence de rose. I, 146.

Aumildar, celui qui lève les impôts. I, 186.

Ausoubadar, teneur de livres.

Bahar (le) équivaut à 405 livres, poids de marc.

Baharnegash. Ce mot est composé de *bahar* ou *bahr*, la mer, et de *negash*, roi. Il signifie proprement roi de la mer ou de la côte de la mer. On donne le titre de baharnegash au chef du territoire de Dixan et à ceux de quelques autres districts d'Abyssinie. Le titre de *negus*, que les Européens donnent au souverain de ce pays, est une variation ou corruption de *negash*.

Bangy, panier d'osier couvert de toile peinte. I, 88.

Banian. Les banians sont des Hindous de la quatrième caste, celle qui se livre au commerce. Ils sont très-

(1) Le chiffre romain et le chiffre arabe indiquent le tome et la page où le mot est expliqué plus amplement. La signification de plusieurs mots a été trouvée depuis l'impression de la relation.

répandus sur les côtes de la Mer-Rouge, et ils y font le courtage.

Barrambaras (Bruce écrit *Palambaras*), titre d'office en Abyssinie.

Berry-berry, sorte d'hydropisie endémique à Ceylan. I, 392.

Boès, porteurs de palanquins sur la côte de Coromandel. II, 75.

Boleah ou *boulia*, sorte de barque. I, 299.

Bongalou, sorte de pavillon ou de maison d'une construction légère. I, 85.

Bousa, boisson en usage en Abyssinie. Elle se fait avec de l'eau et de la mie de pain.

Brinde, chair crue. IV, 69.

Brulhe, flacon de Venise contenant une demi-pinte. III, 339.

Camoline, manteau des Arabes. III, 279.

Canjah, sorte de barque dont on se sert sur le Nil. IV, 386.

Carry, poudre d'épices, qui donne son nom à une sorte de mets. II, 336.

Catamaran ou *catimaron*, sorte de barque. II, 205.

Chourie, ou plutôt *Tchaoury*, instrument au moyen duquel on agite l'air.

Chubdars, valets de pied qui, dans les cérémonies, portent de longs bâtons d'argent. I, 135.

Cipaye, soldat, naturel de l'Inde.

Corge, terme dont on se sert dans l'Inde pour exprimer la réunion de 20 pièces de toile ou de mousseline. II, 445.

Comassi, petite pièce de monnaie de Mocha. Elle est de cuivre et ressemble au schelling du Holstein. 64 comassis font une piastre d'Espagne.

Corle, province ou district à Ceylan.
Cotoual, officier chargé de la direction des bazars ou marchés. II, 101.
Coulie, sorte de portefaix ou de porteur.
Cric, poignard à la malaise. II, 121.
Cuss, sorte d'herbe. I, 216.

Dandy, batelier. I, 89.
Daou, petit navire marchand, dans la Mer-Rouge.
Dawk, relais de porteurs de palanquins. I, 81.
Deloget, soldat qui n'agit qu'au civil. II, 21.
Derouan. C'est probablement l'officier à qui est confiée la garde de la porte. IV, 287.
Dessave, gouverneur militaire dans le royaume de Candy. I, 369.
Divan-khaneh, chambre du conseil.
Djaghire, concession de terre faite par le souverain. I, 99.
Djengle, bois, taillis, hallier, pays couvert de hautes herbes ou de roseaux, bruyères et landes. I, 108.
Djerme, petit vaisseau qui s'emploie à la navigation entre le Caire, Rosette et Damiette. IV, 390.
Djoary, espèce d'orge ; l'*holcus sorghum* de Linnée.
Dobashi, sorte d'intendant ou de maître-d'hôtel. I, 386.
Dol. C'est peut-être le *dolichos biflorus* de Linnée. Espèce de légume sec, comme les fèves ou les pois.
Dola. Ce mot arabe, qui signifie puissance, devient un titre qu'on donne à un gouverneur d'un district ou d'un canton.
Dorbar, le lieu où le prince fait sa résidence. On appelle aussi de la sorte son conseil, et même la salle où il donne audience. I, 100.
Doulie, palanquin de l'espèce la plus commune.
Dyvan, intendant. I, 225.

Emir, commandant, chef ou prince.
Emir-bahar, celui qui a l'intendance d'un port.
Emir-bazar, celui qui a l'intendance d'un marché.

Falashas, les Juifs d'Abyssinie. III, 421.
Fanon, monnaie de l'Inde. II, 5.
Fit-aurary, titre d'office en Abyssinie.
Foudjadar, l'officier militaire d'un lieu. I, 269.
Frassel, poids de Mocha qui équivaut à 32 livres d'Angleterre.
Frosh, sorte de domestique. IV, 428.

Gaddy, trône du pechouah. II, 299.
Gaut, ghaut ou *ghat,* passage dans les montagnes, ou lieu propre à prendre terre sur le bord d'une rivière. On donne ce nom, par extension, à la chaîne de montagnes (les Gattes) qui court sur la côte de Malabar, depuis Surate jusqu'au cap Comorin. I, 88.
Gentlemen, pluriel de *gentleman,* qui en anglais signifie un homme au-dessus du commun. I, 100.
Gentou, synonyme d'Hindou.
Gerbutteh, mesure pour le grain en Abyssinie. IV, 199.
Ghy, beurre fondu. (Cordiner, *Description of Ceylon.*)
Godoun, magasin.
Gueta, titre d'office en Abyssinie.
Gudge. Ce mot paraît être une corruption de *guève,* mesure de 25 pouces de longueur, et qui, selon M. Froment, est la seule dont on se serve à Mocha. III, 192.
Gusmatie (Bruce écrit *kasmati*), gouverneur de province en Abyssinie.
Guz. C'est sans doute la même mesure que le gudge. (*Voyez ce mot.*) II, 445.

Habesh, nom arabe de l'Abyssinie. IV, 215.

Hackery, sorte de chariot. I, 253.

Harem, sanctuaire, lieu où sont renfermées les femmes.

Havildar, sergent. III, 233.

Hercarrah, un messager, un guide, un coureur, un intendant, un agent et même un espion. I, 113.

Houdah, siége qui se pose sur le dos d'un éléphant. I, 192.

Houkah, pipe à la persane. I, 175.

Hummaum ou *Hemmam*, le bain et la pièce ou salle où on le prend. I, 196.

Imam. Il paraît qu'en Arabie ce titre est synonyme d'émir ou de kalife, prince des Fidèles. C'est celui qu'on donne au souverain de l'Yémen proprement dit. Ce prince remplit les fonctions de prêtre de la loi de Mahomet. En Turquie, les imams sont des espèces de curés.

Imam-baureh, maison de l'iman. I, 224.

Ina-khaneh, ou plutôt *Iné-khaneh*, maison des miroirs. I, 223.

Iteghé, régente du royaume en Abyssinie. *Voy*. Bruce, tome II, page 433.

Jemmadar, domestique qui commande à tous les autres. I, 191.

Jigger, ornement de tête fait en pierreries. II, 309.

Kachef, officier qui gouverne trois ou quatre villages en Egypte. IV, 387.

Kafilah, caravane.

Kamsim, vent ainsi nommé en Egypte, parce qu'il dure cinquante jours, *kamsim* signifiant cinquante. IV, 398.

Kantiba, chef de village en Abyssinie.

Khelat, habit de cérémonie qu'un supérieur donne à son inférieur, dans l'Inde et dans plusieurs autres parties de l'Orient. II, 297.

Khinkaub, étoffe de soie brodée en or. I, 168.

Kiaia, lieutenant, celui qui commande après le principal officier ou magistrat. IV, 410.

Killadar, commandant militaire. II, 149.

Kismutgar, domestique musulman qui sert à table. I, 191.

Komeasm. Il paraît que c'est la même pièce de monnaie que le comassi.

Koss, mesure indienne, évaluée à deux milles anglais; mais elle varie. I, 257.

Kror, nom de nombre qui signifie 100 laks. I, 201.

Lak, nom de nombre qui signifie 100,000. I, 102.

Lascar, matelot, et homme employé à traîner l'artillerie ou à dresser des tentes.

Lascaryn ou *lascoryn*, soldat de milice à Ceylan. I, 362.

Mahamel, voile donné par le Grand-Seigneur pour couvrir le kaaba de la Mecque. III, 177.

Maha-moudeliar, principal moudeliar ou magistrat chingalais. I, 363.

Maize, sorte d'hydromel. III, 341.

Mala, collier de perles. II, 309.

Marabout. On appelle ainsi un saint quelconque, dans la religion mahométane, et l'on donne ce nom, par extension, à l'édifice qui en renferme les cendres. IV, 405.

Maund, poids de 24 livres. III, 55.

Maunkarries, officiers qui suivent le pechouah dans toutes les cérémonies. II, 289.

Midshipman, cadet ou volontaire anglais destiné à être officier de marine.

Minah, oiseau auquel on a appris à parler. I, 313.

Mohaffa, sorte de palanquin. IV, 347.

Moharem, fête célébrée en mémoire de Hassan et de Hossein. I, 225.

Mohout, conducteur d'éléphans. I, 209.

Mohur, *gulmohur* ou *goldmohur*, roupie d'or. I, 143.

Moudeliar, magistrat chingalais. I, 359.

Musnud, trône ou siége sur lequel se place un prince ou un personnage d'un haut rang. I, 78.

Mussal, porteur de flambeau. I, 93.

Mutgar. Voy. *kismutgar*.

Nabab, pluriel de *nayb*. Nabab est le titre qu'on donne aux vice-rois, ou gouverneurs de provinces, qui ont profité de l'affaiblement de l'empire mogol pour s'ériger en souverains. Nous ferons remarquer ici que, par un rafinement de politesse, les Musulmans de l'Inde emploient communément le pluriel pour le singulier.

Naig, sous-officier. II, 21.

Naïrs. Ce sont des Hindous de la seconde caste, celle des radjahs. Ils sont très-courageux, et s'engagent la plupart, en qualité de gardes, au service des princes, des gouverneurs, et des particuliers opulens qui passent ou qui résident dans le pays. Ils sont très-nombreux sur la côte de Malabar.

Naqueda, propriétaire ou patron d'un daou. II, 223.

Naubet, sorte de tambour. II, 298.

Nautch-girl, baladine, bayadère ou danseuse. I, 124.

Nayb, mot arabe qui signifie envoyé ou lieutenant.

Nazer, présent d'un inférieur à son supérieur. I, 128.

Négada, titre d'office en Abyssinie.

Nellah, une rivière ou un ruisseau qui est fréquemment à sec. I, 130.

Nord-ouester, coup de vent du nord-ouest, accompagné d'éclairs, de coups de tonnerre et de pluie. I, 125.

Osmanlis, nom que prennent les Turks, et qui est synonyme d'Ottomans.

Ouakea, une once, à Mocha.

Ozoro, princesse d'Abyssinie.

Paddy, le riz en épi et même sur pied dans les champs. I, 95.

Pagode, édifice consacré au culte des Hindous.

Pagode, monnaie. II, 27.

Parah, petite pièce d'argent, de mauvais aloi, qui se frappe en Egypte et vaut un sou 8 deniers tournois.

Paun, c'est la noix d'Arec, enveloppée dans une feuille de bétel avec de la chaux. I, 146.

Perwee, secrétaire.

Petel ou *patale,* principal officier d'un village.

Pettah, ville ou faubourg tenant à l'esplanade d'une place forte.

Pice, pièce de monnaie, dont 16 font un ana. (*Voyez ce mot.*) II, 8.

Pion, homme qui porte des messages ou des lettres, et naturel du pays qui est armé et qui lève les impôts.

Polygars, propriétaires de fiefs qui paraissent consister principalement en pâturages. Ils se considèrent comme les premiers des Hindous, après les brahmines.

Pundit, pandit ou *pandet,* brahmine versé dans la lecture des livres saints.

Punkah ou *penkah,* espèce d'éventail. II, 124. C'est aussi un ventilateur suspendu au plafond d'une salle à manger.

Purdah, portière ou rideau. I, 142.

Radjah, prince, roi chez les Hindous.

Raggy, espèce de blé. IV, 197.

Raïs, capitaine ou patron. IV, 386.

Ranah. Les Anglais considèrent ce titre comme supérieur à celui de radjah. II, 27.

Ranie ou *reine*, est le féminin de ranah. II, 27.

Rouzah, tombeau d'un saint musulman. I, 285.

Roupie, monnaie bien connue. I, 102.

Ryots, fermiers ou cultivateurs. I, 184.

Saheb, monsieur et seigneur. II, 112.

Samiel, mot turk qui signifie poison. On l'applique au vent qui est appelé *smoum* en Arabie, etc.

Seer ou *sère*, poids de deux livres. I, 105.

Séid ou *Syed*, nom qu'on donne, en Turquie, aux descendans de Mahomet.

Serang, chef des Lascars. III, 202.

Seray, sorte d'hôtellerie. I, 178.

Serdar, chef, conducteur, commandant. II, 231.

Serpaish, joyau qui sert d'ornement de tête. I, 325.

Shaik ou *cheyk*, prince ou chef d'Arabes. On nomme aussi cheyks, en Turquie, les prédicateurs des mosquées.

Shemaul, mousson. III, 79.

Shériff, noble. On donne ce titre aux nombreux descendans de Mahomet, et c'est celui que prend le prince qui règne à la Mecque.

Shroff, courtier. I, 172.

Shum, gouverneur en Abyssinie.

Smoum, mot arabe qui signifie poison. On l'applique à un vent funeste qui souffle souvent en Arabie, en Syrie et en Egypte.

Soubah-dar, celui qui possède un soubah, c'est-à-dire une vice-royauté ou un gouvernement. I, 98.

Souhouarry, équipage ou livrée complète. 1, 135.

Sounteburdars, valets de pied portant de petits bâtons d'argent. I, 135.

Surbaji, ou plutôt *tchorbatchy*, officier qui commande dans un lieu quelconque, après l'aga. IV, 392.

Takterouane, sorte de palanquin. IV, 347.

Tappal, messager qui porte des lettres. II, 11.

Tatty, écran que composent des treillis de racines d'herbes odorantes. I, 152.

Tchoultry, sorte d'édifice que nos relations appellent, par corruption, chauderie. II, 22.

Tchunam ou *tchénam*, sorte de chaux de mastic ou de stuc. I, 79.

Telouah, épée à l'indienne. II, 224.

Tiffing ou *tiffen*, déjeuner chaud *. I, 337.

Tindal, pilote. II, 19.

Toddy, vin de palmier.

Tom-tom, sorte de tambour dont on fait usage dans l'Inde.

Tondiman, titre que porte un chef des Polygars. II.

Tourrah, ornement de tête composé de fils de perles. II, 309.

Vakyl, agent, député, négociateur, chargé d'affaires, résident, envoyé et ministre plénipotentiaire. I, 79.

Vedas ou *vaides*, livres sacrés des Hindous. I, 301.

Virandah, sorte de galerie ou de portique attenant à une maison, et où l'on va prendre l'air. I, 79.

Zemindar, celui qui partage les terres entre les ryots ou fermiers, et qui en perçoit le revenu, dont il est comptable envers le gouvernement. I, 110.

Zemindary, le district ou l'arrondissement d'un zemindar. I, 168.

Zenanah, le harem ou l'appartement des femmes. I, 123.

* Selon Cordiner, c'est un repas fait à l'heure de midi.

FIN DU VOCABULAIRE.

VOYAGES

VOYAGES

DU VICOMTE

GEORGE VALENTIA.

CHAPITRE PREMIER.

Embarquement. — Départ. — Arrivée à Madère. — Remarques. — Cap des Palmes. — Passage de la Ligne. — Ste.-Hélène. — Remarques. — Traversée de Ste.-Hélène au Cap-de-Bonne-Espérance. — Arrivée à cette colonie. — Course dans l'intérieur du pays. — Remarques. — Départ. — Ile St.-Paul. — Iles Nicobar. — Arrivée à l'embouchure de la rivière de Hougly.

Le 3 *juin* 1802. Accompagné de M. Henry Salt, mon secrétaire et mon dessinateur, je quittai Londres pour m'embarquer sur la *Minerve* (capitaine Weltden), vaisseau de la Compagnie des Indes Orientales, qui devait être le 4 aux Dunes. Il n'y arriva que le 5, dans la matinée, et nous

nous rendîmes à bord sur-le-champ; mais, comme nous eûmes vent debout, nous demeurâmes à l'ancre. Des calmes et des vents contraires nous empêchèrent plusieurs fois d'avancer, lorsque nous eûmes quitté les Dunes. Enfin, le 20 juin, nous appareillâmes du cap Lézard, avec un bon vent de nord-est, qui promettait de nous faire sortir promptement du canal.

L'ordre que la Cour des Directeurs avait donné à la *Minerve*, d'aller de conserve avec le *Lord Eldon* (capitaine Sweet), autre vaisseau de la Compagnie des Indes, nous gêna extrêmement. Ce fut un sujet continuel de retard. Avant que j'eusse quitté l'Angleterre, le capitaine Durham, qui avait amené la *Minerve*, m'avait dit que c'était un admirable voilier. Cela était vrai; et ce navire, quoiqu'il ne fût que du port de cinq cent quarante tonneaux, marchait sans le moindre effort, malgré une grosse houle.

28 *juin*. Le vent avait continué de nous être assez favorable, la semaine précédente, pour que nous pussions passer la baie de Biscaye, en faisant deux cents milles par jour, quoique fréquemment nous fussions forcés d'attendre le *Lord Eldon*. Par les 33° 19' de latitude, nous eûmes la vue de Porto-Santo, l'une des îles qui avoisinent Madère. Toutes les cartes, excepté

celles d'Arrowsmith, indiquent mal la position de ces îles. Laurie et Whittle les placent à un demi-degré trop loin au nord. L'erreur d'Heather n'est pas si grande; mais Arrowsmith l'emporte infiniment pour l'exactitude, tant à cet égard que relativement à tout autre point de géographie. La brise du nord-est nous empêcha d'être incommodés par le changement rapide de climat. Après le coucher du soleil, il faisait assez froid sur le pont, pour que nous fussions obligés de nous couvrir davantage, si nous voulions y demeurer.

29 *juin*. Ainsi que nous nous y étions attendus, nous fûmes pleinement à vue de Madère au lever du soleil. Le tableau qui s'offrit alors à nos regards était de la plus grande beauté. L'azur foncé de la mer contrastait avec la couleur brune et sombre des rivages élevés qui opposent aux vagues une barrière insurmontable. Le brouillard du matin enveloppait la montagne; mais, en se dissipant, il laissa voir les maisons de campagne, entourées de vignobles, qui appartiennent aux négocians et aux autres riches habitans de l'île. Il n'y a que le pinceau qui puisse retracer parfaitement un pareil site. Nous dépassâmes avec rapidité les villages de Machico et de Santa-Cruz. Lorsque nous

eûmes doublé le cap dit Tête de Bronze, la ville de Fonchal, avec le fort de Loo (1), se dessina devant nous. Cette ville nous parut alors beaucoup plus grande que nous ne la trouvâmes. Notre erreur fut l'effet de la pente rapide de la montagne sur laquelle elle est située, ainsi que de la blancheur de toutes les maisons, qui sont élevées le plus près du sommet qu'il est possible, et couvertes en plate-forme. A onze heures, la mer étant calme, le capitaine Weltden et moi nous passâmes du vaisseau dans la chaloupe, et nous nous avançâmes vers la côte. On mit le feu à l'un des canons du fort de Loo; mais, comme nous ne comprîmes pas ce que cela signifiait, nous continuâmes à aller en avant. Un boulet, lancé par une seconde pièce, passa, en sifflant, au-dessus de nos têtes. Nous comprîmes parfaitement, alors, que c'était l'ordre d'amener, et nous obéîmes en allant vers le fort, qui est bâti sur un rocher entièrement séparé de la terre principale. Là, nous fûmes abordés par un officier qui nous adressa la parole en anglais, puis en français, mais de façon à ne pas se faire comprendre mieux que nous n'avions compris ce que signifiait le premier coup de canon. Après

(1) Ou plutôt d'Ilheo (de l'île). (*Note du traducteur.*)

un délai d'une demi-heure, il nous fut permis de gagner la grève. Je fus extrêmement surpris de voir des barques conduites par des pêcheurs entièrement nus, que des femmes regardaient, de leurs croisées, avec une indifférence que l'habitude seule peut donner. Je sais que, dans les pays chauds, les hommes des dernières classes vont sans vêtement; mais comme c'était pour la première fois que j'en étais témoin, j'en fus choqué.

Après tout ce que j'avais lu, j'éprouvai une grande surprise de voir que le ressac ne brisait pas sur la côte, autant même qu'il le fait ordinairement à Deal. Nous prîmes terre sans aucune peine. Lorsque nous fûmes dégagés du milieu d'une foule de négocians anglais, accompagnés de leurs associés et de leurs commis, qui étaient venus pour savoir si nous avions des lettres à leur adresse, et lorsque nous eûmes produit nos passe-ports, et fait voir au bureau de santé que nous ne venions point de la Méditerranée, et que probablement nous n'apportions point la peste, nous nous rendîmes à la maison du consul, M. Pringle, qui m'invita très-poliment à loger chez lui, tout le temps que je passerais dans l'île, offre que j'acceptai.

M. Murdoch, l'un des principaux négocians

de Madère, avec lequel le capitaine Weltden avait des affaires à traiter, donnait, ce jour 29, un dîner où M. Pringle était prié; et je consentis à l'accompagner. Comme c'était la St.-Pierre, et que les pêcheurs n'auraient pas voulu travailler le jour de la fête de leur patron, le vin ne pouvait être envoyé à bord que le lendemain, et nous étions libres de passer la journée à terre. Le retard, occasionné par les formalités que nous avions eu à remplir, ne nous avait pas permis d'envoyer chercher nos compagnons de voyage aussitôt que nous l'aurions désiré. Un calme étant survenu, le vaisseau fut emporté si loin de la côte, qu'ils ne purent arriver avant quatre heures. M. Salt et moi, nous partîmes sur-le-champ, avec M. Pringle, pour gagner la maison de M. Murdoch, qui est bâtie sur la montagne. Par malheur, il tomba assez de pluie pour m'empêcher de jouir d'une vue qui non seulement est belle en elle-même, mais qui, en outre, avait tout le charme de la nouveauté pour moi; car jamais je n'avais vu le bananier, le figuier, l'oranger, le gouyavier et le grenadier croître avec toute la vigueur qui leur est propre sous un climat favorable. Le feuillage de ces arbres formait, avec les pampres des treilles et le vert tendre de l'*arundo donax*, un contraste

charmant. Les torrens, en tombant des montagnes, avaient creusé des lits profonds, que nous traversâmes sur de petits ponts. La pente est si rapide, qu'il faut paver le chemin, sans quoi il serait impraticable. Au milieu est un ruisseau par où l'eau s'écoule. La maison de M. Murdoch, où nous arrivâmes au bout d'une demi-heure, est bâtie au milieu d'un bosquet d'arbustes odorans. Non content de ceux que la nature a produits, le propriétaire n'a épargné ni peines, ni argent pour se procurer toutes les plantes qui pouvaient embellir son jardin. La fleur de l'*erythrina corallodendron* l'emportait sur toutes les autres par son éclat; et le *jasminum grandiflorum* remplissait l'air d'une odeur plus forte que celle même qu'exhalent l'oranger et le limonier. Je fus charmé de trouver le *banksia serrata* en pleine fleur, et plusieurs autres plantes de Botany-Bay qui poussaient avec vigueur. Le *muscus ramosus* (le laurier d'Alexandrie) et le *convolvolus speciosus* tapissaient les murs. Les magnoliers étaient une fois plus gros que tous ceux que j'avais vus, et contrastaient agréablement avec plusieurs espèces de palmiers. M. Murdoch entretient la végétation de ses arbres et de ses autres plantes au moyen de vastes réservoirs, dont l'eau est distribuée avec soin dans le temps

de la sécheresse. L'état où se trouvaient les rhododendrons, les kalmies et les azalées, prouvait clairement que le sol peu profond et le climat chaud de l'île ne leur convenaient aucunement. Je ne rendrais point à M. Murdoch la justice qu'il mérite, si je ne parlais que des plantes d'agrément qu'il a introduites à Madère. Il y a naturalisé, depuis peu de temps, le chadec, qui prospère, et le *bamboza arundinacea*, qui sera pour l'île une acquisition précieuse. Je fus très-surpris de voir paraître, au dessert, des fraises de l'espèce de celle des bois d'Angleterre. On me dit qu'on l'avait découverte récemment dans la partie septentrionale de l'île, où la paresse la faisait négliger. Le climat de Madère peut à peine amener l'ananas à son véritable point de maturité. On se propose de couvrir la plante durant la saison des pluies; ce qui, probablement, produira l'effet qu'on en attend. Il n'y a qu'un seul pied du *laureus-persea* qui porte des fruits; mais on assure qu'ils sont parfaits. Les châtaignes et les noix sont très-bonnes. Quant aux poires et aux autres fruits d'Europe, ils sont détestables.

30 *juin*. A neuf heures du matin nous nous rendîmes à bord de la *Minerve*. La ville de Fonchal est entourée d'une muraille que sans

doute Rémus aurait franchie avec la plus grande facilité, et elle a deux forts qui ne peuvent être d'aucune utilité. Il y a en outre une citadelle et le fort de Loo, qui défendent l'entrée du port. Les rues de la ville sont étroites et horriblement boueuses. L'intérieur des maisons est bien tenu, et les murs en sont revêtus de stuc pour conserver la fraîcheur. Il y a aussi plusieurs grands hôtels à Fonchal.

Le gouverneur de Madère était don Joze Manoel da Camara, fils naturel d'un seigneur portugais. On dit qu'il ne montrait pas beaucoup de partialité pour les Anglais, et qu'il se rappelait avec amertume que les troupes britanniques avaient tenu garnison dans son île. Cet officier soutenait bien la dignité de sa place, et vivait avec beaucoup de splendeur. Ses appointemens se montaient à deux mille livres sterling par an; mais son poste était très-envié, parce qu'il menait à un gouvernement plus lucratif en Amérique. Le gouverneur de Madère a une belle maison de plaisance, qui est située au milieu d'un bois, sur la montagne, à deux milles de sa base, et d'où l'on domine la vallée, la ville et la baie de Fonchal. C'est une erreur de supposer que cette baie soit la seule place de débarquement qu'il y ait dans l'île: nous remarquâmes

plusieurs barques à Machico et à Santa-Cruz, et l'abordage y paraît facile dans un temps calme. L'indolence naturelle des habitans a empêché qu'ils ne recueillissent tous les fruits de la belle île qu'ils possèdent. Où la vigne ne réussit pas, on sème un peu de blé; mais on ne sait ce que c'est que de fumer la terre. Le coton, le café, les olives pourraient prospérer, et cependant on n'a pas songé à les faire croître. *L'arundo donax* occupe un espace qui serait, et qui probablement sera bientôt mieux occupé. On s'en sert pour faire des échalas, chose à laquelle il est peu propre, car il se détruit en deux ans. L'emploi du bambou, que M. Murdoch a introduit, rendra inutile l'*arundo donax*, et comme il est beaucoup plus durable que celui-ci, il ne faudra pas de moitié autant de terrain pour le cultiver.

Les produits de l'île de Madère sont considérablement augmentés depuis peu de temps. On y fait annuellement 30,000 pipes de vin, dont on exporte 16,000; le reste se boit dans l'île. Celui qu'on fait passer à Londres coûte 40 livres sterling la pipe; mais on peut en avoir de très-bon à 35 liv. (même monnaie), prix de celui qu'on envoie dans l'Inde. J'ai goûté, chez M. Murdoch, d'un vin très-fort, tiré du raisin appelé *sercial*. Il est agréable; mais il faut le

garder quelques années avant de le boire. Il coûte 46 liv. la pipe. Le plant de ce raisin a été apporté des côtes de la Méditerranée.

Le commerce de Madère est entre les mains des Anglais. Il serait très-productif, si toute l'île était cultivée ; mais il n'y en a pas à présent la moitié qui le soit. Les habitans sont obligés de tirer du grain d'Amérique. Cependant, au moyen d'un droit de 10 liv. sterling pour 100, sur toutes les importations, excepté les vivres, de 11 liv. sur les exportations, et de quelques taxes sur les habitans, Madère peut, outre les dépenses du gouvernement, envoyer tous les ans environ 20,000 liv. sterling à la métropole. On porte à cent mille âmes la population de cette île. Plusieurs personnes riches et de bonne maison y font leur résidence. On y cite un homme qui a plus de 16,000 liv. sterling de revenu qu'il dépense de la manière la plus généreuse. Les dames conservent l'habit portugais qui est sans grâce. Le bas peuple est paresseux, sale, ignorant et superstitieux.

1.er *juillet*. Immédiatement à la sortie de Madère nous trouvâmes la mousson du nord-est. Cependant nous n'avions vu que peu de poissons, et le fond doublé en cuivre de notre vaisseau nous avait empêché d'en prendre

moins encore. A l'exception d'un petit requin qui fut pris et partagé sur-le-champ entre tous les matelots, le marsouin, le scomber, le thon, la bonite, le poisson-volant avaient été nos seuls compagnons.

2 *juillet.* Ce jour nous dépassâmes les Canaries, à deux lieues de l'île de Palma et à treize lieues de l'île de Fer. Le vent alizé ayant fraîchi, nous filâmes neuf nœuds par heure. Le *Lord Eldon* était fort en arrière, et comme nous essuyions des bourrasques, nous jugeâmes que nous en serions séparés tout-à-fait dans la nuit.

8 *juillet.* Nous fûmes, ce jour, hors de la région de la mousson du nord-est; celle du sud-ouest la remplaça, et nous fit faire autant de chemin. Le 3 nous avions perdu de vue le *Lord Eldon* et passé le Tropique. Le changement de vent fut accompagné d'un heureux changement de temps. A peine la chaleur nous incommoda-t-elle l'espace d'une heure. Nous le dûmes indubitablement au voisinage de la côte d'Afrique, où les pluies périodiques tombaient avec la plus grande force.

19 *juillet.* Le même vent, qui souffla presque sans interruption, nous fit passer hier le cap des Palmes, que nous trouvâmes indiqué faussement sur toutes les cartes. Il gît par 8° de

longitude occidentale. Laurie et Whittle ont publié une carte de toute la côte qui a été dressée, dit-on, sur l'autorité de cinq capitaines de vaisseaux de commerce de Liverpool. Elle offre des erreurs grossières, et un grand nombre de personnes courraient risque de la vie, si l'on n'en faisait publiquement l'observation. Le ciel était toujours voilé par des nuages; mais le temps était agréable. Nous eûmes un peu de pluie, et la brise nous fit faire environ deux cents milles par jour.

22 *juillet*. On prit et on fit cuire un bel *albicore*, comme les matelots l'appelaient: c'était le *scomber thynnus*. Nous trouvâmes inférieur pour le goût le *scomber pelamis*, ou la bonite. Ces deux poissons poursuivent le poisson-volant, et nous divertissaient en se réunissant en foule autour du vaisseau. M. Macauly, le second contre-maître, atteignit un marsouin; mais la corde n'étant pas assez forte, le poisson s'échappa. L'après-dîner on vit un jeune requin suivre le navire. Un morceau de porc était un appât trop tentant pour qu'il y résistât. En conséquence il fut hissé sur le pont, à la grande satisfaction des matelots, qui ne tardèrent pas à le mettre en pièces. Il était de l'espèce des *carcharias*, et il n'avait que six pieds de long. On prit

avec lui deux sucets qui s'y tenaient attachés avec force. Pour compléter notre divertissement ichtyologique de ce jour, nous remarquâmes une baleine qui s'avançait majestueusement en faisant route vers la côte d'Afrique. Nous aurions voulu la considérer de beaucoup plus près ; mais elle était à l'arrière, et bientôt nous la perdîmes de vue. Le temps continuait à être agréable, sans que cependant nous fissions beaucoup de chemin.

25 *juillet*. Ce jour, sur les huit heures du matin, nous passâmes la ligne. Ceux qui n'en avaient point encore effectué le passage, furent, selon la coutume qui s'observe de temps immémorial, rasés et plongés dans l'eau. Cependant les passagers du capitaine furent tous exempts, et l'on traita avec indulgence les *midshipmen* (1) et mon domestique. Le temps était beau, et quoique le soleil brillât de tout son éclat, la chaleur n'était point étouffante.

10 *août*. Durant cette dernière quinzaine, nous eûmes un temps charmant ; mais des vents

(1) Un *midshipman* est un cadet ou volontaire, destiné à être officier de marine, comme l'étaient les Gardes de la marine, dans le service de France. *Vocabulaire des Termes de Marine*. (*Note du traducteur*.)

contraires et des calmes nous ayant portés à l'est, nous ne fîmes que peu de chemin vers le sud. Ainsi au lieu d'être à Sainte-Hélène, nous ne nous trouvâmes, ce même jour 10 août, que par les 6° de latitude méridionale. Cependant nous avons fini par gagner vent alizé, et nous avons fait voile avec rapidité. Nous avons passé sur le point même où MM. Laurie et Whittle ont bien voulu placer l'île d'Annabon. La manière dont on publie des cartes en Angleterre, fait honte à une nation commerçante. Le 8, le 9 et le 10, le riche azur d'une mer profonde se changea en un vert sombre; c'était un signe qui invitait à jeter la sonde. Cependant avec une ligne de cent vingt brasses, on ne trouva point de fond.

20 *août*. A la petite pointe du jour nous fûmes à vue de Sainte-Hélène, à un mille de distance. Nous entrâmes dans la baie, après une traversée de deux mois. C'était la plus courte qu'on eût jamais faite, excepté toutefois celle d'un vaisseau qui la fit il y a environ onze ans, mais il était seul; et si durant la première quinzaine nous n'avions pas été de conserve avec le *Lord Eldon*, nous serions arrivés en bien moins de temps. Nous suivîmes une ligne plus intérieure ouplus orientale, qui probablement sera

bientôt la plus fréquentée ; car des vaisseaux qui l'ont suivie récemment, ont fait la traversée beaucoup plus vite que s'ils étaient allé toucher à la côte d'Amérique.

Le capitaine Weltden et M. Salt prirent terre avant moi. Cependant je les suivis promptement, en conséquence d'une invitation très-polie du gouverneur, le colonel Patton, qui, aussitôt qu'il fut instruit de mon arrivée, m'envoya le capitaine Hudson, un de ses aides de camp. Le peu d'espace de son logement, et sa nombreuse famille, ne lui permirent point de me donner un appartement ; mais il me supplia de considérer, à tout autre égard, sa maison, soit à la ville, soit à la campagne, comme la mienne. M. Weltden, M. Salt et moi nous dînâmes chez lui le jour de notre arrivée, puis nous nous retirâmes à la maison de M. Doveton, chez qui nous logeâmes.

22 *août*. Accompagné de M. Salt, j'allai dans la matinée me promener à la plantation du gouvernement. Je préférai de m'y rendre à pied plutôt qu'à cheval, afin d'avoir la facilité de cueillir des plantes. A moitié chemin, la violence des bourrasques et la pluie dérangèrent en partie ce projet, et nous fûmes obligés de faire la plus grande diligence. Nous arrivâmes au bout

d'une heure et demie, tout trempés et bien fatigués. Par bonheur le ciel s'éclaircit quelque temps. Nous en profitâmes pour faire le tour des jardins, dont la verdure forme un contraste piquant avec la couleur blanchâtre des montagnes arides qui l'environnent. Des plantes de différens pays y sont réunies. Le chêne et le bambou y croissent à côté l'un de l'autre, et les belles ixies du Cap y viennent près des ronces d'Angleterre, qui les étouffent presque en quelques endroits.

23 *août*. Les charmantes filles du gouverneur arrivèrent le matin au château, dans une petite voiture, tirée par des bœufs, les seuls animaux qui puissent monter et descendre *Ladder Hill* (la montagne de l'Echelle). Ces dames voulurent bien nous accompagner au jardin botanique qui, vu qu'on n'a pas même tenté d'y réunir les plantes indigènes de l'île, n'a aucun droit au titre qu'il porte, quoiqu'il y ait un botaniste nommé par la Compagnie des Indes. Le jardin, qui est dans la ville, est ouvert aux habitans, et est mieux tenu. Le manguier, le cocotier, le dattier, l'arbre véritable des banians, et d'autres espèces de *ficus* y prospèrent. Le bambou y procure une ombre agréable, et un très-beau pied de *barringtonia* venait de défleu-

rir ; mais à ma grande satisfaction la semence paraissait devoir parvenir à son point de perfection. L'*erythrina corallodendron* et le *melia azedaracta* étaient les principaux ornemens du jardin, à l'époque où nous le parcourûmes. C'était le fort de l'hiver pour le pays, et les chênes étaient dépouillés de toutes leurs feuilles.

26 *août.* Nous allâmes déjeuner à la maison de la plantation, puis de là nous nous rendîmes à Sandy-Bay, dont l'aspect est à la fois magnifique et singulier. Même à sa plus grande hauteur, qui est le pic de Diane, la chaîne des montagnes était couverte de verdure. La vallée qui est au-dessous est cultivée, et l'on y voit plusieurs maisons de campagne, parmi lesquelles on distinguait pour sa beauté celle de notre hôte, M. Doveton. Le côté opposé est à nu, comme lorsqu'il sortit de l'abîme. Plusieurs rochers élèvent leurs têtes à une hauteur considérable au-dessus des couches inégales d'argile blanche, rouge et pourpre, qui composent les montagnes. L'Océan, vu du point où la vallée s'ouvre, forme le dernier plan du tableau (1).

(1) M. Salt a donné, dans son volume de planches in-folio, publié par Miller, une très-belle vue de Sandy-Bay.

27 *août.* Le matin de ce jour j'allai avec M. Porteus, botaniste de la Compagnie des Indes, examiner les productions végétales de la chaîne de Sandy-Bay. Après avoir monté, à cheval, le plus haut qu'il nous fut possible, nous mîmes pied à terre. Je me trouvai au milieu de plantes entièrement nouvelles pour moi. Les différentes espèces du *solidago spuria* de Linné étaient nombreuses; mais la fleur n'en étant pas encore ouverte, il ne me fut pas possible de leur appliquer leurs noms particuliers. Elles sont syngénésiques. Le *dicksonia*, ou l'arbre à fougère, s'élève à la hauteur de quatorze pieds, et a des feuilles de cinq pieds de longueur. Les autres fougères sont nombreuses et belles. Elles croissent en quantité sur la cime du pic de Diane, et en quelques endroits elles sont ombragées par le *solidago leucadendron*; et par d'autres arbres que je ne connaissais point. Je regrettai seulement que le printemps ne fût pas plus avancé, et que notre relâche fût trop courte pour examiner toutes les plantes de l'île, travail dont le résultat paierait la peine de celui qui l'aurait entrepris. Après avoir recueilli plusieurs échantillons, nous allâmes dîner à la maison de la plantation, et de là nous retournâmes à la ville.

28 *août.* Le vice-gouverneur, étant absent, se trouvait remplacé par M. Doveton, qui en conséquence jouissait de la maison de plaisance de Longwood. Je l'y accompagnai sur son invitation. On s'y rend par le côté de la ville opposé à Ladder-Hill, et la montée est facile. Le chemin tourne la montagne l'espace de trois milles, et renferme presque toute la vallée de Rupert. Un mât de pavillon, qui a donné son nom à Longwood (bois long), est planté sur la cime du mont. Le paysage ressemble plus à ceux d'Angleterre, que tout autre que j'aie vu dans l'île. Le sol était autrefois couvert de gommiers; mais les percées qu'on a faites ont procuré un libre accès au vent de sud-est, et ces arbres ont péri insensiblement. On les a remplacés par quantité de jeunes plants qui prospèrent en dépit du vent, quoique, par l'effet de l'élévation et de l'exposition du terrain, il puisse agir dans toute sa force. Je suis fâché qu'on n'ait pas substitué un arbre plus profitable, au gommier, qui ne s'élève qu'à la hauteur d'environ trente pieds, et n'est bon qu'à brûler. Le colonel Patton voudrait naturaliser, à Ste.-Hélène, le mélèze, qui, je n'en doute point, réussirait parfaitement, s'il était possible de le garantir de l'attaque des chèvres. Ces animaux errent à leur gré dans

toute l'île, quoique le mal qu'ils font soit incalculable, et qu'on ne puisse entreprendre une plantation sans commencer par faire une clôture. A la vérité, ils fournissent de la viande fraîche pour le service de l'hôpital; mais on pourrait y suppléer en chargeant les entrepreneurs de se procurer d'autre viande, ce à quoi ils consentiraient certainement, si l'on permettait la destruction graduelle des chèvres. Le sol de Longwood, comme celui de toute autre partie de l'île, est excellent. Cependant le manque d'eau est très-nuisible aux productions végétales. Si l'on peut remédier à cet inconvénient, et il y a lieu d'espérer qu'on y parviendra, quinze cents acres (1) de pré, qui, à présent, ne produisent presque rien, pourront nourrir assez de bétail pour suffire aux besoins de l'île, et à ceux des vaisseaux qui viennent y relâcher.

30 *août*. Le *Lord Eldon* arriva le matin de ce jour. En se séparant de la *Minerve*, il avait tenté d'effectuer son passage sur une ligne plus détournée; mais les vents de sud-ouest l'avaient poussé vers la côte d'Afrique. Après avoir eu le

(1) L'acre d'Angleterre contient 720 pieds de long sur 40 de large; mais le pied anglais a un pouce de moins que notre ancien pied de roi. (*Note du traducteur.*)

même temps que nous, et avoir passé également sur le prétendu site d'Annabon, il avait abordé à Ste.-Hélène précisément dix jours après nous. Quoique ce fût un bâtiment neuf, il fut fort endommagé, ce que le capitaine attribua à la voile qu'il avait été obligé de porter pour marcher de conserve avec la *Minerve*. Son arrivée nous fut contraire; car le capitaine Patton nous déclara qu'il fallait que nous demeurassions jusqu'à ce que ce navire eût déposé sa cargaison.

12 *septembre*. Nous entrâmes, à sept heures du matin, dans la barge du gouverneur, pour visiter les parties de l'île situées au vent. Par malheur, la houle et le vent étaient plus forts qu'ils ne l'avaient été durant notre relâche. En conséquence, nous renonçâmes en partie à notre projet, et nous bornâmes notre course aux rochers qui s'élèvent entre Sugar-Loof et Barn-Cliff, point où nous nous amusâmes à pêcher. Nous y prîmes plusieurs espèces de poisson, qui étaient très-belles, et qu'en conséquence M. Salt dessina. D'après l'inspection des rochers, je n'ai aucun doute que le lieu où nous nous trouvions, n'ait été le cratère de l'un des volcans qui, en des temps reculés, ont probablement donné naissance à l'île de Ste.-Hélène.

14 *septembre*. Accompagnés du capitaine Hud-

son, M. Salt et moi nous allâmes voir Sandy-Bay, la principale place de débarquement au vent de l'île. Le temps était beau lorsque nous partîmes, et il continua de l'être jusqu'à ce que nous eussions passé la chaîne des montagnes : mais là, il commença de pleuvoir ; et, comme la pluie était chassée de notre côté, nous fûmes bientôt trempés. Nous persévérâmes cependant, et nous gagnâmes la petite habitation du capitaine Hudson. La pluie cessa, et l'ardeur du soleil nous sécha promptement. Nous visitâmes le fort et les rochers ; mais nous ne rencontrâmes rien qui méritât une mention particulière. On trouve là, sur le bord de la mer, la semence d'une espèce de *convolvolus*, qui doit y avoir été apportée de la côte d'Afrique. Il en est sans doute de même d'une espèce plus petite, et de la grosse fève du *mimosa gigantea*. La pile de rochers coniques, que les habitans appellent Loth, la femme de Loth et les filles de Loth, quoiqu'on ne puisse dire d'où leur viennent ces noms, forme un des points les plus saillans de la vallée pittoresque et singulière de Sandy-Bay.

23 *septembre*. Le bâtiment du capitaine Sweet étant prêt à tenir la mer, le capitaine Weltden nous avertit que nous mettrions à la voile dans la soirée. Le gouverneur nous invita à un dé-

jeuner-dînant, après lequel il me reconduisit jusqu'au bord de l'eau, accompagné de son aide-de-camp. A l'instant où je m'embarquai, le fort de Ladder-Hill fit une salve de quinze coups de canon, salut que le capitaine Weltden me fit rendre aussi, à l'instant où j'arrivai à bord de la *Minerve*.

La Compagnie des Indes Orientales, lorsque, par l'effet d'une concession de Charles II, elle entra en possession de l'île de Ste.-Hélène, offrit à tout homme qui voudrait s'y établir, dix acres de terre et une vache, moyennant un cens d'un sou par acre. En conséquence, plus de 2300 acres sont devenus des propriétés particulières. Il n'en reste qu'une petite partie entre les mains des descendans des premiers colons, le surplus ayant été acheté par les habitans les plus riches, qui en ont fait de grandes fermes. Le prix actuel des terres est égal au produit de vingt-cinq ans. A diverses époques postérieures, la Compagnie a loué quatre autres mille acres, à très-bas prix, le cens le plus fort ne s'élevant pas à 16 sous par acre. Anciennement elle concédait les terres à vie, ou pour un terme de quatre-vingt-dix-neuf ans; mais ces baux emphytéotiques sont la plupart sur le point d'expirer; et aujourd'hui on n'en fait pas de plus longs que de vingt-et-

un ans. Le gouverneur, le vice-gouverneur, et la Compagnie, jouissent d'environ 1,500 acres, ce qui, joint aux terres dont nous venons de parler, fait monter à 7,000, ou même à 8,000 acres, celles qui sont en culture. Le reste de l'île, qui passe pour contenir 30,000 acres, est presque inutile, quoique, sans le manque d'eau qui a lieu souvent, une partie considérable pût être employée à nourrir du bétail. En aucun pays une ferme n'est plus profitable qu'à Ste.-Hélène. Dans les années favorables, les bonnes terres donnent trois récoltes de patates, et chaque acre en produit quatre cents boisseaux, dont chacun vaut huit schellings, profit exorbitant. Comme la grande quantité de rats qui infestent toutes les campagnes empêche la culture de toute espèce de grain, les fermiers se bornent à entretenir des pâturages, et à cultiver des légumes et des fruits. On recueille, sur chaque ferme, des oranges, des limons, des figues, des raisins, des gouyaves, des bananes, des pêches, des grenades, des melons d'eau, des melons ordinaires, et des citrouilles. Ce n'est qu'à la table du gouverneur qu'on voit des mangues, des noix de coco, des ananas et des fraises. Il n'y a qu'un seul verger planté de pommiers, et souvent il rapporte au

propriétaire cinq cents livres sterling par an. Ces arbres n'ont point réussi dans toutes les autres parties de l'île où l'on a voulu les naturaliser. L'*arum esculentum* n'est cultivé que pour l'usage des esclaves. Les troupeaux de moutons ne sont point suffisans pour la consommation de Ste.-Hélène, ni aussi nombreux, de beaucoup, qu'ils pourraient l'être. Les moutons de race anglaise seraient ceux qui réussiraient le mieux; mais les lois d'Angleterre en défendent la sortie, et malgré toutes les sollicitations qu'on a faites, on n'a pu obtenir aucune exception pour cette petite, mais importante colonie. Le peu de ressources qu'offre l'île force à tuer les moutons trop jeunes, et, en conséquence, la viande en est très-médiocre. Il en est de même de celle de bœuf, qui, par cette raison, est maigre et d'une couleur peu appétissante. La chair de porc est bonne sur la table des riches habitans; mais celle qu'on achète au marché est détestable, parce que les animaux qui la donnent se nourrissent des têtes et des intestins des espèces de poisson les plus grossières. Quant aux chèvres, elles sont nombreuses, et leur chair a bon goût.

Si je suis entré dans ces détails sur Ste.-Hélène, c'est parce qu'elle n'a d'importance que

par les provisions qu'elle peut fournir aux vaisseaux qui viennent y toucher durant un long voyage. Par malheur, l'esprit de monopole, qui s'est étendu jusqu'à l'Océan Atlantique méridional, est cause que les vivres n'y sont pas si abondans qu'ils pourraient l'être, même dans l'état actuel de l'île. A l'exception du bœuf, qui, en vertu d'un taux fixé par le gouvernement, se vend cinq sous la livre, tous les articles dont je viens de faire mention sont à un prix qui en restreint la consommation aux seules tables des officiers. L'état suivant prouvera ce que j'avance. Un coq d'Inde coûte deux guinées, une oie une guinée, un petit canard huit schellings, une poule ou un poulet, depuis une demi-couronne jusqu'à cinq schellings; les cochons vivans se vendent un schelling la livre, les patates huit schellings le boisseau, les choux dix-huit sous la pièce, les limons un schelling la douzaine, et les citrouilles une demi-couronne la pièce. Le poisson, quoiqu'il y en ait de soixante-et-dix espèces aux environs de l'île, et qu'elles soient toutes très-abondantes, est à un prix excessif. Il n'y a pas de doute que les légumes et les fruits qui se cultivent à présent, ne pussent être apportés au marché assez en abondance pour en fournir suffisamment aux équipages de tous les

vaisseaux qui relâchent à Ste.-Hélène. Mais les fermiers se concertent entr'eux pour tenir les prix élevés, et ils aiment mieux perdre leurs denrées que de les vendre moins qu'ils n'en ont demandé précédemment. On pourrait aisément remédier à ce mal, en faisant cultiver, par les esclaves du gouvernement, un jardin dont les produits seraient vendus aux navires à un prix qui pourrait non seulement couvrir tous les frais, mais procurer un profit honnête. Ce jardin serait aussi une pépinière d'arbres fruitiers qui se répandraient ensuite dans toute l'île. Le manguier, qui ne se trouve que dans le jardin du gouverneur, où même il n'y en a qu'un seul pied, pourrait prospérer dans les différentes vallées. Le *loquot* (1) et les autres arbres fruitiers de la Chine croîtraient probablement partout où on les planterait. Mais des hommes qui

(1) Voici ce que *Cordiner* (*Description of Ceylon*, tom. I, pag. 387) dit du *loquaat*, qui est probablement l'arbre dont parle notre voyageur : « Le *loquaat* est un « arbre de la Chine, dont le nom générique m'est in- « connu, et que vraisemblablement on trouvera dans les « œuvres de *Rumphius* et de *Valentyn*. Cet arbre acquiert « une grosseur considérable, et a un beau port. Le fruit « en est exquis, et le bois utile; et l'odeur de la fleur est « à peu près celle de la fleur de l'aubépine. » (*Note du traducteur.*)

ne songent qu'à l'intérêt du moment, ne feront jamais les expériences nécessaires. Il faut, pour qu'elles réussissent, que ce soit le gouvernement qui les dirige.

La multiplication du bétail est un objet de plus grande importance encore. Quoiqu'à leur arrivée on serve, à présent, du bœuf aux équipages des vaisseaux de la Compagnie des Indes, il est si rare, qu'une grande partie de l'année, les habitans sont obligés d'avoir recours aux salaisons que fournissent les magasins de cette même Compagnie, à qui cela cause annuellement une perte de six mille livres sterling.

Le manque d'eau rend inutiles, surtout à Longwood, de très-grands espaces de terre. Comme toutes les vallées sont arrosées par des ruisseaux, qui ont leur source à une hauteur considérable, il serait possible qu'il en existât quelqu'une à une plus grande élévation, sinon on pourrait employer des machines pour conduire l'eau. Les milliers de têtes de bétail que nourriraient les terrains dont nous parlons, indemniseraient amplement de la dépense qu'on serait obligé de faire. On m'a assuré qu'il y a eu des temps où la sécheresse a été si grande, qu'on a craint que tout le bétail ne pérît. Les montagnes de l'île sont toutes, à l'exception du Pic de

Diane, entièrement dépourvues d'arbres. Il en résulte que, quoique les nuages poussés par le vent du sud-est passent au-dessus, elles conservent peu d'humidité. Sur le Pic de Diane, au contraire, l'épaisseur du feuillage empêche le soleil de dessécher la terre. A peine se passe-t-il un seul jour, dans la saison des pluies, sans qu'il tombe plusieurs ondées sur ce point élevé. Si les autres montagnes étaient couvertes de bois jusqu'à leur cime, pourquoi n'attireraient-elles pas aussi les nuages, et ne conserveraient-elles pas de l'humidité, malgré le soleil brûlant des pays situés entre les Tropiques? D'après ce que j'ai vu en d'autres climats, je suis persuadé que cela aurait lieu aussi. L'expérience mérite encore d'être faite sous le rapport du bois à brûler, qui est extrêmement rare. Les arbres indigènes de Ste.-Hélène sont d'une qualité médiocre; ils ne s'élèvent point à une hauteur considérable, et, en général, le bois en est spongieux et léger. La Compagnie des Indes devrait faire planter des arbres des forêts du Bengale; plusieurs desquels pourraient prospérer dans les situations variées que l'île présente. Peut-être même l'arbre de tek, ce géant des forêts de l'Orient, et l'arbre des banians couvriront-ils, un jour, les hauteurs de la chaîne de Diane.

Le tableau suivant présente l'élévation géométrique des éminences principales de Ste.-Hélène :

Le Pic de Diane.	2692	pieds au-dessus du niveau de la mer.
La Pointe Cuckold. . . .	2672	
Le Mont Halley.	2467	
La montagne du Pavillon.	2272	
Le Mont Barn.	2015	
La Maison de Longwood.	1762	

Il y a beaucoup à faire à Ste.-Hélène pour la commodité des vaisseaux qui viennent y prendre des vivres. La jetée de pierres que l'on a construite à James's Town, est beaucoup trop petite pour l'avitaillement. On pourrait la prolonger en faisant sauter quelques rochers à fleur d'eau qui l'avoisinent : alors elle servirait parfaitement à ce à quoi elle est destinée, et l'on formerait une sorte de bassin, au bord duquel les chaloupes pourraient prendre terre, en dépit de la houle, qui est quelquefois très-forte. Jusqu'à l'arrivée du colonel Patton, il fallait débarquer les futailles pour les remplir. A présent, des tuyaux conduisent l'eau dans des chaloupes. Je ne doute pas que le zèle et l'activité de l'officier que je viens de nommer ne remédient à d'autres inconvéniens, pourvu que les directeurs de la

Compagnie ne le contrarient pas, en donnant leur confiance à des hommes qui, avec moins de mérite, sauraient mieux faire valoir leurs plans.

L'île de Ste.-Hélène est un établissement très-dispendieux pour la Compagnie. Il lui en coûte quarante mille livres sterling par an pour les troupes et pour les employés civils. Cette somme ne peut être réduite ; car les employés ne sont pas fort nombreux, et la garnison, qui ne consiste qu'en un régiment d'infanterie, et en deux compagnies d'artillerie, ne répond pas à ce qu'exigerait la défense de l'île, si elle était attaquée. Les dépenses fortuites ou extraordinaires peuvent s'élever à une somme de 10,000 liv. au moins, qu'il faut ajouter à celle de 40,000. De plus, l'arsenal maritime et militaire, et les édifices publics sont un fonds mort, qu'on peut évaluer à 200,000 liv. Un des articles de dépense pour Ste.-Hélène fait honneur à la Compagnie : elle tient des magasins non seulement pour fournir ce dont ont besoin les vaisseaux qui touchent à l'île, mais aussi pour procurer aux habitans tout ce qui peut leur être nécessaire ou agréable. Elle ne fait sur la vente qu'un profit de dix pour cent, qui ne couvre pas les déboursés, indépendamment du fret. La Compagnie

n'a pour revenus que le produit des cens, qui, à présent, peut se monter à 1,100 liv. sterl., mais qui, si l'on renouvelait les actes de cession, pourrait être triplé, et que le profit du monopole de l'arack, qui, année commune, peut rapporter 10,000 liv. sterl.

Ste.-Hélène fut fortifiée originairement par des lignes tirées au travers des vallées de James et de Rupert, qui sont les plus larges, et qui passaient pour les seules places où une chaloupe pût aborder. Lorsqu'en 1673, le capitaine Munden reprit l'île sur les Hollandais, il éleva une batterie pour commander la petite entrée dans laquelle il débarqua. Depuis ce temps, on a construit plusieurs fortifications sur divers points situés contre le vent, et même dans Sandy-Bay, qui est à l'opposite, et où, par rapport à la grosse houle que les vents alizés amènent de l'Océan Atlantique méridional, une chaloupe peut à peine approcher de terre par le temps le plus calme. La plupart des batteries sont si élevées, que, selon toute apparence, très-peu de coups atteindraient un vaisseau sous voile. On a suivi un autre système pour la citadelle, qu'on a récemment construite sur High-Knowl; et l'on a dépensé 20,000 liv. sterl. dans un lieu où il n'y a pas d'eau. Comme l'île de Ste.-Hélène

est d'une grande utilité, et que ce serait un malheur incalculable si elle tombait entre les mains d'un ennemi, il faut la fortifier convenablement. La nature a commencé l'ouvrage; mais je doute que tout ce qu'on a fait jusqu'à présent ajoute beaucoup à ses moyens de défense. La Compagnie des Indes a prouvé qu'elle est disposée à ne rien épargner pour en assurer la conservation et la prospérité; et, en conséquence, il est incroyable qu'on n'y ait pas envoyé d'Angleterre, pour l'examiner, un officier du Génie expérimenté.

Je ne puis parler qu'avec approbation des réglemens faits pour les esclaves à Ste.-Hélène. Cependant je dois dire qu'avant l'arrivée du colonel Patton, on en a éludé plusieurs, et que d'autres ont été enfreints ouvertement. Il était positivement ordonné que les esclaves seraient instruits dans la religion, et qu'on les obligerait à se marier. On a négligé le premier de ces points; et je crois que depuis quinze ans, il y a plus d'une preuve que l'autre ne l'a pas été moins. Il avait aussi été réglé que personne ne pourrait affranchir un esclave sans donner caution à la Compagnie qu'il ne lui serait jamais à charge. Depuis quelque temps on passe par-dessus cette formalité, et l'on se borne à demander la per-

mission au gouverneur et au conseil. En conséquence, ceux des vieux esclaves qui ont été affranchis de la sorte, vivent aux dépens de la Compagnie. Plusieurs d'entr'eux ont acheté leur liberté du produit de leurs épargnes ; d'autres l'ont obtenue parce que leurs maîtres voulaient éviter la dépense de les nourrir et de les vêtir dans leur vieillesse, ainsi que les lois le prescrivent. Tout châtiment au-dessus de douze coups de fouet ne peut être infligé à un esclave que par ordre du magistrat, qui fait droit aussi sur la plainte de celui qui n'est point entretenu convenablement. Le nombre de chiens que les esclaves nourrissent, contre le vœu des réglemens, est un grand mal. Ils emploient ces animaux non seulement à tuer le gibier dont l'île abonde, mais aussi, trop fréquemment, à enlever des moutons pendant la nuit, lorsqu'ils résident assez loin pour qu'on ne puisse les découvrir sur-le-champ. Le cas est arrivé deux fois durant mon séjour dans l'île. Un tel délit ne peut être imputé qu'au manque d'instruction. Je n'ai aucun doute que l'esclave de Ste.-Hélène, s'il était instruit comme il devrait l'être, ne pût devenir bientôt un sujet utile. Il a les bonnes qualités de ceux de sa race, et il est aussi bien traité que le laboureur en Angleterre. Dans

ce coin de terre isolée, il existe peu de causes qui excitent au crime. L'importation des Nègres a cessé depuis long-temps; et cependant, chose digne d'être remarquée, leur nombre s'est accru et s'accroît tous les jours. Il serait fort singulier qu'il en dût être autrement en des lieux où la nourriture se trouve en abondance, et où aucun mauvais traitement n'empoisonne les bienfaits de la Providence. Les habitans de Ste.-Hélène traitent leurs esclaves avec une grande bonté, et paraissent mériter l'estime, à tous égards.

James-Town, capitale de l'île, est située par les 5° 49′ de longitude à l'ouest de Greenwich, et par les 15° 59′ de latitude méridionale.

La déclinaison de l'aiguille aimantée fut,

En 1777, de 13° 15′ ouest;
En 1796, de 15° 52′.
En 1802, de 16° 30′.

27 *septembre*. Depuis notre départ de Ste.-Hélène jusqu'au jour de cette date, nous fûmes poussés par d'agréables vents alizés du sud-est. Seulement nous fûmes fâchés d'être obligés d'aller de conserve avec le *Lord Eldon*, qui était plus mauvais voilier que jamais, et qui nous

força de raccourcir la voile tous les soirs. Le vent, après avoir soufflé du sud, passa à l'ouest.

30 *septembre*. Le vent alizé prévalut, et nous porta de nouveau vers l'ouest, ce qui, joint au retard que nous causa le *Lord Eldon*, ne nous laissa pas l'espoir d'une prompte traversée. Durant presque toute la journée du 29, nous ne portâmes que nos huniers et notre misaine; et cependant le *Lord Eldon* eut de la peine à nous accompagner, quoiqu'il eût toutes ses voiles dehors. Le temps était des plus agréables; et jusqu'alors nous n'avions éprouvé que peu de froid, et point de pluie.

5 *octobre*. Les quatre jours précédens, nous eûmes un vent frais et de fortes rafales. Par bonheur, la mer était basse; mais nous fûmes obligés de doubler les ris de nos huniers, chose qui ne nous était pas encore arrivée. Le *Lord Eldon* se tint à peu de distance de nous. Les vagues se brisèrent plusieurs fois sur ce vaisseau, tandis que les ponts de la *Minerve* restaient à sec. Le vent qui nous avait portés fort loin au sud, cessa enfin, et ne nous laissa que des vents variables; et nous crûmes que bientôt nous pourrions porter sur le Cap de Bonne-Espérance. Il fit un froid si vif, que nous fûmes obligés de prendre nos habits d'hiver. Nous ob-

servâmes, plusieurs jours de suite, le baromètre maritime, et il nous trompa complétement. Avant le vent qui avait régné les quatre derniers jours, il s'était élevé rapidement. Lorsque le temps devint plus doux, il tomba aussi vite, ce que je ne considérai que comme le pronostic d'un changement de vent. L'humidité qui accompagne ordinairement celui du sud-ouest, s'attache au verre, et empêche l'ascension. Le vent sec du sud-est produit un effet contraire.

9 *octobre*. Une petite brise du nord suivit un calme, et nous portâmes en ligne droite sur le Cap, dans la latitude duquel nous étions à peu près; mais nous avions vingt-huit degrés de longitude à parcourir. Un grand nombre de peintades, d'albatros, et d'autres oiseaux de mer, entouraient le vaisseau. Nous prîmes quelques peintades avec des lignes amorcées de chair de porc. Les autres poissons furent plus circonspects.

20 *octobre*. Le 19 à midi, le Cap fut visible du mât d'avant. Le 20, à deux heures du matin, je fus éveillé par le capitaine Weltden, qui m'annonça que nous entrions dans la baie. La curiosité me fit lever pour voir la fameuse montagne de la Table, sur laquelle la lueur de la lune produisait un bel effet, et dont la grandeur ne

trompa point mon attente. A trois heures, nous laissâmes tomber l'ancre. Peu de temps après, le capitaine et moi descendîmes dans la chaloupe pour aller à terre. Nous avions un vent frais du nord-est, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous gagnâmes le lieu de débarquement. Nous aurions dû attendre l'arrivée de l'officier de santé; mais nous craignîmes que le mauvais temps ne l'empêchât de se confier à une barque, et nous passâmes par-dessus cette formalité. Nous appréhendions que si le vent fraîchissait, nous ne fussions plusieurs jours sans pouvoir débarquer, chose qui n'aurait eu rien d'extraordinaire dans la saison où nous étions. Notre première visite fut pour l'amiral, sir Roger Curtis, chez qui, par bonheur, nous trouvâmes le lieutenant-général Dundas, qui exerçait les fonctions de gouverneur. M. Pringle, agent de la Compagnie des Indes Orientales, et commissaire-général, y était aussi. Nous fûmes reçus très-poliment, et nous entrâmes en matière sur-le-champ, en demandant quelle était la destination ultérieure des vaisseaux. Ce fut avec beaucoup de chagrin que nous apprîmes qu'il n'était point question de Ceylan, parce qu'il ne devait s'y rendre qu'une partie d'un régiment, pour laquelle il suffirait d'un seul na-

vire, et qu'on avait reçu l'ordre de ne point séparer la *Minerve* et le *Lord Eldon*, qui devaient aller de conserve au Bengale.

J'eus le plaisir de trouver au Cap mon ancien ami, le brigadier-général Hall, à qui je confiai le projet que j'avais formé de faire une excursion dans l'intérieur du pays, durant les quinze jours que devait durer notre relâche. Il promit de m'accompagner; et M. Hippisley, son major, eut la complaisance de se charger de tous les préparatifs. Notre départ fut fixé au 23.

21 *octobre*. A sept heures du matin, le général nous envoya des chevaux, à M. Salt et à moi, pour que nous allassions, avec lui, déjeuner chez M. Kersteen, à Wineberg. Le ciel était clair, et le soleil ne fut pas très-ardent pendant notre course. Le chemin était bon, et tracé sur un terrain presque plane, que couvraient des *ericæ* et des *proteæ*. La montagne de la Table s'élevait majestueusement sur notre droite. L'aspect du pays me charma par sa nouveauté; et, d'abord, j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de m'arrêter à chaque instant, pour examiner des ixies, des géranions, et d'autres plantes que j'avais cultivées avec soin en Angleterre, et qui croissent sans culture, et en quantité, au Cap. *L'aristæa cyanea* dominait. Je remarquai des plantes

qui sont toujours rares dans notre pays, parce que chaque curieux suppose sans doute qu'on doit les y avoir envoyées. Notre hôte nous reçut très-poliment; et nous le consultâmes sur le petit voyage que nous nous proposions de faire. Il nous aida de ses conseils, et nous remit une lettre pour un de ses amis, chez qui nous devions nous arrêter le premier jour. N'étant qu'à cinq lieues de Constance, lieu célèbre par les vins qu'on y fait, et sachant que nous ne retrouverions plus l'occasion de le visiter, nous résolûmes de continuer notre course, quoique le soleil fût devenu très-chaud. Le major Hippisley, qui nous avait accompagnés, demeura avec moi, et le général et M. Salt allèrent en avant. Nous étant amusés à cueillir quelques plantes, nous perdîmes bientôt de vue nos compagnons, et nous nous égarâmes. Nous fîmes ainsi un détour d'environ un mille. En toute autre occasion, je me serais réjoui de cet accident, parce qu'il nous fit parcourir un pays boisé. Cependant l'ardeur des rayons du soleil devint telle, que je ne pouvais admirer tout ce qui m'exposait à l'endurer. Une vigne, en Italie, peut être un objet agréable à la vue; mais au Cap, rien n'est moins pittoresque. On n'y laisse croître les ceps qu'à la hauteur de trois pieds, et le tout n'a l'air que

d'un taillis. D'ailleurs nous étions au commencement de l'été, et, par conséquent, le fruit n'était pas mûr. Pour surcroît de malheur, le propriétaire (ou le fermier) des vignes de Constance était absent, et il ne nous fut pas possible de voir ses celliers, qui passent pour les plus beaux qu'il y ait dans la colonie.

23 *octobre*. Le major Hippisley ayant loué deux chariots couverts, attelés chacun de huit chevaux, conduits par un Hottentot et par un esclave, MM. Eden, Salt et moi, allâmes déjeuner, à six heures du matin, chez le général Hall. Nous montâmes en voiture à sept heures, puis nous traversâmes la ville du Cap. Les chariots de l'espèce de ceux où nous étions, étant très-solides, et ne pouvant être renversés facilement, sont les seules voitures convenables, à cause de l'âpreté des routes. Les dames hollandaises s'en servent constamment; mais une dame anglaise aurait beaucoup de peine à soutenir les rudes cahots que font éprouver continuellement les sillons creusés par les pluies dans les chemins. On ne songe à les remplir que lorsqu'ils sont devenus si larges, que le passage en est, non pas dangereux, mais impraticable. Pour ne pas nous séparer les uns des autres, nous montâmes tous les cinq, c'est-à-dire le général, le

major, M. Eden, M. Salt et moi, dans le même chariot, quoique d'ordinaire on ne puisse tenir commodément que quatre personnes dans les voitures de cette sorte. Le siége de derrière étant plus élevé que celui de devant, et étant fixé, au lieu d'être suspendu par des bandes de cuir, était si incommode, qu'il fut convenu que, pour partager également le bien et le mal, nous y prendrions place tour à tour. Mon domestique et un des gens du général, qui devait servir d'aide de cuisine, se mirent dans le second chariot avec nos fusils, notre bagage, et une caisse remplie de bouteilles de vin, seule provision, qu'à l'exception d'une certaine quantité de fromage d'Angleterre, nous eussions faite. Le vin du Cap, quoique bon, déplaît souvent aux étrangers, et le fromage est détestable. Notre chemin passait sur ce terrain sablonneux, qui sépare du pays des Hottentots la ville du Cap, et qui, je n'en doute aucunement, a été jadis sous les eaux de la mer. Rien n'offre un aspect plus triste. Ce terrain n'est pas très-intéressant non plus, sous le rapport de la botanique. Cependant nous prîmes là une grande quantité de plantes. Les bruyères n'étaient point en fleur; mais les ixies, les glayeuls et les petits géranions bulbeux étaient fleuris, et nous

ne pouvions trouver une saison plus favorable pour les recueillir. Nos chevaux faisaient six milles à l'heure. Le Hottentot qui nous servait de cocher, se nommait Septembre. Cet homme menait le chariot avec une adresse extrême, qualité que les esclaves de ce pays possèdent à un degré remarquable. Ils conduisent d'une main leurs huit chevaux avec la plus grande facilité, et en même temps ils tuent, avec la longue courroie de leur fouet, un petit oiseau au vol. Vers le milieu du jour, nous nous arrêtâmes pour faire prendre du repos et de la nourriture à nos bêtes, et nous allâmes à pied, mais avec peu de succès, à la découverte de plantes et d'oiseaux. A quatre heures, nous arrivâmes à Cowberg, où nous devions passer la nuit. Nous remîmes une lettre de M. Kersteen à Mynheer Andreas Conti, qui nous reçut très-poliment. Notre bagage et notre vin furent portés dans une chambre qui contenait cinq lits. On détela nos chevaux pour qu'ils allassent paître dans un champ d'orge; et, avec la permission du maître du logis, notre aide de cuisine fit une descente au poulailler, où il saisit plusieurs beaux canards qu'il apprêta pour notre dîner. La maison était spacieuse et en bon état; nos lits étaient passables; et les mauvais chemins nous avaient

mis en disposition de jouir d'un repos prolongé.

24 *octobre.* Nous fîmes un excellent déjeuner de lait, de beurre et d'œufs. Notre hôte refusa prudemment de fixer aucun prix pour notre dépense et pour celle de nos chevaux. En conséquence, nous lui remîmes quinze dollars; mais nous ne fîmes aucune largesse aux esclaves : car nous savions que la maîtresse de la maison leur aurait pris ce que nous leur aurions donné. Nous partîmes à sept heures. Le pays, durant les quatre premières heures que nous cheminâmes, nous parut tout aussi peu agréable que celui que nous avions vu la veille. Nous nous arrêtâmes à deux heures après midi, et nous dévorâmes nos vivres, tandis que nos chevaux paissaient. Nous envoyâmes, à la maison d'un boor (1) des environs, chercher du vin pour nos domestiques et pour les esclaves. Ayant ensuite appris qu'on y faisait une noce, nous y allâmes complimenter les mariés. Les jeunes gens dansaient joyeusement au son d'un tambourin et d'un chalumeau; les hommes âgés fumaient, et des femmes distribuaient du vin. Tous, excepté

(1) Un boor est un fermier ou un agriculteur. (*Note du traducteur.*)

le major Hippisley, nous nous réunîmes aux danseurs, ce qui parut leur faire grand plaisir, car ils avaient appris de nos gens qui nous étions, le général et moi. La scène était agréable, et nous serions restés plus long-temps, si on ne nous avait dit que nous avions beaucoup de chemin à faire, et une rivière à passer. Nous nous retirâmes, et à notre départ, la compagnie nous salua par une décharge de ses petites armes à feu. Le paysage s'embellissait à mesure que nous approchions des montagnes. Les bords de la rivière de Berg sont extrêmement pittoresques. A l'endroit où nous avions à la passer, elle se partage en deux branches. Le lit de la première était rempli de gros quartiers de rocher, que les chariots étaient obligés de franchir; la seconde était plus profonde et plus large; J'avoue que je ne me trouvai point à l'aise, lorsque je vis l'eau entrer dans le chariot, et les chevaux se mettre à la nage. Septembre usa si bien du fouet et de la voix, pour exciter ses bêtes, que nous arrivâmes promptement à l'autre bord. Pendant quelque temps, nous fûmes inquiets pour nos domestiques et nos bagages. Notre cocher ne les voyant point paraître, détela un cheval, monta dessus, et le mit à la nage. Sa grande adresse lefit triompher de toutes

les difficultés, et bientôt nous vîmes le second chariot entrer dans la rivière et la passer aussi avec facilité. Ce second retard nous procura le loisir d'admirer le paysage, qui l'emportait infiniment sur tout autre que nous eussions vu depuis que nous étions sortis de la ville du Cap; mais il fut cause que la nuit nous surprit au milieu d'une de ces plaines vastes et sablonneuses qui sont si communes dans ce pays, et qui, n'étant couvertes que de broussailles, n'offrent rien qui puisse diriger les voyageurs. A la fin, nous aperçûmes une lumière qui sortait d'une petite maison, vers laquelle nous nous acheminâmes. Par les informations que nous prîmes, nous reconnûmes que nous nous étions éloignés, à la distance de deux heures de marche, de la maison de Mynheer de Wall, qui demeurait près des Vingt-quatre Rivières, et chez qui nous nous étions proposé de passer la nuit. L'obscurité était profonde, et nos chevaux étaient très-fatigués : nous avions fait quarante bons milles. Il était difficile de déterminer le parti que nous avions à prendre. Suivre notre première destination semblait chose impossible. D'un autre côté, la maison où nous étions ne consistait qu'en une cuisine, que remplissait une nombreuse famille de Hottentots, et qu'en une cham-

bre occupée par le maître et par sa femme, qui n'attendait que l'instant d'accoucher. Ainsi, il ne fallait pas songer non plus à rester là, quoique le boor offrît très-poliment de nous recevoir et de nous fournir ce qui pourrait se trouver de meilleur dans sa chaumière. A la fin, nous apprîmes qu'à peu de distance résidait un colon, appelé Nicolas Bestern, chez qui, nous dit-on, nous pourrions être logés commodément. L'offre d'un verre d'eau-de-vie engagea un Hottentot à courir en avant pour guider les chevaux. Au bout d'une demi-heure, il nous conduisit en sûreté à l'habitation indiquée; mais nous fûmes complétement déçus. En ouvrant la porte, nous vîmes à table un vieillard enveloppé dans sa robe de chambre, et près de lui deux parfaits modèles de boors hollandais, avec leurs femmes et leurs enfans. Jamais je n'ai rien vu de si lourd. Le vieillard était grondeur et sourd, et nous fit reproche de voyager si tard. Par bonheur, il se retira bientôt; et ses filles, plus polies que lui, apprêtèrent des œufs pour notre souper. Il n'y avait que trois lits, et ils étaient si mauvais, que ceux d'entre nous qui furent obligés de se coucher sur les bagages, ne furent pas les plus mal partagés. Mais en voyage, il faut s'accommoder de tout.

25 *octobre.* Après avoir déjeuné, nous partîmes pour nous rendre aux Vingt-quatre Rivières. Nous y arrivâmes au bout de deux heures, après avoir passé la Klein-Berg, qui est très-large, mais dont les eaux, à cause du beau temps, étaient si basses, qu'à peine nos chevaux eurent les jambes mouillées. Les rivières de toute cette contrée, descendant de hautes montagnes, sont, dans la saison des pluies, des torrens rapides et profonds; mais dans la saison contraire, leurs lits sont presqu'à sec. Quelques heures de pluie les font hausser à un tel point, qu'elles ne sont plus guéables; et le même espace de temps suffit pour les remettre dans leur état ordinaire. Il plut et il fit du vent, ce qui nous obligea à tirer les rideaux de notre chariot. Nous n'aperçûmes donc que peu de chose du paysage, et qu'un petit nombre de plantes. Il n'y eut pas grande perte, ce que nous reconnûmes lorsque nous retournâmes.

Nous reçûmes de Mynheer de Wall un accueil très-obligeant. Comme la pluie continuait, nous nous déterminâmes à dîner avec lui, et à nous remettre en route le soir pour nous rendre au Roode-Sand. M. de Wall est un homme instruit, et sa famille nous parut heureuse. Sa maison était bien tenue, ainsi que sa table. Il nous con-

seilla de descendre chez le frère de sa femme, chez Mynheer de Witt, ce que nous résolûmes de faire. Rien ne peut être plus triste que cette vaste plaine sur laquelle nous avions jusqu'alors voyagé. Aussi unie que la surface de la mer, elle n'est couverte que de broussailles, et elle est terminée par des montagnes éloignées, et à l'aspect desquelles nous étions accoutumés, quelque imposant qu'il fût. Cependant le paysage s'embellissait à mesure que nous approchions du défilé où la Klein-Berg sort du Roode-Sand, en coupant la haute chaîne de montagnes qui sépare la terre du Cap de l'intérieur de l'Afrique. Par bonheur, le temps s'éclaircit. Nous résolûmes donc de passer le Kloff (1), tant pour mieux jouir de la vue de la rivière que pour éviter les insupportables cahots de nos chariots. Le chemin longe la Klein-Berg, tantôt en s'élevant, tantôt en s'abaissant. De grands quartiers de rochers, qui étaient tombés des points supérieurs, et que les boors n'avaient pas pris la peine d'écarter ou de briser, le rendaient presque impraticable. Après avoir fait environ trois milles, qui nous fatiguèrent extrêmement, nous découvrîmes le Roode-Sand-Kloff, puis

(1) Défilé ou passage entre deux montagnes.

nous entrâmes dans une vallée où un beau chemin nous mena promptement chez Mynheer de Witt. Ni lui ni sa femme n'étaient au logis; mais nous fûmes reçus par leur fille aînée, jolie petite personne, qui nous conduisit à deux chambres, où, à notre grande satisfaction, nous comptâmes cinq bons lits. Toute l'habitation nous donna de notre hôte une opinion favorable, qu'il confirma pleinement à son arrivée. Le général Hall, qui parlait hollandais, fut notre interprète. Nous eûmes un excellent souper, qui aurait suffi pour vingt personnes. Après y avoir fait honneur, nous allâmes reposer.

26 *octobre*. Il plut toute la nuit et une partie de la matinée. Par bonheur, le ciel s'éclaircit sur les huit heures, et nous nous préparâmes à partir. Nous avions encore à passer le Kloff, ce que nous fîmes à pied. M. Eden et le major avaient pris leurs fusils; mais ils ne virent point de gibier. Je fus plus heureux dans mes recherches botaniques; et M. Salt fit deux très-belles esquisses. On nous avait dit que nous ne serions que cinq heures pour nous rendre à la vallée du Waggon-Maker, où nous devions coucher. En conséquence, nous nous arrêtâmes en chemin beaucoup plus que de coutume; et il était nuit noire avant que nous fussions arrivés.

Nous ne trouvâmes qu'un esclave, qui nous dit que son maître ne logeait point là, mais qu'il résidait dans une petite maison située à peu de distance. Nous lui demandâmes de nous montrer le chemin; et laissant nos chariots derrière nous, nous dirigeâmes nos pas vers une autre habitation, qui était en bon état. En ouvrant la porte, nous vîmes Mynheer Wagh, qui soupait avec un ami. Quoique les Hollandais se plaisent à recevoir les étrangers avec une hospitalité qui est indispensable dans un pays où il n'y a point d'auberge, ils n'aiment pas qu'on arrive à une heure indue. Nous étions dans ce cas, et M. Wagh nous fit un million d'excuses pour se dispenser de nous loger. Comme nous insistâmes, en lui représentant qu'il était trop tard pour que nous allassions à la recherche d'un autre logement, il céda, reprit sa bonne humeur, et nous fit servir un excellent souper.

27 *octobre*. Notre hôte n'ayant voulu recevoir de nous aucun paiement, à notre départ, nous fûmes obligés de remettre l'argent aux esclaves, des mains de qui nous savions qu'il passerait entre celles du maître. Je ne dois point oublier de rapporter ici que M. Wagh a la plus belle orangerie qui se trouve dans la colonie. Les orangers avaient quarante pieds de haut;

ils étaient chargés des fruits les plus délicieux, et les émanations des fleurs parfumaient l'air à une grande distance. Le jour était très-beau, et le paysage différait de tout autre que nous eussions vu jusque-là. Plusieurs ruisseaux descendaient des montagnes et fertilisaient cette vallée, qui contrastait fortement avec les sables arides qui l'environnaient. C'était un véritable Oasis au milieu des déserts de l'Afrique méridionale. La beauté du lieu y a attiré un grand nombre d'habitans, dont les maisons blanches, et entourées de chênes élevés, enrichissent le paysage. Nous arrivâmes bientôt au bord d'une rivière, qui, à l'ordinaire, était appelée Berg-River, et que nous passâmes dans un bateau tiré par une corde, comme en Allemagne. Le temps qu'il fallut pour passer nos deux chariots, permit à quelques personnes de notre société de prendre un bain, et à un boor, qui avait un très-bon cheval, de nous joindre. Il était suivi d'un petit Hottentot qui montait un second cheval, et en conduisait un troisième. Les boors font ainsi de très-longs voyages. Ils changent de chevaux de temps en temps, et passent la nuit dans les maisons qui se trouvent sur leur chemin. Celui qui nous avait rejoints était parti de chez lui le 23. Il nous demanda d'où nous

venions, où nous allions, et quel était le motif de notre voyage, questions d'usage parmi les Hollandais du Cap, qui, en conséquence, ne les jugent point impertinentes. Notre homme était fort gai. Il nous dit son nom, le nombre de ses enfans, et l'affaire qui l'avait forcé de quitter sa demeure. Après avoir fait route avec nous durant quelques milles, et avoir fumé sa pipe, qu'il alluma fort adroitement avec un caillou, il lâcha la bride à son cheval, et bientôt nous le perdîmes de vue.

Nous arrivâmes, vers le milieu du jour, au beau village de Paarl, dont, comme de coutume, les maisons étaient blanchies et entourées d'arbres. Une haute montagne formait le fond du tableau. En nous rendant à Stellenbosch, nous traversâmes, à Klapmouty, la ferme de M. Duckett. Ce savant cultivateur était passé au Cap, avec sir George Yonge, pour tenter d'introduire dans cette colonie l'agriculture anglaise. Les colons se moquèrent d'abord de ses procédés et de ses instrumens aratoires. L'expérience leur a prouvé qu'ils avaient tort. M. Duckett n'était point chez lui, ce dont j'eus beaucoup de regret. Nous arrivâmes de bonne heure à Stellenbosch, et nous prîmes notre logement chez un ancien ami du général. C'était un Hessois, du nom de

Wolfferum, qui avait épousé une femme riche à Batavia, et était revenu s'établir au Cap, où il était dans l'aisance. Lui et sa famille parlaient anglais; et comme il avait beaucoup vécu avec des personnes de notre nation, il avait les manières anglaises. La ville de Stellenbosch est fort propre, et les chênes, qui forment une allée dans chaque rue, y entretiennent la fraîcheur, et produisent un effet agréable à la vue. J'ai rarement trouvé des arbres plus beaux que ceux qui étaient devant la maison du landroost. Les arbres croissent ici avec rapidité, et on peut les transplanter, parvenus à une grosseur considérable; mais le bois qu'ils donnent ne vaut pas le plus mauvais des climats septentrionaux.

29 *octobre*. Nos chevaux ayant marché constamment depuis que nous avions quitté la ville du Cap, nous leur donnâmes un jour de repos. Le 29, au matin, le temps était pluvieux; cependant nous résolûmes de visiter la cascade de French-Hoek (1). Nous prîmes nos deux chariots, afin d'avoir le plaisir de mener avec nous M. Wolfferum et sa fille. La pluie ne cessa de tomber jusqu'à ce que nous fussions arrivés

(1) Cascade du Coin-Français, ou des Français. (*Note du traducteur.*)

à la maison de M. de Villiers, où nous nous proposions de dîner. Le mauvais temps me contraria d'autant plus que le pays devenait toujours plus beau, surtout aux environs de la maison d'un M. Rousseau, parent du célèbre Jean-Jacques. M. de Villiers nous fit servir d'excellent vin rouge, dont M. Wolfferum et moi achetâmes chacun un tonneau, au prix de cinquante-cinq rixdales, rendu à la ville du Cap. Malgré la pluie, nous nous mîmes en route pour aller visiter la cascade. M. de Villiers fut notre guide. La longueur du chemin que suivent les chariots est de quatre milles, quoiqu'on nous eût dit qu'elle n'était que d'un. Je me procurai, dans une autre ferme, un cheval et un petit garçon, pour nous montrer, lorsque nous serions obligés de descendre de voiture, le sentier qui conduit jusqu'au pied de la cascade. Par bonheur, le ciel s'éclaircit lorsque nous en approchâmes, et nous eûmes un spectacle vraiment magnifique. Un volume d'eau considérable sort par une crévasse de la montagne, et tombe perpendiculairement, de la hauteur de cent soixante-et-dix pieds, sur des rochers immenses que recouvrent des broussailles, puis il court arroser le vallon. Plusieurs petites cascades, qu'avaient formées les pluies, coulaient sur différentes parties de la

montagne. M. Salt, malgré le froid qui se faisait sentir, dessina ce tableau, dont l'ensemble est trop grand pour être renfermé dans une seule planche. Nous fûmes fort heureux; car on nous dit qu'à la saison où nous étions, la chute est ordinairement à sec. Certainement il n'est point de lieu que j'aie visité durant tout ce voyage, que j'aurais plus de plaisir à revoir que French-Hoek, non seulement pour la cascade, mais aussi pour la beauté du pays qui l'environne. Fatigués et trempés, nous retournâmes chez M. de Villiers, dont nous nous séparâmes ensuite, pour nous rendre sur-le-champ à Stellenbosch. Malgré la pluie, j'avais recueilli à French-Hoek quelques semences de *protea-grandiflora*, et une grande quantité de bulbes, particulièrement de l'*hœmanthus*, qui servent de nourriture aux singes que l'on voit en grand nombre sur le penchant des montagnes. French-Hoek est pour la botanique le champ le plus riche que j'aie jamais rencontré.

30 *octobre*. Nous partîmes ce jour à dix heures du matin, enchantés de l'accueil que nous avions reçu chez M. Wolfferum. Nous dînâmes, comme de coutume, au bord d'un ruisseau, et de viandes froides, et nous bûmes notre dernière bouteille de vin. Nous tuâmes là le premier serpent

à chaperon que nous eussions vu, et le serpent à ruban, qui est très-beau. Après avoir fait, sans aucun accident, une tournée de trois cents milles, nous arrivâmes, sur les sept heures du soir, à la ville du Cap.

31 *octobre*. Le général Dundas et sir Roger Curtis ayant reconnu que la *Minerve* pouvait recevoir trois cents hommes, le général Vandeleure crut devoir s'y embarquer avec une division de son régiment, qui était le 8e. de Dragons. On s'occupa à mettre à bord les vivres et l'eau que nécessitait cette disposition.

3 *novembre*. Dans une visite que je fis, le matin de ce jour, à sir Roger Curtis, il voulut bien me communiquer la lettre par laquelle la Cour des Directeurs ordonnait que la *Minerve* et le *Lord Eldon* marchassent de conserve, « parce que probablement ils embarqueraient, « à Ste.-Hélène, une quantité considérable de « matières d'or et d'argent. » Comme je n'avais point ouï dire qu'on en eût pris à bord, j'allai trouver sur-le-champ le capitaine Weltden, qui m'assura que la chose n'avait pas eu lieu; et il me parut que rien ne devait plus s'opposer à la séparation des deux navires. J'en parlai de nouveau à l'amiral, qui en convint avec moi, mais qui me déclara que cela dépendait uniquement

de M. Pringle. J'allai donc trouver ce dernier, et j'eus recours à tous les argumens imaginables pour l'engager à donner l'ordre que je sollicitais. A la fin, il fut convenu, entre lui et moi, que si les deux capitaines lui écrivaient pour lui faire savoir qu'ils n'avaient rien à bord, et qu'ils désiraient d'aller séparément, il déclarerait que le bien du service demandait qu'ils marchassent ainsi. Cela fut fait, et nous fûmes quittes du *Lord Eldon*, ce qui, selon toute apparence, nous fit arriver à Calcutta quinze jours plus tôt.

A l'époque de notre relâche au Cap de Bonne-Espérance, les appointemens des officiers civils et la solde des troupes excédaient de 200,000 l. st. à 300,000 par an les revenus de cette colonie, revenus qui n'allaient qu'à 100,000 liv. st., mais qui devaient s'accroître. Ceux que la Hollande en tirait ne se montaient qu'à la somme de 25,000 liv. même monnaie. Lorsque nous avons pris possession du Cap, les édifices publics et les fortifications tombaient en ruine. On les a fait réparer, et de nouveaux ouvrages ont été ajoutés aux anciens.

L'importance du Cap de Bonne-Espérance est trop connue pour qu'il soit nécessaire que nous entrions dans de longs détails sur ce sujet. Les productions principales en sont les grains et le

vin. Il serait possible de s'y en procurer une quantité considérable, si le gouvernement prenait des mesures convenables. Il n'y a pas de pays plus favorable pour la culture des grains; mais il n'y en a qu'une petite partie que l'on cultive. Toutes les espèces de raisin réussissent aussi au Cap; et l'infériorité du *Madère* qu'on y fait n'est due qu'à l'ignorance et au manque de soin. Les vignes sont mal tenues; on laisse les raisins toucher la terre; on coupe toute la branche pour en avoir les fruits, et on la jette ainsi dans la cuve. Je suis persuadé que si l'on prenait toutes les précautions usitées en France, en Portugal et en Allemagne, on tirerait du Cap de Bonne-Espérance des vins égaux à ceux qu'on fait dans les pays que je viens de nommer. Enfin, s'il m'était resté quelque doute sur la valeur de cette colonie, ils auraient été levés par l'ouvrage intéressant que M. Barrow a publié sur ce sujet (1).

5 *novembre*. Nous nous rembarquâmes ce jour, dans la matinée; et à cinq heures du soir, un vent frais s'étant élevé, nous appareillâmes.

(1) Cet ouvrage a été traduit en français, et publié sous le titre de *Voyages dans la partie méridionale de l'Afrique, par J. Barrow*. (*Note du traducteur*.)

6 *novembre.* Un vent frais du sud-ouest nous fit quitter la baie de la Table, et nous continuâmes à gouverner ouest-quart-nord. Espérant alors que nous pourrions sortir des eaux du Cap, nous virâmes de bord et portâmes au sud-est; mais nous ne le pûmes long-temps. Le courant et le vent étant contre nous, il fallut changer de direction.

10 *novembre.* Les quatre jours qui précédèrent cette date, des vents frais de l'est nous chassèrent à l'ouest, et nous nous trouvâmes par 37° 56' de latitude, et 12° 24' de longitude orientale. Par conséquent, au lieu de faire route depuis notre départ du Cap, nous étions écartés à la distance de 300 milles. Le temps avait été fort désagréable, et la houle très-grosse.

15 *novembre.* Le vent tourna plus au sud dans la nuit. Le froid, qui en fut considérablement augmenté, était le même que celui qu'on ressent, à pareil temps de l'année, en Angleterre. C'était l'effet accoutumé du vent, lorsqu'il vient des latitudes méridionales glaciales, même au milieu de l'été. Nous fûmes dédommagés du froid par le chemin que nous fîmes. Le capitaine se proposa de porter vers le 39° sud, où il était certain que les vents d'ouest nous pousseraient dans le 90° est, d'où nous ferions voile vers

Calcutta. Il était forcé de faire cet angle considérable, parce que le vent alizé dans l'Océan indien, et la mousson dans la baie de Bengale, nous étaient contraires à cette saison de l'année.

18 *novembre.* Le temps fut très-agréable durant les deux journées du 16 et du 17, et il fit plus chaud, le vent ayant passé au nord-ouest. Mais le 20, à midi, il devint très-violent, quoique soufflant de ce même point, et il jeta la vergue de grand perroquet dans les élingues. Nous l'abattîmes le plus tôt que nous le pûmes. A quatre heures, nous prîmes le premier ris de la grande voile. Les autres étaient pris depuis quelques jours. A cinq heures, les rafales furent si fortes, que nous prîmes les seconds ris du petit hunier et du perroquet d'artimon, et que nous ferlâmes la grande voile. A six heures, le vent d'ouest redoubla de violence, et fut accompagné de rafales et de pluie. Nous ferlâmes le petit hunier et le perroquet d'artimon, et nous prîmes le troisième ris du grand hunier. Le vent faisant, selon l'expression des matelots, jouer ses grands canons, nous fûmes obligés de mettre à la cape. Il était impossible de demeurer sur la poupe sans embrasser quelque chose, et encore n'y restait-on qu'avec peine. Le vent était si furieux, qu'il empêchait la houle de s'élever;

et il détachait en si grande quantité l'écume de la cime des vagues, qu'on aurait cru voir tomber une grêle épaisse. Le vaisseau roula beaucoup; mais il fit si peu d'eau, que les pompes n'allèrent que deux fois en vingt-quatre heures, et que le pont ne fut pas trop balayé par les flots. Le tableau qui s'offrit à nos regards était superbe, quoique trop terrible pour être agréable. Je suis bien aise de l'avoir vu une fois; mais j'espère bien ne plus le revoir.

19 *novembre*. Dans la matinée de ce jour, le vent commença à perdre de sa force, et nous pûmes déployer le petit hunier. A six heures, nous ne laissâmes que deux ris dans cette voile, et le perroquet d'artimon. Nous eûmes une grosse houle qui venait du sud, et qui nous causa du froid. Cependant nous fîmes du chemin.

24 *novembre*. Le vent fut modéré, mais le temps désagréable, ce qui fut l'effet d'une grosse houle. Nous ne fûmes pas trompés dans l'espoir de rencontrer des vents favorables dans les hautes latitudes méridionales de 38° et 40°, entre lesquelles nous étions. Ce jour, la brise acquit de la force. Nous fûmes accompagnés d'une grande quantité d'oiseaux, et surtout d'albatros, d'oies du Cap, de peintades, et d'une espèce que

les marins appellent oiseau d'argent. De temps à autre nous aperçûmes quelques *poulets de la mère Carey* (1).

1er *décembre*. Les poules du Cap se montrèrent, et, de temps en temps, nous vîmes de grandes troupes d'oiseaux. Nous approchions des îles volcaniques de St.-Paul et d'Amsterdam. La brise se soutint. Nous fîmes, durant les trois derniers jours, 722 milles, sans avoir à nous plaindre du mouvement du vaisseau. Dans l'espace de deux heures, nous fîmes vingt-quatre milles.

3 *décembre*. Le capitaine me fit appeler à trois heures du matin. Nous étions alors par le travers de l'île de St.-Paul, qui se trouvait à cinq lieues de distance, et nous restait à l'ouest-quart-nord. Selon nos observations, elle gît par 38° 6′ de latitude méridionale, et 77° 16′ de longitude orientale. Nous avions appareillé du Cap il y avait environ un mois; et si le temps n'avait pas d'abord été si mauvais, nous aurions eu un très-bon passage, ayant, depuis le 15 novembre, traversé un espace de 62° de longi-

(1) Il paraît que ce sont des pétrels. Voyez le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, tome XVIII, p. 483. (*Note du traducteur.*)

tude. Selon notre livre de loch, nous avions fait 3282 milles, ce qui revenait, l'un portant l'autre, à 182 milles par jour. A la date de ce paragraphe, nous étions par 78° 22' de longitude à l'est de Londres, et nous commencions à porter vers le nord, non par choix, mais parce que le vent tournait vers l'est.

4 *décembre*. Le temps fut très-beau; mais le vent souffla avec tant de force de l'est, qu'il nous porta par les 35° 41' de latitude méridionale. L'air devenait sensiblement plus chaud, et la surface de la mer était très-unie. A midi, le vent nous força de gouverner nord-quart-d'ouest.

12 *décembre*. Latitude, 27° 24', longitude, 93° 82'. Nous eûmes, le 9, le 10 et le 11, un temps très-agréable, quoique des brises de l'ouest nous aient portés dans les latitude et longitude que je viens de désigner. A six heures du matin, nous sentîmes le vent alizé du sud-est. Il était très-vif, ce qui empêcha la chaleur d'être étouffante; car il s'en fallait seulement de quelques milles que les rayons du soleil ne tombassent à-plomb sur nos têtes. Le passage d'un temps froid (occasionné par des brises du sud-ouest) à celui qu'il fait entre les Tropiques, fut

si rapide, que plusieurs d'entre nous en furent incommodés.

15 *décembre*. Latitude 17° 53' sud, longitude 95° 6' est. Le vent alizé continua à être vif, et la chaleur modérée. Le 14, nous vîmes, pour la première fois, plusieurs poissons volans et quelques oiseaux. La distance où étaient ceux-ci m'empêcha de vérifier si c'étaient des oiseaux de terre, quoiqu'à leur manière de voler, je le soupçonnasse. Nous avions fait, l'un portant l'autre, 200 milles par jour, depuis le 3.

23 *décembre*. Nous arrivâmes ce jour dans la région du vent alizé du sud-ouest, qui fut accompagné d'une très-grosse pluie. Ce vent nous fit mieux aller.

26 *décembre*. Nous passâmes notre journée de Noël aussi près de la ligne qu'il fût possible. A midi, nous en étions à 17 milles sud, et avant la nuit, nous en fûmes au nord. Dans la soirée, nous eûmes un calme plat. En conséquence, on plaça des lanternes dans les agrès, et nous dansâmes joyeusement avec les femmes des militaires. Le tableau que nous formions était très-agréable; car les soldats garnissaient les côtés du vaisseau, ainsi que la poupe et les agrès (1).

(1) Les marins anglais célèbrent toujours par des réjouissances la fête de Noël. (*Note du traducteur*.)

31 *décembre*. Latitude 5° 10′ sud, longitude 93° 52′ est. Ce dernier jour de l'année me procura, pour la première fois, la vue de l'Asie. A six heures du matin, la côte de Sumatra fut visible, à la distance de quatorze lieues. Les montagnes de cette île sont très-élevées, et, en général, leurs cimes sont environnées de nuages. A midi, la pluie qui tomba sur la côte, nous en déroba la vue.

1er *janvier* 1803. A la pointe du jour nous découvrîmes la plus septentrionale des îles Nicobar; et à onze heures du matin nous n'en étions plus qu'à deux milles. Du point sur lequel nous nous trouvions, elle paraît peu élevée. Une belle grève, boisée en plusieurs endroits jusqu'au bord de l'eau, et sur laquelle s'élevaient par intervalles de grands cocotiers, précédait un rang de collines, s'appuyant sur de hautes montagnes qui paraissaient pelées. L'ensemble de ce tableau flattait des yeux accoutumés à l'aspect monotone de la mer, ou aux broussailles et aux stériles rochers du Cap. Un vent de terre, chargé des émanations les plus suaves, vint ajouter à nos regrets de ne pouvoir débarquer. Un canot, conduit par trois hommes, couleur de cuivre, bien faits et ressemblant à des Malais, fut détaché de la côte.

Ces hommes ne voulurent point venir à bord, et la brise nous emporta promptement. Durant la nuit nous passâmes au vent de la grande Nicobar, et le 2, de bon matin, nous eûmes la vue des îles de Katcholl et de Camorta. Un canot, parti de la première, s'approcha du bord; il était chargé de fruits que nous achetâmes. Les hommes qui l'avaient amené étaient fort laids; et des femmes, qui les avaient accompagnés, ne pouvaient passer pour des objets de tentation. Les uns et les autres étaient entièrement nus, excepté que les hommes avaient un morceau d'étoffe passé autour des reins et entre les cuisses, et que les femmes portaient un petit tablier. A l'approche de l'île de Teressa, nous eûmes des sondes inégales, et nous trouvâmes que l'île de Bomboka gît à l'est sud-est de la pointe méridionale de la première, au lieu du nord-est, comme toutes les cartes l'indiquent mal à propos. A l'entrée du passage qui sépare ces deux îles, gisent deux ou trois rochers qui élèvent leurs têtes au-dessus des flots. Nous voguâmes sous le vent de Teressa, dont l'aspect différait de celui de toutes les autres îles, en ce qu'on voyait sur les montagnes de celle-ci de grands espaces dépourvus de bois et couverts d'herbes, particularité qui

probablement la rend plus saine. Le ressac brisait avec tant de fureur sur le rivage, que nous ne voulûmes point tenter d'aller à terre dans nos chaloupes. Cependant il n'empêcha pas les naturels de l'île de venir dans leurs canots. Ils nous invitèrent à jeter l'ancre, ce que le capitaine fit par dix brasses d'eau. Un calme étant survenu, la houle nous porta si rapidement vers la côte, que bientôt nous n'eûmes plus que quatre brasses d'eau, et que les rochers se montrèrent sur la ligne que devait suivre le vaisseau. Le capitaine fit couper le câble sur-le-champ; et un petit souffle d'air, qui par bonheur vint soulever nos huniers, nous permit de rétrograder. Ainsi, au moyen de la perte d'une ancre, nous échappâmes au péril le plus imminent. Comme l'état du ciel n'annonçait pas que, de quelque temps, nous dussions faire beaucoup de chemin, il fut jugé convenable de porter sur Car-Nicobar, pour y prendre des vivres frais.

4 janvier. Nous mouillâmes sur la côte occidentale de cette île, vis-à-vis d'un village composé de huttes élevées de quatre pieds au-dessus de terre, afin de les mettre à l'abri des serpens qui sont très-nombreux à Car-Nicobar. Le capitaine débarqua, et fut reçu avec civilité par les habitans qui, cependant, le prièrent de ne pas

permettre à un trop grand nombre de ses gens de prendre terre. Le jour suivant il engagea, en laissant un otage, plusieurs insulaires à l'accompagner, lorsqu'il retourna à bord. C'étaient des hommes très-robustes, mais mal proportionnés. Quoique laids, les traits de leur figure avaient une expression qui plaisait. L'usage constant du bétel rendait leur grande bouche très-dégoûtante, et leur avait noirci complétement les dents, qu'ils avaient très-inégales. Dans la journée nous allâmes tous à la côte, et nous trouvâmes un bon naturel et de la douceur aux habitans, dont les alarmes étaient alors dissipées. Il paraît que leurs rapports avec les étrangers les ont rendus soupçonneux; car aucun d'eux ne parut sans tenir une arme à la main, et nul ne s'en dessaisit un instant. Quoiqu'en se faisant payer les vivres qu'ils nous fournirent, ils attendaient de nous des présens, tels que des couteaux, des mouchoirs, etc. Les dollars étaient la monnaie qu'ils préféraient. Nous en obtînmes une grande quantité de noix de coco, de noix d'arec, de papayes, de bananes, de chadecs, et une racine qu'ils appelaient cachou, et qui était évidemment une espèce d'*arum*. Ils avaient beaucoup de volailles et de cochons; mais ils ne purent nous procurer des

ignames, qui étaient ce dont nous manquions le plus; et nous ne vîmes pas un seul ananas. Une espèce de gingembre croît naturellement dans l'île. Les principaux arbres des forêts sont le *barringtonia*, le cocotier, le *tournefortia*, le *borassus* et l'arec. Je vis l'*aletris fragrans*, et plusieurs arbrisseaux dont je ne pus déterminer l'espèce, parce qu'ils n'étaient pas en fleur. Les insulaires mirent obstacle à ce que nous allassions dans leurs forêts. La grève est de sable, et entrecoupée de rochers de corail. Elle est battue par un ressac très-violent, excepté vis-à-vis du village où nos chaloupes abordèrent sans peine. Autour de ce village étaient fixés en terre de hauts pieux de bambou, dont chacun, nous dit-on, indiquait la place où une personne avait été inhumée. Entre ces pieux et la grève il y avait de petits bâtons fendus auxquels on avait attaché un morceau de viande, talisman par lequel les insulaires croyaient écarter un fléau terrible, la petite vérole. La crainte les porte à révérer un esprit malin. Ils lui donnent la meilleure habitation du lieu, au devant de laquelle ils suspendent des offrandes de différentes sortes. Ils parlent un anglais corrompu, avec lequel ils mêlent du portugais; et en consé-

quence nous n'eûmes aucune peine à communiquer avec eux. Nous appareillâmes pendant la nuit, laissant dans l'île un bouc et une chèvre, dont les habitans promirent de prendre le plus grand soin. Les cochons que nous achetâmes d'eux, furent reconnus être de l'espèce qu'on appelle *sus babyrussa*. Je crois devoir, pour l'intérêt de tout navire qui pourra toucher à cette île, dire que notre câble fut presque entièrement coupé par des rochers que forme une espèce de madrépore.

17 *janvier*. Nous découvrîmes le continent de l'Inde, qui nous restait au nord-ouest, quart-d'ouest, à quatre ou cinq lieues de distance. A midi nous avions au nord nord-ouest, la pagode noire de Jagrenaut, qui fut le premier objet que nous pûmes distinguer. Toute la soirée nous longeâmes la côte avec une jolie brise. et nous vîmes une prodigieuse quantité de gélatineux (1). Ils étaient petits, et adhéraient de telle sorte l'un à l'autre, qu'ils semblaient former des serpens. Tirés hors de l'eau ils se détachaient, et s'agitaient avec une extrême vélocité. La brise étant faible, ce ne fut que

(1) *Jelly-Fisch*.

le 20 que nous pûmes avoir un pilote côtier, à l'embouchure de la rivière de Hougly. Ce même jour le munitionnaire quitta le navire avec les dépêches, et chargé d'une lettre que j'avais adressée au lord Wellesley.

CHAPITRE II.

Arrivée à CALCUTTA. — Fête donnée par le gouverneur-général, marquis de WELLESLEY. — BARRACKPORE. — Départ de CALCUTTA. — Passage par les villes de HOUGLY, de BERHAMPORE, de JUNGEPORE, de BHAUGHULPORE, de MONGHYR, de PATNAH et de BÉNARÈS. — Séjour dans cette ville. — Visite aux petits-fils de CHAH-ALLUM. — Visite au radjah de BÉNARÈS. — Description de cette ville. — Visite rendue par les princes. — Départ de BÉNARÈS. — JOUANPORE. — Pont et palais de Sultan AKBAR. — Entrée dans le territoire du Nabab-Visir. — SULTANPORE. — Arrivée à LACKNAU.

LE 25 *janvier* 1803. Le vent continuant de souffler dans une direction entièrement contraire, nous fûmes obligés de remonter avec le flot la rivière de Hougly (1), ne faisant ainsi que vingt milles par jour. Les coudes que fait cette rivière, et la complication des passages entre les bancs de sable, rendent extrêmement difficile la na-

(1) C'est le bras occidental du Ganges, bras auquel la petite ville de Hougly donne son nom. (*Note du traducteur.*)

vigation de Sorgur à Calcutta. Les vaisseaux qui tirent plus de dix-sept pieds d'eau ne peuvent remonter plus haut que le port du Diamant, excepté dans les hautes marées; et même le voyage est dangereux pour les navires qui tirent plus de dix-huit pieds. C'est néanmoins sur les bords de la rivière de Hougly que se trouvent les établissemens des Français, des Hollandais et des Danois, aussi bien que des Anglais. Nous laissâmes tomber l'ancre par le travers du village de Feltah, dont les maisons ne sont faites que de bousillage, ainsi que celles des autres lieux que nous avions dépassés. La rivière, par le volume de ses eaux, présente un aspect imposant, auquel nuit cependant la grande quantité de vase qu'elle entraîne dans son cours. Les bords en sont élevés, mais le pays est plat. Il prend le nom de Sunderbunds (1), et est couvert de forêts épaisses, retraites d'un grand nombre de tigres, ce qui n'empêche point les Hindous de s'y rendre, à l'époque de l'année où nous étions, pour y faire leurs ablutions dans le Gange. Plusieurs s'y sa-

(1) Il paraît que ce nom signifie forêts de Sundry. Consultez le *Voyage dans l'Inde et au Bengale*, par M. *de Grandpré*, tome I, page 253. (*Note du traducteur.*)

crifient même volontairement aux crocodiles; ils entrent dans le fleuve, et y attendent que ces animaux féroces les entraînent sous l'eau. D'autres périssent par la dent des tigres; et toutefois, tel est l'empire de la superstition sur les naturels de l'Inde, que ces bords sacrés ne cessent de les attirer.

Je reçus, le soir, une lettre de M. Graham, qui me priait de descendre chez lui, quoique la lettre de M. Johnson, que je lui avais envoyée, ne lui fût point encore parvenue. Un messager m'apporta aussi une réponse flatteuse du marquis de Wellesley, qui m'invitait à une fête que, le 26, il devait donner au nouveau palais du gouvernement, pour célébrer la publication de la paix générale. Quelques heures après, une de ses barges de cérémonie arriva pour me transporter à Calcutta. Comme il était tard, je me déterminai à rester à bord jusqu'au lendemain.

26 *janvier*. Ce jour, à sept heures du matin, je quittai la *Minerve*, accompagné de M. Salt. J'avais passé près de huit mois sur ce vaisseau. Je dois déclarer, à la louange du capitaine Weltden, qu'il est impossible de trouver, dans sa position, un homme qui le surpasse en bon naturel, en amabilité, en talens et en instruction.

La barge où nous nous embarquâmes me rappela les contes des fées. Elle était très-longue en proportion de sa largeur, et peinte en vert et or. Un aigle doré, aux ailes déployées, formait la poupe, et la figure d'un tigre ornait la proue. Le milieu de la barque aurait pu contenir vingt personnes à l'aise, et était couvert d'un tendelet, et garni de rideaux. Sur le devant étaient assis vingt Indiens, vêtus d'habits d'écarlate, et coiffés de turbans couleur de rose. C'étaient des rameurs, qui faisaient mouvoir leurs pagayes avec la plus grande vélocité. Après avoir déjeuné dans une auberge, sur la côte, nous continuâmes notre voyage. Les eaux s'éclaircissent à mesure qu'on remonte la rivière de Hougly, et ses bords sont couverts de maisons de campagne qui appartiennent à des Anglais, et ajoutent infiniment à la beauté du paysage. Ces maisons ont un aspect pittoresque. Elles sont blanches, ont de vastes portiques du côté du midi, et sont percées de fenêtres garnies de blindes de Venise, peintes en vert. Chacune est entourée d'une plantation de manguiers, de jaquiers et d'autres arbres des forêts de l'Orient. Nous prîmes terre au jardin de M. Farquharson, à environ cinq milles de Calcutta. Le carrosse de M. Graham nous y attendait pour nous

conduire à sa maison de Tchouringie, où nous arrivâmes sur les deux heures, et où l'on nous fit un accueil très-hospitalier. Cette maison est fort belle et très-bien tenue, et j'y trouvai des appartemens préparés pour M. Salt et pour moi. Après avoir dîné avec quelques amis de M. Graham, nous allâmes au Gouvernement. On avait éclairé pour la première fois les salons de compagnie. A l'extrémité supérieure du plus vaste, était étendu un riche tapis de Perse, au centre duquel était placé un *musnud* (1) cramoisi et or, qui avait fait partie du trône de Tippou sultan. Il y avait sur ce musnud un fauteuil richement orné, et élevé sur un marche-pied. C'était le siége du lord Wellesley. De chaque côté étaient trois chaises pour les membres du conseil et les juges. A droite et à gauche, jusqu'à la porte d'entrée, il y avait d'autres siéges pour les dames, qui étaient placées selon les règles rigoureuses de l'étiquette, que détermine l'an-

(1) Il est probable que c'était un second tapis, et que le vicomte Valentia prend ici la partie pour le tout; car il emploie fréquemment ailleurs le mot *musnud* pour signifier trône, ou plutôt siége de nabab, qui est sa véritable acception. *Grammatical Remarks, on The Practical and Current dialect of the Hindostan With a vocabulary, etc., by George Hadley.* (*Note du traducteur.*)

cienneté du mari au service de la Compagnie. Le gouverneur-général arriva, sur les dix heures, suivi d'un grand nombre d'aides-de-camp, etc. Après avoir reçu dans le virandah (1), situé du côté du nord, les complimens de quelques princes indiens et ceux des *vakyls* (2) des autres, il prit place. La danse commença et dura jusqu'au souper. La salle n'était pas suffisamment éclairée, ce qui n'empêcha pas qu'elle ne parût très-belle. Le plafond était soutenu, de chaque côté, par un rang de colonnes de *tchunam* (3), qui, comme le reste, étaient d'un blanc

(1) *Virandah,* ou *virander,* est une corruption du mot portugais qui signifie balcon, échafaud de bois, de fer ou de pierre, placé devant la fenêtre d'une maison pour y prendre l'air. Dans l'Inde c'est, proprement dit, un corridor ouvert et soutenu par des piliers ou des colonnes, dans lequel on va respirer le frais. *Notes de M. Langlès sur le* Voyage pittoresque de l'Inde, *par William Hodges.* (*Note du traducteur.*)

(2) *Vakyl,* agent, député, négociateur, chargé d'affaires, résident, envoyé et ministre plénipotentiaire. *Notes de M. Langlès sur le même Voyage.* (*Note du traducteur.*)

(3) Selon M. Langlès, qui écrit *Tchènâm,* c'est tantôt une chaux faite avec des écailles de poisson, tantôt un mastic composé de porcelaine pilée. *Notes sur le Voyage de Hodges.* M. de Grandpré dit que l'intérieur des maisons au Bengale est revêtu d'un stuc, qui est un composé de

éclatant, avec lequel les couleurs diverses des vêtemens formaient un agréable contraste. Le lord Wellesley portait les ordres de St.-Patrice et du Croissant, en diamans. Un grand nombre de dames européennes étaient parées aussi de riches joyaux. Les vêtemens noirs des Arméniens jetaient, au milieu de tous les autres, une variété qui flattait l'œil. Quant aux Arméniennes, elles étaient vêtues très-richement, quoique d'une manière peu avantageuse. Cette réunion d'officiers, de nababs, de Persans, d'Hindous, etc., avait l'air d'une mascarade; mais elle l'emportait naturellement en un point: les caractères étaient bien soutenus, et le costume n'était violé par personne. Un souper de huit cents couverts fut servi dans la salle de marbre, au rez-de-chaussée. A une heure du matin, on fut invité à se placer aux différens virandahs, pour voir le feu d'artifice et les illuminations. Le côté de la citadelle qui fait face au palais, et toutes les avenues étaient bordées de lampes suspendues à des bambous. La populace vola beaucoup d'huile; et, comme il ne fut pas

chaux tamisée, de sucre, d'huile et de blancs d'œufs, qui imite parfaitement le marbre. *Voyage dans l'Inde et au Bengale*, tome I, page 180. (*Note du traducteur.*)

possible d'allumer une si longue file en même temps, l'effet fut moindre qu'il n'aurait dû être. Le feu d'artifice fut médiocre; il n'y eut de beau que les fusées, qui l'emportèrent sur tout ce que j'avais pu voir en ce genre. Elles furent lancées par des mortiers placés sur les remparts de la citadelle. Les couleurs de plusieurs pièces étaient aussi fort belles. Un combat de deux éléphans de feu, attirés l'un contre l'autre par des cylindres, eut au moins le mérite de la singularité. Nous nous en retournâmes, enchantés de notre soirée. Je ne pus être que très-sensible à la réception flatteuse que me fit son excellence, qui parut prendre soin de prévenir mes moindres désirs. La nuit fut très-humide, ce qui donna des rhumes violens à un grand nombre de personnes.

27 *janvier*. J'eus, le matin de ce jour, une audience particulière du lord Wellesley, que je consultai sur mes projets. Il me conseilla, vu que la saison était fort avancée, ou de me rendre sur-le-champ, par la *dawk* (1), dans les provinces supérieures, ou de profiter du reste de la mousson, pour visiter Penang et Madras, puis de

(1) C'est la poste du pays, qui se compose de relais de porteurs pour les palanquins.

retourner à Calcutta à temps pour remonter le fleuve dans la saison des pluies. Son excellence penchait pour que je prisse le premier de ces deux partis. J'en fus d'avis aussi, ayant intention de visiter Ceylan et le Mysoré, ce que je ne pouvais faire à l'époque où nous étions. Sans cela, une visite à Madras n'aurait été que du temps perdu. Le lord Wellesley me pria plusieurs fois de lui faire savoir en quoi il pourrait m'être utile. Il m'assura en même temps qu'il ferait en ma faveur tout ce qui dépendrait de lui, qu'il me donnerait les passe-ports nécessaires, et qu'il me fournirait même des escortes, lorsqu'il en serait besoin. Son excellence m'invita à considérer, tant à la campagne qu'à la ville, sa table comme la mienne, et me déclara que, quoique rigoureusement parlant il n'y eût dans l'Inde d'autre prééminence que celle qui résultait des fonctions, elle me donnerait la préséance sur toute personne, excepté sur les membres immédiats du gouvernement.

4 *février*. Je fus, durant plusieurs jours, tellement incommodé d'un rhume, que je fus obligé de garder l'appartement. Cependant je reçus la visite d'un grand nombre d'amis de M. Graham, et des officiers attachés à la personne de son excellence, chez qui je dînai le 4. Après avoir

consulté M. Graham, j'avais résolu de partir pour Lacknau, aussitôt que les préparatifs nécessaires seraient terminés. J'en fis part au gouverneur-général, qui me répondit qu'il donnerait ses ordres pour que je fusse reçu d'une manière convenable partout où je passerais.

12 *février*. Je fus entièrement occupé, durant les huit derniers jours, à recevoir et à rendre des visites, et à assister à des repas. J'ai été accueilli comme j'avais lieu de l'attendre, d'après la conduite que mes compatriotes tiennent généralement dans l'Orient. M. Graham et moi, nous visitâmes, dans quelques-unes de nos promenades du matin, le jardin botanique, qui est sous la direction du docteur Roxburgh. J'y trouvai une diversité de plantes qui surpassait infiniment tout ce que j'avais pu voir. Ce jardin est parfaitement tenu, et telle en est l'étendue, qu'il n'est aucunement nécessaire d'isoler les planches. Il y a lieu de regretter, cependant, qu'on n'y ait pas affecté un petit compartiment à un ordre scientifique. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est un beau pied de *ficus Bengalensis*, sur les branches duquel croissent diverses plantes parasites, telles que des *epidendrum*, des *linodorum* et des *felices*. Les eaux sont couvertes de *nymphæa*, rouges, bleus et blancs. On pa-

raît avoir fait plus d'attention à l'utilité qu'à la science dans la distribution du jardin. Des milliers de plants de l'arbre de tek, de loquots, de manguiers greffés, et d'autres arbres précieux par leurs fruits ou par leur bois, se sont répandus de là dans toutes nos possessions des Indes orientales. A présent, c'est un point central où les plantes de tous les climats sont rassemblées pour être transplantées dans tous les lieux où l'on peut espérer qu'elles prospèreront. La muscade était parvenue à un haut degré de perfection; mais le mangoustan, quoiqu'apporté souvent, n'a jamais vécu plus d'un an après la transplantation. Les nouveautés principales viennent du Nepaul et du Chittagong. On attendait un grand nombre de plantes des Indes occidentales, qu'on croyait devoir réussir. Le climat est trop chaud pour nos légumes d'Europe, et, en conséquence, un grand nombre de nos plantes potagères manquent entièrement à Calcutta.

14 *février*. J'allai, le 13, à Barrackpore, maison de plaisance du lord Wellesley. Je fus accompagné de M. Graham et de M. Salt. Nous arrivâmes avant l'heure du déjeuner, et nous trouvâmes son excellence, qui revenait de la promenade. La maison est des plus agréables.

Elle est fort élevée au-dessus de la rivière de Hougly, à quelque distance de laquelle elle se trouve. Vis-à-vis est situé l'établissement danois de Serampore. De chaque côté sont des pagodes, des villages et des massifs de grands arbres. La rivière est là beaucoup plus claire qu'à Calcutta. On y voit mouillés les cotres et les barges de cérémonie du gouverneur-général. Le parc est dessiné à l'anglaise. La maison, dont la construction n'est pas encore terminée, est parfaitement appropriée au climat : elle a de chaque côté un beau virandah, et les pièces sont très-vastes. Le lord Wellesley a déployé tout son goût dans les embellissemens qu'il y a fait faire. Il a renfermé dans le parc plusieurs *bongalous* (1), qui servaient aux troupes, et qu'il a

(1) Ce mot, selon M. Langlès, dans ses Notes sur le *Voyage pittoresque de Hodges*, signifie une maison de nattes recouverte de mortier, avec un toit en chaume ou en roseaux. Le docteur Cordiner, qui écrit *bongaloe* (*Description of Ceylon*), dit que c'est un édifice construit si légèrement, qu'à peine peut-il mériter le nom de maison. Il est probable, cependant, que les *bongalous* qui dépendent de Barrackpore sont d'un ordre supérieur. Toutefois le vicomte Valentia dit, en note, que ce sont des maisons construites à la manière des Hindous. (*Note du traducteur.*)

destinés à recevoir ses secrétaires, ses aides-de-camp et les étrangers. Son excellence avait commandé qu'on m'en préparât un, que j'occupai sur-le-champ.

Après le dîner, j'eus le plaisir de m'entretenir quelques heures avec le gouverneur-général, au sujet des réglemens importans qu'il a faits dans l'Inde. Ce fut avec beaucoup de regret que je me vis obligé de retourner le soir à Calcutta; mais le temps de la chaleur approchait, et, en ma qualité de nouveau venu, je craignais de n'y être que trop exposé, durant un voyage de huit cents milles. A la demande de son excellence, M. Salt resta pour dessiner les différentes vues de la maison. Quant à moi, je m'embarquai dans une barge de cérémonie, accompagné de M. Graham. On compte environ quatorze milles, soit par eau, soit par terre, de Barrackpore à Calcutta. Nous débarquâmes à environ trois milles de la ville, où nous trouvâmes le carrosse de M. Graham. Il n'est pas sûr d'arriver de nuit au point de débarquement, la force de la marée faisant fréquemment chavirer les petites embarcations, en les poussant contre les câbles des vaisseaux.

20 *février*. M. Salt revint le 18, enchanté de la manière dont il avait été traité. Son excel-

lence avait eu pour lui des attentions extrêmement flatteuses, et avait applaudi à l'exactitude et à la rapidité avec lesquelles il avait esquissé les différentes vues de la rivière, dont ils avaient parcouru les bords, le lendemain de mon départ. Comme, depuis son retour, M. Salt avait presque entièrement fini un dessin colorié de la maison et des alentours, je l'emportai, ainsi que plusieurs vues du Cap, en allant, le 20, à Barrackpore, prendre congé du gouverneur général qui, après le dîner, m'accorda une audience particulière. Je le quittai, pénétré de ses bontés. Mes motifs, pour visiter cette région éloignée, n'avaient fait naître dans son sein aucun soupçon indigne de lui ni de moi; au contraire, il s'empressa généreusement à me procurer, sur l'état du pays, tous les renseignemens que je pus désirer. Nous retournâmes à la nuit, et je réglai tout pour me mettre en route le lendemain matin. M. Graham m'avait fait acheter trois palanquins, dans lesquels, M. Salt, moi et mon domestique anglais, devions aller par la poste. Mon bagage devait être confié à la garde de deux de mes domestiques hindous et de deux cipayes, et remonter le Ganges dans une barque. Nous fîmes mettre,

dans six *bangys* (1), assez de linge pour attendre l'arrivée de la barque, ce qui, vu le peu de profondeur des eaux, ainsi que l'impossibilité de naviguer sur la rivière de Cassem Bazar, et la nécessité de prendre par les Sunderbunds, ne devait, selon toute apparence, avoir lieu que dans trois mois.

21 *février*. M. Graham, qui réunit l'intelligence à l'activité, voulut m'accompagner jusqu'à Hougly, où, à cause de la grande chaleur, nous résolûmes de nous rendre par eau. A dix heures du matin, lui, M. Salt et moi, nous montâmes dans son carrosse pour aller jusqu'à Chitpore Gaut, son excellence ayant promis qu'une de ses barges nous attendrait là. Mon domestique conduisit nos palanquins à un *gaut* (2) plus éloigné, où de petites barques étaient disposées pour les recevoir. A notre

(1) Un *bangy* est un panier d'osier, couvert de toile peinte, qu'un homme tient suspendu à un bâton, sur son épaule.

(2) *Gaut* ou *ghaut* (ou *ghat*) signifie ou passage dans les montagnes, ou lieu propre à prendre terre sur le bord d'une rivière. *Description historique et géographique de l'Indostan, par le major Rennel*, tome I, page 190. (*Note du traducteur.*)

arrivée, nous ne fûmes pas peu déconcertés de ne trouver aucune embarcation La marée était presque finie, et comme du point où nous étions, il y avait vingt-six milles jusqu'à Hougly, il fallait tout le temps du reflux pour nous y conduire. Nous nous vîmes donc contraints d'attendre. Nous fûmes fort contrariés de n'avoir, au lieu d'une barge brillante, et, ce qui eût été beaucoup plus important, rapide et fraîche, qu'un petit bateau couvert de roseaux; cependant nous fûmes obligés de nous en contenter. En conséquence nous nous embarquâmes, lorsque le jusant commença, et nous fîmes quatre milles par heure, uniquement avec le secours de deux *dandys* (1) nus qui pagayaient à l'avant. La brise était fraîche, et soufflait en ligne droite contre nous; mais le retard qu'elle nous causa fut compensé par la fraîcheur. Le pays est si plat de chaque côté de la rivière, que nous ne pouvions rien apercevoir au-delà des massifs de manguiers et de cocotiers qui la bordent. Il y avait peu de maisons de campagne. Des pagodes et des huttes diversifiaient le paysage, auquel la largeur de la rivière qui s'avançait en ligne droite, au lieu de faire de

(1) Bateliers.

nombreuses sinuosités, comme au-dessous de Calcutta, donnait un grand caractère. Mon domestique nous rejoignit promptement avec les porteurs et les palanquins. Nous passâmes devant Barrackpore, sans nous y arrêter; car le lord Wellesley était retourné à Calcutta.

La ville de Serampore, qui appartient au Danemarck, et est située vis-à-vis de Barrackpore, offre un aspect agréable. Les maisons en sont assez belles, et sont enduites de tchunam, comme celles de Calcutta. Cette ville s'étend l'espace d'environ deux milles sur le bord de l'eau, et la largeur en est peu considérable. Serampore est presqu'entièrement enclavée dans notre territoire. Elle n'a point de fortifications, et l'on n'y voit qu'une petite batterie qui sert pour les saluts. Dans la dispute avec les puissances du Nord, on détacha contre cette ville un parti de cipayes qui s'en empara, sans avoir éprouvé la moindre résistance. Quelque peu d'étendue qu'en ait le territoire, cet établissement était d'une grande valeur pour le Danemarck. Lorsque, dans le dessein de prévenir toute concurrence, la Compagnie anglaise des Indes orientales prit à son compte le commerce du salpêtre et de l'opium, elle convint d'en livrer annuellement aux Français, aux Danois et

aux Hollandais, une certaine quantité, à un prix déterminé, sous la condition qu'ils n'en achéteraient point des habitans. L'année où je voyageais au Bengale, les Danois avaient, sans sortir de Calcutta, revendu leur opium avec un profit de plus de 20,000 liv. sterl., ce qui était plus que suffisant pour couvrir leurs dépenses. Ils jouissaient aussi du droit d'exporter, franche de port, pour leur propre consommation, toute production de l'Inde. L'accroissement d'un banc de sable, qui se trouve à trois milles plus bas que la ville, empêche, il est vrai, les vaisseaux d'en approcher de plus près; mais la main-d'œuvre est à si bas prix, qu'il en coûte fort peu pour transporter les cargaisons à la place où se fait l'embarquement. Les villes de Chandernagore et de Chinsoura, qui appartiennent, la première aux Français, et la seconde aux Hollandais, sont plus considérables que Serampore; mais les frais d'administration en réduisent la valeur.

A peu de distance de Chinsoura, nous quittâmes nos bateaux, car la marée nous repoussait, et il était impossible de la refouler, seulement avec deux dandys. Nous comptions trouver le carrosse de M. Brook; mais c'était un jour de malheur. Nous ne vîmes aucune voiture; nous étions à quatre milles de Hougly, et les

rayons du soleil étaient toujours brûlans. Après en avoir délibéré entre nous, il fut convenu que je prendrais les devants dans mon palanquin, et que j'enverrais une voiture à MM. Graham et Salt, qui iraient alternativement dans le second palanquin. En un peu plus d'une heure, j'arrivai à la maison de M. Brook, qui ne nous avait point envoyé son carrosse, parce qu'il était rompu. Il fut fort affligé de la marche pénible de mes compagnons, et fit partir, le plus promptement qu'il fut possible, une voiture qui alla à leur rencontre. Comme nous ne pouvions attendre l'heure de son dîner, il eut la complaisance de nous en faire préparer un, qui se trouva prêt lorsque MM. Graham et Salt parurent. Je ne vis rien de Hougly, car il faisait nuit lorsque j'y arrivai et que j'en partis. La maison de M. Brook est, nous dit-on, très-agréablement située sur un coude que fait la rivière, et d'où l'on jouit d'une très-belle vue. Je me séparai là de l'excellent M. Graham, de qui, durant mon séjour, j'avais reçu toutes sortes de marques d'amitié, et qui avait tout disposé pour que je fisse le plus commodément qu'il se pourrait, le long voyage que j'étais sur le point de commencer. Il y avait deux chemins par lesquels je pouvais me rendre à Benarès. L'un, qui traversait la partie monta-

gneuse et sauvage du Behar, était de deux cents milles plus court que l'autre. Celui-ci, qui était l'ancien, passait par les villes les plus peuplées du Bengale. En suivant le premier, j'étais obligé de marcher nuit et jour, et je ne pouvais faire halte que trois fois. En prenant l'autre route, j'avais, toutes les vingt-quatre heures, un lieu où je pouvais m'arrêter durant la chaleur du jour, et je devais visiter les plus célèbres cités de l'Inde. Je la préférai, la santé étant une chose beaucoup plus importante que le temps et l'argent. D'ailleurs il ne m'était pas encore possible de juger comment je supporterais la manière de voyager du pays. Des ordres avaient été donnés pour que des relais fussent placés de dix milles en dix milles. Nous avions donc tout lieu d'espérer que rien ne retarderait notre marche. Nous nous proposions de voyager toujours de nuit et de nous arrêter le jour, le terrain étant trop plat au Bengale, pour que le paysage offre un aspect agréable. Chaque relais était composé de huit porteurs. Nous avions aussi trois *mussals* ou porteurs de flambeaux, et trois hommes pour notre bagage. Un palanquin est une chose trop connue pour que j'en donne une description détaillée. Les nôtres étaient garnis d'oreillers et fermés par des blindes de Venise, et nous

pouvions nous y étendre dans toute notre longueur. Aucun de nous ne savait, pour ainsi dire, un mot de la langue du pays. C'était, je dois en convenir, nous aventurer un peu, que d'entreprendre un voyage si long, sans un interprète.

A sept heures et demie du soir, après avoir pris congé de nos amis, et nous être enveloppés dans nos robes de chambre, nous entrâmes dans nos palanquins, puis nous partîmes. Le mouvement était continu, sans être violent. Je m'endormis promptement; mais à chaque relais j'étais réveillé par les porteurs, qui me demandaient des *buxys* ou des étrennes. Je leur donnai une roupie par palanquin, ce qui est à présent d'un usage presque général. Sentant le froid, je fermai les fenêtres, et j'ajoutai un shall à mes couvertures. Je m'accommodai si bien de ma nouvelle demeure, qu'il n'y avait que les demandes de buxys qui me réveillassent.

22 *février*. Je me trouvai dès le matin sur le bord de la rivière de Cassem-Bazar, à environ huit milles du point où elle fait sa jonction avec la Jellinghy. Ce n'était là en quelque sorte qu'un ruisseau, quoique la grande hauteur des bords prouvât qu'il n'en est point ainsi dans la saison

des pluies. Je sortis de mon palanquin et marchai quelque temps pour respirer l'air du matin, qui était frais ou même froid, mais agréable. Je trouvai à Ehgadip, où nous devions changer de porteurs, une tente et des rafraîchissemens envoyés de Mourched-Abad par le nabab du Bengale. Comme j'étais impatient d'arriver pour l'heure du diner, à Berhampore, chez M. Parlby, je ne voulus point m'arrêter. Nous prîmes donc quelques fruits dans nos palanquins et nous cheminâmes. L'aspect du pays, que nous traversâmes, me convainquit que je perdais peu de chose à voyager de nuit. Il était parfaitement plat. Quelques parties étaient couvertes de blé presque mûr. Les autres, où l'on avait cultivé le *paddy*, (1) étaient entièrement dépouillées. Les *topes* (2) de manguiers se trouvaient en grand nombre. Quoique le parfum qu'exhalaient les fleurs de ces arbres embaumât l'air, la régularité de ces sortes de plantations empêchait qu'elles n'ajoutassent à la beauté du paysage. Le manguier est toutefois un arbre su-

(1) C'est ainsi qu'on nomme le riz en épi *.

* Et même le riz sur pied dans les champs. (*Remarque du traducteur.*)

(2) Le mot *tope* signifie petit bois planté régulièrement.

perbe, qui a beaucoup de rapport avec le châtaignier d'Espagne. Quelquefois un *bombax-ceiba*, dont les grandes fleurs de couleur écarlate étaient épanouies, nous surprenait par sa singularité. Aucune forêt d'Europe ne produit un arbre d'une végétation aussi vigoureuse, ni d'un feuillage aussi éclatant.

Le relais suivant se trouvait à la magnifique plantation de Plassey, lieu célèbre dans les fastes de l'Inde. Ce fut là qu'avec trois mille hommes, parmi lesquels il n'y avait pas plus de neuf cents Européens, le lord Clive remporta une victoire éclatante sur Chouradjah ed Doulah, dont l'armée était forte de soixante-et-dix mille hommes (1). Nous devons à cette victoire le vaste empire que nous possédons aujourd'hui dans l'Inde. Toutefois on ne sait pas trop de quel

(1) Quoiqu'il soit reconnu que les Européens ont sur le champ de bataille un avantage prodigieux sur les naturels de l'Inde, ce fut principalement à la trahison de Djafer-Aly-Khan, et à une pluie qui gâta les munitions de l'ennemi, que les Anglais durent la victoire qu'ils remportèrent à Plassey, le 23 juin 1757. Orme, qui en retrace les détails (*History of the Military Transactions of the British nation in Indostan*, etc., tome II, page 173), dit qu'il y avait dans l'armée de Chouradjah quarante Français qui se signalèrent par un courage héroïque. (*Note du traducteur.*)

droit nous conclûmes avec un traître une convention pour déposer son souverain, convention qui a eu son effet.

La chaleur était très-forte au milieu du jour, et nos porteurs en souffraient beaucoup. Non seulement ils allaient lentement, mais ils tombaient quelquefois. Les bâtons de devant du palanquin de mon domestique se rompirent entièrement, et ceux du palanquin où j'étais furent endommagés. Il n'y avait rien à dire; cependant je voyais avec peine que le soleil déclinait et que nous n'avions fait que peu de chemin. Lorsque le jour fut tombé, je m'abandonnai au sommeil; et quoiqu'il n'y eût que trente-six milles, depuis le bord de la rivière que nous avions passée à six heures du matin, il était minuit avant que nous fussions arrivés chez le capitaine Parlby, à Berhampore.

Les Anglais que leurs places ou leurs affaires attachent aux grandes villes de commerce, dans l'Inde, font ordinairement choix d'un lieu peu distant, où ils élèvent des maisons à la moderne, et évitent ainsi les inconvéniens qui résultent du manque d'air et de l'infection des rues étroites qu'on trouve dans les villes de l'Asie. Berhampore est un des six grands postes militaires du Bengale. Les casernes se

composent d'une belle file d'édifices, qui s'étend le long d'un vaste boulingrin, qu'entourent des autres côtés les différentes maisons des Européens. Berhampore est à cinq milles de Mourched-Abad, qu'on appelle ordinairement *la Ville*. C'est la résidence du présent nabab du Bengale, Naussir-el-Moulk, et celle aussi de la célèbre Monny Begum, veuve de Djafer-Aly-Khan, (1) que l'éloquence de M. Burke a fait connaître en Europe. Cette princesse est extrêmement riche, et conserve ses facultés intellectuelles dans toute leur force, quoique certainement elle soit parvenue à un âge très-avancé. Une histoire de sa vie retracerait les événemens les plus importans qui ont eu lieu dans le Bengale, et présenterait le tableau de toutes les vicissitudes qu'il est possible d'éprouver, même en Asie. Monny Begum a vu son époux placé sur le musnud, par le secours des Anglais, qui ensuite l'en ont fait descendre, et l'ont forcé de chercher un asile à Calcutta; elle l'a vu rétablir, puis mourir en pleine possession du pays; enfin, elle a vu son fils réduit à n'être plus que le pensionnaire de cette puissance (la Grande-

(1) Nous parlerons ci-dessous de ce soubah-dar du Bengale. (*Note du traducteur.*)

Bretagne) qui s'est emparée de l'empire. Cependant elle est toujours traitée en princesse. La fermeté de son caractère et le crédit dont elle jouit à Calcutta lui font conserver sur toute sa famille un pouvoir absolu. Les sommes allouées pour l'entretien de ceux qui la composent, seraient suffisantes pour les faire vivre avec dignité, si leur nombre ne s'accroissait prodigieusement, et s'ils ne montraient cette imprévoyance qui semble être inhérente au caractère des Musulmans. Si cet accroissement continue, diverses branches seront réduites à la misère, à moins que plusieurs successions de Begums ne les empêchent d'y tomber. Ces vieilles princesses sont très-utiles à leurs parens. Comme elles jouissent toujours, soit par des *djaghires* (1) ou par des pensions, de revenus considérables, qu'elles ne peuvent dépenser, elles épargnent de très-grosses sommes qui, à leur mort, servent à payer les dettes de la famille ou à faire un établissement à ceux de ses membres qui n'en ont point encore.

(1) Par le mot djaghire on entend généralement une concession de terres, faite par le souverain, et révocable à volonté, mais qui ordinairement est pour la vie. (*Note du traducteur.*)

Je me proposais de faire une visite à la vieille Begum, pour entendre sa voix, qu'on m'avait dit être fort aigre et monter jusqu'au plus haut degré du diapason. M. Becher étant en l'absence de M. Pattel, son représentant au *dorbar,* (1) je lui adressai une lettre où je l'invitais à tout disposer pour que je pusse présenter mes respects à la princesse et au nabab, le 24 au matin. La réponse fut que le nabab n'était point en ville, et qu'il était trop tard pour l'avertir. Toutes choses avaient été préparées pour que je quittasse Berhampore dans la soirée. Non seulement les relais étaient ordonnés, mais on avait annoncé aux *gentlemen* (2) des lieux par lesquels je devais passer, le jour de mon arrivée. En conséquence, je jugeai qu'il était impossible de

(1) Dorbar, qui est le lieu où se trouve le souverain, répond au mot cour dont on se sert en Europe *.

* Il paraît qu'il désigne aussi le conseil du prince et la salle même où celui-ci donne ses audiences publiques. (*Remarque du traducteur.*)

(2) Nous conservons cette expression anglaise, parce que notre langue ne nous fournit aucun mot pour la rendre. Dans l'acception où la prend l'auteur, elle signifie des hommes au-dessus du commun, ou vivant noblement, ainsi qu'on le disait autrefois en France. (*Note du traducteur.*)

différer mon départ. Je résolus donc de faire présenter mes excuses à son altesse, que je me proposai de saluer, à mon retour; et je priai M. Becher de se charger de la commission. Je fus très-surpris de recevoir de lui, au milieu de la nuit, un message par lequel il me mandait qu'on l'avait trompé, que le nabab était en ville, et que ce prince s'attendait à me recevoir le lendemain matin. Forcé de m'en tenir à mon premier projet, j'invitai de nouveau M. Becher à vouloir bien faire agréer mes excuses. Par une négligence singulière, on s'en acquitta si tard, que le nabab envoya deux fois pour savoir si j'allais venir. M. Parlby lui expliqua la chose, et lui fit comprendre qu'il n'y avait point de ma faute. Dans la soirée, je reçus des présens de fruits, de la part de la Begum et du prince. M. Parlby avait invité, pour le 24, en mon honneur, un grand nombre d'officiers et de personnes des environs, parmi lesquels j'eus le plaisir de trouver trois fils de mon ami le colonel Patton. Nous eûmes, pendant le dîner, un concert de chacals, autour de la maison. Ce sont, avec les renards, les seuls animaux sauvages qu'on ait laissés dans l'île de Cassem-Bazar (1).

(1) L'île de Cassem-Bazar est l'espace renfermé entre les deux bras, oriental et occidental, du Ganges, et la

Anciennement elle était remplie de tigres et de léopards ; mais l'accroissement de la population, et les primes accordées par la Compagnie, les ont exterminés, et en ont considérablement réduit le nombre dans les autres parties du pays. On donne dix roupies par tête de tigre dans toute sa force, et cinq roupies pour un petit, et pour un léopard. Les différentes primes se montent déjà à plus d'un lak et demi de roupies (1), somme qu'on doit considérer comme de l'argent bien employé.

A dix heures et demie du soir, je me remis en route, accompagné de mon domestique. Comme il aurait été difficile de trouver assez de monde pour porter les trois palanquins, M. Salt demeura à Berhampore jusqu'au lendemain. Mes

rivière de Jellinghy. Celle-ci n'est qu'une branche du premier bras qui se réunit au second, qu'on appelle aussi rivière de Hougly. (*Note du traducteur.*)

(1) Il y a des roupies d'or et des roupies d'argent. La roupie d'or, dit M. Sonnerat (*Voyage aux Indes et à la Chine*, tome II, chap. XXIV, page 144, édit. in-4°.), vaut ordinairement 42 liv. tournois. Elle est marchande et est sujette à la hausse et à la baisse. Selon le même auteur, la roupie d'argent vaut 2 liv. 8 sous tournois. Il est probable que c'est de la dernière que parle notre voyageur. Quant au lak, c'est un nom de nombre qui répond à 100,000. (*Note du traducteur.*)

porteurs allèrent si bien, que je m'endormis avant d'être arrivé à Mourched-Abad, dont je ne vis absolument rien. J'en éprouvai d'autant moins de regret, que le quartier voisin de la rivière est le seul qui mérite d'être vu, et encore n'est-il pas fort beau. Le siége du gouvernement n'y a été transféré de Dacca qu'en 1757, lorsque Djaffer-Aly-Khan voulut se rapprocher pour épier les Anglais; et depuis cette époque les nababs n'ont pas joui d'un état de prospérité qui ait duré assez long-temps pour leur permettre d'embellir le lieu de leur résidence. Je m'éveillai à la petite pointe du jour. Le chemin continuait à couper l'île de Cassem-Bazar, dont la surface est parfaitement plane, et le sol sablonneux. Les débordemens périodiques de la rivière laissent un limon qui l'engraisse, et sans lequel il serait stérile. Je vis de beaux champs de blé et d'orge, et quelques plantations d'indigo. Les champs de riz étaient dépouillés, ce qui nuisait infiniment à l'effet du paysage. Comme de coutume, je remarquai des plantations de manguiers et de palmiers; mais les cocotiers étaient rares, et paraissaient ne porter que peu de fruits. Les villages ne se composaient que de misérables huttes; mais ils étaient très-rapprochés les uns des autres; et le nombre des habi-

tans me donna une haute idée de la population du pays.

25 *février*. A huit heures et demie du matin, j'arrivai à Jungepore, chez M. Atkinson, qui m'avait fait préparer à déjeuner. Je m'habillai, après avoir fait une ablution, et je rejoignis mon hôte, qui parut charmé de ma visite. Il n'avait point entendu dire qu'on eût vu plus d'un tigre dans l'île de Cassem-Bazar, depuis qu'il y réside. De temps à autre il y paraît quelques léopards. Il n'y a plus de buffles; et il n'y reste que quelques antilopes et quelques daims, les uns communs (*hog-deer*), et les autres tachetés. M. Atkinson dit aussi que les oiseaux y sont en grand nombre, et d'un beau plumage.

Jungepore est la plus grande manufacture de soie que possède la Compagnie, quoique Cassem-Bazar passe pour l'emporter sur ce point. Les autres établissemens sont à Maldah, à Bauleah, à Commercolly, à Radnagore et à Rungpore. Ce fut à Budge-Budge que se fit le premier effort pour établir une manufacture de soie; mais on n'y réussit point. Les édifices de la manufacture de Jungepore furent construits en 1773. Les ouvriers sont au nombre de six mille. Il y a six cents bassins de cuivre, près de chacun desquels sont un homme qui tire la soie

du cocon, et un petit garçon qui fait tourner la roue. Le dernier succède au premier, lorsque la place est vacante, et qu'il est en âge de la remplir. Les dévideurs gagnent quatre roupies et demie par mois, et les petits garçons trois roupies. Les inspecteurs ont cinq roupies, et perçoivent quelque chose sur le salaire des ouvriers employés sous eux. Le traitement de ceux qui taillent le bois et qui portent l'eau, varie. On se sert de la manière de dévider en usage en Italie; et il y a environ quarante ans qu'elle a été introduite dans l'Inde par quelques Italiens que la Compagnie a fait venir à cet effet. On tord la soie, ce qui n'avait pas lieu auparavant. Le *seer*(1) de la soie qui n'est point torse coûte deux roupies de moins que celui de la soie qui l'est. La Compagnie n'en fabrique point de la première; mais elle en achète une grande quantité qu'elle fait passer en Angleterre. On l'emploie dans la fabrication des étoffes soie et coton, pour lesquelles elle convient mieux. Il y a trois espèces de vers à soie dans le pays. La première espèce, qui est la plus grosse de beaucoup, et la meilleure, ne donne de la soie qu'une fois l'an. Elle vient du pays de Tippera (2). La se-

(1) Le *seer*, ou *sere*, pèse environ deux livres.

(2) C'est un pays montagneux que, dans sa carte de

conde espèce, celle qu'on élève le plus communément, est supposée indigène. Les vers de cette espèce sont appelés *dacey*. Ils produisent de la soie huit fois l'an. La troisième espèce, qui est dite de la Chine ou de Madras, fournit huit récoltes annuellement; mais c'est la moins bonne. L'éducation des vers à soie est confiée aux femmes et aux enfans. Les vers sont propriété particulière, et les cocons sont achetés par la Compagnie. C'est au mûrier d'Orient, dont les feuilles sont d'une qualité inférieure, qu'on attribue l'abâtardissement des vers à soie qui ont été apportés dans l'Inde. Le mûrier de la Chine ne réussit pas, à cause de la sécheresse du sol. On prépare trois différentes sortes de soie. La soie de première sorte est tirée du cocon annuel. Celle de la seconde l'est du dacey et du ver de Madras ou Madrassy, et consiste en douze ou quatorze fils. Celle de la troisième, qui provient aussi des espèces que je viens de nommer, a de seize à vingt-quatre fils. Les obstacles qu'a rencontrés la Compagnie sont cause que, depuis

l'Inde, le major Rennel comprend entre les limites du Bengale. Les habitans paraissent vivre dans l'indépendance, et sont à demi-barbares. On les appelle Cucis ou Coucis. Voyez la *Description historique et géographique de l'Indostan*, tome III, page 293. (*Note du traducteur.*)

ces dernières années, elle n'a envoyé que peu de soie en Angleterre. Il y aurait de quoi à y en faire passer à l'infini. Selon le dernier inventaire, le seer de soie dévidée revenait à la Compagnie à dix roupies quatre *anas* (1), y compris tous les frais. Il y a beaucoup d'endroits où les Hindous élèvent des vers, et ont même adopté la méthode de dévider des Italiens; mais la Compagnie ne leur achète point de soie. Pendant la chaleur, je parcourus la manufacture. C'est un édifice très-vaste, qui est construit en forme de galeries. Au rez-de-chaussée sont les vases de cuivre dans lesquels on trempe les cocons pour en détacher la soie. Les magasins sont au-dessus. Les ouvriers me parurent jouir d'une bonne santé; et l'on m'a assuré que leur métier n'est point malsain. Sous plusieurs rapports, il est avantageux. On peut faire travailler de très-petits enfans; et les huit récoltes de cocon ordinaire procurent un travail qui suffit, toute l'année, aux besoins de ceux qu'on y emploie.

Comme je désirais de passer la rivière avant la nuit, je me remis en route à six heures du soir. J'effectuai ce dessein; et, cependant, mes

(1) Seize *anas* font une roupie. (*Note du traducteur.*)

porteurs étaient si mauvais, qu'ils me renversèrent trois fois. J'en trouvai ensuite de meilleurs, et je m'endormis profondément.

26 *février*. Le matin, quand je me réveillai, j'aperçus Radjah-Mahal. Cette ville est située sur le Ganges, que je vis là pour la première fois. Quoique le jusant fût au plus bas, ce fleuve offrait toujours un volume d'eau très-considérable. Radjah-Mahal est sur la rive élevée. Elle ne consiste, aujourd'hui, qu'en une seule rue, et les maisons sont en boûsillage. C'était, avant l'année 1638, la résidence de sultan Soudjah, qui gouvernait la province de Bengale. Un incendie affreux réduisit en cendres tout le palais; et la même année, un débordement du fleuve renversa presque toute la ville. Il ne reste pas un seul vestige de son ancienne magnificence. Le paysage s'embellit aux environs de Radjah-Mahal. Sur la droite coule le superbe Ganges. Sur la gauche sont des collines couvertes de *djengles* (1), au-dessus desquels le *borassus*

(1) *Djengle* signifie bois, taillis, hallier, pays couvert de hautes herbes ou de roseaux, bruyères et landes. Il paraît que c'est dans les trois derniers sens que notre voyageur prend ce mot; et Cordiner (*Description of Ceylon*) dit que c'est l'acception qu'on y donne au Bengale. (*Note du traducteur.*)

flabelliformis et le *phœnix flactylifera* élevaient leurs têtes orgueilleuses, en même temps que le *bombax ceiba* et le *butea frondosa* portaient aussi en l'air leurs fleurs écarlates, sans qu'aucune feuille pût les cacher. En face, j'avais des montagnes, vue qui me flattait extrêmement, après l'aspect monotone du pays, qui, depuis plusieurs mois, fatiguait mes regards. Durant quatre heures, je traversai la plaine entre les collines et le fleuve, excepté dans les lieux, plantés de manguiers, qui parfumaient l'air et offraient aux cultivateurs une ombre favorable. Cette plaine était couverte de blé et d'orge. Vers midi, j'arrivai à Siceligully, ayant, la dernière heure, traversé une djengle où le *butea frondosa* dominait. Siceligully est un de ces villages que le gouvernement a fondés dans les lieux déserts, en accordant aux cipayes invalides des terres, à charge de les cultiver. Par bonheur, je rencontrai là le capitaine Wilton, qui faisait la tournée de ces postes. Il me reçut très-poliment dans un bongalou, élevé sur une hauteur voisine du fleuve, qui, tournant brusquement au sud-est, après avoir été forcé de courir presqu'à l'est, l'espace de trois cents milles, laisse jouir d'une vue très-vaste. La rive est extrêmement boisée, et les montagnes bleues qui se montrent dans

le fond, complètent le paysage. On voit, sur le sommet d'une colline qui est près de l'habitation, un cimetière musulman (1).

La halte de Sicegully est la dernière que je fis dans la province de Bengale : à quelques milles de là commence celle de Behar. En quelques endroits, les chemins étaient à peine assez larges pour donner passage à mon palanquin ; et l'inégalité de la surface rendait le mouvement très-désagréable et causait beaucoup de retard. Cet inconvénient est produit par les torrens qui, dans le temps des pluies, rompent les ponts (2) et portent la dévastation dans tout le pays. On alloue au *zemindar* (3) de grosses sommes pour

(1) M. Salt a retracé ce paysage dans une de ses grandes Vues *.

* M. Salt a publié un recueil de vingt-quatre grands dessins coloriés, et représentant différentes vues, édifices et villes. L'artiste les a rapportés de Ste.-Hélène, du Cap-de-Bonne-Espérance, de l'Inde, de Ceylan, de l'Abyssinie et de l'Egypte. Ils sont indépendans des planches qui accompagnent le présent Voyage. (*Note du traducteur.*)

(2) Ces ponts sont de bois recouvert de roseaux.

(3) Le *zemindar* partage les terres entre les ryots ou fermiers, et en perçoit le revenu ; mais il en est comptable envers le gouvernement. On croit que l'office de zemindar fut d'abord à vie. Il paraît qu'à présent il est héréditaire. (*Note du traducteur.*)

les réparations; mais comme personne n'est chargé de les surveiller, cet officier souvent s'approprie l'argent, et la plupart des chemins demeurent impraticables. Les princes de la maison de Tymour (Tamerlan), lorsqu'ils étaient dans la plénitude de leur puissance, firent construire, d'un bout de leurs états à l'autre, de magnifiques chaussées, qui furent plantées d'arbres de chaque côté, chose de la plus grande utilité dans un pays où la plupart des transports se font à dos d'homme. C'est à nous de suivre un tel exemple, à présent que nous sommes paisibles possesseurs du même empire. Mais, hélas! ceux qui en sont les souverains, bornant leurs vues à un grand accroissement de dividende, ont toujours combattu les plans d'amélioration, qui ont été présentés par les différens gouverneurs-généraux. On a élevé, de distance en distance, des bongalous pour la commodité des voyageurs; mais comme ils ne sont que de bousillage et de chaume, il suffira de deux ou de trois années pour les ruiner totalement, si on néglige de les réparer. J'ai appris avec plaisir que récemment on a donné l'ordre d'y travailler.

Les porteurs sont en général très-mauvais. Je l'éprouvai tellement au dernier relais, qu'il me fut impossible d'arriver à temps pour visiter

une très-belle cascade, qui est aux environs de Sicegully. Je me remis en route à six heures du soir, et à onze heures, j'atteignis au fameux défilé des montagnes de Terriagully. Je montai en suivant un chemin étroit et sinueux, et passai devant le fort. Pour la première fois, je regrettai que la chaleur m'empêchât de voyager de jour. Les deux côtés du chemin étaient couverts de djengles. On me dit que les tigres n'étaient pas rares dans ce lieu, et que de temps en temps quelques éléphans sauvages passaient le fleuve, et faisaient le dégât dans les environs. Cependant je ne rencontrai aucun animal de l'une ni de l'autre espèce, et je m'endormis promptement.

27 *février*. A mon réveil, la scène avait changé, et je me trouvai de nouveau dans une plaine couverte de grains d'Europe et de plantations de manguiers. Cependant les montagnes paraissaient à quelque distance. La pierre milliaire m'annonça que j'étais à dix-huit milles de Bhaughulpore. Quelquefois les pierres de cette sorte ne sont pas des indices assurés du chemin qu'on a fait, les ravins profonds, creusés par les torrens, forçant fréquemment le voyageur à se détourner. Je vis des centaines de nids du *loxia* ou du *baga* indien, si bien décrit dans le

second volume des *Recherches Asiatiques*. Ces nids, dont les habitans faisaient entendre un ramage perpétuel, étaient placés en sûreté sur des tamariniers, qui croissaient au bord d'un étang. A environ quatre milles plus loin, je rencontrai, pour la première fois, des criminels qui travaillaient à la construction d'une chaussée de quarante pieds de largeur, et considérablement exhaussée en quelques endroits, pour en conserver le niveau, et empêcher qu'elle ne soit inondée. De distance en distance, elle est soutenue par de très-belles arches de pierres, pour donner passage aux torrens. Elle court en ligne droite, et elle me rappela les travaux des anciens Romains. J'espère que de chaque côté elle sera plantée d'arbres qui, vu la rapidité de la végétation dans ce pays, offriront bientôt une ombre délicieuse. Les travaux du genre de celui dont je parle sont très-propres à employer les criminels. Ceux-ci peuvent, durant le jour, avoir près d'eux leurs femmes et leurs enfans qui, à la nuit, se retirent dans des huttes construites non loin des prisons.

Je trouvai à Goganullah, dernier relais avant Baughulpore, un *hercarrah* (1) du major Shaw,

(1) Un *hercarrah* est un messager, un guide, un coureur, et même un espion. On donne aussi ce nom à un

à qui j'avais été recommandé par M. Graham, et qui m'invitait à descendre chez lui. De l'une de ces villes à l'autre, presque toute la surface du pays est ondulée. Le grand nombre de mosquées qu'on voit en approchant de Baughulpore produisent un bel effet, que rendent plus pittoresque encore les tamarmiers au feuillage tombant, qui sont toujours plantés auprès, et les palmiers qui les dominent. Je passai devant quelques édifices d'une construction singulière, que le major Hutchinson a fait élever. Cet officier était chargé de ce qui concernait la fondation des villages d'invalides. En beaucoup d'endroits, il a édifié des habitations d'un ordre d'architecture inconnu, habitations qu'on ne peut admirer ni pour leur beauté ni pour leur commodité. On lui doit cependant les bongalous, dont j'ai parlé. Ainsi, paix à sa cendre! A environ un mille de distance de la ville, je vis un monument semblable à une pagode, qui a été élevé à la mémoire de M. Cléveland (1), par

agent ou à un intendant (*Hadley's Vocabulary*). Voyez aussi les notes de M. Langlès sur le *Voyage pittoresque de l'Inde* par Hodges. (*Note du traducteur.*)

(1) M. Cléveland est mort le 13 janvier 1784, âgé de 29 ans *.

* Il était collecteur des districts de Baughulpore et de Radjah-Mahal. (*Note du traducteur.*)

l'aumildar et les zémindars de la Djengle-Terry (1), de Rajadh-Mahal. Les habitans de ce canton étaient des sauvages; et par son esprit conciliant, M. Cléveland les a portés à se mettre sous la protection du gouvernement britannique (2). J'arrivai sur les dix heures chez le major Shaw. Comme le temps n'était pas très-chaud, nous fîmes, le soir, de bonne heure, un tour de promenade dans les environs. La maison du résident est très-agréablement située sur un monticule, qui a été en partie élevé par l'art, et l'on y jouit de la vue de terrains qui ressemblent à des parcs, ainsi que de celle des montagnes bleues dans le lointain. Sur le devant est un monument de marbre que le gouverneur général et le conseil ont fait élever aussi à la mémoire de M. Cléveland.

Le major Shaw commande le corps de montagnards, qui est au service de la Compagnie, et

(1) C'est un pays situé à l'ouest de Baughulpore. (*Note du traducteur.*)

(2) Consultez le *Voyage pittoresque de Hodges* (tome I, page 201), et le *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg par Georges Forster* (tome I, page 32), traduits l'un et l'autre par M. Langlès, qui les a enrichis de notes très-instructives. (*Note du traducteur.*)

qui se monte à environ trois cents hommes. Le même officier a tracé, dans le quatrième volume des *Recherches Asiatiques*, un excellent tableau de leurs mœurs singulières et de leurs opinions religieuses. M. Hodges a dessiné l'arbre de banian, qui se trouve à l'entrée de la ville, et qui est très-beau; mais il a mis dans cette vue des eaux qu'on ne trouve point sur le lieu. Je suis fâché de dire qu'on ne peut compter sur l'exactitude de cet artiste. Une grande partie des habitans de Baughulpore professent le mahométisme, et il y a toujours un collége musulman, qui toutefois tombe en ruine, parce qu'on détourne les fonds destinés à l'entretien de cet édifice. A environ un mille au nord-ouest de la ville, sont deux tours rondes, dont la construction me plut infiniment. Excepté qu'elles sont plus ornées, elles ressemblent extrêmement à ces tours d'Irlande, qui jusqu'ici ont mis en défaut la science des antiquaires des trois royaumes. C'est une chose singulière qu'aucune tradition n'en parle, et qu'elles ne sont point des objets de vénération pour les Hindous du canton. Toutefois le radjah de Yenagore les considère comme sacrées, et il a élevé auprès un petit édifice pour abriter ses sujets, qui vont en grand nombre y faire un pèlerinage tous les ans.

Comme elles m'ont semblé curieuses, j'en donne la gravure. (*Voy*. pl. II.)

Les productions du règne végétal, aux environs de Baughulpore, étaient les mêmes que celles que j'avais vues tout le long de la route, depuis Calcutta jusqu'à ce point. Jamais je n'ai fait tant de chemin (environ deux cents milles) sans trouver un très-grand changement à cet égard. Cependant les plantes herbacées qui croissent d'une manière spontanée, et principalement l'*asclepias grandiflora* et le *solanum ferax*, étaient absolument pareils. Le *bixa orellana* abonde dans les plantations des Européens. Le *loquot* et le *lochi*, ces fruits de la Chine, étaient très-gros; mais ils n'étaient pas encore mûrs.

Comme je n'avais que trente-cinq milles à faire pour arriver à Monghyr, je ne partis qu'à neuf heures du soir. Le major Shaw réprimanda mes porteurs, et en conséquence ils allèrent mieux. Je ne sais par quelle méprise je ne trouvai point de relais à Madoureh (1). Les porteurs qui devaient me quitter, étant encore frais et

(1) Il ne faut point confondre ce lieu avec la célèbre ville de Madouréh ou Matoureh, capitale d'une province du même nom, qui est voisine du Carnate. (*Note du traducteur*).

de bonne humeur, consentirent à continuer leur service, quoique le poids du palanquin, durant l'espace de vingt milles, ne fût pas une bagatelle. L'espèce humaine s'était améliorée d'une manière sensible, depuis que j'avais quitté le Bengale. Les hommes étaient plus grands, avaient plus de grosseur; mais leurs genoux étaient toujours mal faits, et ils n'avaient que peu ou point de mollets, ce qui probablement était dû à la coutume de s'accroupir, qu'ils contractent dès l'enfance, âge où les membres sont plus flexibles. Nous ne trouvâmes à Sophiabad, que huit porteurs pour nos deux palanquins; mais comme nous n'étions qu'à deux milles et demi de Monghyr, ils entreprirent de nous porter; et nous descendîmes à sept heures du matin chez le capitaine d'Auvergne, qui me reçut de la manière la plus hospitalière.

28 *février.* Monghyr est une forteresse considérable, qu'environnent un rempart et un fossé profond. C'est un lieu d'une très-haute antiquité. En vidant un puits, on a trouvé une concession de terres, datée de Monghyr; concession qui est décrite dans le premier volume des *Recherches Asiatiques.* L'année n'est pas indiquée avec précision; mais on s'accorde à dire qu'elle répond à l'ère chrétienne. Monghyr est dans

une belle situation, sur un coude que fait le Ganges qui, dans la saison des pluies, forme en cette partie de son cours une vaste mer d'eau douce, que bornent les montagnes de Carrackpore. C'était la résidence principale de sultan Soudjah, lorsqu'il gouvernait la province de Bengale. Dans le temps où, de même qu'Aurangzeb et Morad Buksh ses frères, il était révolté contre Chah-Djihân, leur père, il fortifia Monghyr le mieux qu'il lui fut possible. Cependant la place tomba promptement en la puissance de ses ennemis, et il se retira dans Aracan, où il éprouva une suite de revers que ceux des autres branches de sa maison peuvent seuls égaler (1). Monghyr fut ensuite la résidence de Cassem-Aly (2), dans le temps où il méditait de se soustraire à la domination britannique. Le soubah-dar augmenta considérablement les for-

(1) Il paraît qu'il périt misérablement, mais qu'on ignore quel fut le genre de sa mort. Voyez *Bernier* (*Histoire de la dernière Révolution des Etats du Mogol*, tom. I, pag. 262.) (*Note du traducteur.*)

(2) Cassem-Aly-Khan était gendre et successeur de Djaffer-Aly-Khan, que les Anglais avaient placé sur le musnud, après la bataille de Plassey, en 1757, et qu'ils déposèrent en 1761. Il fut, à son tour, chassé de la province de Bengale, en 1763. (*Note du traducteur.*)

tifications de la place. Il voulut, pour qu'ils pussent la défendre, en exercer au maniement des armes, les habitans. Son entreprise fut vaine. En l'année 1763, Monghyr fut pris par les Anglais, après un siége de neuf jours; et nous l'avons conservé depuis cette époque. Comme place frontière, il est devenu d'une grande importance, et c'est un dépôt d'armes et de munitions. Cette forteresse, qui a plus de deux milles de circonférence, est trop étendue pour être de bonne défense; il y faudrait pour garnison une armée en état de tenir toujours la campagne. Le lord Cornwallis y a construit de beaux magasins. Son excellence s'était proposé de fortifier l'éminence sur laquelle on a édifié le vieux palais, et de niveler tout le reste. Il aurait été difficile de faire sauter la hauteur sur laquelle est située la maison du gouverneur, car elle est de roche; mais elle commande les autres positions, et, en conséquence, on n'aurait pu la laisser subsister. De plus, elle avait trop peu de circonférence pour qu'on en fît la base d'un fort. Les provinces que le nabab d'Aoude a cédées à la Compagnie réduisent considérablement l'importance de Monghyr, et l'on a fait choix d'Alahabad pour servir de place d'armes.

Les Hindous considèrent comme sacrée cette

partie du lit du fleuve qui environne la pointe aiguë du rocher de Monghyr. A la pleine lune des mois de *cartic* et de *maug* (1), ils vont en pèlerinage à la source chaude de Sitacoun, ainsi nommée d'après Sitah, l'épouse favorite de Ram. Lorsqu'ils ont fait là leurs ablutions, ils visitent le rocher près duquel ils se purifient dans le Ganges. Le nombre des pèlerins est prodigieux; et c'est probablement en vue de lever un tribut sur eux qu'on a construit le fort. Il se trouve, tout auprès du lieu où ils se baignent, une ancienne pagode assez belle. On y entre par cinq arcades, dans les murs desquelles sont des niches richement sculptées, où étaient placées des idoles. Sultan Soudjah a fait enlever celles-ci, et a converti l'édifice en une mosquée, qui, à présent, sert de logement à des invalides Les murs de la forteresse renferment des casernes pour cinq compagnies de cipayes invalides, une maison destinée au gouverneur-général, qui, cependant, permet au commandant de la place d'y loger, plusieurs maisons pour les officiers de la

(1) Le mois de *cartic* ou de *kautick* correspond à notre mois d'octobre, et celui de *maug* à notre mois de janvier. L'année des Hindous commence au mois de *beysang*, qui est notre mois d'avril. (*Note du traducteur.*)

garnison, un village et les ruines du palais du sultan. Le reste de l'espace est occupé par des jardins, des réservoirs et des plantations. Une fois qu'on a passé la porte, rien n'annonce qu'on soit dans un fort. Le commandement de la garnison avait toujours été donné à un major-général; mais, à l'époque de mon passage, il venait d'être conféré au colonel Palmer, qui n'était pas encore arrivé à Monghyr lorsque j'en partis. La vue dont on jouit dans la maison qu'il devait habiter, est d'une grande beauté. Elle s'étend sur le fleuve et sur des plaines parfaitement cultivées, et elle se termine par des montagnes. Je la préférai à toute autre que jusqu'alors je connusse dans l'Inde. La maison, dont M. Salt a pris le dessin, est bien construite.

Les ruines du palais de sultan Soudjah sont considérables. Elles le seraient plus encore si chacun de ceux qui ont besoin de matériaux pour bâtir, n'en pillaient impunément les briques et le bois. Le gouvernement lui-même a donné l'exemple, lorsqu'il a fait édifier les magasins et le nouveau palais. On aurait pu relever l'ancien à moins de frais que n'en a entraîné la construction de l'autre. Il eût été plus commode; et, à mon gré, il est bien mieux situé,

quoiqu'on n'y jouisse pas d'une vue si étendue. La plus large façade du bâtiment est sur le bord du rempart, et au-dessus du fleuve. A droite est la pointe du rocher sacré, sur lequel croissent les trois plus beaux tamariniers que j'aie jamais vus. Une petite mosquée est le plus bel édifice qui subsiste à présent. Elle est bâtie en pierre noire du pays, qui reçoit un très-beau poli, et les murs extérieurs sont incrustés de tables de marbre blanc, sur lesquelles sont inscrits, en lettres de pierre noire, des versets du Koran. L'intérieur est construit des mêmes matériaux, à la hauteur de plusieurs pieds au-dessus du sol. Le pavé est en mosaïque, à compartimens carrés. Les bains et le *divan-khaneh*, ou la salle d'audience sont aussi assez bien conservés. Les différentes cours sont toujours fermées de murs; et l'on peut reconnaître tout le plan du *zenanah* (1), malgré les ruines faites, non par la main du temps, mais par celle de l'homme. Il paraît que tout le palais était d'une assez bonne architecture, ce qui, joint à la beauté de la situation, le rendait digne d'être la résidence d'un souverain. Tout auprès se

(1) C'est le harem ou l'appartement des femmes. (*Note du traducteur.*)

trouve un puits profond où l'on descend par un escalier dont les degrés sont fort larges. Comme il n'est jamais à sec, on suppose qu'il communique avec le fleuve. On l'appelle le puits qui chante; et les habitans croient fermement que, tous les sept ans, il en sort un bruit de musique et des chants semblables à ceux que les *naütch-girls* (1) exécutaient dans le zenanah. Ils disent que lorsque sultan Soudjah fut forcé de s'enfuir à Radjah-Mahal, il fit mettre à mort toutes celles de ses femmes qu'il ne put emmener; que les unes furent enfermées toutes vivantes dans les murs du puits, et que les autres furent jetées au fond. J'ai demandé si ces malheureuses femmes se bornaient à se faire entendre tous les sept ans, et je n'ai pu obtenir de réponse satisfaisante. Je n'espère pas même que les profondes recherches de la Société asiatique aient un résultat plus heureux.

(1) Ce sont des filles qui chantent et qui dansent *. Les personnages d'un rang élevé en entretiennent un certain nombre dans leurs maisons. Il y a aussi des baladines, ou bayadères, qui vont partout, moyennant une rétribution.

* *Nautch,* selon Hadley, que nous avons déjà cité, signifie danse. *Girl* veut dire fille en anglais. (*Note du traducteur.*)

Hodges a publié une vue de la porte du château de Monghyr, qui n'y ressemble point. Elle ne méritait pas même cet honneur; car, quoiqu'elle soit fort haute, ainsi que les murs auxquels elle tient, l'architecture n'en a rien de très-beau. Je dînai avec mistriss Ellerker, veuve du major-général qui commandait à Monghyr, et je continuai ensuite ma route, bien muni de vivres que je devais à la générosité de mes hôtes.

1.er *mars*. La chaleur fut modérée, l'air ayant été rafraîchi par un nord-ouester. (1) Mes porteurs se réfugièrent sous un arbre; mais, comme je ne voulais pas être frappé de la foudre, je les priai de me laisser à quelque distance. Le pays que je traversai ne m'offrit aucun point de vue agréable. Les villages étaient fort nombreux. Sur la droite, et très-près du chemin, coulait le Ganges, dans le lit duquel il y avait des îles de sable, et dont la rive opposée se voyait à peine.

2 *mars*. A cinq heures du matin, j'arrivai chez M. Robert Graham à Bankepore, qui est à six milles de Patnah. C'est la résidence des

(1) Coup de vent du nord-ouest, qui est accompagné d'éclairs, de tonnerre et de pluie.

Anglais que leurs fonctions attachent à cette ville. Bankepore est située sur la rive élevée du Ganges qui, durant les pluies, a cinq milles de largeur dans cette partie de son cours. A mon passage, le lit du fleuve était presque entièrement occupé par une île de sable, sur laquelle le lord Clive avait campé, lorsqu'il poursuivait vers Patnah Cassem-Aly. L'aspect de cette île est fort triste. J'allai voir un des magasins que la Compagnie a fait construire pour y mettre du riz. Elle se proposait d'en élever un nombre suffisant pour détruire toute crainte de la famine. Celui que j'examinai est un édifice de pierre, qui a la forme d'une ruche à miel. Au dehors sont deux escaliers tournans, au moyen desquels on jette le riz par le haut. Au fond est une porte qui le laisse écouler. Les murs, quoiqu'épais de vingt-et-un pieds à leur base, commencent déjà à s'écrouler, ce qui n'est pas un grand malheur; car lorsque le magasin est rempli, il ne contient pas une quantité de riz suffisante pour nourrir un jour seulement la province voisine. Il coûte 120,000 roupies, somme entièrement perdue, vu qu'il n'a été et qu'il ne sera jamais d'aucune utilité. Le pays ne peut être considéré comme donnant beaucoup de riz, quoique celui qu'il produit soit d'une

excellente qualité. Plus on s'avance vers le nord, dans l'Hindoustan proprement dit, plus le sol s'améliore. L'opium en est la production principale, non seulement à cause du profit que le monopole rapporte à la Compagnie des Indes, mais aussi à cause des demandes considérables que la Chine fait de cette substance enivrante. L'importation en est défendue par le gouvernement chinois ; mais le peuple aime à un tel point l'opium, qu'on ferme les yeux sur l'introduction qui s'en fait par contrebande. Une prohibition absolue exciterait probablement une révolte. La chose est heureuse pour le commerce anglais, qui jusqu'alors n'apportant aux Chinois que des lingots d'or et d'argent, matières dont ils ne manquent pas, avait pour eux moins d'importance que celui des Russes. Ceux-ci leur donnent, en échange de leur thé, des fourrures qui leur sont utiles en même temps que ce sont des objets de luxe. On tire aussi de Patnah une grande quantité de salpêtre et des toiles de coton, qu'on envoie en Angleterre pour y être imprimées. Les environs de cette ville sont absolument plats, et le paysage n'offre aucun intérêt.

3 *mars*. Rai Ram Sing, qui était vakyl du Radjah de Jeypore à Calcutta, et qui se trou-

vait à Patnah pour raison de santé, me fit visite, et me présenta un *nazer* (1) de roupies, que je touchai, mais que je n'acceptai point.

4 *mars*. M. Salt arriva à quatre heures du matin. Il s'était arrêté deux jours à Monghyr pour prendre des vues. J'allai, avec M. Graham, à Patnah, qui consiste en une seule rue, et dont la population paraît très-considérable. La plupart des maisons sont de bousillage, et il reste peu de choses qui annoncent la capitale du Behar. Je remarquai dans une porte quelques pierres noires parfaitement sculptées, qui sans doute ont été tirées d'une ancienne pagode. On voit les ruines d'un fort et celles de la factorerie anglaise, où deux cents prisonniers furent massacrés par les satellites de Summer (2), que les

(1) Présent sans lequel un inférieur n'aborde point son supérieur, dans l'Inde.

(2) Summer était né dans le pays de Trèves ou en Alsace, et se nommait originairement Walter Reinhard. Il entra au service de France, puis il passa dans l'Inde. Il y obtint une petite principauté, dont jouit sa veuve, qui est une femme de grand mérite. Voyez, au sujet de l'un et de l'autre, les notes de M. Langlès sur le *Voyage du Bengale à St.-Pétersbourg, par Forster*, tom. III, p. 196, et sur le *Voyage pittoresque de l'Inde, par Hodges*, tome II, page 201. (*Note du traducteur.*)

habitans nomment Somrou. Cet aventurier était au service de Cassem-Aly, qui, par ce meurtre, se vengea de la perte de Monghyr. Un monument sans inscription a été érigé, à ses victimes, dans le cimetière européen en 1763. La ville a été prise par le major Adams, et depuis cette époque elle est restée en notre puissance. On croit généralement que c'est l'ancienne et célèbre Palibothra. Toute la société de Bankepore, qui se compose de neuf ou de dix familles, dîna ce jour avec nous.

5 *mars*. Comme on ne put me procurer le nombre de porteurs suffisant, M. Salt fut obligé de demeurer en arrière. Après dîner, je partis accompagné de mon domestique. Je passai devant plusieurs cimetières musulmans plantés d'arbres, ce qui produisait un effet pittoresque. Je vis ensuite les trois pavillons des casernes de Dynapore. Ceux qu'occupent les soldats me parurent commodes. Quant à celui qui servait de logement aux officiers, il a été vendu par la Compagnie. Il me sembla qu'un des trois pavillons n'avait pas été achevé. Quoi qu'il en soit, il tombe en ruine. A dix heures du soir, je passai la Soane, qui était déjà une rivière considérable. Elle est célèbre aussi pour les beaux points de vue que présentent ses bords,

et pour ses cailloux qui consistent en agates de diverses espèces, en onyx et en cornalines imparfaites.

6 *mars*. Je me trouvai, au matin, sur un pays plat, mais parfaitement cultivé. Outre les productions ordinaires, je remarquai le *gossypium* ou le cotonnier, et le *ricinus communis*, dont la baie donne l'huile de castor, ce dont, quelque singulier que cela puisse paraître, la Compagnie était si peu instruite, que ce remède, il n'y a pas encore long-temps, était envoyé d'Europe dans l'Inde. Le cotonnier est rabougri. Le ricin, au contraire, s'élève à sa plus grande hauteur. La moisson de blé était commencée, et l'on voyait tous les habitans des villages répandus dans la campagne. Les hommes moissonnaient; et comme cela se pratique en Europe, les femmes et les enfans glanaient. La faucille est à peu près semblable à la nôtre. Le blé n'est point mis en gerbe. On le laisse étendu sur la terre et on le bat à l'instant. J'arrivai à la *Nellah* (1) où, le 24 octobre 1764, fut livrée entre les troupes anglaises et l'armée

(1) Une rivière. Plusieurs de celles qui, dans la saison des pluies, se jettent dans le Ganges, sont parfaitement à sec en d'autres temps.

combinée de Choudjah ed Doulah (1) et de Cassem aly Khan, cette bataille célèbre qui se termina par la défaite totale des derniers, quoiqu'ils eussent à leurs ordres cinquante mille hommes et un train d'artillerie formidable, et que les vainqueurs ne fussent au nombre que de sept mille, parmi lesquels il n'y avait que douze cents Européens. La fuite des vaincus fut si rapide, qu'ils ne s'arrêtèrent pas même à Buxar, mais qu'ils gagnèrent une nellah qui est au-delà, et dans laquelle, comme elle était alors à pleins bords, plusieurs milliers d'entr'eux se noyèrent. Cette victoire éclatante non seulement nous valut la paisible possession du Bengale et du Behar, mais commença nos rapports avec la province d'Aoude, qui est si importante. Le butin fut très-considérable, et l'on prit cent trente pièces de canon.

Les chemins étaient meilleurs qu'au Bengale, et l'on aurait pu voyager en carrosse sans aucune peine. Je pris mon déjeuner de thé froid, sous un arbre de banian, et j'arrivai, sur les onze heures, à Buxar. Je me transportai immédiatement au fort qui est à quelque distance

(1) C'était le soubah-dar de la province d'Aoude. Consultez le *Voyage du Bengale à St.-Pétersbourg,* par Forster, tome III, page 187. (*Note du traducteur.*)

de la ville. J'y fus reçu poliment par le colonel Stafford. Quoique d'une étendue peu considérable, le fort commande le cours du Ganges. Anciennement, les ouvrages n'en étaient qu'en terre ; mais lorsque les Anglais en eurent pris possession, on y ajouta des bastions de pierre, sans qu'on eût fait des fondemens convenables. En conséquence, ils se sont écroulés dans le fossé. Toute l'artillerie a été enlevée, et le fort ne sert qu'à procurer de bons appointemens au commandant. Je doute cependant qu'il soit d'une bonne politique de détruire les places de ce genre. On pourrait les entretenir à peu de frais, et elles serviraient de dépôts pour des munitions. Il n'y a pas à présent une seule place fortifiée entre Calcutta et Allahabad, quoique l'espace qui les sépare soit de huit cents milles.

Tout bâtiment, qui descend ou qui remonte le Ganges, est obligé d'amener et de produire son passe-port, et tout individu qui voyage par terre doit en faire autant. La police est très-sévère à cet égard ; et quiconque ne serait point en règle, serait probablement renvoyé d'où il serait venu. Il importe infiniment que, dans un pays d'une si vaste étendue, et où le nombre des Anglais est si disproportionné à celui des autres habitans, le gouvernement surveille le

mouvement d'un grand nombre de ses serviteurs. Personne ne peut visiter les provinces supérieures, sans une permission expresse. Je n'avais point de passe-port en règle ; mais mon arrivée avait été notifiée au commandant de chaque poste. Je trouvai une lettre du général Deare qui m'invitait à me rendre à Secrole (le Benarès des Anglais). Le colonel et M^rs^. Pringle, qui allaient par eau à Calcutta, dînèrent avec nous. Je partis ensuite pour Benarès, qu'on me dit être à soixante-trois milles de distance.

7 *mars*. Les porteurs étaient si mauvais que le matin je n'avais fait que peu de chemin, et qu'il était quatre heures du soir, lorsque j'arrivai sur le bord du Ganges. Je suis persuadé toutefois que la distance est plus considérable qu'on ne me l'avait annoncée. Je fus enchanté de l'aspect de Benarès, ce siége de la religion des Hindous. Cette ville couvre la rive concave du fleuve. Les minarehs surtout produisent un bel effet. Je passai par un gaut situé à l'extrémité de Benarès ; et sans entrer dans la ville, j'allai à Secrole, qui est à deux milles plus loin. M. Deare n'était point chez lui ; mais il avait fait préparer à dîner ; et le capitaine Maxwell, son brigadier-major, vint me faire les excuses du

général qu'une affaire importante avait obligé de se rendre à Tchounar.

8 mars. M. Neave, le plus ancien juge de circuit et d'appel, et l'agent du gouverneur-général, vint se concerter avec moi au sujet des visites que je devais faire aux princes. Il me fit part des instructions qu'il avait reçues, et du contenu desquelles je fus très-flatté. Il me dit ensuite que, selon la coutume de l'Inde, c'était à l'étranger à visiter le premier les *gentlemen*. Comme son excellence avait décidé la chose autrement, je me crus obligé de ne point me soumettre à cette coutume; mais j'exprimai le désir de voir tous ceux qui résidaient à Secrole, et j'assurai que je leur rendrais leurs visites. J'acceptai une invitation à dîner chez M. Neave, qui avait rassemblé une nombreuse compagnie.

9 *mars.* Le général Deare arriva dès le matin. A déjeuner, j'eus le plaisir de lui faire mes complimens et de l'assurer que j'étais parfaitement logé, et qu'on avait eu pour moi les plus grandes attentions pendant son absence. Je reçus les visites de tous les officiers civils et militaires de la Compagnie, et me proposai d'en rendre quelques-unes dans le cours de la journée. Je m'étais adressé à M. Neave pour avoir un *sou-*

houarry (1) convenable. Il m'envoya quatre *chubdars* (2) et deux *sounteburdars* (3) avec dix *hercarrahs* (4). Cela suffisait. Le ciel était couvert, et il avait plu, à quelque distance, ce qui me fit d'autant plus de plaisir que cela devait retarder les vents chauds. Le climat de Benarès est très-différent de celui de Calcutta. On avait fait du feu peu de temps avant mon arrivée dans la première de ces villes; et les nuits étaient assez froides. Ce fut à Monghyr que je vis la première cheminée. J'appris que si j'avais eu de si mauvais porteurs, c'était parce que je voyageais à la fin de la houli, fête que les Hindous et les Mahométans célèbrent en l'honneur du printemps, avec beaucoup d'ardeur. Il est singulier qu'une de leur récréations consiste en ce qu'en Angleterre, on appelle faire les fous d'avril; et comme les époques de la célébration sont les mêmes, à très-peu de chose près, la houli, ayant toujours lieu en mars, il semble que ce soit, entre l'ancienne religion de l'Europe et celle de la péninsule de

(1) C'est un équipage ou une livrée complète.

(2) Sorte de valets de pied qui, dans les cérémonies, portent de longs bâtons d'argent.

(3) Valets de pied portant de petits bâtons d'argent.

(4) Ce mot se prend ici dans l'acception de coureur.

l'Inde, un point de ressemblance remarquable. On s'amuse aussi à se jeter des pelotes faites avec une poudre jaune ou rouge, ce qui salit extrêmement les habits. Ceux qui célèbrent la fête, la terminent en s'enivrant complétement, en sorte qu'ils sont incapables d'aucun travail jusqu'à ce que le sommeil leur ait rendu leurs facultés.

10 *mars*. M. Neave vint de bonne heure pour m'accompagner dans la visite que je devais faire aux princes, fils de Mirza Djihan Bakht Djihander Chah, et à sa veuve Kutluc, sultane Begum. Djihan Bakht était fils aîné du présent empereur mogol; et ce fut lui qui alla trouver M. Hastings, à Lacknau, pour solliciter ses secours en faveur de son père. Il ne réussit point dans sa demande; mais il obtint pour lui-même un traitement de 25,000 roupies par mois. Il a fait, jusqu'à sa mort, sa résidence à Benarès, et a laissé trois fils. L'aîné, Shigofta Bakht, est, selon l'ordre de primogéniture, l'héritier du trône, et en porte le titre, gravé sur son sceau. Cependant, sa mère, qui n'était pas née princesse, n'était pas la première épouse. Le second fils, Mirza Khorum, est né de la Begum, qui est elle-même de la maison de Tymour, et qui, à ce titre, est fort considéré par les Anglais. Il

était probable que si, à la mort de l'empereur, ceux-ci avaient à s'occuper de la succession au trône, ils soutiendraient les droits de Mirza Khorum. On disait cependant que Chah-Allum laisserait le musnud à un fils plus jeune, qui le partageait avec lui. Le droit de succession est si mal réglé par la loi musulmane, qu'il était impossible de dire qui pouvait, à plus juste titre, prétendre à celle de l'empereur mogol. La chose était de peu d'importance, il est vrai, car c'était la force qui devait décider la question; et si nous ne nous en mêlions point, les Mahrattes devaient disposer du trône (1). Le troisième fils de Djihan Bakht a eu pour mère une danseuse. En conséquence on le regarde comme étant d'un rang très-inférieur. Le lord Wellesley, pendant qu'il

(1) Le vieux Chah-Allum est mort depuis que j'ai quitté l'Inde. Son fils favori lui a succédé. L'influence de Scindiah et celle de M. Perron *, à la cour de Dehly, n'existant plus, nous n'avons eu aucun motif de nous mêler de cet arrangement.

* M. Perron est un Français, homme de beaucoup de mérite, qui a joué le plus grand rôle dans l'Inde, et qui, dans le temps où le vicomte Valentia parcourait cette contrée, commandait l'armée de Doulet-Rao-Scindiah, chef des Mahrattes du Bérar. Nous croyons qu'il est revenu en France, et qu'il y vit. (*Note du traducteur.*)

était à Benarès, visita les deux premiers princes, et non le dernier. Néanmoins cet enfant étant allé au dorbar du gouverneur-général, eut la salve qu'on fait en l'honneur des rois.

Les sommes payées à la famille impériale étaient toujours tirées du trésor de Benarès, et avant le dernier traité qui a été conclu avec son altesse le nabab-vizir d'Aoude, elles étaient portées exactement sur son compte. A la cession qu'il nous a faite de diverses provinces, nous nous sommes chargés de ce paiement, ainsi que de plusieurs autres objets. Depuis la mort de Djihan Bakht, on paie

A la Begum et à son fils,	11,000 roupies par mois.
A Mirza Shigofta Bakht,	4,000.
Au plus jeune fils. . .	2,000.
	17,000.

La Begum touche, en outre, 300 roupies par mois, pour l'entretien des lampes qui brûlent sur le tombeau de son époux ; et il ne lui coûte pas le quart.

Toutes les sommes qu'on leur paie devraient, vu le bas prix des choses nécessaires à la vie, suffire pour faire subsister, non seulement dans l'aisance, mais encore avec splendeur, les princes

que je viens de nommer. Cependant ils sont toujours dans le besoin. Leur suite est très-considérable, et il leur arrive journellement de Delhy d'anciens serviteurs de leur maison, qui sont sûrs d'être parfaitement accueillis et de recevoir tous les secours que peut comporter la situation de ceux qui les donnent. Comme je l'ai fait remarquer précédemment, il y a aussi dans les Musulmans une imprévoyance qui les empêche de se renfermer entre de justes bornes. Un homme qui croit à la prédestination pense peu au lendemain; et l'espoir d'un avenir heureux lui ferme les yeux sur la ruine qui peut l'attendre. Nombre de familles mahométanes ont déjà disparu. Les Musulmans s'enrôlent dans les armées des princes du pays. Ils n'aiment point notre service, parce qu'ils ne peuvent s'y élever très-haut; et le commerce est principalement entre les mains des Hindous. Il en est et il en a toujours été ainsi de la perception des revenus publics; car, après avoir fait la conquête de l'Hindoustan, Tymour en trouva le système de finance si bien combiné, qu'il le laissa tel qu'il était.

Un inférieur qui fait visite à un prince de l'Inde, en reçoit toujours un habillement d'honneur complet, qui consiste en un khelat, c'est-

à-dire en une robe, en un turban, en un bouclier et en une épée; et l'on y joint un collier précieux. Le lord Cornwallis se soumit à cette cérémonie, durant son séjour à Benarès; mais le lord Wellesley, lorsqu'il visita les provinces supérieures, la trouva trop humiliante. Il résolut donc de paraître dans son uniforme devant la famille impériale, et de recevoir dans des corbeilles (1), et comme des présens qu'on lui ferait, les objets que je viens de spécifier. Il avait chargé M. Neave de notifier aux princes que ma qualité de seigneur anglais exigeait qu'on suivît la même étiquette à mon égard. Sa volonté était une loi, et tout fut réglé en conséquence. Sur les neuf heures, M. Neave et moi, nous partîmes pour Shioualla, l'ancien palais

(1) L'original porte *trays*, qui semble être le pluriel de *tray*, que tous les dictionnaires anglais rendent par celui de baquet, et que Johnson dérive du suédois. Comme le mot baquet eût été ridicule, nous y avons substitué celui de corbeille, sans toutefois être parfaitement sûrs de ne pas nous être trompés.

Au surplus, pour comprendre le passage qui a fourni matière à cette note, il faut savoir que dans l'Inde, comme en Perse (voyez Chardin), on se revêt sur-le-champ de l'habit et même des habits d'honneur que donne un prince. La suite du Voyage que nous traduisons en fournira la preuve. (*Note du traducteur.*)

de Cheyt-Sing (1), qui à présent est occupé par la Begum et par Mirza Khorum, son fils. Il est situé au milieu de la ville et sur le bord du

(1) Cheyt-Sing était un radjah qui possédait la zémindary de Benarès, et passait pour être extrêmement riche. La Compagnie anglaise des Indes orientales, soutenant la guerre contre plusieurs princes de l'Inde, eut besoin d'argent, et de grandes contributions furent demandées à Cheyt-Sing, qui d'abord paya, puis fit des représentations qui n'eurent aucun succès. Le gouverneur-général Hastings s'étant, en 1781, rendu à Benarès, résolut de dépouiller le radjah, sans le destituer, de peur qu'une telle mesure ne parût trop sévère. Le moyen qu'il prit fut de lui ordonner de garder les arrêts. Cheyt-Sing se soumit, et déclara que tout ce qu'il possédait, même sa vie, était à la disposition du gouverneur-général. Le radjah était aimé du peuple. Bientôt il y eut un soulèvement en sa faveur, et les troupes chargées de le garder à vue furent massacrées. On l'enleva et on le conduisit en un lieu de sûreté. Dans cette crise, le gouverneur-général rassembla des forces auxquelles il était impossible que Cheyt-Sing résistât. En conséquence il prit la fuite, et il parvint, non sans beaucoup de peine, à se retirer chez les Mahrattes. La conduite que M. Hastings a tenue envers le malheureux radjah de Benarès caractérise parfaitement son odieuse administration. Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Affaires de l'Inde depuis le commencement de la guerre avec la France, en* 1756, *jusqu'à la conclusion de la paix, en* 1783; tome II, chap. XI, page 162. (*Note du traducteur.*)

fleuve, et c'est de là que le zémindar s'échappa, lorsque M. Hastings l'eut mis aux arrêts. Nos deux équipages réunis produisaient un bel effet. A mon approche du palais, je trouvai la garde sous les armes pour me recevoir. Ceux qui la composaient n'auraient pas même pu être comparés aux recrues de Falstaff (1). Cependant on voulait me faire honneur, et j'y fus sensible. Lorsque je passai sous la porte, on tira le canon. Nous descendîmes alors de nos palanquins, et vîmes le prince qui nous attendait dans son divan-khaneh. C'était une petite pièce élevée de quelques pieds au-dessus du sol. Elle était ouverte de trois côtés, et des piliers en supportaient le plafond. Sur la longueur du quatrième côté était un *purdah* (2), derrière lequel la Begum était assise. Le prince, suivi de ses trois fils, s'avança jusqu'au premier degré. Il m'embrassa trois fois, et me prenant par la main gauche, il me mena vers une petite couche placée près du purdah, et il me fit asseoir à sa droite. Je me trouvai de fait entre lui et sa mère,

(1) Falstaff est un personnage de la comédie de *Merry Wifes of Windsor* de Shakespear, et de la pièce qui a pour titre : *Henry the Fourth*, pièce qui est divisée en deux parties, et est du même auteur. (*Note du traducteur.*)

(2) Portière ou rideau.

quoiqu'elle fût invisible. Je présentai sur-le-champ à la princesse un nazer de dix-neuf *mohurs* d'or (1), enveloppé dans un mouchoir blanc. Je le passai à travers un trou du purdah, qui, étant assez large, me permit d'entrevoir la Begum. Elle était petite et avait le teint assez blanc. Ses mains étaient extrêmement délicates. J'aurais préféré voir quelques-unes des femmes à qui appartenaient ces beaux yeux noirs qui jetaient des regards à la dérobée; mais cela n'était pas possible. J'offris ensuite au prince, et de la même manière, un nazer de neuf mohurs d'or. Les nazers que M. Neave présenta à la Begum et à son fils, furent l'un de cinq mohurs et l'autre de trois.

Cette partie importante de la cérémonie étant terminée, nous entrâmes en conversation. M. Neave nous servit d'interprète. La Begum s'in-

(1) Le *gulmohur,* ou *gold mohur,* est la roupie d'or qui vaut 15 roupies d'argent, selon Stavorinus; 42 liv. tournois, selon M. de Grandpré, et depuis 14 roupies et demie jusqu'à 15 et demie, selon le major Taylor. M. Langlès (notes sur le Voyage de Forster, déjà cité, tome III, page 313) dit que le *mohur* ou *mohour* d'or vaut ordinairement 16 roupies, mais qu'il y en a de 18 et de 24 roupies. Voyez aussi ma note, page 102 du présent volume. (*Note du traducteur.*)

forma de ma santé et de celle du lord Wellesley. Elle demanda ensuite quels étaient mes motifs pour parcourir l'Inde. Je répondis que les principaux étaient de rendre mon hommage à sa famille, pour laquelle la noblesse d'Angleterre avait le plus profond respect, et de voir un si beau pays. On voulut savoir si je visiterais la résidence impériale. Je dis que je le ferais indubitablement. La mère et le fils se répandirent en éloges sur les villes d'Agrah et de Dehly et sur les palais qu'elles renferment. L'idée de ce qui dut se passer dans leur esprit m'affecta douloureusement. Pouvaient-ils s'empêcher de se rappeler que ces palais leur appartenaient, qu'ils y avaient vécu dans tout l'éclat de la pompe orientale? Mais à l'instant de ma visite, quel contraste! le chef de leur maison, privé de la vue par un sujet rebelle (1), pouvait à peine se

(1) Gholam-Quadyr, chef des Rohillahs, s'étant, en 1788, emparé de Dehly, déposa le grand-moghol, Chah-Allum, ou plutôt Alem. Des soldats maltraitant plusieurs fils de ce monarque en sa présence, il ne put s'empêcher de s'écrier, en s'adressant à Gholam-Quadyr : « Traître, « épargne au moins un pareil spectacle aux yeux d'un père! » Gholam, furieux, ordonne de renverser par terre le malheureux Chah-Alem; et, à l'instant, les soldats se posent sur sa poitrine et lui arrachent les deux yeux avec

procurer, dans sa vieillesse, les choses nécessaires à la vie. Eux-mêmes étaient redevables de la jouissance du palais d'un zemindar et de leur propre subsistance, à une nation étrangère. Il n'y avait que l'espoir d'un avenir plus heureux qui pût éclaircir une si triste perspective, et il me parut qu'ils l'avaient. La Begum me pria vivement de me souvenir toujours avec bienveillance, soit dans l'Inde, soit en Europe, de son fils, qui était placé à côté de moi. Elle avait adressé la même prière au lord Wellesley, d'une manière plus touchante encore : elle avait passé la main à travers le purdah, pris celle du gouverneur-général, et l'avait placée sur la main de son fils, en implorant pour le jeune prince la protection de son excellence.

la pointe d'un poignard. L'historien de ce prince (M. Franklin) prétend même que ce fut Gholam qui, de sa propre main, aveugla l'infortuné monarque. Quoi qu'il en soit, ce monstre expia son forfait. Peu de temps après, il fut pris par les Mahrattes, qui lui coupèrent les oreilles, le nez, les bras et les pieds. Ainsi mutilé, on le fit partir pour Dehly; mais il mourut en chemin. Chah-Alem remonta sur le trône.

Consultez le *Précis sur les Rohillahs,* qui se trouve à la suite du *Voyage du Bengale à St.-Pétersbourg,* par Forster, tome III, chap. XII, page 277. (*Note du traducteur.*)

Ayant fait entendre que je me proposais de me retirer, les habits d'honneur furent apportés et mis à mes pieds. Comme on ne peut les refuser, je les acceptai, en portant ma main à ma tête et en m'inclinant. On passa à M. Neave quelques shalls autour du cou. A notre départ on nous présenta le paun (1) et des roses ; mais on nous épargna l'attar (2) qui est détestable partout. Le prince me reconduisit jusqu'au bord de l'escalier, et me fit ses adieux en m'adressant

(1) Le *paun* est la noix d'arec enveloppée dans une feuille de bétel avec de la chaux. On sait que les naturels de l'Inde mâchent presque continuellement ce mélange, qu'ils présentent à toutes les personnes qui leur font visite.

(2) *Attar*, selon M. Langlès (notes sur le *Voyage pittoresque de l'Inde*, par Hodges, tome II, page 142), se dit, par corruption, pour *a'thar* ou *æ'thr*, mot arabe qui signifie parfum, essence. Il désigne plus particulièrement et par excellence, continue le même auteur, cette huile essentielle qui nage en très-petite quantité à la surface de l'eau rose passée à l'alembic, et faite avec des roses extrêmement odorantes. Le texte de notre voyageur paraît indiquer que c'est en ce sens qu'il prend le mot *attar*. Voyez, en outre, le volume in-18 que M. Langlès a publié sous le titre de *Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, et le mémoire de M. le colonel de Polier, *sur les moyens de faire cette essence*, tome I, n°. XVI des *Recherches asiatiques*. (*Note du traducteur.*)

une prière à peu près semblable à celle que la Begum m'avait adressée. Je leur avais donné à l'un et à l'autre un nouveau nazer de deux mohurs ; et M. Neave en avait fait autant. Je ne dois pas omettre de rapporter une particularité de l'étiquette orientale. Mes titres furent passés sous silence, vu que, par une politesse asiatique, on me supposa d'un rang si élevé que je devais être connu des princes. L'énumération se fait en tout autre cas, et elle eut lieu pour M. Neave. Mirza Khorum est d'une taille assez courte et ramassée. La bonté de son caractère s'annonce dans ses traits, quoique sa barbe noire, que cependant la petite-vérole a éclaircie en plusieurs endroits, lui donne un air dur. Son fils aîné est un joli jeune homme, sur la physionomie de qui la mélancolie est peinte. Le second a un air ouvert et enjoué. Le prince me dit qu'il avait sept enfans en tout. Le canon fut tiré de nouveau à mon départ. Jamais je n'éprouvai plus de peine que durant cette visite. Tout annonçait une extrême pauvreté. Les purdahs étaient d'étoffe rouge et verte, mais déchirés. Le prince portait une robe de brocard d'or, il est vrai; mais il n'avait point de joyaux; et ses enfans étaient parés encore plus simple-

ment. Cette décadence de la maison de Tymour ne doit pas du moins nous être attribuée.

Nous allâmes ensuite rendre visite au fils aîné de la Begum, à Mirza Shigofta Bakht, qui réside à Telynellah, dans une maison qu'il a fait construire à l'endroit où était le vieux fort. Elle est au milieu d'un jardin, et l'on y jouit de la vue des environs, qui est très-agréable, ainsi que de celle d'une nellah, dont les bords étaient couverts de grains en herbe, quoique dans la saison des pluies, ils soient de plusieurs pieds au-dessous de l'eau. Je trouvai le prince assis dans son virandah, dont le parquet était couvert d'un tapis blanc. Il y avait deux chaises pour M. Neave et pour moi. Le cérémonial fut en tout le même qu'à Shioualla, excepté cependant que nos nazers ne furent, l'un, c'est-à-dire celui que je présentai, que de onze mohurs, et l'autre, ou celui que remit M. Neave, que de sept. Mirza Shigofta Bakht paraît beaucoup plus jeune que son frère, quoiqu'il soit plus âgé. Il est d'une taille plus élevée et plus svelte, et il n'a point été défiguré par la petite-vérole. Toutefois il y a dans sa physionomie quelque chose d'extrêmement dur, que rien ne tempère. A l'arrivée du lord Wel-

lesley, il envoya demander à son excellence d'avoir sur le fleuve son entrevue avec elle. Cependant, lorsque sa seigneurie lui fit la visite de cérémonie, il ne se leva point pour aller au-devant d'elle; il demeura assis dans son virandah jusqu'à ce que M. Edmondstone, l'interprète pour la langue persane, lui eût dit de s'avancer. M. Neave, ayant demandé à l'un des principaux confidens du prince ce qu'il s'était proposé par une telle conduite, en reçut pour réponse : « Le vent de la royauté a soufflé sur « lui, et il ne sait si c'est sur la tête ou sur les « pieds. » Mirza Shigofta Bakht m'adressa les questions ordinaires, et me proposa, en riant, de m'accompagner à Agrah et à Dehly. Je ne doute aucunement qu'il n'eût été enchanté de faire le voyage. Lorsqu'il fit construire sa maison, on trouva, en nettoyant un puits, deux grandes planches de cuivre, jointes l'une à l'autre par un anneau du même métal. Je demandai à les voir, et l'on me dit qu'elles n'étaient point à la maison, mais qu'on me les enverrait dans l'espace de quelques jours. Je fis ma visite aussi courte qu'il me fut possible, et je reçus les vêtemens d'honneur, puis je remis au prince un autre nazer de deux mohurs. M. Neave en fit autant. Mirza Sihgofta Bakht me laissa lever

sans bouger de son siége ; mais sur l'avertissement que lui donna M. Neave, il me conduisit jusqu'au premier degré, et me présenta le paun et l'attar. Ses revenus étant moins considérables que ceux de ses frères, il est environné de moins d'éclat encore. Il était vêtu d'une robe de satin blanc, bordée d'une étoffe de soie mouchetée. Nous ne lui vîmes point de gardes; mais son équipage de chasse et ses tambours étaient postés en dehors de la porte du jardin. Je remarquai, tant à Telynellah qu'à Shioualla, plusieurs eunuques qui avaient un air vénérable, et qui, ainsi que plusieurs autres domestiques, se joignirent familièrement à la conversation.

11 *mars*. Le matin, comme je me rendais à Shioualla, je rencontrai un officier du radjah de Benarès, qui m'apportait une *arjie* (1), par laquelle son maître m'annonçait qu'une indisposition l'avait empêché de me rendre ses devoirs. Avant le lever du soleil, M. Neave était venu

(1) Le mot *arjie* signifie *adresse* * d'un inférieur à son supérieur, et non lettre.

* Dans le sens que les Anglais donnent à cette expression, et que nous y donnons depuis la révolution. Hadley, qui écrit *ourzee*, rend ce mot par celui de *pétition*.

me prendre pour me mener voir la mosquée de cette ville. Comme le temps était frais, nous préférâmes d'aller à cheval; mais nous nous fîmes suivre par les éléphans. Nous eûmes à traverser le quartier le plus peuplé et le plus fréquenté de Benarès, et sans contredit le plus singulier que j'aie jamais vu. Les rues en sont si étroites, que j'eus beaucoup de peine à empêcher mon cheval de se heurter contre les murs. Les maisons sont bâties en pierres de taille, ont des toits en terrasse, et se touchent les unes les autres. On en voit qui ont jusqu'à six étages. Elles sont peintes d'une manière bizarre, et l'architecture en est tout aussi extraordinaire. Des sculptures qui s'étendent sur une ligne ou bande, et qui ne sont point mal exécutées, séparent chaque étage. Le grand volume des pierres qui composent les murs, et la manière dont elles sont jointes, prouvent que les Hindous sont d'assez bons maçons. Les fenêtres sont très-petites, selon toute apparence, afin d'empêcher les personnes qui logent en face, de voir ce qui se passe dans l'intérieur des appartemens, et pour tenir les maisons fraîches durant les vents chauds. Notre architecture ne convient aucunement au climat de l'Inde. Les fenêtres larges seraient extrêmement incommodes dans ce pays, sans les

tattys (1), qu'on applique facilement à des maisons qui ne sont élevées que d'un étage : mais ce moyen serait impraticable pour celles qui en ont six, et qui sont situées au milieu d'une ville. Il est rare qu'une coutume adoptée généralement ne soit pas d'accord avec la raison. Les Hindous ont des fenêtres plus larges dans leurs maisons de campagne, qu'ils peuvent rafraîchir par des moyens artificiels. Les étages supérieurs n'ayant pas le même avantage, on y réduit le plus qu'il est possible, les ouvertures qui donnent entrée à la lumière et à l'air. Les deux côtés de la rue se rapprochent tellement sur quelques points, qu'on les réunit par des galeries. Plusieurs maisons neuves sont bâties sur un très-beau plan, et toute la ville a une apparence de prospérité que ne dément point la réalité. Benarès est un lieu si saint, que plusieurs radjahs hindous y ont des habitations où leurs vakyls résident, et font au nom de leurs maîtres, les ablutions et les sacrifices requis par leur religion. Le pays qui environne cette ville est très-fertile, et les procès qu'occasionnent les pro-

(1) Ce sont des écrans que composent des treillis de racines d'herbes odorantes. On les place en dehors des fenêtres, et les domestiques jettent constamment de l'eau dessus, ce qui rafraîchit parfaitement l'air.

priétés sont très-nombreux. On compte à Benarès 12,000 maisons de pierre ou de brique, qui ont depuis un jusqu'à six étages. Les maisons de bousillage passent 16,000. Le nombre fixe des habitans s'élève à 582,000, non compris la suite des trois princes et plusieurs étrangers, qui font près de 3000 personnes. Durant les fêtes, le concours des derniers est au-delà de tout calcul. Quant aux Mahométans, il n'y en a pas un sur dix Hindous.

La mosquée, avec ses minarehs, a été édifiée par Aureng-Zeb, qui voulait humilier les naturels de l'Hindoustan. Non seulement elle est construite sur le point de terre le plus élevé et le plus apparent, en ce qu'il est situé près du fleuve, mais les fondemens en ont été jetés dans un terrain sacré, où était un temple hindou, qu'on a démoli pour faire place au temple musulman : la ville sainte fut profanée. La mosquée domine toutes les pagodes, et ce qui est peut-être plus piquant, toutes les terrasses des maisons, sur lesquelles les femmes ont coutume de prendre le frais soir et matin. Les deux minarehs sont d'une forme élégante et si légers qu'il en est un sur lequel il n'est pas sûr de monter. Sur le sommet de l'autre, on jouit d'une vue qui s'étend sur toute la ville, et au loin, sur le pays qui l'en-

vironne; mais je n'ai pas la tête assez forte pour que je me permette de monter si haut. Je ne passai donc pas le toit de l'édifice, d'où je vis toute la ville et le cours du fleuve dans lequel se baignaient des milliers d'habitans. Un petit temple dédié à Mahadeva en porte le trident à une hauteur médiocre, tout près des minarehs, au haut desquels s'élève le croissant, emblème exact de l'état où se trouvaient précédemment les deux religions. La tyrannie semble être la conséquence nécessaire de l'islamisme, dont le premier principe est l'intolérance.

Le nombre des temples érigés en l'honneur des différentes divinités est très-considérable; mais les principaux objets du culte des Hindous sont Vishnou et Mahadeva, ainsi que leurs épouses. Il faut quinze jours pour faire les prières et les offrandes de fruits à chacun d'eux. Le premier jour, le pèlerin se baigne dans le puits sacré de Munkernika, et tous les autres jours dans le Ganges.

Le climat de Bénarès est considéré comme très-sain. Cette ville est située par les 25° 30′ de latitude septentrionale, et vu le voisinage des montagnes du Thibet qui, en hiver, sont couvertes de neige, le froid y est quelquefois assez vif pour occasionner des gelées blanches, et

produire même des glaçons. Les maisons que les Anglais ont à Secrole, sont belles et bien tenues. Elles ne sont point entourées d'arbres, ce qui nuit à l'effet pittoresque; mais dans l'Inde, il faut se soumettre à cet inconvénient, à moins qu'on ne veuille être dévoré par les moustiques. Nos éléphans nous ramenèrent au logis pour l'heure du déjeuner, après quoi, comme le temps était frais, j'allai faire mes visites pour lesquelles j'étais en retard.

M. Hawkins occupe la maison qu'habitait M. Davis, qui dans la révolte passagère de vizir Aly s'y défendit avec une lance, au haut d'un escalier, l'espace d'une heure et demie. J'examinai cet escalier, il est fort étroit, fort roide, et fait en coquille. On tira plusieurs fois sur M. Davis, et on ne put l'atteindre. Un des assaillans en saisit la lance; mais l'Anglais parvint, par un violent effort, à la lui arracher, et le blessa grièvement. Cette défense courageuse, qui donna à la cavalerie campée à Batabar, à environ un mille de Benarès, le temps d'arriver à Secrole, et qui força vizir Aly à se retirer avec sa troupe dans sa résidence du jardin de Madoudoss, sauva l'établissement. Aly se défendit là quelque temps. A la fin, une porte fut forcée; mais il eut encore le bonheur de s'échap-

per, suivi de trois cents hommes. Après avoir tenté vainement d'exciter un soulèvement dans la province d'Aoude, il fut défait par les troupes anglaises, et réduit à se réfugier près du radjah de Jeypour. Les lois de l'hospitalité sont si sacrées dans l'Inde, que, quelque indigné qu'il fût des crimes d'Aly, et quelque flatté qu'il pût être d'obliger le gouvernement anglais, le radjah n'osa point le livrer ouvertement. Il chercha même, lorsque le fugitif eut été remis entre les mains du colonel Collins, à rejeter le blâme sur son ministre, qu'il fit emprisonner quelque temps, pour avoir, dit-il, agi sans son consentement. Enfin il paraît que le radjah ne fut mu par aucun espoir de récompense, ni par aucun autre motif d'intérêt personnel. Il stipula même qu'on respecterait les jours du vizir, et qu'il ne serait point mis aux fers.

C'est peut-être une particularité digne de remarque, qu'Aly ait traversé, en état de captivité, la ville de Benarès, un an, jour pour jour, après qu'il eut massacré M. Cherry et ses compagnons (1). Il a tenté encore une fois de se sauver, ce qui n'a fait que rendre plus rigoureux son

(1) Nous regrettons que notre voyageur ne donne pas les détails de cet assassinat. (*Note du traducteur.*)

emprisonnement. Son caractère féroce et dépravé, qu'il a signalé de bonne heure, et les crimes qu'il a commis, justifient toutes les mesures de sûreté et même de rigueur qu'on a prises à son égard (1). Il résulte de l'information faite

(1) Vizir-Aly était monté, de l'agrément de la Compagnie même, sur le musnud d'Aoude, à la mort d'Azoph-ed-Doulah, dont il passait pour être le fils aîné. Il paraît que le jeune prince s'indigna de la dépendance où le tenaient les Anglais, et qu'il entretint une correspondance, contraire à leurs intérêts, avec Zéman-Chah, souverain des Afghans. En conséquence, on résolut de le détrôner. On prétendit qu'il était enfant supposé, et que son véritable père était un *fraush,* c'est-à-dire un balayeur, qui l'avait vendu au nabab. S'il faut en croire les témoins qui ont été produits dans cette monstrueuse affaire, Azoph-ed-Doulah aurait acheté des femmes grosses et les aurait fait entrer dans son zenanah, où elles auraient accouché; et il y serait né de la sorte un assez grand nombre d'enfans, dont il aurait été réputé le père. Quoi qu'il en soit, vizir Aly avait été reconnu par ce qu'il y avait de plus respectable à Laknau, et notamment par la Begum, veuve de Choudjah-ed-Doulah, et mère d'Azoph-ed-Doulah. La Compagnie avait peut-être le droit de lui faire la guerre, et non celui de le destituer comme un de ses officiers. Le gouverneur-général, sir John-Shore, qui bientôt après fut créé lord Teignmouth, prétendit que les naturels de l'Inde considéraient le royaume d'Aoude comme un don que les Anglais avaient fait à Choudjah-ed-Doulah, et comme un fief dont la suzeraineté leur appartenait. Il

de la manière la plus scrupuleuse, par sir John Shore, qu'il n'était point fils d'Azoph-ed-Doulah; et sa pension annuelle d'un lak et demi de roupies était plus que suffisante pour le faire vivre avec éclat. La Kutluc-Begum et son fils, n'en ont pas autant. En conséquence, vizir Aly n'avait point de juste plainte à former; mais il était humilié de se voir réduit à une condition privée. Lorsqu'il était sur le musnud d'Aoude, il avait distribué beaucoup d'argent aux troupes, et il croyait avoir parmi elles un grand nombre de partisans. La parcimonie de Saadet Aly-Khan, son successeur, n'étant pas propre à lui faire des amis (1), vizir Aly espéra recouvrer

est inutile de démontrer l'absurdité d'une telle prétention. Voyez l'*Annual asiatic Register*, pour l'année 1799. (*Note du traducteur.*)

(1) Tous les enfans d'Azoph-ed-Doulah ayant été déclarés supposés, Saadet-Aly-Khan, frère de ce prince, fut placé sur le musnud. La Compagnie conclut avec lui un traité par lequel le subside de 5,677,638 roupies sicca, que le nabab d'Aoude lui payait précédemment, fut augmenté de 1,922,362 roupies *. Elle stipula aussi le paiement de plusieurs autres sommes, et la remise de la forteresse d'Allahabad, pour les réparations et augmenta-

* Total, 7,600,000 roupies, probablement à 2 liv. 8 s. chacune.

l'autorité à la faveur des troubles qu'il pourrait exciter. Assuré de ne pouvoir accomplir son dessein qu'après avoir exterminé les Anglais, il voulut, pour les expulser de l'Orient, former une ligue des princes mahométans. Les pièces qu'on a trouvées dans le jardin de Madoudoss, ont démontré que la tentative ne fut point sans succès. Mirza Djemma, fils de Djihan Bakht et Shems-ed-Doulah, frère du nabab de Dacca, furent impliqués dans cette affaire, ce qui prouve que nous ne devons compter nullement sur l'attachement ou la reconnaissance des princes musulmans (1).

On a supposé que le massacre fait à Benarès a été le résultat de l'accès de rage que vizir-

tions de laquelle le nabab s'engagea à lui payer 8 laks de roupies. Elle en exigea aussi 12 autres laks pour indemnité des dépenses considérables que, dit-elle, elle avait faites dans le dessein de le placer sur le trône. Il n'est donc pas étonnant que Saadet-Aly-Khan ait été forcé de pousser loin l'économie. On verra que d'autres concessions lui ont été arrachées ensuite. *Annual asiatic Register*, 1799. (*Note du traducteur.*)

(1) J'ai donné dans l'Appendix, sous le n°. I, l'extrait d'une lettre dont copie fut trouvée dans les papiers de Vizir-Aly, et que Shems-ed-Doulah avait adressée à Zéman-Chah, pour le conjurer de se mettre à la tête de la ligue et de délivrer les Musulmans de l'Inde.

Aly avait éprouvé lorsqu'il avait vu qu'il allait être conduit à Calcutta, et que sa fureur contre M. Cherry fut produite par l'habileté avec laquelle ce dernier avait concerté le voyage de Saadet-Aly, lorsque sir John Shore l'eut invité à se placer sur le musnud, voyage dont la famille même de celui qui le fit ne fut instruite que lorsqu'il fut parvenu à sa destination. Je conçois facilement que cela peut l'avoir extrêmement irrité contre M. Cherry; mais il est évident qu'il avait mûri son projet long-temps avant l'arrivée de l'ordre de le transférer à Calcutta, ordre qui ne fut donné que lorsque le gouvernement eut reçu, à diverses reprises, l'avis que Vizir-Aly méditait quelque forfait. Le nabab Vizir fit à ce sujet, au résident, de fortes représentations, qui furent communiquées à M. Cherry. La plupart des habitans de Benarès les plus respectables confirmèrent les soupçons de son altesse; et le général Erskine fut tellement convaincu de l'existence du danger, qu'il pressa, mais en vain, M. Cherry de poster quelques compagnies de cipayes à Secrole. Enfin, ce fut le 24 décembre 1798 que le lord Wellesley donna l'ordre dont nous venons de parler, et le massacre eut lieu le 14 janvier 1799. Il est évident que ce crime avait été résolu lorsque

les assassins quittèrent le jardin de Madoudoss; car, conformément à une superstition commune parmi les Musulmans, ils avaient emporté leurs linceuls, qui avaient été trempés dans le puits sacré de la Mecque.

Etant allé chez M. Neave, j'y trouvai Babou Dhyp Narrain, qui venait m'inviter, au nom d'Oudit Narrain, radjah de Benarès, son frère, à me rendre à Ramnagore, et je promis d'y aller déjeuner le lendemain matin. Babou Dhyp Narrain est un très-beau jeune homme, qui n'a que onze ans, et qui, par sa stature, paraît en avoir seize. Il me présenta un nazer de cinq mohurs d'or. Chemin faisant, pour aller dîner chez M. Barton, je rencontrai un grand nombre de domestiques de Mirza Shigofta Bakht, qui portaient vingt-et-un habits d'honneur. Celui qui était à la tête du cortége me dit que son altesse m'envoyait sa bénédiction et quelques mets. Je fis mes remercimens, et remis aux porteurs un mohur d'or, puis je donnai à mes gens les mets, qui consistaient en pilaus, en carrys, etc.

La place de collecteur de Benarès, qu'occupait M. Barton, est une des plus lucratives du Bengale. Quoique les juges aient le pas sur les collecteurs, ceux-ci jouissent d'émolumens bien

plus considérables; et lorsqu'ils sont promus aux premiers offices, ils perdent par leur avancement. Le service de la Compagnie est toujours très-avantageux, quoiqu'il le soit moins à présent qu'autrefois. Un jeune homme peut s'entretenir avec ses appointemens, du moment où il met le pied dans l'Inde, et il est assuré d'obtenir à la suite un poste lucratif.

12 *mars*. Je partis à six heures du matin, accompagné de M. Neave et de M. Salt, pour aller rendre visite au radjah. Nous étions à cheval, et pour éviter de traverser la ville, nous fîmes un petit circuit. Notre course fut d'environ six milles. Le château de Ramnagore est situé sur la rive gauche du fleuve, que nous passâmes dans un bateau qui nous attendait par ordre du prince. Nous renvoyâmes nos chevaux à Secrole, et nous trouvâmes au bord de l'eau les éléphans et les palanquins du radjah, qui nous portèrent jusqu'au jardin de son habitation, c'est-à-dire l'espace d'un mille. Comme la santé d'Oudit-Narrain ne lui permettait pas encore de nous accompagner, il chargea son frère de nous faire les honneurs. Le jardin est carré et dessiné entièrement dans le genre hollandais, c'est-à-dire qu'il présente de longues allées plantées d'arbres, ainsi que des haies palissadées et

des compartimens de forme régulière, où sont des fleurs. A l'extrémité méridionale s'élève un grand et bel édifice de pierre, qui consiste en plusieurs virandahs, soutenus par des colonnes aussi de pierre, et accompagnés de petites chambres sur les côtés. Le tout était peint de différentes couleurs qui produisaient un effet agréable. Du haut de la terrasse on jouit d'une belle vue, dont le jardin forme le premier plan. Au-delà coule le fleuve, qui s'élargit et décrit une grande courbe, et sur la rive supérieure duquel s'élève la ville de Benarès. A l'opposite de la maison est une porte qui conduit au réservoir, et à chacun des angles du jardin, il y a un beau pavillon de forme ronde, et surmonté d'un dôme qui s'élève au-dessus du mur, quoique celui-ci soit fort haut. Le radjah s'y retire souvent avec ses femmes, et nous vîmes plusieurs escarpolettes et d'autres passe-temps particuliers aux oisifs Orientaux. Aussitôt qu'on a franchi le seuil de la porte, on trouve le réservoir ou bassin, qui est un des plus beaux que j'aie vus. Il est très-large, et l'on y descend par des escaliers qui vont jusqu'au fond. Sur la droite, il y a un grand bâtiment, qui ne manque pas d'élégance. Cet édifice est de plain-pied avec la surface de l'eau, et il ne s'élève pas au-dessus

du revêtement du bassin. C'est un bain pour les femmes, qui ne peuvent y être vues du dehors. Aux deux coins sont des tours surmontées de dômes semblables à ceux des pavillons du jardin, ce qui rend les angles uniformes. Du troisième côté, est un petit temple hindou, bâti en pierre et d'une structure élégante. La base en est carrée; mais la partie supérieure est aussi terminée par un dôme. Les murs, à l'extérieur, sont divisés en petits compartimens, d'environ deux pieds carrés. Chacun de ces compartimens sert de niche à une petite divinité, parfaitement sculptée. On entre dans le temple par trois portes, dont les moulures, ainsi que celles d'une fausse porte, qui est figurée dans le mur, sont exécutées avec beaucoup de délicatesse. L'intérieur est orné à peu près de la même manière, excepté que dans le mur où est figurée la fausse porte, il y a une niche pour une statue de Lachmy. Au centre, il devait y en avoir une de Mahadeva, à qui le temple était dédié. Le quatrième côté, qui fait face au jardin, est vide. Par malheur, ces beaux édifices n'ont jamais été terminés. Ils furent laissés dans l'état où ils se trouvent, par Cheyt Sing, lorsqu'il s'enfuit de Benarès. La superstition a empêché son successeur d'y faire travailler; car il aurait cru attirer sur

sa tête les mêmes infortunes. Cheyt Sing vit encore. Il réside dans le pays des Mahrattes, où il possède un petit jaghire. Il a épousé une danseuse, et est tombé dans la débauche et le mépris. Il n'a point d'enfans. Son parent le plus proche est le radjah actuel, qui est son petit-neveu, et est petit-fils de Belvount Sing, qui a construit la forteresse de Ramnagore.

Voyant que notre jeune conducteur s'ennuyait extrêmement de la promenade que nous lui faisions faire, nous l'invitâmes à se retirer. Il retourna au château, tandis que nous nous rendîmes vers la tente de son frère, qui était dressée sur le bord du bassin, et où l'on avait servi un déjeuner. Nos alimens étant censés immondes, il aurait été contraire à sa religion que le jeune prince nous tînt compagnie pendant le repas. Je m'amusai à voir les jeux d'un bouffon, qui imitait parfaitement le langage et les manières des nations et tribus diverses de l'Inde. Ses travestissemens étaient si prompts qu'il était difficile de croire que ce fût toujours le même homme. Je lui fis présent d'un mohur, et il se retira fort content.

Une petite ville, consistant en deux rues fort larges, qui se coupent à angles droits, et dont les maisons sont bâties sur un même plan,

tient au fort de Ramnagore. Ces rues offriraient un très-bel aspect, sans les tattys qui cachent entièrement les façades. A l'extrémité de la plus large est la porte du château. Après avoir passé cette porte, nous nous vîmes dans une cour autour de laquelle sont les écuries et les étables. Le palais forme un des côtés d'une seconde cour. Il paraît être en bon état. Les murs en sont blanchis, et les volets, ou persiennes, sont peints en vert. A la porte, je trouvai notre jeune conducteur. Je montai avec lui l'escalier, au haut duquel je fus reçu par le radjah. Là, le prince me présenta un grand nazer de mohurs d'or, que je n'acceptai point, mais que je touchai, après quoi je portai ma main à ma tête. J'embrassai trois fois le radjah, qui me mena ensuite vers le siége principal, dans son divan Khaneh, et qui se plaça à ma droite. M. Neave s'assit à ma gauche. Toute la cour était réunie et l'on avait rassemblé environ cinquante bayadères de toute espèce et de tout âge. Oudit-Narrain me présenta son second frère, qui n'avait point encore de nom, mais qui devait en recevoir un au mariage de Babou Dhyp Narrain, dont la célébration devait se faire dans le cours de l'année. Le radjah est fort gros. Il n'avait point bon visage, et l'on supposait que son

mal était peu séant pour un brahmine et pour un homme marié. En conséquence, je ne lui demandai point des nouvelles de sa santé. Il avait près de lui trois médecins mahométans, les Hindous ne se servant pas des nôtres, je ne sais pourquoi. Le divan Khaneh était fort petit. La maison du jardin aurait mieux convenu, et sans doute j'aurais été reçu là, si la santé du prince lui avait permis de s'y transporter. La salle était peinte en vert. Une file de lustres de même couleur descendait du plafond, et d'autres étaient portés par des bras attachés aux murs, sur lesquels on remarquait des estampes anglaises, mises sous verre. Comme les jeux des bayadères attiraient toute notre attention, nous causâmes peu. Je m'amusai beaucoup à les entendre chanter *Marlborough*. Quelques-uns des airs persans étaient fort agréables.

La foule occasionnant une chaleur insupportable, je demandai de voir quelques-unes des pièces qui donnaient sur le fleuve, et je priai le radjah de ne point se déranger. Ses frères m'accompagnèrent. Les salles étaient petites, mais bien décorées, et les murs étaient couverts d'un enduit formé par une couche de talc réduit en poudre, ce qui leur donnait l'air d'être argentés. Le fleuve baigne les murs d'un petit temple de

Mahadeva, qui est joint au palais, et construit de pierre rouge. Le radjah, qui est dans l'abondance, puisqu'il jouit d'un revenu annuel de plus de quatre laks de roupies, fait des augmentations très-considérables à ce palais, qui lui plaît extrêmement, et dont la situation est très-agréable. Le prince n'a point à se mêler du zemindary (1) de Benarès; mais la Compagnie lui fait un traitement. Il n'a point d'enfans, et il semble fort attaché à ses frères, l'un desquels lui succédera probablement. Nous retournâmes au divan Khaneh, et voyant que le radjah était fatigué, je fis entendre que je désirais de me retirer. On me présenta vingt corbeilles de shalls, de khinkaubs (2), et un écrin de joyaux. On offrit à M. Neave neuf corbeilles remplies des choses que j'ai nommées d'abord, et cinq à M. Salt. Nous acceptâmes chacun deux shalls de la valeur d'environ vingt roupies, et nous refusâmes le reste. Après la cérémonie de l'attar, nous prîmes congé. Le frère du radjah nous accompagna jusqu'à la porte extérieure, où nous trouvâmes les palanquins du prince, qui nous conduisirent à

(1) Le district ou l'arrondissement d'un zemindar. (*Note du traducteur.*)

(2) Etoffes de soie, brodées en or.

la rive du fleuve; puis nous entrâmes dans un de ses bateaux, qui rama du côté de Benarès. Parvenus à un gaut, situé au-dessus de la ville, nous mîmes à terre M. Neave, que son carrosse attendait. M. Barton avait promis de m'en envoyer un autre plus bas, à un endroit où je désirais d'aller par eau, pour jouir de l'aspect de Benarès. Le fleuve forme là une très-belle nappe d'environ quatre milles de longueur. Du côté extérieur de la courbe qu'il décrit, et qui est constamment le plus élevé, est située la ville sainte (Benarès). Les édifices viennent jusqu'au bord de l'eau; et la rive opposée étant, comme à l'ordinaire, extrêmement plane, on peut saisir tout l'ensemble en même temps. En traversant les rues de Benarès, ou même en contemplant cette ville du haut des minarehs, je n'aurais pu me former une idée de la beauté dont elle est. D'innombrables pagodes de toute forme et de toute grandeur s'élèvent sur la rive du Ganges, et même empiétent sur le lit de ce fleuve. Construites uniformément de pierre, et de la façon la plus solide, elles résistent aux torrens qui, dans les temps des pluies, viennent se heurter contre elles. Il y en a de peintes et d'autres de dorées. Elles ont toutes des dômes, que surmonte souvent le trident de Mahadeva. On a

fait dans la rive du Ganges un grand nombre d'escaliers, pour faciliter les ablutions. Partout où les maisons s'approchent de cette rive, il faut qu'elles s'élèvent à trente pieds de hauteur, avant de pouvoir atteindre au niveau de la rue, qui est au-dessus. Elles sont bâties en pierre de taille fort large; et le contraste que ces masses élevées et solides font avec les dômes légers des pagodes, réunit l'agrément à la singularité. Parfois, des arbres couronnent les murs; et les milliers d'Hindous que l'on voit constamment ou se baigner dans le fleuve, ou y laver du linge, n'ajoutent pas médiocrement à l'agrément de cette scène extraordinaire. Aucun des dessins que j'avais vus, ne m'en avait donné la moindre idée. La terre est d'une valeur prodigieuse; car plus elle s'approche du fleuve, plus elle est sainte. De pieux Hindous regardent comme une œuvre des plus méritoires de faire des gauts dans la rive du Ganges, ou d'élever des temples sur ses bords. Souvent la mort fait cesser la construction d'une pagode. L'héritier, tant par superstition que parce que le mérite de la bonne œuvre appartiendrait à celui qui l'a commencée, ne fait point achever l'édifice.

Arrivé à Radje-Gaut, je ne vis point de carrosse. Jugeant que celui qu'on m'avait promis

pourrait être sur la hauteur, je m'avançai vers ce point, après avoir congédié le bateau. Mon hercarrah marchait devant, et je supposais qu'il savait où était la voiture. Ignorant la langue du pays, je ne lui fis aucune question; et M. Salt était dans le même cas que moi. Après avoir marché long-temps dans les rues étroites de Benarès, étouffé par la poussière, et accablé par la chaleur, je me sentis hors d'état d'aller plus loin, et je m'arrêtai, dans un cimetière musulman, à l'ombre de hauts tamariniers. J'envoyai mon hercarrah porter à M. Neave une note où je le priais de me tirer de la position où j'étais. Bientôt nous fûmes environnés d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfans qui nous examinèrent de très-près, et qui probablement s'étonnaient de nous trouver là. Cependant ils ne nous importunèrent aucunement; ils ne nous demandèrent rien; et M. Salt s'amusa à les dessiner, ce qui parut ne pas leur plaire infiniment. A la fin, il nous arriva deux palanquins, envoyés par M. Neave, chez qui nous fûmes conduits; et nous rîmes beaucoup du contraste qu'il y avait entre aller en cérémonie faire visite à des princes, et être obligé de marcher à l'ardeur d'un soleil, dont les rayons tombaient verticalement sur nous.

M. Neave me fit présent d'un morceau d'une pierre tombée du ciel, dans la province de Benarès, pendant l'apparition d'un météore. Le fait est rapporté dans l'*appendix* (1). Je ferai remarquer seulement que nulle autre part on ne trouve une pierre de la même espèce, et que ce fut parce qu'on n'en voit point dans les environs, que ceux qui la ramassèrent y firent attention. Le lord Wellesley a un autre morceau de cette même pierre.

13 *mars.* Je déjeunai de bonne heure avec M. Neave, puis je tins un lever ou un dorbar pour ceux des habitans à qui leur rang permettait de s'asseoir en ma présence. Plusieurs *shroffs* ou courtiers, qui parurent les premiers, me montrèrent des échantillons de leurs étoffes de soie et d'or, les plus belles et les plus riches, ainsi que de leurs gazes brodées. On m'a assuré qu'il s'en fabriquait plus à Benarès qu'en aucune partie de l'Inde, et que non seulement on les employait dans l'Orient pour les habits de cérémonie, mais qu'on en envoyait en quantité en Europe. Un banquier me procura un mohur au zodiaque. Les monnaies de cette sorte sont ac-

(1) Voyez l'*appendix*, n°. II.

tuellement si rares, qu'il est presque impossible d'en avoir une suite complète (1).

Tout cela se passa avant l'heure que les princes avaient fixée pour me faire l'honneur d'assister à mon dorbar. Ils ne sont point amis. Comme ils se disputent la préséance, l'un étant l'aîné, et l'autre étant d'extraction royale du côté de sa mère ainsi que du côté de son père, ils n'aiment point à se trouver ensemble. En conséquence, chacun d'eux attendit dans un jardin différent, que je lui eusse fait dire que j'étais prêt à le recevoir. Mirza Khorum, qui parut le premier, avait un assez beau souhouarry. Il entra dans la ville sur son éléphant, et reçut aussitôt une salve royale, ou plutôt doublement royale; car par une méprise étrange, les artilleurs croyant que les deux princes étaient arrivés en même temps, tirèrent quarante-deux coups de canon. Mirza Khorum était dans son palanquin de cérémonie lorsqu'il arriva à la maison où je logeais. Ma garde de cipayes lui présenta les armes, et je le reçus au pied de l'escalier. Le prince ayant daigné m'embrasser, je lui présentai un nazer de treize mohurs d'or. Je le conduisis ensuite vers son siége, et le plaçai à ma droite.

(1) Voyez l'*appendix*, n°. III.

L'entretien ne fut point intéressant, Mirza Khorum s'étant borné à me demander des nouvelles de ma santé, tant en son nom qu'au nom de la Begum sa mère. Je le priai de me faire l'honneur d'accepter une paire de pistolets à deux coups, qui étaient richement incrustés en or. Il y consentit sans aucune difficulté. Lorsqu'il eut annoncé qu'il désirait de se retirer, on lui présenta l'attar et le bétel. Il fut reconduit de la même manière à son palanquin, et reçut les mêmes honneurs militaires qu'à son arrivée. Les artilleurs, qui vinrent ensuite demander la permission de se retirer, nous apprirent ainsi la méprise qu'ils avaient faite. Nous fûmes fort inquiets; car nous craignions que l'autre prince ne vînt avant qu'on eût pu se procurer de la poudre. En conséquence, je lui envoyai un messager pour lui dire ce qui était arrivé, et le prier d'attendre un peu. Il eût regardé comme l'insulte la plus cruelle, de ne pas recevoir les mêmes témoignages de considération que ceux qu'on avait donnés à son frère.

Tout étant prêt, son altesse parut avec un souhouarry, qui faisait voir clairement quelle est la différence entre un revenu de 11,000 roupies par mois, et un de 4,000. Cependant son palanquin était aussi garni de drap d'or. Je l'a-

bordai au bas de l'escalier, et lui présentai un nazer de onze mohurs d'or, tandis que la salve se faisait entendre. Le prince était accompagné d'un homme qu'il me dit être son instituteur, et pour lequel il me demanda un siége, ce que j'accordai. Une telle marque de considération de la part d'un personnage si orgueilleux, prouve combien les Musulmans respectent ceux dont ils ont reçu leur éducation. Je donnai au prince un houkah (1) d'argent, et m'informai des planches d'airain. Elles furent mises à mes pieds. J'aurais désiré de les garder; mais M. Neave avait résolu de se les approprier, ce à quoi il parvint. Elles ont deux pieds carrés et sont couvertes de caractères sanskrits. Un grand anneau, fait en forme de bague, et sur le sceau duquel la déesse Lachmy est gravée, les unit. M. Wildford, antiquaire dont les recherches ont fait honneur au nom anglais, m'a assuré qu'un acte portant une concession de terres, comme celui qui a été trouvé à Monghyr, et à peu près de la même époque, est gravé sur ces planches.

Le prince me pria d'accepter une vieille épée, qu'il me dit avoir appartenu à un de ses ancêtres, à Ferrochsere, qui nous est connu

(1) Pipe à la persanne. (*Note du traducteur.*)

pour avoir, étant empereur, donné à la Compagnie des Indes sa première chartre de commerce. J'ai cependant quelque doute au sujet de cette épée; car la lame n'en est pas assez belle pour avoir appartenu à un souverain si magnifique. La poignée est de cuivre doré, et le fourreau de velours vert. Le prince me la mit entre les mains, et à sa demande je posai dessus deux mohurs d'or, qu'il prit. Ce fut en vain que je demandai l'explication de cette formalité. Probablement elle provient d'une superstition semblable à celle qui règne en Angleterre, de ne recevoir en don aucun instrument aigu ou tranchant sans donner quelque chose en retour. Son altesse se retira avec le même cérémonial que son frère, et reçut aussi les honneurs militaires. C'était une grande politesse qu'elle m'avait faite de me rendre ma visite, et j'en fus d'autant plus flatté, qu'elle avait agi de son propre mouvement. Je reçus ensuite le grand-oncle et le frère du radjah de Benarès, ainsi que les vakyls des états Mahrattes, et un grand nombre de naturels de distinction, parmi lesquels était un joli enfant, fils de Gholam Mohammed, le célèbre chef des Rohillahs (1). Cet enfant demeure à

(1) Voyez le *Précis historique sur les Rohillahs*, par G. Forster, et continué par M. Langlès. *Voyage de*

Benarès avec sa mère. Lorsque je me sentis fatigué, je congédiai poliment la compagnie en faisant venir l'attar et le bétel, que je distribuai selon l'ordre des rangs. La plus grande politesse qu'on puisse faire est, pour qu'on en prenne à volonté, de les présenter à celui qui fait la visite. Les princes en agirent ainsi avec moi, et en conséquence j'en fis autant à leur égard. Le second degré de civilité est de donner de sa propre main ces deux choses. Ceux qui n'ont pas le droit de recevoir l'attar, ont plus ou moins de bétel, qu'on leur remet soi-même ou qu'on leur fait remettre par les personnes de sa suite. Comme c'était son indisposition qui avait empêché le radjah de Benarès de me rendre ma visite, je lui envoyai une belle montre d'or par son frère, à qui j'en remis une aussi pour lui-même. Il n'en avait point encore, et jamais je n'ai vu une joie plus vive que le fut la sienne, lorsqu'il reçut ce présent.

Mon audience ne finit qu'à une heure après midi. J'étais prié à dîner chez M. Neave, près de qui je fis un effort pour obtenir les tables sanskrites. J'échouai, quoiqu'il reconnût que le prince me les avait originairement destinées.

Forster, tome III, pag. 87 et suivantes, et la note de la page 128 du présent volume. (*Note du traducteur.*)

16 *Mars.* Dans la matinée de ce jour, je pris congé de mon hôte, le général Deare, qui avait eu pour moi toutes les attentions imaginables. Il me promit qu'à mon retour, il me verrait à Tchounar, qui est proprement son quartier-général, et que de là il me conduirait jusqu'à Secrole. Je partis à neuf heures, accompagné de M. Salt. La première partie de la nuit fut étouffante ; mais insensiblement l'air se rafraîchit, au point que je fus forcé de faire usage de toutes mes couvertures. A cinq heures du matin, j'arrivai chez M. Deane, dont la maison se trouve à un mille de Jouanpore. Il était levé, et sur-le-champ nous montâmes en voiture pour aller voir la ville. Elle est située sur la rivière de Goumty qui, comme le Méandre des anciens, est ainsi nommée, à cause de son cours sinueux. Le château, qui est construit sur une éminence, imprime le respect par ses ruines. Nous longeâmes le côté opposé de la rivière, entre des tombeaux et des mosquées en ruine aussi, et qui font juger de la magnificence des anciens maîtres du pays. Un faubourg, composé de huttes d'argile, conduit à un vaste seray (1), construit avec des matériaux du même genre. Nous pas-

(1) Espèce d'hôtellerie.

sâmes un pont d'une étendue considérable, et divisé en deux parties, l'une desquelles a dix arches, et coupe tout le lit de la rivière, durant la sécheresse. Les deux parties réunies embrassent tout le volume des eaux durant le temps des pluies. On dit que ce pont fut construit par ordre de l'empereur Akbar, l'an 972, et, selon la légende, à l'occasion suivante : « Akbar marchant contre un soubahdar (1) rebelle, appelé Aly-Kouly-Khan, arriva à Jouanpore. Faisant une excursion sur la rivière, il vit une femme qui pleurait, et il lui en demanda la cause. Cette femme lui répondit qu'elle était veuve, qu'elle habitait de l'autre côté de l'eau et qu'elle désirait de retourner chez elle, mais qu'elle manquait d'argent pour payer le batelier. L'empereur, touché de ce récit, donna sur-le-champ à Monim Khan Khanan, l'ordre de faire construire là un pont, qui fut achevé en trois ans, sous la direction de Fahim, et qui coûta trente laks de roupies ». Tel est le compte que rend un historien national. Je ferai remarquer seulement que la dépense est énorme, vu que les ornemens n'ont pu être fort coûteux, et que le

(2) Le gouverneur d'un soubah ou d'une grande province. (*Note du traducteur.*)

lit de la rivière est si étroit durant la sécheresse, qu'il n'a pas dû être difficile de faire les fondations. Toutefois, Fahim, qui était esclave de Monim Khan Khanan, était un habile architecte. Les torrens ont une grande impétuosité dans le temps des pluies, et la crue de la rivière est telle alors, que les eaux recouvrent complétement la chaussée du pont. Cependant il dure depuis environ trois cents ans. C'est sans contredit un grand ouvrage pour l'Asie, et les habitans le considèrent comme une des merveilles de l'Inde. Le dessin que M. Hodges en a donné paraît avoir été fait de mémoire. De l'un des côtés du pont se trouvent un jardin et une maison en ruine, qui appartiennent au nabab d'Aoude. Nous traversâmes une misérable bourgade, et longeâmes les murs du château, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une porte, ornée d'ouvrages en mosaïque, composée de tuiles vernissées et de couleurs diverses. Cette porte doit avoir été fort belle. Les cours sont très-vastes, et les virandahs construits au haut des murs, procurent une vue très-agréable, surtout du côté de la rivière et du pont, au-delà desquels sont les ruines de différens tombeaux qui élèvent encore leurs dômes entre des palmiers et des tamariniers. Le pays est en grande culture

et parfaitement boisé. Les murs du fort sont de pierre de taille, et l'intérieur sert de retraite à des débiteurs. M. Deane, avec un zèle qui fait honneur à son goût, a demandé la permission de rétablir le tout, et il l'a obtenue.

Nous visitâmes ensuite une mosquée qui tombe en ruine. Nous entrâmes dans un vaste carré, formé de trois côtés par deux galeries de pierre, élevées l'une au-dessus de l'autre. Celle du bas a des piliers carrés, du diamètre de trois pieds, et d'un ordre d'architecture singulier. Ceux d'en haut sont du même ordre, mais ronds. L'une et l'autre galerie forment des appartemens que séparent des murs de pierre noire, richement sculptée. Les parquets et les plafonds sont composés de grands blocs de pierre, dont plusieurs sont tombés et ont par leur chute avancé la ruine de cet édifice, qui sans contredit a été magnifique. Le quatrième côté fait face à l'entrée, et consiste en la mosquée même, qui a deux tours et deux dômes élevés. La façade n'a qu'un étage, et elle présente des piliers carrés une fois plus hauts que ceux de la colonnade. Nous visitâmes ensuite une autre mosquée qui ressemble entièrement à la précédente, excepté cependant qu'elle est en meilleur état. Le gouvernement s'était proposé de

la réparer entièrement. Les faquirs et une vieille femme s'y opposèrent, en protestant qu'ils périraient plutôt que d'y laisser porter la main. On aurait pu vaincre l'opposition en confiant la direction de l'entreprise à un prêtre musulman qui, moyennant une rétribution, aurait déclaré que c'était une œuvre pie. Le projet est abandonné. Nous remarquâmes plusieurs ruines de palais et d'autres restes, qui donnent une grande idée de la magnificence des édifices dont ils faisaient partie. La ville de Jouanpore fut conquise en l'année 1465, par sultan Batoli. Auparavant c'était la résidence de princes indépendans, dont la lignée s'est éteinte en 1492. Sultan Secunder l'habita ensuite quelque temps. Ackbar l'honora aussi de sa présence, et comme nous venons de le dire, il en fit construire le pont. Jouanpore a depuis décliné par degrés. Toutefois cette ville, dont la plupart des habitans sont mahométans, est devenue fameuse, dans ces derniers temps, comme étant la résidence d'une tribu d'Hindous qui avaient coutume d'exposer les enfans du sexe féminin. On trouve, dans le quatrième volume des *Recherches asiatiques*, le compte exact et détaillé des mesures que le gouvernement a prises pour anéantir cet usage. Elles ont été suivies d'un

plein succès. Jouanpore est située dans le district de Benarès, et, en conséquence, elle est tombée en notre puissance en même temps. Il y a, entre la ville et l'habitation de M. Deave, une nellah que, dans le temps des pluies, on ne peut passer qu'en bateau. Les criminels faisaient des briques pour la construction d'un pont qui sera très-utile, puisqu'il se trouvera sur la route de Benarès à Lacknau. Nous retournâmes pour l'heure du déjeuner.

18 *mars*. Les vents chauds qui, la veille, nous avaient retenu à la maison tout le reste du jour, nous y retinrent encore toute la matinée du 18. Je partis à quatre heures après midi, laissant en arrière M. Salt, qui devait prendre mes porteurs après un intervalle de six heures. La chaleur et la poussière étaient très-incommodes ; mais l'une et l'autre cessèrent lorsque le soleil fut couché, le vent étant tombé en même temps. Les ruines des tombeaux et des mosquées sont aussi nombreuses de l'autre côté de Jouanpore qu'au-delà de Benarès. Il y en a où l'on remarque de belles incrustations de tuiles enduites d'un vernis de couleur. Le pays était légèrement ondulé, et de temps à autre on voyait serpenter la goumty. Les plantations de manguiers étaient toujours nombreu-

ses. Les *Ryots* (1) étaient à l'ouvrage dans la campagne ; les uns moissonnaient, les autres puisaient de l'eau dans les puits qui se trouvent presque dans tous les champs. C'est une chose singulière que dans un pays qui est presque tout sable, et où la chaleur est si forte, il suffise de creuser un peu le sol pour trouver de l'eau. Ordinairement les champs n'ont point de clôture; quelquefois cependant on en voit qui, du côté du chemin, sont bordés d'un rang de figuiers d'Inde. Dans le cours de la nuit, je passai les limites du territoire de la Compagnie, et j'entrai dans celui de son altesse le nabab-vizir.

19 *mars*. Quand je n'en aurais pas été instruit d'avance, j'aurais, en me réveillant, reconnu le changement de domination. Il y avait moins de terres en culture, et plus de plantations de manguiers. Celles-ci s'embellissaient par le voisinage de djengles, où brillait le *butea*. Les singes et les perroquets étaient en grand nombre ; et détournant mon attention du mauvais état des chemins, ils me faisaient moins regretter d'être forcé d'aller si lentement. Je rencontrai, le matin de bonne heure, un cipaye que le capitaine Delamaine m'envoyait pour me

(1) Ceux qui travaillent à la terre.

conduire à son quartier ; mais, comme il n'avait point de lettre et que je n'entendis point ce qu'il me dit, je me fis porter au prochain relais en ligne directe, laissant ainsi Sultanpore à deux milles sur la droite. Ayant reconnu ma méprise, j'en fus fort mécontent ; mais j'aimai mieux retourner sur mes pas que de voyager durant toute la chaleur du jour. Il était environ une heure après midi, lorsque j'arrivai chez le capitaine Delamaine. Par bonheur il avait soufflé, durant la matinée, un vent d'est très-rafraîchissant. Les vents chauds viennent du nord-ouest, et passent au-dessus des déserts que traverse l'Indus. Les montagnes du Thibet rafraîchissent l'autre vent, beaucoup plus qu'on ne pourrait l'attendre à si peu de distance du tropique du Cancer. Comme nous allions nous mettre à table, M. Salt arriva très-fatigué, la chaleur s'étant accrue considérablement après midi. Le cantonnement de Sultanpore est situé très-agréablement sur une plaine qui borde la Goumty à l'ouest, et qu'une nellah coupe à angles droits. Comme il y a beaucoup de plantations de manguiers, et que la rivière, comme de coutume, a un cours sinueux, l'aspect du pays doit être agréable dans le temps des pluies. Dans la saison où j'y voyageais, la chaleur avait

détruit toute végétation, et la couleur verte était remplacée généralement par la couleur brune. Les casernes du cantonnement contiennent une brigade toute entière; mais la plupart des soldats étaient à l'armée du général Lake, et plusieurs d'entre les autres étaient absens pour prêter main-forte aux *aumildars* (1), les zémindars refusant fréquemment d'acquitter leurs redevances, lorsqu'on ne les y contraint point par la force. La ville est située de l'autre côté de la rivière. A sept heures du soir je me remis en route, laissant encore M. Salt en arrière. Mes porteurs étaient si mauvais qu'ils se trouvaient déjà fatigués avant d'avoir fait la moitié du chemin. En conséquence il était nuit, lorsque nous arrivâmes au relais, et il n'y avait point d'huile. J'en fis acheter à un village voisin, puis je m'endormis. Au bout de quelque temps je me réveillai, sentant que le palanquin n'allait point; et de plus n'entendant aucun bruit, j'ouvris les portières, craignant que mes porteurs n'eussent déserté, chose qui arrive quelquefois, surtout dans les lieux qu'ils peuvent croire fréquentés par des tigres. Je les

(1) Naturels du pays chargés de lever les impôts dans les districts.

trouvai étendus à terre autour du palanquin, et ils me firent entendre, principalement par signes, qu'ils s'étaient égarés et qu'ils avaient envoyé un des *mussaulchis* (1) à la découverte d'une maison. La situation n'était pas agréable. Nous étions au milieu d'un djengle qui n'offrait pas la moindre trace d'un pas d'homme. Pour ajouter à notre embarras, on voyait dans le ciel une lueur jaunâtre que sillonnaient fréquemment des éclairs, suivis de coups de tonnerre, ce qui nous faisait appréhender, avec raison, l'approche d'un nord-ouester. Le pays où nous étions n'est pas toujours exempt des ravages des bêtes féroces, et souvent il est infesté par des brigands. Pour comble de malheur, notre messager revint sans avoir rien découvert. Je crus avoir entendu, du côté opposé, les aboiemens d'un chien joints aux cris des chacals, et j'envoyai de nouveau le mussaulchi à la découverte. Après une heure d'absence, il revint accompagné d'un homme qui avait l'air insolent; mais qui, au moyen d'un beau présent, consentit à nous remettre dans le chemin. Ma situation n'était pas assez rassurante pour que je me livrasse au som-

(1) Porte-flambeaux.

meil. Je veillai donc à la lueur des éclairs qui, par bonheur, s'affaiblirent insensiblement. A trois heures du matin, j'entendis avec plaisir d'autres porteurs, formant le premier relais que M. Paul m'avait envoyé de Lacknau, répondre au cri que les miens venaient de pousser à leur entrée dans un village. Je fus fort surpris de trouver là un paquet de lettres que M. Deane m'avait expédié, après mon départ de Jouanpore. C'étaient les premières nouvelles que je recevais depuis que j'avais quitté l'Angleterre. La joie que j'eus d'apprendre que mon enfant et toute ma famille étaient en bonne santé, remplaça délicieusement les sensations pénibles que les événemens de la nuit avaient produites en moi. Bientôt je m'endormis profondément, et les porteurs étant les meilleurs que j'eusse eus jusqu'alors, nous allâmes très-vite.

20 *mars*. Je me réveillai à six heures du matin. Je vis beaucoup de djengles, des plantations de manguiers et plusieurs villages. Il y avait moins de terres en culture que dans les possessions britanniques. Nous rencontrions souvent des nellahs, sur plusieurs desquelles il y avait des ponts de pierre solidement construits. Le chemin était assez bon. Le nord-ouester, que j'avais craint de voir fondre sur

nous pendant la nuit, avait versé en avant des torrens de pluie qui avaient extrêmement rafraîchi l'air. A neuf heures du matin, j'arrivai à une tente que son altesse le nabab-vizir avait envoyée pour m'abriter durant la chaleur du jour. Je fis une ablution complète et un déjeuner chaud excellent. M. Salt arriva peu de temps après. Nous dînâmes sur-le-champ, et à deux heures nous partîmes pour Lacknau, qui était à soixante milles de distance. Les porteurs allaient bien; et au dernier relais, M. Paul avait placé ses propres gens, qui, avec une rapidité dont je fus surpris, me descendirent à sa maison, le 21 mars, à six heures et demie du matin, un mois juste après mon départ de Calcutta.

CHAPITRE III.

Visite à son altesse SAADET-ALY-KHAN, nabab-vizir d'AOUDE. — Description d'un bain dans l'Orient. — Visite à la Begum, veuve de CHOUDJAH-ED-DOULAH. — Repas donné par SAADET-ALY-KHAN. — Visite à la Begum, veuve d'AZOPH-ED-DOULAH. — Visite au prince SOLEIMAN-SHIKOU. — Maison de plaisance du nabab-vizir. — Voitures tirées par des éléphans. — Visite à ALMAS-ALY-KHAN. — Représentation d'une espèce de comédie. — Sacrifice du chameau. — SAADET-ALY-KHAN tient un dorbar. — Combat d'éléphans. — Célébration du Moharem. — Tombeau d'AZOPH-ED-DOULAH. — Combat entre un tigre et un éléphant. — Siphon. — Le général MARTIN. — Tableau de la magnificence orientale. — Portrait de SAADET-ALY-KHAN. — Remarques.

LE 21 *mars*. Ce jour étant le premier de l'année musulmane, une salve fut faite, par ordre du nabab, à l'apparition de la nouvelle lune, et son altesse envoya des confitures au lieutenant-colonel Scott.

22 *mars*. Je reçus, outre celles de plusieurs autres officiers, les visites des lieutenans-colo-

nels Scott et Marshall, alors commandans du régiment en garnison à Lacknau. M. Ouseley, qui remplit près de son altesse, les fonctions d'aide-de-camp, dîna avec nous. C'était le lendemain que je devais faire visite au nabab-vizir (1). M. Paul avait réglé en partie mon souhouarry, avant mon arrivée. Je louai ensuite tous les gens que nous jugeâmes nécessaires, et qui consistaient en deux *sounteburdas*, en six *hercarrahs*, en un *jemmadar* (2), en six *kismutgars* (3), avec leur chef, et en un aide et six porteurs ordinaires.

23 *mars*. A sept heures du matin, j'allai trouver le lieutenant-colonel Scott. Etant montés sur ses éléphans, nous nous avançâmes vers le palais, qui était situé à l'autre bout de la ville. Le secrétaire de M. Scott et le mien nous suivaient. Nous étions précédés de nos souhouarrys, et nos palanquins nous accompagnaient. En entrant dans la première cour, nous trouvâmes les éléphans de parade avec

(1) Le nabab d'Aoude a le titre de vizir de l'empire moghol, titre qui doit être seulement honorifique. (*Note du traducteur.*)

(2) Domestique qui commande à tous les autres.

(3) Domestiques qui servent à table. Ils sont toujours Musulmans.

leurs houdahs (1), la cavalerie, les chameaux et les chevaux de main, richement caparaçonnés. La seconde cour était remplie de troupes qui nous présentèrent les armes. Comme il était impossible d'aller plus loin sur nos éléphans, nous entrâmes dans nos palanquins, et traversâmes une petite cour, puis une plus grande au fond de laquelle est un palais bâti par le nabab actuel, qui généralement y fait sa résidence. C'est un très-bel édifice qu'entoure un virandah. Nous descendîmes de nos palanquins au pied de l'escalier, et je fus reçu au haut par son altesse, qui m'embrassa comme son égal. A l'instant même il se fit une salve de dix-sept coups de canon. Ensuite nous fûmes conduits dans une salle entièrement meublée à l'européenne, et où l'on avait servi un déjeuner. La plus grande partie de la famille du nabab était là; mais il ne me présenta que son second fils, qui est son général et son premier ministre. Il s'y trouvait aussi deux courtisans qui sont plus

(1) Ce sont des siéges placés sur le dos des éléphans. Ceux dont se servent les naturels du pays sont plats et garnis de coussins. Les Européens emploient au même usage des siéges qui ressemblent au corps d'un phaéton. Fréquemment les princes de l'Inde font mettre sur leurs éléphans des canapés richement ornés en or et en argent.

particulièrement sous la protection des Anglais, et même qui en ont reçu les noms de lord Noudle et de lord Doudle. Mais la personne que je remarquai avec le plus de curiosité, fut Almas Ali-Khan, cet eunuque qu'a rendu si célèbre le tableau pathétique que M. Burke a tracé des maux que ses femmes et ses enfans (1) ont eu à souffrir de la barbarie de M. Hastings, « ce capitaine général en iniquité. » C'est un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui a six pieds de haut, est gros à proportion, et a un air vénérable, quoiqu'il ressemble à une vieille femme. Après tous les vols qu'on lui a faits, on le suppose riche encore d'un demi-million sterling, ce qui ne surprend point, lorsque l'on considère qu'il a été, durant un espace de temps fort long, aumildar ou fermier du revenu de la moitié de la province d'Aoude. Le nabab veille avec soin sur sa succession, parce que, selon les lois de l'Orient, c'est lui qui doit la recueillir. Malgré ses grandes richesses, Almas-Aly-Khan n'est qu'un esclave. Sa raison com-

(1) Ceux qui connaissent l'Orient savent que les eunuques peuvent y avoir un harem, s'y marier même et obtenir le titre de père, au moyen de l'adoption. (*Note du traducteur.*)

mence à s'affaiblir, quoiqu'il ait été un courtisan fort actif.

Le déjeuner se composa de thé, de café, de glaces, de gelées, de confitures, de pâtés à la française, et d'autres mets, les uns chauds, les autres froids. Le nabab, qui rit de cette profusion, nous dit que son cuisinier français avait sans doute cru plutôt préparer un dîner qu'un déjeuner. Le service venait d'Angleterre, et une grande quantité de beaux bassins de cristal en faisaient partie. Le repas fini, je fis entendre que je désirais de me retirer. Aussitôt on m'offrit les présens qui consistaient en vingt corbeilles de shalls, de mousselines, d'étoffes d'or, etc., et en un écrin rempli de joyaux. Il y avait aussi à la porte un éléphant, avec un houdah d'argent, un cheval caparaçonné et un palanquin de cérémonie, garni en étoffe d'or. Je refusai ces dons; mais le nabab insista fortement pour que je les acceptasse. Il me dit qu'il savait très-bien que je pouvais le faire si cela me plaisait, vu qu'étant entièrement indépendant, je ne pouvais être lié par les réglemens de la Compagnie. Tout en admettant le fait, je lui représentai que je ne considérais point comme des dons volontaires, mais comme des tributs exigés de lui, ceux qu'un homme

de son rang faisait à quelqu'un du mien, lorsqu'il en recevait une visite publique. En conséquence, je ne pris que deux shalls que je déclarai avoir à mes yeux la même valeur que le tout. On offrit aussi des présens à MM. Scott et Salt, qui agirent de la même manière que moi.

Son altesse me fit beaucoup rire en me racontant de quelle façon mon arrivée lui avait été annoncée par le courrier qu'elle avait fait placer sur mon chemin, et qui lui avait dit : *Lord Saheb ka bbànja Company ki nawsa Teshrif laia*, ce qui signifie : « Le fils de la sœur « du lord (Wellesley), et le petit-fils de mis-« triss Company est arrivé. » Ces qualifications provenaient de l'idée conçue par les Naturels de l'Inde, que la Compagnie est une vieille femme, et que les gouverneurs généraux sont ses fils. Comme je n'avais point le titre de gouverneur général, et qu'on me rendait des honneurs presque aussi grands que si je l'avais eu, on jugeait probablement que j'étais neveu de celui qui occupait ce poste. Le nabab me reconduisit jusqu'à la première marche de l'escalier, et me présenta l'attar. Je retournai dans mon palanquin.

25 *mars*. M. Ouseley, aide-de-camp de son altesse, m'écrivit une lettre très-polie, pour

m'inviter à lui faire connaître tout ce que je pourrais désirer, afin qu'il pût me le procurer sur-le-champ.

26 *mars*. Le nabab avait choisi la matinée de ce jour pour me rendre ma visite et déjeuner avec moi. M. Scott m'aida à faire les honneurs, et nous servit d'interprète. Son altesse arriva à sept heures. Pendant le déjeuner elle me réitéra fréquemment l'offre de tout ce dont je pourrais avoir besoin. En conséquence je lui demandai la permissiond'user de ses *hummaums* (1); et les ordres nécessaires furent donnés à l'instant. Ensuite je lui témoignai le désir de me servir de deux de ses houdahs d'éléphans; et, avec un empressement égal, elle promit de me les envoyer.

Le général accompagnait son père, et je lui dis que je me proposais de lui rendre sa visite, ce qui parut le flatter beaucoup. Il me pria de considérer sa maison comme la mienne, et de déterminer le jour où j'irais le voir. Je choisis le lendemain matin. Des présens qui, selon la coutume, consistaient, pour chacun des deux princes, en vingt corbeilles de shalls, etc., et en un écrin de joyaux, leur furent offerts, et ils

(1) Ou *hemmams*. Ce sont des salles où l'on prend des bains chauds.

les acceptèrent sans beaucoup de difficultés. Ils partirent, comme ils étaient venus, sur leurs éléphans. Après qu'ils se furent retirés, on reconnut qu'il n'y avait d'enlevé que quelques cuillers d'argent : les gens de son altesse se permettent souvent des larcins plus considérables. M. Scott envoya s'informer en mon nom de la santé du prince Mirza Soleiman Shikou, fils de l'empereur Mogol. Ce prince réside à Lacknau, sous la protection de l'Angleterre, et jouit d'un traitement qui lui procure une grande aisance. Il se donne beaucoup plus d'importance que ses neveux ne font à Benarès; et j'avais lieu de soupçonner que le cérémonial de ma visite ne pourrait être réglé facilement. Cependant tout s'arrangea à notre mutuelle satisfaction, et le 31 fut le jour fixé pour présenter mon nazer.

27 *mars*. J'allai, accompagné de MM. Scott et Salt, déjeuner chez Mirza Mahomet Aly, second fils, premier ministre et général du nabab-vizir. Ce prince habite un palais qui a le nom de Hussein Baug, et est situé sur la Goumty. Attenant à ce palais est un très-beau jardin qu'environnent un mur et une terrasse avec des pavillons. A l'une des extrémités est un belvédère, au-devant duquel il y a une pièce d'eau. Nous fûmes reçus de la manière accoutumée,

et, après le déjeuner, le prince nous offrit les présens que son père nous avait déjà offerts, l'éléphant, le cheval et le palanquin que nous avions vus, ayant été envoyés par son altesse. Je ne pris toujours que les shalls. Le général me conduisit vers un autre point du jardin où il y avait deux chevaux de carrosse. Il me pria de les recevoir comme des témoignages de sa considération ; et il me dit qu'ils ne faisaient point partie du présent de cérémonie qui, comme j'avais pu le remarquer, était complet sans eux. Je fus flatté de son attention, et je l'assurai que je les aurais acceptés avec plaisir, s'ils ne m'étaient absolument inutiles, vu que je n'avais point de carrosse à moi, et que M. Paul avait un grand nombre de voitures et de chevaux. Le prince parut satisfait de mes raisons, et nous nous séparâmes d'une manière très-amicale.

J'allai ensuite au hummaum de son altesse, qu'on avait chauffé pour moi. Il consiste en deux salles qui se trouvent au fond d'un très-beau pavillon construit dans le jardin, et au-devant duquel il y a, comme de coutume, un grand bassin plein d'eau. Ces salles sont échauffées par des tuyaux qui courent sous le parquet. La première a environ vingt pieds carrés,

Trois des côtés ont chacun une fontaine placée dans une niche oblongue, et d'où il sort soit de l'eau chaude, soit de l'eau froide. L'entrée de la salle intérieure est percée dans le quatrième côté. A chaque coin est un pilier d'où partent des arcs qui soutiennent une coupole. Le tout est enduit d'un très-beau tchunam ou stuc blanc, dont les ornemens sont en noir, pour répondre au parquet qui est composé de marbre blanc, sur lequel se dessine une mosaïque rouge et noire. Je me déshabillai complétement dans cette pièce, et m'enveloppai les reins d'une toile rouge. Je passai ensuite dans l'autre salle, où la chaleur était si forte que je fus presque suffoqué en y entrant. Elle était construite de même que la précédente, excepté qu'il y avait sur le devant un bassin élevé de cinq pieds au-dessus du sol, et rempli d'eau chaude, et que sur la droite il y en avait un semblable dans le parquet. Des fontaines jaillissaient au milieu de la salle; et comme l'eau en était moins chaude que le marbre sur lequel j'étais placé, l'effet en était très-agréable. Cette pièce est construite en pierre rouge, et un lambris de porphyre de la même couleur s'élève à hauteur d'appui. Huit hommes, qui avaient le corps d'une teinte peu différente de celle de ce marbre, m'étendirent

sur le parquet, me frottèrent avec la pierre-ponce, me pétrirent la peau de tous les membres, mirent leurs mains dans des sacs de moire, et me frottèrent de nouveau jusqu'à ce que les pores fussent dégagés de tout ce qui pouvait y avoir pénétré d'impur durant mon voyage. Cela fait, on m'enduisit d'une composition d'argile et d'une huile parfumée que son altesse avait envoyées. Tous les vases et ustensiles étaient d'argent, et c'étaient ceux qui lui servaient à elle-même. Mes cheveux furent nettoyés avec une pâte composée de farine et de diverses autres substances. A la fin j'entrai dans un des bassins de marbre; et, après m'y être lavé, j'en sortis, et l'on me jeta sur le corps des étoffes chauffées, dont le tissu était très-fin, et qui étaient bordées en or. Je passai ensuite dans l'autre pièce, où je me préparai à m'exposer au grand air.

L'usage des bains chauds est général dans l'Orient, et autant que je puis en juger, ils sont très-rafraîchissans. Ils donnent à la peau une souplesse et une sensation de fraîcheur à laquelle on ne s'attend point. Ils tiennent les pores ouverts, avantage important sous un climat brûlant, où une excessive transpiration laisse des impuretés sur le corps. Il est pro-

bable que les préjugés qu'on a conçus contr'eux seront détruits, et que les bains chauds deviendront, même en Europe, le remède le plus général. Je soupçonne qu'on ne les a condamnés que parce qu'ils sont en usage en Asie, pays dont les habitans passent pour efféminés, et que l'on a confondu ainsi deux idées. M. Bruce a défendu habilement l'usage des bains chauds dans les climats situés entre les Tropiques. Le hummaum, dont il vient d'être question, forme une partie du palais de pierre construit par le feu nabab, duquel il sera parlé plus au long ci-dessous.

28 *mars*. Son altesse le nabab-vizir m'envoya en présent du gibier et quelques oiseaux des montagnes, d'un plumage curieux. Almas l'eunuque me fit visite. Ses richesses et le grand rôle qu'il a joué lui attirent beaucoup de considération. Lorsque le lord Wellesley alla à Lacknau, Almas désira extrêmement de recevoir une visite de son excellence, qui à la fin consentit à lui en faire une. On suppose qu'il possède un demi kror (1) au moins. Nous dînâmes

(1) Le *kror* est composé de 100 *laks*, et le *lak* de 100,000 unités. Ainsi le demi-kror équivaut à 5,000,000; et c'est sans doute de roupies qu'il s'agit dans le texte. (*Note du traducteur*.)

chez le colonel Marshall, qui commande le détachement, et qui traite souvent les officiers, quoique le gouvernement ait retranché tous les frais de table. Il y avait plusieurs dames qui voulurent danser malgré la chaleur ; quant à moi je me retirai de bonne heure.

29 *mars*. Dans la matinée, le nabab m'envoya deux éléphans qui avaient de très-beaux houdahs d'argent, et dont les conducteurs devaient attendre mes ordres. J'étais ce jour prié à dîner chez son altesse. Le lieutenant-colonel Scott devait nous servir d'interprète. Je me proposais de profiter de l'occasion pour faire une visite à la Begum, mère du nabab (1). Deux

(1) C'était la veuve de Choudjah-ed-Doulah, soubahdar de la province d'Aoude, qui soutint plusieurs guerres contre les Anglais. On trouve un grand nombre de particularités intéressantes sur ce prince dans l'ouvrage qui a pour titre : *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France, en 1756, jusqu'à la conclusion de la paix, en 1783*, et dans le tome III du *Voyage du Bengale à St.-Pétersbourg*, par Forster. Nous emprunterons à ce Voyageur un trait qui nous paraît se rapporter à la princesse dont il est question dans le texte de notre traduction. Choudjah-ed-Doulah avait à payer, conformément au traité d'Allah-Abad, qui l'avait remis en possession de son soubah, 50 laks de roupies, ou 12,000,000 de francs, aux Anglais. Sa femme, sachant qu'il était dans

des fils du prince arrivèrent sur les quatre heures, pour nous accompagner au palais, M. Scott et moi. Nous partîmes sur-le-champ. Nos éléphans traversèrent les cours extérieures et entrèrent dans les jardins du zenanah. La princesse nous attendait dans un pavillon, au-devant duquel était un bassin où l'eau tombait au moyen de robinets, et qui avait toute la longueur du jardin. Nous fûmes reçus dans un virandah, et des eunuques vinrent me faire des messages polis de la part de la Begum, et me remercier de ma visite. Le zenanah est un bel édifice auquel cependant les jalousies, qui garnissent toutes les fenêtres, donnent un aspect fort triste. Les filles de la vieille princesse, dont quelques-unes ont plus de quarante ans, et n'ont point été engagées dans les liens du ma-

le plus grand embarras pour trouver cette somme, se défit volontairement de ses bijoux et autres objets précieux, et lui en remit la valeur. L'époux, touché d'une telle preuve d'attachement, jura de ne jamais quitter l'appartement de la princesse après une certaine heure de la nuit, et de la regarder constamment comme sa confidente et sa meilleure amie. Depuis ce moment elle fut dépositaire de ses secrets et de tous ses trésors. *Forster* (cité ci-dessus), tome III, page 215. (*Note du traducteur.*)

riage, résident avec elle. Le nabab me présenta le plus jeune de ses fils, qui est très-gros et a un air riant. Ce jeune homme est le favori de son père; il avait été chargé d'un message pour moi par son aïeule. Après que nous fûmes demeurés assis un temps convenable, on apporta les présens; mais je ne pris que deux shalls. Nous nous retirâmes en marchant tout près du zenanah, probablement afin que les dames pussent mieux voir le lord Saheb, et nous nous rendîmes à une tente où son altesse se livre quelquefois au sommeil, puis nous allâmes au palais où elle m'avait reçu la première fois. Tout l'ameublement est à l'anglaise. Le prince est son propre architecte, et a vraiment beaucoup de goût, quoique rien ne soit aussi peu régulier que plusieurs des décorations de son palais. Il est charmé quand on le compare au prince de Galles. J'en pris occasion de lui faire quelques complimens qui le mirent de très-bonne humeur. Il me présenta alors tous ses fils, excepté l'aîné. Il en a sept, et je leur trouvai un air de famille très-frappant. Celui qui était absent vit dans une retraite absolue. Mistriss *** et Mistriss *** vinrent avec leurs maris. Rien ne me paraît plus révoltant que de voir, dans la société, des Européennes avec des

Musulmans. Les principes de ceux-ci ne peuvent les leur faire considérer que comme des baladines. J'en eus la preuve dans le cours de la journée. Mistriss*** s'étant assise près du général, il retira sa chaise et la pria de ne pas tant s'approcher de lui. Ayant eu l'impudence de lui adresser plusieurs questions relatives à sa femme, il n'y répondit qu'en l'invitant à ne pas parler si indécemment. Le nombre des convives était de vingt-sept, et l'on comptait seize Européens. Le dîner fut servi à la française. Il y eut abondance de vin ; et, quoiqu'il ne soit point permis aux Musulmans d'en boire, on plaça deux verres devant chacun d'eux, et l'on mit sur la table une infinité de flacons remplis de la liqueur défendue. La salle du festin était très-bien éclairée, et une bande de musiciens, que le colonel Morris avait vendue au nabab, joua des airs anglais durant le repas. Tout cela était loin de l'idée que j'avais pu me faire de la cour d'un prince d'Asie. Le grand nombre de serviteurs rappelait, il est vrai, ce pays. Après le dîner, les flacons passèrent librement de main en main. Sur les huit heures du soir, nous nous levâmes pour nous retirer ; et, après la cérémonie de l'attar, nous fûmes reconduits

jusqu'au pied de l'escalier, où nos palanquins attendaient.

30 *mars*. J'avais fait à son excellence la politesse de rendre visite d'abord à sa mère. Accompagné de M. Scott, j'allai, le 30 au matin, visiter la Begum, veuve de l'avant-dernier nabab (1). Elle réside dans le zenanah du palais de son époux, édifice qui n'a rien de beau au-dedans ni au-dehors, et qui tombe en ruine. Nous fûmes introduits dans l'intérieur de cette habitation, dont un petit jardin avec un pavillon et un bassin forme le seul agrément. Je fus reçu par un neveu de la princesse; ce jeune homme a épousé une fille du nabab actuel. Nous étions à peu de distance de la Begum; mais des purdahs épais nous ôtaient l'espoir de jeter un seul coup d'œil au-dedans. Les eunuques firent les messages accoutumés; et la princesse dit à M. Scott qu'elle se proposait de faire le voyage

(1) Azoph-ed-Doulah, fils de Choujah-ed-Doulah, dont il est question dans la note précédente, et qui mourut au mois de février 1775. Ce prince, que ses folles profusions tinrent dans une dépendance servile des Anglais, fut emporté par la petite-vérole. Ce fut le prédécesseur, sinon le père, du malheureux vizir Aly, de qui nous avons déjà parlé. (*Note du traducteur.*)

de la Mecque, lorsqu'elle aurait marié quelques-uns de ses neveux et de ses nièces. Je doute cependant que ce projet soit mis jamais en exécution : la Begum est riche, et on la considère comme étant sous la protection des Anglais. Nos souhouarrys n'entrèrent point dans le jardin. Ce fut même une grande marque de considération, de m'avoir permis de m'approcher si près ; car M. Scott m'a dit qu'ordinairement la salle d'audience est une misérable pièce extérieure. Des présens me furent offerts comme chez le nabab, et je pris deux shalls. On nous passa aussi autour du cou des guirlandes de fleurs artificielles.

M. Ouseley me donna à dîner, et son altesse fut de la partie. Le prince était de très-bonne humeur, et fut très-poli envers moi. Il me dit que nos visites de cérémonie étant faites, il espérait que nous vivrions dans la plus grande intimité, et qu'en agissant comme il avait fait à mon égard, il s'était conformé au vœu du lord Wellesley que le résident lui avait exprimé, mais qu'il s'efforcerait de me prouver qu'il pouvait faire plus encore par considération pour ma personne. En se retirant il mit sa main dans la mienne, et nous marchâmes ainsi jusqu'à la porte. A mon retour à la maison, je trouvai que

la Begum m'avait envoyé un dîner, qui, en aucun temps, n'aurait été fort bon, mais qui ne s'était pas amélioré pour avoir attendu trois heures. Je donnai 12 roupies à ceux qui l'avaient apporté, et je l'abandonnai à mes gens. Ceux-ci reçurent aussi 96 roupies de la part du général, et 20 de la part de la Begum.

31 *mars*. Le prince Soleiman-Shikou avait fixé ce jour pour me rendre ma visite. C'est le troisième fils de l'empereur Mogol; et il a quitté Dehly dans l'espoir d'être traité aussi favorablement que son frère l'a été. Il reçoit du nabab-vizir 6,000 roupies par mois, somme qui serait suffisante pour subvenir à ses besoins, si quelquefois le paiement de cette pension n'était fort retardé. Soleiman-Shikou paraît avoir beaucoup de hauteur, et même il traite le nabab comme il le traiterait s'il était lui-même, dans la plénitude de la puissance, sur le trône de Dehly, et que ce dernier fût son esclave. Quand ils ont une entrevue publique, il reçoit de lui le nazer, sans lui rendre le moindre salut. L'année dernière, il alla à la rencontre de son altesse, qui revenait d'une partie de chasse. Le nabab descendit de son éléphant, s'avança vers celui du prince, et présenta son nazer, qui fut pris par

le mohout (1), et placé dans le houdah. Ensuite il se retira sans qu'on lui eût donné la moindre marque de considération. Un quatrième fils de l'empereur est venu aussi à Lacknau; mais il n'a été reconnu ni par le nabab, ni par les Anglais, et il vit en simple particulier. Celui qui s'est enfui de Benarès, comme impliqué dans la conspiration de vizir-Aly, est prisonnier à Ferack-Abad. Accompagné de MM. Scott et Salt, j'arrivai, sur les dix heures du matin, à la porte du jardin du prince, qui est peu vaste. En face de l'entrée est la maison, en avant de laquelle on avait déployé une sorte de tendelet fort large. Le parquet, ou le sol, était couvert d'une toile blanche. Des siéges étaient rangés sur cette toile. Lorsque nous passâmes sous la porte du jardin, le prince sortit de la maison. Nous fîmes nos saluts, et nous l'abordâmes un peu en avant des siéges. Il m'embrassa, et M. Scott et moi lui présentâmes chacun un nazer de quatre mohurs d'or. M. Salt lui en offrit un de deux. Le prince avait avec lui trois de ses enfans, chacun desquels reçut de nous un nazer d'un mo-

(1) Le conducteur. Il est assis sur le cou de l'éléphant, et se trouve beaucoup plus près de terre que la personne qui est dans le houdah.

hur. Soleiman-Shikou a très-bonne mine, et paraît avoir plus de talens et plus de culture dans l'esprit qu'aucun de ses neveux. Il a plus de dignité dans les manières, quoiqu'il ait beaucoup de politesse. Il a l'air d'un prince, et tout dans sa conduite répond à son illustre origine. Notre visite fut aussi courte que le permit la décence. Le khelat et le turban nous furent présentés dans une corbeille, et nous les acceptâmes. Nous donnâmes de nouveaux nazers d'une valeur moindre de moitié que celle des premiers. Après avoir reçu l'attar, nous nous retirâmes. Comme le prince ne se leva point de dessus son siége, je ne lui fis point de salut à mon départ. On jeta des shalls sur les épaules à M. Scott, à son secrétaire et à M. Salt.

1er. *avril.* A cinq heures et demie du matin, nous montâmes, M. Salt et moi, sur des éléphans, pour aller faire visite au nabab, dans une de ses maisons de plaisance, qui est située à trois milles de son palais, et est appelée *Beroun.* C'est son altesse qui en a dirigé la construction, d'après ses propres plans. L'architecture en est dans le style grec; mais on y remarque beaucoup de défauts. Cependant un très-beau portique, de toute la hauteur de l'édifice, donne un air de grandeur à la façade. Quoique le bâ-

timent ait beaucoup d'étendue, il n'y a qu'une salle à chaque étage. L'ameublement est à l'européenne, et les murs sont ornés des portraits de différens généraux et autres Anglais qui ont visité cette maison. Le dernier étage se compose de petites chambres qui sont entourées d'un parapet; et, dans l'occasion, il sert de zenanah.

Nous arrivâmes à Beroun après une heure de marche. Son altesse, qui nous attendait, portait une longue redingote de velours, des culottes de nankin et des bottes. Nous retournâmes sur nos éléphans. La foule des mendians était prodigieuse, et nous lui jetâmes quelques roupies. J'examinai deux voitures qui me parurent fort singulières. Elles ressemblaient à de grands houdahs couverts; elles avaient des roues et étaient traînées par des éléphans. Les voitures de cette sorte vont très-vite, quoiqu'une de celles que je vis fût aussi grande qu'une petite chambre. Je crois que c'est la première fois qu'on a fait servir au trait les éléphans dans l'Inde. Quant aux canons, ces animaux les poussent avec leurs trompes. On a envoyé au lord Wellesley, pour en appliquer l'idée au service militaire, de petits modèles des voitures dont je viens de parler.

2 avril. Je déjeunai chez Almas, qui fit danser et jouer devant nous des bayadères et des pantomimes. Il me fut impossible de ne pas rire aux éclats du jeu des derniers, qui représentèrent une espèce de comédie, dont voici l'idée principale. Un jeune homme, à l'instant où il s'abandonne à toutes sortes de débauches avec des filles de joie, reçoit la visite de son oncle, personnage religieux. La manière dont il se conduit lorsque celui-ci a les yeux sur lui, et lorsqu'il ne le voit plus, est ce qui constitue le comique de la pièce. A la fin, le neveu s'enivre complétement, frappe et chasse son oncle de la maison. L'acteur chargé du premier de ces deux rôles me parut maître absolu de ses mouvemens, et le joua parfaitement. On fit à MM. Scott et Salt, ainsi qu'à moi et à un jeune officier qui nous accompagnait, les présens d'usage. Nous prîmes chacun deux shalls, et nous nous retirâmes de bonne heure. Le lendemain étant un jour de fête, je reçus de la part du prince Soleiman, au valet de qui je donnai dix roupies, un présent de dix chèvres. Le nabab en envoya vingt-et-une pour moi, et dix pour M. Salt. La Begum ne nous oublia pas non plus; et, assez avant dans la soirée, un eunuque nous amena cinquante chèvres de sa part. Comme c'était un

domestique d'un ordre supérieur, il eut deux shalls. Dans le cours de la journée, son altesse m'avait fait inviter à la fête, par M. Scott, et dire que, comme c'était un jour de cérémonie, son fils viendrait me prendre et m'accompagnerait.

3 *avril.* J'étais debout à quatre heures du matin, afin d'être prêt à partir lorsque le jeune prince paraîtrait; mais il était près de six heures lorsqu'il arriva. M. Grant monta avec moi sur mon éléphant. Nous prîmes M. Scott, et nous nous rendîmes tous au palais où son altesse nous attendait pour commencer la marche. Lorsque nous l'eûmes saluée, elle monta sur son éléphant, et se plaça dans un houdah couvert. Son plus jeune fils, selon l'usage, était assis derrière elle. Nous sortîmes du palais au petit pas. Le prince était entre M. Scott et moi, mais un peu en avant. La marche commençait par un corps de troupes, que suivaient cent palanquins de parade, qui ressemblaient à des houdahs, avaient des panneaux de glace, et étaient couverts de dorures et de fleurs peintes. Il y en avait aussi de la forme ordinaire. Ceux-ci étaient très-riches et jetaient un grand éclat au soleil. Venait ensuite une troupe de chanteurs et de joueurs de divers instrumens, qui faisaient un

bruit affreux. Après cette troupe, paraissait le nabab, que nous accompagnions M. Scott et moi. Les officiers du prince, nos secrétaires, et un grand nombre de personnages de distinction, nous suivaient, montés sur des éléphans. Lorsque quelqu'un se joignait au cortége, sa monture ployait les genoux devant le nabab, et le maître se levait et faisait son salut. En arrière étaient les éléphans de son altesse, qui avaient des houdahs, ceux-ci couverts, ceux-là découverts, et tous plus brillans les uns que les autres. Des soldats, portant des étendards, se mêlaient de tous côtés avec la foule. Le nabab jeta de l'argent au peuple en traversant la ville. J'admirai alors l'instinct généreux des éléphans (1), qui évitèrent soigneusement de blesser aucun de ceux qui se jetaient à terre sous leurs pas pour ramasser quelques pièces de monnaie. Après une marche fort lente, nous arrivâmes dans

(1) Deux de ces animaux donnèrent une preuve remarquable de discernement, à l'entrée du lord Wellesley dans Lacknau. Les autres éléphans qui les suivaient les poussant avec force sur le peuple rassemblé pour voir le cortége, et ramasser les roupies que distribuaient le lord et le nabab, ils écartèrent doucement la foule avec leurs trompes, sans quoi ils auraient été contraints d'écraser un grand nombre de personnes sous leurs pieds.

une vaste plaine, que borde le château de Beroun. Là nous quittâmes le chemin, et nous trouvâmes les chameaux et les chevaux de relais de son altesse, rangés de chaque côté. Les chevaux étaient peints de toutes sortes de couleurs, ce qui produisait un effet très-bizarre. Venaient ensuite les cavaliers afghans, et les autres troupes à la solde du nabab. Enfin, les deux bataillons du 10°. régiment étaient rangés en ligne, sur la gauche, près des tentes. Ils présentèrent les armes, et l'on fit le salut des drapeaux lorsque le prince passa.

Nous mîmes pied à terre devant une vaste tente de toile blanche, dans l'intérieur de laquelle était un tapis de même. Tous les musulmans y entrèrent pour faire leur prière. On avait servi dans une autre grande tente un déjeuner pour les Anglais et pour tous les officiers des deux bataillons. Au bout de dix minutes, on m'envoya dire, comme j'en avais fait la demande, que le sacrifice allait commencer. Je me rendis, sur-le-champ, dans une très-petite enceinte, où je trouvai un jeune chameau, sans tache et très-beau, et un bélier, aussi sans tache, mais peint en rouge. Ce dernier animal fut placé au-dessus d'une fosse, et on lui coupa la gorge. Il faut que le chameau soit immolé par le chef lui-

même, *ou* du moins que ce soit en sa présence, par quelque saint personnage, comme cela est arrivé le jour où j'assistai à cette cérémonie. L'animal avait les pieds liés et fixés à la terre, et la tête était tenue élevée par une corde attachée à un pieu. Une lance d'acier, très-aiguë, fut l'arme avec laquelle le prêtre coupa l'artère; ce à quoi il ne parvint qu'au troisième coup; et le chameau répandit tout son sang. Je demandai à quelle intention on faisait ce double sacrifice. On me répondit que c'était en mémoire d'Ismaël et d'Isaac. Je me rendis ensuite à la tente où l'on devait déjeuner, et où bientôt nous reçûmes une portion du chameau et du bélier. La chair du premier me parut très-douce, et je l'aurais aimée, si elle avait été plus tendre. Son altesse donna l'ordre qu'on en portât une partie à ma demeure. Le soleil était haut, et je craignais la chaleur pour m'en retourner; mais je fus bientôt délivré de cette crainte, par le nabab lui-même, qui me dit qu'il avait fait venir son *cuss-palanquin* (1), et qui me pria d'en

(1) C'est un palanquin couvert d'une natte formée par les longues racines d'une sorte d'herbe, et sur laquelle on jette continuellement de l'eau. Ces racines ont une odeur agréable et douce *.

* Il paraît que c'est les mêmes racines que se font les

faire usage. Je fus très-sensible à cette marque d'attention, qui annonçait plus le désir de m'obliger que ne l'auraient fait les plus grands honneurs. J'acceptai avec mille remercîmens; et un homme, qui marchait à côté de moi, tint la *cuss* si humide, que j'arrivai au palais sans avoir plus chaud que si j'avais fait trois milles en Angleterre. Une toile placée dans l'intérieur du palanquin, empêche qu'on ne reçoive de l'eau sur soi.

Nous fûmes conduits au palais, où le nabab tint un dorbar, assis sur son musnud de parade, qui était couvert de plaques d'argent avec des ornemens en or, et surmonté d'un dais de velours richement brodé, que soutenaient quatre colonnes fort légères, mais aussi d'argent. Les Anglais de distinction étaient placés à la droite de son altesse; à la gauche étaient ses fils et ses frères. Les courtisans, les eunuques, etc., se tenaient devant et derrière le trône. Le prince était vêtu fort simplement. Lorsqu'il fut assis, les membres de sa famille et ses officiers commencèrent à lui présenter leurs nazers. Ses frères s'avancèrent les premiers; ses fils vinrent

tattys dont il a été question à la page 152. (*Remarque du traducteur.*)

ensuite. Le nabab prenait le nazer lui-même, embrassait celui qui l'offrait, et, de ses propres mains, lui posait sur la tête un turban orné de pierreries. Tous furent revêtus de khelats par le premier eunuque, puis le prince leur distribua des shalls, des ceinturons, des épées, des boucliers et des poignards. Après cela, ils présentèrent chacun un autre nazer, s'inclinèrent, et reprirent leurs places. Les courtisans offrirent alors leur nazer. Quelquefois on le remettait entre les mains d'un officier; et dans ce cas, le prince ne donnait rien. Il y avait des personnes qu'il embrassait, après avoir reçu lui-même leur présent, et auxquelles il faisait don de diverses sortes d'habits; mais il n'en revêtait pas toujours de ses propres mains celui qui les recevait (1). Le général dut fondre en eau; car il eut deux habillemens complets, qu'à l'exception des turbans, il continua de porter tout le temps de la cérémonie. Qu'on se figure ce que, dans un jour d'une chaleur excessive, il dut souffrir, ayant quatre robes sur le corps, quatre shalls sur les épaules, et étant armé de deux boucliers, de deux poignards, et deux

(1) Les artistes présentèrent aussi des échantillons de leurs travaux.

épées suspendues à de larges baudriers! Son altesse était de bonne humeur, et elle dit que pour ne pas nous retenir plus long-temps, elle ne recevrait que le soir les nazers des personnes d'un ordre inférieur. Elle me mena voir un petit temple qu'elle a fait élever dans ses jardins au milieu d'un bassin. Ce temple est de forme circulaire, et orné de compartimens où sont représentés des poissons peints d'après un ouvrage français. Après avoir pris congé du prince, j'allai au hummaum pour me débarrasser de la poussière dont j'avais été souillé durant la marche.

4 *avril.* La Begum, veuve d'Asoph-ed-Doulah, m'envoya, à cause du mariage de quelqu'un de sa famille, une grande quantité de mets divers. Je donnai cinq roupies à ses gens, et les mets aux miens.

10 *avril.* Je déjeunai avec son altesse, et ensuite j'allai voir sa ménagerie. Les oiseaux y étaient en petit nombre et peu curieux. Il y avait beaucoup de sortes de chèvres, qu'on avait peintes de la manière la plus fantastique. J'y remarquai aussi un daim du pays, un tigre, un tigre-chat et un rhinocéros. Mais ce qu'il y avait de plus intéressant, c'étaient deux chèvres de Kachmyr. Le nabab a essayé vainement de s'en

procurer l'espèce. Les Kachmyriens ne lui ont envoyé que des mâles châtrés. La fine laine avec laquelle on fabrique les shalls ne vient qu'en très-petite quantité, sous le poil de l'animal, en hiver. C'est une fourrure que la Providence lui donne pour le garantir du froid qu'on ressent dans les montagnes. Si les belles chèvres qu'elles nourrissent, étaient transportées dans le pays d'Aoude, qui est plat, leur laine cesserait probablement de croître. Je ne pus apprendre que très-peu de chose sur celles que son altesse possède. Les hommes qui en prennent soin sont très-nombreux.

16 *avril.* Je me rendis dès le matin à l'un des jardins du nabab-vizir, qui est situé au-delà du palais, et dont un des côtés est voisin de la Goumty. On avait servi pour nous et pour une nombreuse compagnie, un déjeuner dans un pavillon, qui a été construit par le frère de son altesse, et qui tombera bientôt en ruine. De ce pavillon, on voyait le bord opposé de la rivière, précisément à l'endroit où l'on fait baigner les éléphans. Un combat, entre plusieurs de ces énormes animaux, devait être le spectacle du jour. La plaine était couverte d'une foule de peuple; et l'on avait mis sur pied un corps de fantassins et de la cavalerie armée de lances.

Les éléphans étaient en chaleur. Ils suivirent tranquillement leurs femelles jusqu'à ce qu'ils eussent vu la foule. Ils s'avancèrent ensuite avec beaucoup de vitesse, et ils auraient atteint facilement les gens de pied, si leur attention n'avait été détournée par les cavaliers qui s'approchaient d'eux au point de les toucher quelquefois avec leurs lances. L'animal tournait aussitôt son courroux contre l'homme qui s'était avancé de la sorte; mais il le poursuivait en vain. Apercevant alors l'éléphant qu'on lui opposait, il fondait sur lui, et le choc était assez violent pour forcer l'un des deux à se dresser sur ses pieds de derrière. Leurs trompes étaient élevées en l'air, et ils continuaient ordinairement à se pousser quelque temps, l'un avançant, l'autre reculant. Je fus surpris de voir les mohouts demeurer fermes sur leurs siéges (1). Ils paraissaient s'intéresser vivement à la gloire des animaux qu'ils conduisaient : ils les encourageaient, et les excitaient avec leurs lances armées de pointes de fer. Lorsqu'on jugeait que deux éléphans avaient suffisamment combattu, on les faisait emmener

(1) Dans les combats, les mohouts, pour être à l'abri de la trompe de l'autre éléphant, se placent sur le milieu du dos de l'animal qu'ils montent.

par leurs femelles, qui dans le fait étaient cause du combat. Les deux qui parurent les premiers, étaient des poltrons, qui prirent la fuite. La seconde et la troisième paire montrèrent du courage. Mais la quatrième fut celle qui nous procura le plus d'amusement. Le plus fort des deux animaux poussa son ennemi dans la rivière, et l'y suivit. Ils se jetèrent de l'eau l'un l'autre, et s'attaquèrent plusieurs fois. Le plus faible, reculant toujours, gagna le bord opposé, et l'élévation du sol le favorisant, il s'arrêta et empêcha son adversaire d'avancer. Ils restèrent quelque temps à se regarder, puis le mohout du moins fort le conduisit au milieu du courant, où ils eurent une dernière lutte. La victoire demeura indécise. Le combat fut fort admiré, et certainement c'était un spectacle qui méritait d'être vu une fois, mais pas davantage. Il n'y eut aucune variété dans les attaques; les combattans ne firent voir aucune adresse; ils n'eurent recours qu'à une force brutale; et ils parurent en être quittes pour des écorchures à la face. Du haut du pavillon d'été où nous étions placés, nous vîmes tout parfaitement, et sans aucun danger. Heureusement, d'ailleurs, et contre l'ordinaire, il n'arriva aucun accident.

17 *avril.* J'allai, dès le matin, voir l'*Ina-Khaneh* (1), où une partie des curiosités que le feu vizir Asoph-ed-Doulah avait achetées, sont déposées. Elles consistent en estampes anglaises encadrées, en ornemens et en dessins chinois, en glaces de toutes les formes et de toutes les dimensions, en lustres, et en une foule de choses tirées des manufactures d'Europe. Les pendules, dont plusieurs sont enrichies de pierres précieuses, sont ce qu'il y a de mieux dans cette collection. Asoph-ed-Doulah aimait passionnément à se procurer tout ce qui avait quelque chose de singulier, ou qu'il entendait louer. Le prix lui importait peu; et son manque de discernement le rendait dupe de tous ceux qui, comme le général Martin, ne mettaient aucune borne à leur avidité. Il se proposait de faire de sa capitale une ville magnifique. En conséquence, il s'informait de ce qu'il y avait de plus remarquable ailleurs. Un de ses ministres étant allé à Calcutta, il lui demanda, à son retour, ce qu'il avait vu de plus beau. Le ministre lui répondit que c'était le fort Guil-

(1) *Khaneh* veut dire maison, palais, et même salle. Quant au mot *ina,* nous en ignorons la signification, quoique nous ayons consulté plusieurs orientalistes à ce sujet. (*Note du traducteur.*)

laume; et ce prince ordonna sur-le-champ qu'on lui construisît un fort Guillaume à Lacknau. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et qu'en lui représentant combien une telle construction serait inutile et dispendieuse, qu'on parvint à le faire renoncer à ce dessein. Le *Roumy-Derwazeh* (1) fut, à ce qu'il supposa, construit sur le plan d'une des portes de Constantinople, quoique l'architecture élégante et légère, mais fantastique de cet édifice ressemble à l'architecture gothique et moresque, et non à la grecque. *L'Imam-Baureh* (2), la mosquée qui en dépend, et les portes qui y mènent, sont de beaux modèles de cette sorte d'architecture. Un enthousiaste pourrait supposer, d'après la blancheur éclatante des matériaux qui les composent, et la délicatesse du travail, que ce sont des génies qui les ont construits. Les grosses sommes qu'Asoph-ed-Doulah a dépensées à Lacknau, y ont amené de

(1) La porte romaine, *derwazeh* signifiant porte, et *roumy*, romaine. Les Orientaux appliquent toujours le nom d'empire romain aux contrées qui le composaient anciennement, et qui forment aujourd'hui l'empire ottoman. On en trouvera de nouveau la preuve dans la suite du présent Voyage. (*Note du traducteur.*)

(2) La maison de l'imam. *Baureh* signifie maison dans la langue de l'Hindoustan.

riches marchands de toutes les parties de l'Inde; et cette ville est devenue l'entrepôt du commerce du Bengale et du pays de Kachmyr. En conséquence elle s'accrut rapidement en étendue et en richesses. Aujourd'hui même, que le commerce reçoit moins d'encouragement, elle ne décline pas encore sensiblement.

22 *avril.* Mes barques arrivèrent ce jour de Calcutta. Elles en étaient parties le 22 février, et avaient eu une heureuse navigation pour la saison. Tous mes domestiques, et Gopinaht, mon dyvan (1), étant arrivés précédemment, ma maison fut montée complétement. Toute la ville avait un aspect lugubre, parce que c'était la veille du Moharem, fête que les sectateurs d'Aly célèbrent très-religieusement. Elle a lieu en mémoire de la mort de Hassan et de Hossein (2), et dure dix jours, temps pendant lequel

(1) Dyvan, en ce sens, signifie intendant. (*Note du traducteur.*)

(2) On trouve, dans le *Voyage de Francklin en Perse* (tome II, page 90), une description curieuse de la fête du Moharem. Cet auteur prétend qu'elle n'a lieu qu'à l'occasion de la mort de Hossein, fils d'Aly, qui fut tué en soutenant la guerre contre le kalife Yezys, fils de Moavyah. La commémoration de la mort de Hassan a lieu à une époque différente, et n'excite pas tant de regrets ni d'enthousiasme. (*Note du traducteur.*)

les Musulmans, à moins qu'ils ne portent le vert comme descendans de Mahomet, changent contre de noirs leurs turbans et leurs ceintures de couleur. Le nabab actuel est persan, et en conséquence de la secte d'Aly, ou Chaïte. La plupart des Mahométans de l'Inde appartiennent aussi à cette secte; mais les membres de la famille impériale étant Tartares, sont sunnites. Chaque prince a, pour faire cet acte de religion, un lieu orné d'un grand nombre de lampes, etc.; on l'appelle l'*Imam-Baureh*. On y place les cénotaphes des deux saints, et ils sont formés de matériaux proportionnés à la richesse de celui qui les a fait construire. Les personnes de distinction ont aussi dans leurs maisons des endroits affectés à cette cérémonie. Le feu nabab, qui la faisait faire avec une grande magnificence, y dépensait quelquefois jusqu'à un lak de roupies. Son successeur, Saadet-Aly, est plus économe. Il a même fait fondre plusieurs ornemens ou vases d'or et d'argent, dont on se servait en cette occasion. Un ou deux de ces ornemens produisirent des lingots de la valeur d'un lak.

1er. *mai.* Le dernier jour du Moharem, je rencontrai le cortége de pleureurs qui promenaient un mannequin représentant le che-

val de Hossein, percé de flèches de toutes parts. Les préjugés des Musulmans sont à présent si affaiblis dans l'Inde, que ce cortége s'arrêta à ma demande; et pour que je pusse examiner le mannequin avec plus de facilité, on l'approcha de mon palanquin. L'Imam-Baureh, que je visitai plusieurs fois pendant le Moharem, est le plus bel édifice que j'aie vu dans l'Inde. Le feu nabab l'a fait élever, tant pour y célébrer cette fête, que pour lui servir à lui-même de monument funèbre. Il consiste en trois salles parallèles et fort longues. Le tombeau est dans celle du centre, au milieu de laquelle on voit un espace de terre couverte d'une herbe rare, et environnée d'une large bordure de marbre blanc, où sont incrustés des versets du Koran, en lettres noires. Le turban, l'épée, etc. que le prince portait lorsqu'il est mort, sont placés à l'une des extrémités. Le tombeau est couvert d'un dais de drap d'or, soutenu par quatre colonnes, garnies de même, mais en mauvais état. Par malheur il a fallu placer la tombe diagonalement, afin que les pieds du défunt fussent tournés vers la Mecque. Asoph-ed-Doulah avait légué cent roupies par jour, pour quarante fakirs qui liraient le Koran, et prieraient Dieu autour de son tombeau. Le na-

bab actuel, jugeant que c'était une extravagance, en a réduit le nombre à dix, sous prétexte que le tombeau de son propre père et du feu nabab n'était gardé que par cinq fakirs. On arrive à l'édifice par un vaste carré et par un jardin, tracé sur une petite hauteur. D'un côté est une très belle mosquée, et de l'autre le palais appelé *Boly*. L'Imam-Baureh est construit sur une terrasse élevée; cela faisait paraître de plus loin les fanaux innombrables qui brillaient au-dessus. Ces fanaux ne diminuaient aucunement l'éclat des milliers de girandoles de verres de couleurs diverses qui réfléchissaient la lumière des bougies, et qui descendaient du plafond, à différentes hauteurs. Le parquet est couvert de candélabres qui ne laissent que l'espace suffisant pour passer, et dont les branches sont aussi de verre. La troisième salle est, d'un bout à l'autre, remplie d'un rang de cénotaphes, placés sur des plates-formes de trois pieds de hauteur, et parmi lesquels on remarque les tombes supposées de deux frères, Hassan et Hossein. Cette salle, lorsque je la visitai, était parfaitement éclairée, tant par des lustres, qui tombaient du plafond, que par des bras attachés aux murs. Je pense qu'il y a au moins vingt tombeaux, et qu'ils valent de 50,000 roupies

à un lak chacun.. On récitait des prières en diverses parties de l'édifice; et chaque soir, tous les infidèles, tous les sectateurs d'Aboubeckre, d'Omar et d'Othman, étaient anathématisés, à la grande satisfaction des Hindous, qui se rendaient là en foule. Souvent il y a du tumulte à la fête du Moharem; mais autant que j'ai pu le savoir, celle-ci s'est passée tranquillement, et sans que personne y ait perdu la vie.

27 *mai*. Je déjeunai avec le nabab, pour assister à un combat où devait paraître un tigre. On avait entouré de palissades un espace d'environ cinquante pieds carrés, et situé dans une plaine entre le *Doulat-Khaneh* (1) et la rivière. En face était le *Sungi-Baraderi* (2), édifice qui est tout ouvert à la manière d'Asie. Il est élevé de vingt pieds au-dessus du sol, et sert quelquefois de salle de festin. De peur que le tigre, dans sa fureur, ne fît irruption parmi nous, un malheur semblable ayant été précédemment sur le point d'arriver, le Sungi Baraderi fut mis à couvert par une grille de bambous. Les trois autres côtés étaient garantis par de semblables grilles,

(1) Le palais de la puissance. (*Note du traducteur.*)

(2) *Sungi-Baraderi* paraît signifier le palais, la maison du frère. (*Note du traducteur.*)

que soutenaient des pieux très-forts, solidement enfoncés en terre. Ainsi la foule était parfaitement en sûreté. Le tigre était renfermé dans une petite cage placée de côté, et dont on le fit sortir, au moyen de feux d'artifice. Il fit plusieurs fois le tour de l'arène, et nous regarda fixement. Un buffle ayant été poussé dans le champ de bataille, le tigre se retira dans un coin. L'autre animal l'épia, sans paraître vouloir engager le combat. Lorsque par des feux d'artifice, lancés à diverses reprises, on eut obligé le tigre à se déplacer, le buffle s'avança vers lui à petits pas, jusqu'à ce que l'ayant vu couché à terre, il s'arrêta et le considéra quelque temps. On fit alors entrer sept autres buffles; mais toutes nos provocations ne purent engager aucun d'eux à commencer l'attaque. Un chien que quelqu'un jeta par-dessus la palissade, se réfugia dans un coin, où bientôt le tigre fut poussé par des artifices. Le petit animal lui montra les dents, et le tigre se retira. Le nabab ordonna qu'on fît venir un éléphant. A l'approche de cette bête énorme, le tigre poussa un cri de terreur, courut vers l'un des coins, et s'efforça, mais vainement, de franchir la palissade. Dirigé par son mohout, l'éléphant tenta de tomber à genoux sur le tigre même, qui l'é-

vita, et se réfugia dans un autre coin. Tous les efforts du conducteur pour exciter sa monture à renouveler l'attaque furent vains. L'éléphant s'étant avancé vers une porte, l'enfonça et sortit. Le tigre, qui était tout haletant dans son coin, ne chercha pas à profiter de l'ouverture. Aussitôt, on fit entrer dans l'arène un second éléphant, qui poussa vers l'autre animal, et plia les genoux pour l'accabler. Le tigre lui sauta au front, et s'y tint attaché par ses griffes et ses dents, jusqu'à ce que, par un violent effort, et en relevant la tête, l'éléphant l'eut lancé à terre, ce dont il fut tellement brisé, qu'il ne lui fut plus possible de se relever. Le vainqueur ne voulut pas pousser plus loin son triomphe. S'étant précipité sur la palissade et la grille, à laquelle un grand nombre de spectateurs se tenaient suspendus, il fit, avec ses défenses, sauter pieux et bambous. L'alarme fut vive, et chacun s'enfuit le plus promptement qu'il put. L'éléphant se retira en traversant la foule, et, par bonheur, il ne blessa personne. Le tigre était trop épuisé pour le suivre. Le soleil était déjà fort haut, et la chaleur si grande, que le combat fut ajourné indéfiniment.

31 *mai*. Le temps était vraiment des plus extraordinaires. Dans le cours de dix ans, il n'y

en avait pas eu de semblable. Les nord-ouesters s'établissent presque toujours dans les commencemens du mois de mai, et continueut à rafraîchir l'air en se renouvelant fréquemment. Cependant, depuis mon arrivée jusqu'à la date de ce paragraphe, il n'y eut pas une seule ondée. Le 31 au soir, la chaleur étant étouffante, j'étais assis dans mon appartement, qui était de plain-pied avec le toit en terrasse de la maison, sur laquelle je fus attiré par une lueur soudaine, et par le bruit du tonnerre qui roulait au loin. Le vent, qui avait soufflé de l'est, était entièrement tombé. Un nuage d'un bleu très-sombre, qui vint de l'ouest, couvrit bientôt la moitié du ciel. Le tonnerre ne grondait pas très-fort, et un calme parfait régnait dans l'air. Les oiseaux volaient fort haut, et poussaient des cris d'effroi. A la fin un nuage d'un brun foncé parut à l'ouest et s'avança avec beaucoup de rapidité. Toute la ville de Lacknau, avec ses nombreux minarehs, était entre moi et ce nuage que la hauteur de la terrasse me permit de bien observer. Lorsqu'il fut à la distance d'un mille, il offrit l'aspect de vastes amas de fumée qui se seraient élevés successivement et à une grande hauteur, du milieu d'un incendie. En s'approchant, il avait une teinte rougeâtre. Comme il

me dérobait la vue des minarehs les plus éloignés, je fus convaincu que c'était du sable enlevé par un tourbillon. L'air continuait à n'éprouver aucune agitation, au point où j'étais. A la fin, les nuages et le vent arrivèrent en même temps, avec un grand bruit, et une telle violence qu'il fallut me réfugier dans le virandah exposé au levant. La poussière y fut même chassée avec tant de force que je fus obligé de fermer les yeux. L'obscurité redoublant sans cesse, bientôt on n'y vit plus. Le vent tournant alors un peu vers le sud, la tempête s'accrut avec une force décuple, et nous fûmes presque étouffés par la poussière. Il occasionnait, en soufflant avec fureur, entre les arbres et dans les édifices, un tel sifflement que le bruit du tonnerre ne se faisait plus entendre. Durant dix minutes, nous fûmes enveloppés dans la plus profonde obscurité, qui s'étant dissipée par degrés, laissa voir une lueur d'un rouge effrayant, que d'abord je crus causée par un incendie. Alors il tomba des torrens de pluie, et le vent passa entièrement au sud. Au bout d'une heure, le ciel commença à s'éclaircir, le siphon se porta à l'ouest, et le vent y tourna aussitôt. L'air était de la plus grande fraîcheur, et dégagé de poussière. Quoique les

portes et les fenêtres fussent fermées, et que des tattys les garnissent au-dehors, le sable était si pénétrant qu'il y en avait une couche sur mon lit et sur les meubles. M. Paul m'a dit qu'il fut un jour assailli d'un nord-ouester sur les rives du Ganges, et que l'obscurité dura quelques heures. L'ouragan que je viens de décrire est cependant un des plus terribles qu'on ait essuyés à Lacknau. Une personne en fut si effrayée qu'elle en mourut. Le danger ne provient point de l'ouragan même; mais les feux des maisons sont disposés de façon qu'un coup de vent pourrait facilement porter une étincelle contre un toit de chaume, déjà échauffé par le soleil; et, dans ce cas, l'obscurité empêcherait probablement de sauver aucune partie de la ville. Il est tout aussi probable qu'un toit pourrait tomber sur la maison, ce qui aurait des conséquences également fâcheuses. La longue durée de la sécheresse avait tellement pulvérisé le sol et détruit si complétement la végétation sur les terres sablonneuses, que le siphon apporta plus de sable que de coutume; c'est à cela seul qu'on doit attribuer la nuit profonde où l'on fut enveloppé. Jamais je n'ai vu de spectacle plus terrible ni plus imposant que celui que m'offrit ce phénomène : je n'en excepte pas même une

tempête en pleine mer. Le vent, dans les deux cas, souffle avec une égale furie; mais ni les lames, ni même le sentiment du danger auquel on est exposé, n'ont fait sur mon esprit autant d'impression que cette obscurité inattendue.

3 *juin*. J'allai dîner à Constantia, qui était la demeure du général Martin. C'est un composé bizarre de toutes les espèces d'architecture, qui est orné de sculptures très-délicates, exécutées sur du stuc, d'énormes lions rouges qui pour yeux ont des lampes, de mandarins et de dames chinoises qui remuent la tête, et enfin de tous les dieux et déesses du paganisme (1). De loin cet édifice, que flanquent quatre tourelles, et au centre duquel est une tour fort haute, offre un bel aspect; mais lorsqu'on s'en approche, le mauvais goût des ornemens n'excite plus que la pitié. Je crois que jamais on n'a réuni, d'une façon plus extraordinaire, les tours gothiques et les pilastres grecs. La salle d'assemblée est fort belle, mais les autres appartemens sont petits et sombres, et chargés d'ornemens peints en jaune, pour imiter la dorure. L'édifice n'était pas encore terminé; mais le gé-

(1) Ces ornemens ont été ou renversés, ou fortement endommagés par le tremblement de terre du 1er. septembre 1803.

néral a ordonné par son testament, qu'il serait achevé sur ses propres plans. Il l'a légué au public, pour servir de caravanseray, chaque étranger devant être maître de s'y établir durant deux mois. Cependant cette disposition n'a été d'aucun avantage pour personne, les exécuteurs testamentaires ayant été plus occupés à défendre contre la foule de ceux qui ont fait des réclamations, les biens du testateur, qu'à mettre cette clause en exécution.

Après avoir dîné avec M. Quiros, portugais, qui a été secrétaire du général, et qui est aujourd'hui l'un de ses exécuteurs testamentaires, ce dont il a tiré bon parti, nous allâmes voir le tombeau de M. Martin, qui est placé sous l'escalier au centre de la maison. Là, on lit une inscription gravée sur une table de marbre, et portant que le défunt est venu dans l'Inde en qualité de simple soldat, et qu'il y est parvenu au grade de major-général. Quoiqu'il soit mort protestant de nom, la dernière ligne de son épitaphe invite, en vertu de ses ordres, à prier Dieu pour le repos de son âme (1). La tombe est placée sous une voûte que précède un grand

(1) Les Protestans de toutes les sectes, ne croyant pas au Purgatoire, doivent prier peu pour les morts. (*Note du traducteur.*)

salon de forme circulaire. De chaque côté de cette voûte il y en a une semblable. L'appartement qu'occupait le général est en face de ce monument (1).

(1) Le général Claude Martin, si connu par sa singularité et ses richesses, dit l'*Asiatic annual Register for the year* 1801, était né à Lyon, en 1732, d'un fabricant de soieries. N'ayant pas voulu suivre la profession de son père, il s'enrôla et fut envoyé dans l'Inde. Il y servit sous Lally, dont la sévérité le porta à déserter avec plusieurs de ses camarades. Les Anglais l'accueillirent; et, dé grade en grade, il parvint chez eux à celui de major-général. Il posséda toute la confiance de Choudjah-ed-Doulah et d'Azoph-ed-Doulah; et ce fut à leur cour qu'il amassa ces grandes richesses, que le recueil, cité au commencement de cette note, fait monter à 330,000 liv. sterl., ou environ 7,920,000 liv. tournois. Il avait fait élever, sur le bord de la Goumty, une maison de pierre à trois étages, le premier desquels était au niveau des plus basses eaux, et contenait deux grottes que le général habitait pendant la chaleur. Lorsque la crue de la rivière était à son degré le plus haut, il occupait le troisième étage, les deux premiers étant alors inondés.

Le général Martin faisait beaucoup d'expériences aérostatiques. Un jour le nabab-vizir, Azoph-ed-Doulah, le pria de préparer un ballon assez grand pour enlever vingt hommes. Le général lui dit que la vie des personnes enlevées de la sorte serait très-exposée. « Que cela ne vous « inquiète pas, » répondit le nabab; « faites toujours un

La construction de Constantia a coûté sept laks de roupies. La plupart des meubles ont été vendus ; les lustres, les girandoles et les glaces ont été achetés pour le palais neuf de Calcutta. Un très-beau jardin et une vaste plantation de manguiers tiennent à la maison. Les environs forment un désert de sable, dont la surface plane offre l'aspect le plus triste. Il n'était pas possible de choisir, dans le voisinage de Lacknau, un emplacement plus désagréable.

4 *juin.* Le jour de la naissance du roi fut annoncé par une salve qui se fit devant la maison du résident. Le nabab et les princes de sa famille se rendirent à cette occasion chez le colonel Scott ; et nous eûmes, selon la coutume

« ballon. » M. Martin fut plus humain que le prince : l'expérienee n'eut pas lieu.

Comme pour réparer ses torts envers son pays, le général Martin donna, par son testament, 25,000 liv. sterl. à la municipalité de Lyon, pour être employées par elle de la manière qu'elle jugerait la plus convenable, au soulagement des pauvres. Il légua une pareille somme à ses parens. Il y a lieu de craindre que ces deux legs n'aient pas été acquittés. Le général fit aussi plusieurs legs pieux, parmi lesquels on distingue une somme de 15,000 liv. sterl. donnée à l'église catholique de Calcutta. Cet officier mourut vers la fin de l'année 1800. (*Note du traducteur.*)

de temps immémorial, des danses et des feux d'artifice. On fit à son altesse, et à son fils le ministre, des présens au nom de la Compagnie.

6 *juillet*. Les pluies commencèrent à Calcutta, le 2 juin. Au bout de seize jours, elles parviennent ordinairement à Lacknau; mais elles n'y tombaient point encore à la date de ce paragraphe. Le 5 juin, nous eûmes un petit siphon. Le sable, qui était en l'air, ressemblait au brouillard qu'on voit en Angleterre. Il y eut depuis trois siphons, moindres encore, qui rafraîchirent l'air momentanément. Dans les intervalles la chaleur était étouffante; elle fut presque insupportable dans la nuit du 5 au 6.

9 *janvier*. La pluie commença dans la nuit du 8, et dura une grande partie de la journée du 9. Elle tombait avec force, et de temps à autre elle était accompagnée de petits éclairs et de coups de tonnerre qui avaient peu de violence. L'air était extrêmement humide. La rivière, avant la pluie, était fort basse. Il en résulte donc que la fonte des neiges dans les montagnes ne concourt point à la grossir.

18 *juillet*. Le temps me parut très-agréable. Le ciel était quelquefois couvert; mais les pluies rafraîchissaient l'air et l'empêchaient d'être trop

lourd. Elles ne tombaient point en torrent comme sous la ligne, mais en ondées qui duraient une heure, et arrivaient ordinairement pendant la nuit. J'ai beaucoup souffert d'une éruption. Quand je me retournais dans mon lit, il semblait qu'on me roulât sur des épines. Toutefois ce mal est considéré comme un signe de santé. Les gens du pays se guérissent en se frottant avec de la poudre de bois de sandal, remède dont je craignis d'user, parce que je le considérai comme trop réfrigératif. Je me soulageai en me lavant avec de l'eau de lavande et de l'eau rose, mêlées ensemble, ce qui sèche les pustules sans répercussion.

21 *juillet*. Comme on savait dans le pays que je me proposais de visiter Agrah et Dehly, je reçus du général Perron et de la Begum Somrou (1), une invitation très-polie de m'arrêter

(1) Voyez, relativement à M. Perron, la note de la page 137 du présent volume. Quant à la Begum Somrou, c'est la veuve de ce Summer dont nous avons déjà parlé, page 128. Elle possède la petite, mais fertile principauté de Serdhanah, dans le Douab supérieur, principauté qui avait été conférée à son époux. C'est une femme d'un grand courage. Elle a défendu avec succès l'empereur mogol, Chah-Alem, contre le féroce Gholam-Quadyr, qui, quelque temps après, cependant, arracha ou fit arra-

quelque temps près d'eux. Mais tout annonçait comme prochaine la guerre avec Scindiah. Cependant il me fut permis d'aller jusqu'à Fotty-Ghor; et comme le manque total de pluie dans les états du nabab-vizir exigeait que j'eusse une escorte, son excellence le lord Wellesley eut la bonté d'envoyer les ordres nécessaires pour que je fusse escorté par une compagnie de cipayes et par vingt cavaliers. Il était tombé si peu de pluie, que les chemins étaient toujours praticables. Comme je n'avais point de temps à perdre, et que dans un séjour de quatre mois j'avais vu tout ce qu'il était possible de voir à Lacknau, je résolus de partir le 26. Je fis part de ma détermination à son altesse, qui me promit de me fournir un équipage de campagne. Quant à M. Scott, il avait une fièvre bilieuse qui l'avait tellement affaibli, qu'il était impossible qu'il m'accompagnât, ce dont je fus très-fâché.

cher les yeux à ce malheureux monarque. La Bégum Somrou a embrassé la religion catholique, ce qui ne paraît pas avoir nui à ses intérêts. Consultez, à son sujet, une note intéressante que M. Langlès a insérée au tome III du *Voyage du Bengale à St.-Pétersbourg*, par Forster, pages 196 et 197, ainsi que les pages 280 et 281 du même tome. (*Note du traducteur.*)

23 *juillet*. M. Scott donna, en mon honneur, un grand dîner avant mon départ de Lacknau. Le nabab-vizir et la plupart de ses fils s'y trouvèrent. M. Scott couronna ainsi les politesses que j'ai constamment reçues de lui durant mon séjour. C'est un homme qui a des talens et de l'activité. Ses manières sont d'abord froides et repoussantes ; mais sa froideur ne vient point du cœur, et une communication amicale la fait cesser totalement. L'habileté avec laquelle il s'est acquitté de la tâche difficile de régler les conditions du traité par lequel son altesse a cédé une partie de ses états, a été reconnue pleinement par le lord Wellesley. Le nabab-vizir se persuadait que le colonel représentait sa conduite sous le jour le plus défavorable. J'ai fait tous mes efforts pour arracher ce préjugé de son esprit ; et je me flatte de les avoir laissés meilleurs amis qu'ils ne l'étaient auparavant.

24 *juillet*. Comme il était indifférent que je prisse formellement congé de son altesse le matin ou le soir, j'acceptai l'invitation à dîner qu'elle m'avait envoyée. En conséquence, j'allai de bonne heure, accompagné de M. Scott, au Doulat-Khaneh, dans le même équipage que lorsque je lui fis ma première visite. Les gardes et les éléphans furent mis en

ligne, comme de coutume, et le prince nous aborda sur les degrés du palais, d'où il nous conduisit au jardin du Zenanah de sa mère. Nous entrâmes dans le pavillon; et Mir-Tussein nous servit d'interprète. La princesse me fit offrir les présens accoutumés, entre lesquels je choisis deux shalls.

Nos éléphans nous attendaient à la porte, et nous allâmes tous au *Sungi-Dalam*, où son altesse se proposait de me donner à dîner, pour me montrer la manière dont son frère y vivait. C'est à mon avis un très-bel édifice, qui est parfaitement dans le goût oriental; il est ouvert de toutes parts, et soutenu par des pilastres. Comme son nom le désigne, il est entièrement construit en pierre; mais le tout, à l'exception des dômes qui terminent les tours rondes dont les quatre angles sont flanqués, est peint en rouge foncé. Ces dômes sont entièrement dorés, ce qui produit un effet magnifique. Une salle très-vaste occupe le milieu du bâtiment qui est couvert d'une belle terrasse sur laquelle s'élève un petit édifice du même genre. Un superbe musnud doré et recouvert d'un brocard d'or, sur lequel des guirlandes de roses étaient brodées, occupait une des extrémités de la salle du milieu. Nous dînâmes dans un des deux sa-

lons attenans. La vue s'étendait sur le bassin d'eau qui va jusqu'au hummaum, attaché au palais, et où j'avais coutume de prendre le bain. Les bords de ce bassin étaient garnis de lampes de couleur, et de chaque côté s'élevait un treillis illuminé de même. Les arbres étaient parfaitement éclairés par le reflet des lampes, dont l'eau redoublait l'effet. C'était en réalité la magnificence du khalife Haroun-al-Raschid, telle qu'elle est décrite dans les *Contes arabes*, et que mon imagination pouvait se la représenter. Une troupe de musiciens, qui joua tout le temps du repas, en accrut l'agrément. Tous les airs avaient été composés en Europe, et il en résultait un singulier contraste avec le reste qui était à la mode d'Asie. Après le dîner nous nous rendîmes à l'autre palais entre deux lignes de candélabres d'argent, garnis de bougies, et entre lesquels des vases portés sur des pieds élevés renfermaient de l'attar. Nous nous assîmes dans une enceinte circulaire, et des bayadères se mirent à danser. Nous les regardâmes quelque temps; mais son altesse n'en a aucune qui excelle en ce genre. Comme c'était ma dernière visite de cérémonie, on apporta les présens d'usage, et, pour la forme, on me pria de les accepter. Je ne pris que deux shalls. Les

corbeilles étaient au nombre de dix-sept. Les joyaux étaient très-beaux.

25 *juillet*. Dès le matin de ce jour, j'allai au palais voir quelques dessins représentant les différentes troupes qui composaient l'armée du prince. Le temps nécessaire a manqué pour qu'ils fussent tous achevés; mais son altesse m'a donné tons ceux qui l'étaient. La collection complète serait très-intéressante. En conséquence, je demandai qu'on la continuât.

Le nabab-vizir, accompagné de six de ses fils, arriva chez moi sur les sept heures, pour me rendre ma visite d'adieu. Après le dîner je lui présentai vingt-et-une corbeilles renfermant les présens accoutumés. Son fils en eut dix-sept; et, après quelques façons, les unes et les autres furent acceptées. Le prince me fit beaucoup de politesses et me pria instamment de lui donner de mes nouvelles. Nous nous séparâmes après la cérémonie de l'attar et après trois embrassemens faits de la manière la plus cordiale.

Ce ne fut pas sans éprouver des regrets que je me séparai de Saadet Aly-Khan. J'avais fait dans sa capitale une résidence de quatre mois, durant laquelle j'avais éprouvé constamment de sa part les attentions les plus flatteuses. Tous les matins il m'envoyait de la glace et des fruits;

et voyant que je n'acceptais pas les présens qu'en conséquence de mon rang il était tenu de m'offrir dans les occasions publiques, il cherchait perpétuellement à découvrir quelque chose que je ne pusse refuser. Il dépêchait des gens dans les forêts pour m'en rapporter des oiseaux et des plantes rares. Afin qu'elles m'arrivassent en meilleur état, il fit placer, de distance en distance, des porteurs sur un espace de deux cents milles. Saadet Aly-Khan a l'air de dignité qui sied à un prince; mais son genre de vie l'a rendu trop gros. Il a la barbe grise, et a perdu la plus grande partie de ses dents. Toutefois le feu et l'intelligence qui brillent dans ses yeux, suffisent pour animer sa physionomie. Ses manières sont agréables; son entretien est vif et amusant. Quoique j'ignorasse le persan, je pus juger quelquefois de la manière délicate dont il répondait aux complimens qu'on lui adressait. Le langage des yeux est fort en usage à la cour des princes d'Asie, qui s'en servent même pour donner un grand nombre d'ordres. Un jour je compris un signe qu'il faisait à un de ses gens, et je lui dis, par l'organe du major Ouseley, notre aimable et excellent interprète, que ses yeux parlaient anglais. Il me répondit : « Non, ce sont les vô-

tres qui comprennent le persan ! » Le colonel Scott m'a assuré que le langage de ce prince est très-pur et très-élégant, et qu'il possède parfaitement la littérature orientale. Il a certainement quelque connaissance de la langue anglaise ; car il me fit la remarque qu'il ne savait pas pourquoi on écrivait mon nom par un T, puisqu'on le prononçait comme si c'était un C. Peut-être cache-t-il ce qu'il sait à cet égard, afin qu'en croyant qu'il ignore leur langue, les Anglais aient moins de réserve en parlant en sa présence.

Peu de temps après la mort de son père, Saadet Aly-Khan s'enfuit de Lacknau, son frère Azoph-ed-Doulah l'ayant soupçonné d'avoir entretenu des relations avec Khoja Bassunt, qui fut accusé d'avoir attenté à la vie du nabab, et qui fut mis en pièces sur-le-champ et sous les yeux du prince. La fuite de Saadet Aly ne peut être considérée comme une preuve contre lui ; car, dans les cours d'Asie, un soupçon contre l'héritier présomptif du trône est l'équivalent d'une sentence de mort. Le gouvernement du Bengale, qui certainement ne l'a pas jugé coupable, lui a non seulement accordé un asile, mais lui a procuré, de la part de son frère, une pension de quarante mille

livres (st.). C'est au long séjour que son altesse a fait au milieu des Anglais qu'on peut attribuer sa partialité pour tout ce qui vient d'Europe. Son plus grand plaisir est d'élever des palais, dont l'architecture ressemble à celle des Grecs; mais comme il est son propre architecte, les fautes sont nombreuses dans le plan des édifices qu'il fait construire. Le portique du palais de Beroun offre cependant quelque chose de magnifique et même de surprenant, lorsqu'on songe qu'il a été élevé d'après un dessin tracé par un prince d'Asie.

Je pense que son altesse est allée trop loin en renonçant à l'étiquette des cours de l'Orient, et en vivant avec les Européens sur le pied de l'égalité. Le colonel Scott aurait assisté régulièrement à son dorbar, ce qui aurait donné de l'importance au prince aux yeux de ses sujets. Il l'a refusé, et a demandé que toutes les affaires fussent réglées entre lui et M. Scott, en déjeunant ensemble. Le moindre *gentleman* semble se considérer comme l'égal du nabab, et en conséquence on ne lui montre pas toujours le respect qui lui est dû. Il paraît l'avoir senti, et il vient de mettre en exécution un projet adroit, pour tenir dans sa dépendance tout Européen résidant à Lacknau. Depuis le long espace de

temps qu'il existe des relations entre la province d'Aoude et le Bengale, les Anglais ont élevé un grand nombre de maisons sur des terrains accordés par le nabab, et situés le long des bords de la Goumty. C'étaient des propriétés particulières, que chacun pouvait acquérir sans le consentement de son altesse. Comme le nombre des habitans se renouvelle rapidement, la plupart ont été mises en vente depuis son avénement, et il les a achetées toutes. En conséquence, si, à l'avenir, un gouverneur exigeait de lui qu'il reçût telle ou telle personne, il pourrait l'empêcher de s'établir en lui refusant une habitation.

Saadet Aly-Khan n'avait point de popularité quand il monta sur le musnud; et sa rigide économie, pour ne pas la nommer autrement, n'a pas augmenté le peu d'amour qu'on avait pour lui. Il le savait si bien qu'il faisait monter la garde dans son palais par des troupes anglaises, et que des sentinelles étaient placées à la porte de sa chambre. Tourmenté par ces alarmes, il voulut abdiquer; mais il ne put faire, avec le gouverneur-général, l'arrangement qu'il désirait: en conséquence il est resté sur le trône. Il paraît plus tranquille aujourd'hui. Le renvoi de ces troupes indisciplinées, qui étaient tou-

jours prêtes à se réunir contre lui à vizir Aly, a fait cesser le danger le plus grand auquel il ait été exposé ; et le séjour des troupes anglaises à Lacknau et dans le reste de ses états, arrête les effets du mécontentement que les exactions de ses aumildars excitaient parmi les ryots. A présent il se rend sans garde de l'un de ses palais à l'autre, et il se livre sans aucune inquiétude au plaisir de la chasse, son exercice favori. Le dépit qu'il a ressenti en se voyant forcé de céder la moitié de ses états, s'est dissipé lorsqu'il a vu qu'il avait un revenu plus solide, et qu'il pouvait thésauriser beaucoup plus qu'il ne le faisait, lorsqu'il était obligé de payer à la Compagnie des Indes cent vingt laks de roupies par an. On prétend qu'il épargne actuellement un ou deux laks par semaine; et les sommes dont il a hérité ne doivent pas s'élever à moins de deux krors. Si son altesse est contente de l'arrangement, les autres doivent l'être aussi. Les Anglais ont acquis une augmentation de revenu qui n'est point précaire. Les ryots étant sous la protection des lois britanniques, n'ont plus à craindre le brigandage des aumildars. Ils le savent si bien qu'ils donnent aujourd'hui un kror et quatre-vingts laks, de la terre dont ils ne payaient qu'un kror et trente-cinq laks au na-

bab. Les zémindars, qui de tenanciers sont devenus, par la générosité peu réfléchie des Anglais, propriétaires, peuvent cependant être affligés d'avoir perdu la faculté de nuire ; ils ne peuvent plus dépouiller les ryots ; ils sont obligés de payer leur redevance, sous peine de voir raser leurs forteresses de boue : mais si ce sont des malheurs pour eux, ce sont des bienfaits pour la masse de la population du pays.

CHAPITRE IV.

Départ de LACKNAU. — VIZIR-GONGE. — FOTTY-GONGE. — HOSSEIN-GONGE. — MOHAUN. — MIAH-GONGE. — ASSIOUAN. — BANGERNAU. — CANOUGE. — DJELLALABAD. — KODDA-GONGE. — FOTTY-GHOR. — Visite du nabab de FERACK-ABAD. — Particularités relatives à ce prince. — Arrivée au camp du général LAKE. — Marche de l'armée anglaise. — Sécheresse extraordinaire. — FERACK-ABAD. — Tremblement de terre. — MOUKHONPORE. — Jeux divers. — Tombeau d'un prétendu saint musulman. — Serpens tués par un ichneumon. — POURAH. — CHIBBEPORE. — CAWNPORE. — Embarquement sur le Ganges. — CURRAH. — Fort d'ALLAHABAD. — — Pagode souterraine. — MIRZAPORE. — Fort de TCHOUNAR. — BENARÈS. — GAZYPORE. — DINAPORE. — BANKIPORE. — Puits de SITACOUN. — GOLGONG. — POINTIE. — SICELIGOLLY. — SOUTY. — MOURCHED-ABAD. — Visites au nabab, à la MONNY-BEGUM et à deux autres princesses. — COULPA. — Débarquement et arrivée à TCHOURINGIE.

LE 26 *juillet.* Le temps des pluies est considéré comme le plus mauvais pour voyager ; et il serait même impossible de le faire sans les relais. En conséquence il faut un double équi-

page. J'avais demandé à son altesse deux grandes tentes propres à servir de salle et de salon, deux tentes à coucher, toutes quatre pour mon usage particulier; deux autres tentes à coucher, pour l'officier qui commandait l'escorte, et seize tentes de qualité inférieure pour mon dyvan, (intendant) ma cuisine et mes gens. Les deux tentes à coucher pour l'officier manquèrent. Comme elles étaient nécessaires pour son bien-être, et en conséquence pour ma satisfaction, j'en fis la remarque au major Ouseley, qui m'assura que j'aurais ce que je désirais. En effet, toutes les tentes qu'il me fallait arrivèrent sur des *hackerys* (1), couverts en roseaux, et tirés chacun par quatre bœufs. Les gens nécessaires pour les tendre les accompagnaient. Les hommes employés à ce service n'en font aucun autre (2), et ont un chef particulier. Son altesse fit ajouter aussi trois éléphans à ceux que nous avions déjà. Deux devaient nous servir de mon-

(1) Espèces de chariots du pays.

(2) Les travaux divers étant partagés entre les différentes castes de l'Hindoustan, et nul ne pouvant faire que ce qui est affecté à la sienne, il faut avoir un ou plusieurs domestiques pour chaque sorte de service. (*Note du traducteur.*)

tures ; le troisième était destiné à porter notre bagage.

Mon escorte se composait d'une compagnie du 10.e régiment de cipayes, commandée par un jeune officier nommé Webb. Le bien que mes amis m'avaient dit de lui m'avait porté à demander qu'il m'accompagnât. Vingt cavaliers devaient se trouver à Canouge. Le tableau suivant fera juger de la manière dont on voyage dans l'Inde.

Mon domestique et Gopinath.
39 porteurs.
16 jemmadars, hercarrahs, etc.
6 kitmutgars.
2 seizes.
16 hommes pour la cuisine et pour prendre soin des moutons, etc.
50 hommes des gens de son altesse, pour le service des hackerys et des tentes.
10 hommes pour conduire les éléphans.
14 tant porteurs pour M. Webb, qu'autres valets.
14 valets de Gopinath, et porteurs.
120 cipayes et gens de service.

Total, 287.

Je pris un congé amical de M. Scott ; et après avoir dîné, ce que je fis de bonne heure, je montai sur mon éléphant pour me rendre à

Fotty-Gonge qui est à cinq koss, ou dix milles, de Lacknau. M. Webb montait un second éléphant, et mon domestique un troisième. Le quatrième portait mon bagage et mes domestiques hindous. Nous arrivâmes à nos tentes sur les sept heures du soir, après avoir traversé de pauvres villages à demi-dépeuplés. Vizir-Gonge ne consiste qu'en trois cents maisons renfermées dans une enceinte percée par deux portes. Une vaste avenue d'arbres s'étend depuis Lacknau jusqu'à cette ville, qui est assez peuplée. Elle est bâtie sur le même plan que Fotty-Gonge et est entourée d'un mur peu élevé. Les portes en sont rompues. Le pays que nous traversâmes était absolument sablonneux et plat. Il y avait quelques flaques d'eau formées par un orage très-violent, qui avait éclaté avant notre départ. Nous campâmes à un demi-mille au-delà de la ville, sur un terrain uni, mais en partie inondé, ce qui rendait fort désagréable la communication d'une tente à l'autre. La nuit fut très-orageuse. Il tomba des torrens de pluie, et les éclairs et le tonnerre m'empêchèrent de dormir durant quelque temps. Toutefois, nos doubles tentes nous mirent parfaitement à l'abri. L'ardeur du soleil étant insupportable, lorsque rien n'en intercepte les rayons, nous avions

résolu de partir le lendemain à la pointe du jour, si le temps le permettait. En conséquence, une partie de nos tentes furent envoyées pendant la nuit à Hossein-Gonge, qui était à six koss et demie plus loin.

27 *juillet.* A cinq heures et demie du matin, nous étions sur nos éléphans; et en trois heures de marche, nous arrivâmes à Hossein-Gonge. Là, nous fûmes joints par Gopinath, avec les tentes qu'on nous avait promises, et par deux cipayes d'Almas, gens utiles, cet eunuque étant aumildar du pays que nous avions à traverser jusqu'au Ganges. Celui que nous vîmes dans la journée du 27 était mal cultivé, sablonneux et plat comme celui que nous avions vu la veille. Nous ne remarquâmes que de chétifs villages jusqu'à Mohaun, où il y a un pont de pierre sur la nellah. Ce lieu paraît avoir eu quelque importance, le sol étant, à une grande distance, rempli d'un mélange de brique et de chaux. Mohaun fournit à tous nos gens ce dont ils eurent besoin. Quant à nous, nous faisions conduire à notre suite des moutons et de la volaille; et nous avions, excepté du lait, qu'on devait trouver partout, les choses qui pouvaient nous être nécessaires.

La matinée était belle, et nous en profitâmes

pour continuer notre marche. Nous fîmes bien; car ensuite il y eut de violens orages. Nous dînâmes sur les quatre heures, puis nous allâmes jusqu'à la nuit. Nous traversâmes le village de Loutny (des voleurs); nom qu'on lui donne à juste titre; car, durant l'obscurité, des habitans de ce lieu entrèrent dans les tentes de plusieurs officiers d'un bataillon qui nous précédait, et à l'un desquels on vola des effets de la valeur de mille roupies, perte sensible pour un militaire d'un grade inférieur. Le voleur était parvenu à la tente en rampant, puis il y avait fait un trou suffisant pour passer.

28 *juillet*. Nous nous remîmes en route à cinq heures du matin. A huit heures nous arrivâmes à Miah-Gonge, après avoir fait six koss (1). Nous avions trouvé à mi-chemin un hercarrah qui avait ordre de me procurer tout ce que je désirerais. Ensuite il était allé donner avis de mon approche. Au milieu de la ville, je rencontrai le neveu d'Almas, qui me présenta un nazer

(1) Notre voyageur évalue la koss à deux milles anglais (il en faut un peu plus de trois pour faire l'ancienne lieue de France). Mais il paraît que l'espace indiqué par cette dénomination varie beaucoup. Consultez les notes de M. Langlès sur le *Voyage pittoresque de Hodges*. (*Note du traducteur.*)

de deux roupies, avec cinq chevreaux, et un panier rempli de volailles. Ce présent était aussi accompagné de beaucoup de bois à brûler. Le tout fut envoyé à notre camp, avec du lait et des pots de Kadjery (1). Les gens d'Almas refusèrent de rien recevoir. Ils dirent qu'on le leur avait positivement défendu, et qu'ils seraient punis sévèrement si l'on apprenait qu'ils eussent désobéi. Il ne tomba pas une seule goutte d'eau durant notre marche.

Miah-Gonge, chef-lieu du district d'Almas, a été construit par lui-même. Les murs qui entourent cette ville sont de bousillage, et renferment de grandes plantations de manguiers et des terres labourables. Les murs intérieurs sont de brique. Ils ont peu de hauteur, et sont flanqués de tours, également peu élevées. On a ouvert, dans les parapets, des trous pour la mousqueterie. Les portes sont fortes et belles. La rue est large et bordée d'arbres. La ville paraît peuplée et riche. Nous la parcourûmes après dîner, et nous visitâmes l'habitation d'Almas et les trois caravanserays. Il y a un jardin au centre de la première, qui est très-vaste et

(1) Kadjery est un village situé à peu de distance de l'embouchure de la rivière de Hougly. (*Note du traducteur.*)

bien construite. Les caravanserays sont commodes. Lorsqu'Almas reçut, à Miah-Gonge, la visite du nabab-vizir, il lui présenta un nazer d'un lak de roupies, renfermé dans une espèce de siége, que son altesse eut soin de faire emporter. Le parc d'artillerie est en bon état. On y compte quarante pièces de canon, parmi lesquelles il y en a de gros calibre. La place est située sur un terrain plat; mais elle se trouve entre deux petits lacs qui lui servent de fossés. Les environs sont parfaitement cultivés. Je dois dire, à la louange d'Almas, que, quoiqu'il exige rigoureusement le paiement des contributions, et que même il se permette des extorsions, les habitans de son district sont les plus riches d'entre les sujets du nabab, et ses troupes les mieux disciplinées. Nous eûmes fréquemment, dans la journée, de grosses ondées qui rafraîchirent l'air. Almas nous envoya des fruits dans la soirée.

29 *juillet*. Nous partîmes à l'heure accoutumée. A un mille de Miah-Gonge, on trouve Assiouan, ville bâtie sur une éminence qui domine un petit lac. Elle tombe presqu'en ruine, quoiqu'elle soit située plus agréablement que la première, pour laquelle on l'a abandonnée. J'y rencontrai deux cavaliers que M. Grant avait

expédiés de Fotty-Ghor pour m'apporter une lettre, par laquelle il m'annonçait que tout ce que j'avais demandé pour le passage du Cali-Niti était prêt. La surface du pays continuait à être plane. Nous campâmes à trois milles au-delà de Toukieh, pour raccourcir notre route du lendemain. Dans la soirée, M. Webb et mon domestique allèrent chasser dans le djengle, et je les accompagnai à cheval. Ils tuèrent un renard et une perdrix, et firent lever quelques daims et quelques paons.

30 *juillet*. Il tomba beaucoup de pluie, durant la nuit et jusqu'à dix heures du matin que nous continuâmes notre route. Un terrain creux, où il y avait à peine de l'eau la veille au soir, en était si plein à notre passage, qu'il fallut charger sur nos éléphans nos palanquins et nos bagages, ce qui nous retarda beaucoup. De temps à autre, le soleil dardait ses rayons; et la chaleur, alors, était très-grande. Le pays s'embellissait à mesure que nous avancions. Il était légèrement ondulé et mieux cultivé. Bangernau est agréablement situé sur une petite hauteur, qu'entourent des plantations de manguiers, et près de laquelle coule une nellah. Ce lieu paraît avoir été plus considérable qu'il ne l'est à présent. Les maisons de toutes les villes que nous

avions traversées étaient construites en brique, et les ruines couvraient un espace plus grand que la partie habitée. Nombre de gens ont quitté le pays d'Aoude pour devenir cultivateurs dans les provinces soumises à notre domination, où ils jouissent de la protection des lois. D'autres entrent journellement dans nos troupes. Le recrutement est si difficile dans le Bengale et le Behar, que nos armées seraient considérablement réduites, sans les hommes que fournissent les états du nabab-vizir.

Sur les six heures du soir, nous arrivâmes à une nellah qui communique avec le Ganges; et aussitôt il recommença de pleuvoir : la pluie n'avait presque pas discontinué durant toute la journée. Nous étions vis-à-vis du village de Manarau, qui est situé sur une rive élevée et couverte d'arbres. Un hercarrah d'Almas nous avait accompagnés jusqu'alors, et avait pourvu à nos besoins. Comme il était parvenu aux limites du district de son maître, il se retira. Un bateau de l'intendant de la Compagnie arriva bientôt, avec l'avis que les barques seraient de notre côté le lendemain matin. Depuis deux jours elles avaient été employées à transporter le colonel Browne et le premier bataillon du quatrième régiment. Il n'avait quitté Manarau que

le 30 au matin, et il devait arriver le lendemain à Canouge.

31 *juillet*. La pluie tomba si abondamment jusqu'à huit heures du matin, que je renonçai au projet que j'avais formé d'aller à cheval. En conséquence, tous nos bagages furent embarqués, et nous fûmes remorqués l'espace de trois milles, en remontant la nellah, qui n'est séparée du Ganges que par une île. Notre barque était petite et allait bien. Par malheur nos dandys voulurent abréger le chemin en prenant une autre nellah, où il n'y avait que peu d'eau. Nous nous en tirâmes fort bien; mais le bateau où étaient les palanquins échoua à l'embouchure. Ne nous étant point aperçus de cet accident, nous continuâmes à aller en avant. Nous entrâmes dans le fleuve qui, à cette partie de son cours, a environ un mille de largeur, et est extrêmement rapide. Lorsque nous fûmes à un mille et demi du village, les dandys prirent leurs pagayes et ramèrent pour parvenir à nous débarquer au lieu de notre destination. Arrivés là, nous vîmes que l'autre bateau ne marchait plus, et que toute la force d'un éléphant ne serait pas suffisante pour lui faire gagner le courant. Nous renvoyâmes sur-le-champ notre bateau, avec ordre de ne rapporter que le palanquin: on avait

eu le bon esprit de le débarquer, et on le rencontra à mi-chemin. Ce contre-temps nous causa un retard d'une heure et demie, et il était midi lorsque je partis avec mes treize porteurs, pour faire au moins vingt milles. Le ciel s'éclaircit, et la chaleur fit infiniment souffrir mes gens. Cependant ils marchaient assez bien, puisqu'ils faisaient près de quatre milles à l'heure. Je dépassai les chariots qui portaient les bagages du colonel Browne, ce qui me fit juger que les miens se feraient attendre long-temps. Nous fîmes halte près de deux ou trois étangs, et sur les six heures du soir, nous commençâmes à nous étonner de ne pas découvrir le camp de l'officier que je viens de nommer : on nous disait toujours qu'il était un peu plus loin. Mes porteurs étaient très fatigués; mais il fallait aller. Après avoir fait encore trois milles, nous aperçûmes les tentes. Il était sept heures, lorsque nous arrivâmes, et je trouvai M. Browne à dîner. A neuf heures mes tentes ne paraissaient point encore; mais j'avais mon lit avec moi. Le colonel m'offrit la petite tente où l'on avait dîné; je l'acceptai. Mes pauvres porteurs, après toute la fatigue qu'ils avaient essuyée, n'avaient aucun abri. Sur les trois heures du matin, il tomba un peu de pluie, et ils se réfugièrent tous dans

ma tente. Les plantations de manguiers et la culture rendaient le pays que nous avions parcouru, ce jour, plus agréable que celui que nous avions vu les jours précédens. Les villages étaient plus nombreux ; mais je ne rencontrai aucune ville jusqu'à celle de Miraun-ka-Seray, nom qui lui vient d'un très-beau caravanseray qu'on y voit. Le tombeau de celui qui l'a fondé, est placé dans un jardin situé de l'autre côté du chemin. Miraun-ka-Seray est à vingt milles de Manarau.

1.er *août*. Le lieutenant Turton, jeune homme du comté de Stafford, dont je connais la famille, accepta l'invitation que je lui fis de passer avec moi un jour à Canouge, et de m'accompagner ensuite à Fotty-Ghor, où le quatrième régiment devait s'arrêter quelques jours. Le terrain sur lequel nous étions, se trouvant trop éloigné de la ville, nous allâmes à pied en choisir un autre. Après avoir marché quelque temps nous arrivâmes à un amas de monticules, qui sont situés à un demi-mille de Canouge, et sur lesquels croissaient deux magnifiques tamariniers. Nous résolûmes de nous y arrêter. Bientôt nos tentes y furent plantées ; et sur les sept heures nos gens arrivèrent de Diapore, avec tout ce qui était nécessaire pour préparer le dé-

jeuner. M. Webb et sa compagnie les suivirent promptement. La nuit précédente vingt cavaliers, commandés par un officier anglais, étaient arrivés à Canouge pour se mettre à mes ordres. Ils étaient envoyés par le général Lake pour nous servir d'escorte, lorsque nous ferions route sur nos éléphans ou à cheval, la marche étant alors trop pénible pour l'infanterie. Les chevaux étaient petits, mais vifs, et les hommes, jeunes, de bonne mine, et habillés à neuf.

Comme le temps était couvert, je fis seller nos chevaux; et accompagné de MM. Webb et Turton, j'allai visiter Canouge. Cette ville ne consiste qu'en une seule rue, qui, encore, a peu d'apparence. Le Ganges en est à deux milles; mais on a creusé un canal qui amène l'eau sainte au pied des murs de la citadelle. A six milles de distance, de petits morceaux de brique, et, de temps à autre, les vestiges d'anciens édifices, m'avaient annoncé que j'étais sur l'emplacement de cette ancienne capitale de l'Hindoustan (1). Nous visitâmes d'abord les tombeaux de deux

(1) Les Hindous prétendent que cette ville fut détruite par une inondation. Les Mahrattes la pillèrent en 1761. *Voyage de Forster*, tome I, page 135. (*Note du traducteur.*)

saints musulmans, dont je ne pus savoir les noms. Leurs corps gisent sous deux mausolées semblables, et d'une belle architecture, qui sont construits sur une hauteur couverte d'arbres. De la terrasse qui les environne, on domine la plaine que couvrent en partie des temples et des tombeaux en ruine, et au milieu de laquelle serpente une nellah, qui se jette dans le Ganges, deux milles plus bas. Des plantations de tamariniers et de manguiers se voient de tous côtés; et la tombe blanchie d'un officier anglais qui fut noyé près de ce lieu, élève entre les arbres sa tête pyramidale. Nous fûmes accostés par un brahmine, qui nous présenta un certificat, où plusieurs de nos compatriotes attestaient qu'il leur avait servi de *cicerone*, et qu'ils avaient été contens de lui. En conséquence, nous le retînmes pour nous rendre le même office. Nous visitâmes ensuite un autre tombeau, qui est sur la pointe la plus élevée. Il consiste en un quadrangle et en une mosquée qui ressemble en petit à un temple de cette sorte que j'ai vu à Jouanpore. Il y a dans la mosquée plusieurs piliers qui sont composés de deux blocs de pierre, et ont été pris dans un édifice plus ancien. La base grossière de l'un de ces piliers lui sert à présent de chapiteau. Il y avait éparses à terre,

sous les arbres, quantité de petites figures; mais elles étaient brisées à un tel point, qu'elles ne présentaient plus rien d'intéressant. Au centre est un puits qui est comblé, mais que, selon la coutume, on dit renfermer des trésors. Toutefois cela pourrait être; car on a tiré beaucoup de choses précieuses d'autres puits qu'on a curés. La vue de la citadelle ne dédommage pas de la fatigue que l'on éprouve en y montant. Il n'y reste aucun édifice considérable, et les murs qui sont construits en brique, et paraissent peu anciens, tombent en ruine.

La chaleur étant devenue très-grande, nous fûmes charmés de regagner notre tente, où, comme les autres n'étaient pas encore arrivées, nous fûmes obligés de passer tous trois la nuit. Le temps étant fort beau, nos gens restèrent en plein air. J'avais acheté du brahmine quelques-unes des pièces de monnaie qui se trouvent parmi les ruines. Elles sont petites et de forme irrégulière; elles présentent des caractères sanskrits, et quelquefois, d'un côté, la figure d'une divinité des Hindous.

2 *août*. Nos tentes arrivèrent à six heures du matin, et furent bientôt suivies de Gopinath, qui avait tout réglé pour le passage du fleuve. Il avait fait prix pour vingt-cinq roupies. Nous

étions plus de trois cents personnes, et nous conduisions avec nous des chevaux, des bœufs et des chariots. Comme le soleil dardait ses rayons avec force, nous ne sortîmes point le matin. Mon domestique tua un jeune paon et une paire de perdrix. J'achetai d'un courtier, quatre anciens mohurs, très-curieux, au prix de quatre roupies de plus que leur valeur intrinsèque. Durant la nuit, le ciel fut couvert et la chaleur si étouffante, que je ne pus fermer l'œil.

3 *août*. A quatre heures trois quarts, nous montâmes sur nos éléphans, et escortés par nos cavaliers, nous nous avançâmes à quelque distance au-delà de Djelalabad. On dressa là les tentes, et l'on prépara le déjeuner. Nous avions fait dix milles en deux heures et demie. Nous rencontrâmes quelques bangys, remplis de mangues, qu'on portait au nabab-vizir. Nous en prîmes quelques-unes. Le pays que nous avions traversé était légèrement ondulé, et bien cultivé. Cependant le sol, excepté aux endroits où les ruines de Canouge étaient visibles, et je n'en remarquai plus de traces après avoir fait deux milles, se compose d'un sable pur. Du point où nous avions fait halte, on voyait, dans le nord, une chaîne de montagnes couvertes de planta-

tions de manguiers. Le foudjadar (1) du village et des environs me présenta un nazer de cinq roupies. C'était un vieillard vénérable, qui portait une barbe d'un blanc d'argent, et qu'on me dit être âgé de quatre-vingts ans. Il chargea un hercarrah de pourvoir à tous nos besoins. On nous vendit des perdrix et un daim. Celui-ci était trop maigre; les autres étaient excellentes. Le coucou se fit entendre dans la journée. Comme il n'y avait rien d'intéressant à voir aux environs, nous ne sortîmes pas de la soirée.

4 *août.* A quatre heures et demie du matin, nous montâmes à cheval. Nous avions envoyé nos éléphans nous attendre de l'autre côté d'une rivière qui coulait à la distance de huit milles. A six heures, nous arrivâmes à la Cali-Neddi, et trouvâmes les barques que M. Grant avait fait tenir prêtes pour nous transporter. Le courant était peu rapide, quoique ce fût le temps des pluies. La ville de Kodda-Gonge, qui est située sur l'autre bord, a un bon caravanseray. Nous montâmes sur nos éléphans, et fîmes deux autres milles pour raccourcir notre marche du lendemain. Le pays était sablonneux et plat comme précédemment, mais plus stérile encore.

(1) L'officier militaire.

La matinée fut fraîche. Il fit plus chaud ensuite, car les nuages ne furent que passagers : mais une brise, plus vive que de coutume, rendit agréable le séjour de nos tentes. J'écrivis au major-général Ware, qui commandait à Fotty-Ghor, et je lui annonçai que j'y arriverais le lendemain avec mon escorte. Ma lettre lui fut portée par un dragon.

5 *août*. Ayant envoyé les éléphans en avant, mais retenant avec moi le souhouarry, pour entrer dans le cantonnement, je montai à cheval, escorté par la cavalerie. Je reçus du général Ware une réponse très-polie, par laquelle il m'assurait que je pouvais disposer de ses services. Peu de temps après, je rencontrai le commandant de la garde de M. Grant, qui l'avait envoyé pour me montrer le chemin. A trois milles de la ville, je trouvai une voiture, où je montai avec M. Turton. Précédés de plusieurs de nos cavaliers, et suivis du reste, nous traversâmes avec rapidité le camp, les gardes présentant les armes. A sept heures, j'abordai M. Grant, qui est juge du district, et qui m'accueillit comme je l'attendais de son amitié. M. Webb fit, par ordre du major-général Ware, planter nos tentes près de la palissade du jardin. Aussitôt après, je reçus la visite du général,

ainsi que celle de M. Claude Russell, *gentleman* du comté de Stafford, qui est agent du gouverneur-général.

9 *août*. Imdaud-Hossein-Khan, nabab de Ferack-Abad, vint me faire visite. M. Russell m'aida à le recevoir. Comme ce prince n'est point riche, il arriva avec peu d'appareil. Je lui témoignai toutes sortes d'égards. Mon escorte se mit sous les armes pour le saluer à son passage, et il y eut, en son honneur, une salve de treize coups de canon. Je lui fis présenter vingt-et-une corbeilles pleines, un cheval et un éléphant, le tout de la valeur de quatre mille roupies. Imdaud-Hossein-Khan est jeune; mais il n'a point un extérieur intéressant. Il était encore enfant lorsqu'il monta sur le musnud, son père ayant été assassiné par un autre fils que lui avait donné la Begum actuelle, qui fut même accusée d'avoir trempé dans le crime. Le poison fut le moyen qu'on employa. Le nabab d'Aoude, alors suzerain de Ferack-Abad, fit aussitôt saisir le parricide, qui depuis est demeuré prisonnier à Lacknau. La tutelle d'Imdaud-Hossein a été confiée à Kherrodmund-Khan, son oncle, que la difformité de sa personne, et la manière honteuse dont il a volé

son neveu, ont fait surnommer Richard III (1) par les Anglais. On le soupçonna même de vouloir pousser la ressemblance plus loin; mais on peut supposer que ce fut sans fondement, puisque le jeune prince est vivant. Celui-ci est d'une famille noble et d'origine patane (2). Il paie au nabab-vizir un *paishcoush*, ou un tribut annuel de quatre laks et demi; et, après s'être acquitté de plusieurs autres charges, il ne lui reste pas 60,000 roupies par an. Son oncle, au moyen de concessions qu'il forgea, et auxquelles il mit le sceau du feu nabab, parvint, pendant sa régence, à se faire un meilleur revenu. Le tribut nous ayant été cédé par le nabab-vizir, le jeune prince réclama la protection de M. Wellesley. Les comptes du régent furent examinés, ou supposés l'être, par M. Mercer. Kherrodmund-Khan ne restitua que 70,000 roupies, au lieu d'un lak

(1) Richard III, roi d'Angleterre, fit mettre à mort ses deux neveux, dont l'aîné, Edouard V, était le légitime souverain. Shakespeare a composé sur ce sujet une de ses tragédies les plus estimées. (*Note du traducteur.*)

(2) « Les Afghans sont généralement connus dans l'Inde sous le nom de *Patans;* mais il semble, au reste, qu'on n'a pas encore bien déterminé la signification ni l'étymologie de ce mot. » *Voyage de Forster,* tome II, page 78. (*Note du traducteur.*)

au moins. Le pays était dans l'état le plus misérable. Les meurtres étaient si fréquens à Ferack-Abad, qu'on n'osait sortir après le coucher du soleil. M. Wellesley fit au nabab les représentations les plus fortes, et l'invita à céder ses états aux Anglais, en lui promettant qu'il serait traité avec tous les égards imaginables, et qu'on lui remettrait ce qui resterait des revenus publics, les frais d'administration prélevés. Le prince parut craindre de n'avoir pas de quoi soutenir sa dignité. A la fin, il demanda qu'on lui payât 9,000 roupies par mois, qu'on fît des pensions à plusieurs de ses gens, et qu'on lui laissât aussi quelques villages et quelques terres. Il semblait que ce devait être, pour la Compagnie, une perte d'un lak de roupies, au moins, par an; mais M. Wellesley, prenant avec justice en considération la sûreté de la navigation sur le fleuve et celle des provinces voisines, accéda à la demande, et le traité fut signé le 4 juin 1802. On a pris ensuite les moyens les plus efficaces pour rendre la tranquillité au pays. Lorsque M. Grant fut arrivé, près de cent patans vinrent le trouver, et lui demandèrent s'il se proposait réellement d'établir une police. Il leur répondit qu'oui; et ils lui dirent que cela ne leur convenait pas. En conséquence, ils parti-

rent sur-le-champ pour le pays des Mahrattes. A mon passage, soixante-et dix personnes étaient mises en jugement pour cause de meurtre; mais il n'avait été commis aucun délit de cette sorte depuis l'établissement de la police. La tranquillité qu'assure la protection du gouvernement a tellement fait élever la valeur des terres domaniales, qu'en les affermant pour trois ans, il y a eu profit de près de trois laks annuellement, au lieu du lak qu'on avait cru perdre.

10 *août*. Désirant de témoigner toute sorte d'égards au jeune nabab, j'allai, le lendemain, accompagné de M. Russell, lui rendre sa visite. Son palais est dans le vieux fort; et l'on y jouit d'une vue superbe, qui s'étend sur le Ganges et les environs. Ce palais est peu considérable; mais le prince en fait achever un qui dominera tout le pays. Nous allâmes, ensuite, présenter nos hommages à la vieille Begum, qui réside dans un palais voisin. Elle est riche; mais on l'accuse de mener une vie très-libre, ce qui, joint au soupçon qu'elle a eu part à la mort de son époux, ne la fait pas considérer infiniment. A sept heures, nous retournâmes à Fotty-Ghor, dont nous n'étions éloignés que de trois milles.

La fondation de la ville de Ferack-Abad ne

remonte qu'à dix-neuf ans (1). Les rues sont larges et plantées d'arbres qui jettent sur les maisons une ombre délicieuse. Le commerce y est déjà considérable, et le voisinage des cantonnemens le rendra florissant.

15 *août.* Je m'étais proposé de présenter mes respects au général Lake, à Cawnpore; mais la conduite des Mahrattes ayant forcé son excellence à se mettre en campagne avec toute l'armée, je partis, ce jour, pour aller la trouver à Gosiah-Gonge, lieu situé à environ vingt milles de Ferack-Abad. M. Russell me prêta deux carrosses; et je voulus faire sur un éléphant le reste du chemin, depuis la Cali-Neddi. J'avais écrit au général pour lui communiquer mon projet; mais je ne reçus sa réponse que dans la matinée. Cela me retarda jusqu'à huit heures; et la chaleur, alors, était très-grande, quoique le ciel fût voilé de temps en temps. Cependant je me mis en route. N'ayant éprouvé aucun accident, j'arrivai au camp sur les onze heures. J'y reçus l'accueil le plus cordial et le plus poli. Son excellence eut l'honnêteté de faire planter ma tente sur la même ligne que la sienne, et à

(1) Il faut entendre l'époque à laquelle le vicomte Valentia visita cette ville. (*Note du traducteur.*).

peu de distance. Le camp occupait un vaste champ, fréquemment entrecoupé de plantations de manguiers; et quelques maisons paraissaient, çà et là, dans le fond du paysage. Les tentes de toile blanche, qui couvraient la plaine en toutes directions, faisaient un agréable contraste avec le vert foncé des arbres, sur lequel elles se détachaient. Les drapeaux, qui étaient déployés en avant, ajoutaient infiniment à l'agrément du tableau. Les éléphans erraient en liberté. Les soldats étaient rentrés dans leurs tentes, et les nombreux serviteurs de l'armée ramassaient de toutes parts du fourrage.

Tous les corps, partis de Cawnpore par divisions, avaient rejoint l'armée, qui consistait en cinq mille combattans, et en vingt mille serviteurs ou valets : car telle est la proportion ordinaire dans l'Inde, ce qui, vu la difficulté de leur procurer des vivres, est une des choses qui empêchent que les troupes n'y demeurent longtemps rassemblées. C'était, pour ainsi dire, la première fois qu'on leur faisait tenir la campagne dans le temps des pluies; mais, comme il a été plus favorable que de coutume, elles n'ont pas éprouvé le plus léger inconvénient. On ne leur faisait faire que neuf ou dix milles par jour, afin qu'elles eussent plus de vigueur à leur en-

trée dans le pays ennemi, et que les bestiaux qui marchaient à leur suite ne fussent point épuisés. Les canons donnaient, à trois heures du matin, le signal de la marche, et l'armée arrivait à son campement avant que les rayons du soleil eussent pu la faire souffrir. Précédemment, les soldats européens étaient obligés de coucher sur la terre comme les naturels de l'Inde; mais le général Lake a fait construire des cabanes pour eux. En conséquence, ils n'ont eu que peu de malades, ce qui ne serait pas arrivé s'ils n'avaient pas été à l'abri de l'humidité. En outre, on n'aurait pu entreprendre dans cette saison une pareille marche, si le sol n'avait pas été un sable pur que quelques heures de beau temps ressuient parfaitement.

Le 15 au matin, tous les corps qui étaient en cantonnement à Fotty-Ghor partirent par différens chemins. Ils devaient se réunir, sur la frontière, aux troupes qui étaient déjà sous le commandement immédiat du général Lake. La jonction de plusieurs autres régimens devait, selon toute apparence, porter l'armée à vingt mille hommes. Le nabab-vizir avait offert son haras; et il était probable qu'on en tirerait trois cents chevaux, nombre considérable. Les troupes d'Europe qui se trouvaient à l'armée, étaient

le 27e. et le 29e. de dragons, et le 76e. d'infanterie. Les officiers, un mois avant d'entrer en campagne, avaient été avertis qu'on réformerait plusieurs d'entr'eux. Ceux-ci s'étaient défaits de leur équipage; et lorsque l'ordre de continuer leur service arriva, ils furent obligés d'acheter très-cher ce qu'ils avaient vendu à vil prix.

16 *août.* Je fus sur pied à trois heures du matin, et je rejoignis bientôt le général. L'obscurité était profonde; et comme nous avions à traverser des champs, nous nous fîmes précéder par des flambeaux, qu'on éteignit par prudence lorsque nous fûmes arrivés près des fourgons. Le chemin était couvert de troupes, de bœufs et de chariots. L'absence de la lumière m'empêcha d'examiner avec tout le soin possible la marche d'une armée dans l'Inde. Il me parut, cependant, qu'elle ne diffère de celle d'une armée en Europe qu'en ce qu'il y a plus de confusion. Après avoir fait neuf milles, nous arrivâmes au lieu choisi pour y asseoir le camp. C'était à un mille au-delà de Secundepore. La chaleur était étouffante; mais, sur le soir, le ciel se couvrit, et il tomba un peu de pluie. Comme son excellence avait résolu de conti-

nuer sa marche le lendemain, je pris congé d'elle dans la soirée.

17 *août.* Ayant envoyé chercher un éléphant pour passer la Cali-Neddi, je montai sur un autre, et, accompagné de M. Webb, qui était à cheval, je pris le chemin du bac, qui se trouvait à six milles de distance. Comme il n'y avait là qu'une petite barque, les cavaliers et mes chariots firent le tour par Kodda-Gonge. Nous trouvâmes, au village situé sur l'autre rive du fleuve, une sorte de voiture de campagne où nous entrâmes; et, quoique le chemin ne fût point propre à cette manière de voyager, nous arrivâmes sans accident à deux milles du cantonnement, lieu où nos amis avaient eu la bonté de placer une voiture plus commode. A huit heures et demie, nous rejoignîmes M. Grant.

28 *août.* Voulant témoigner au nabab toute ma considération, j'allai, dans la matinée du jour que porte la date de ce paragraphe, prendre congé de lui, politesse dont il me parut très-flatté. Je rendis ensuite une visite de cérémonie au régent, son oncle, qui m'en avait fait une, et qui avait reçu de moi des présens pour la valeur de deux mille roupies. Sa réputation est telle, que je me serais dispensé de le voir, si je n'avais voulu éviter jusqu'à l'apparence de

prendre parti dans aucune querelle. Si l'étiquette l'avait permis, je me serais passé volontiers de mon escorte de cavalerie, qui faillit à nous faire suffoquer, tant la poussière était épaisse dans les rues de Ferack-Abad. Depuis mon arrivée, il n'était tombé que quelques ondées, le vent étant toujours resté à l'ouest, chose fort extraordinaire pour la saison. En conséquence, la campagne était brûlée à un tel point, que, selon toute apparence, la récolte ne devait rapporter que peu de grains aux malheureux ryots. Cette sécheresse extraordinaire devait être plus funeste encore à Scindiah et à ses alliés. Ils avaient compté que les pluies, arrivant comme de coutume, empêcheraient le général Lake de se mettre en marche avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs de défense; et au lieu de cela, il était sur le point de se trouver sur la frontière, à la tête d'une armée en bon état.

30 *août*. A cinq heures du matin, je partis de Fotty-Ghor, et à six heures et demie, j'arrivai à la Cali-Neddi, où je trouvai mourant un des chevaux de la cavalerie, et un autre qui s'était noyé, et qui était alors étendu sur la rive. Nous passâmes la rivière sans peine, et nous arrivâmes sur les neuf heures à Djelalabad, après avoir fait environ vingt-quatre milles. Comme

le vent était trop fort, nous ne campâmes pas sur le même terrain que précédemment. Nous fîmes dresser nos tentes au milieu d'une plantation, ce qui était plus agréable. La campagne, qui était entièrement brûlée, présentait un tableau des plus affligeans, et la chaleur était étouffante.

31 *août.* Nous étant mis en marche à quatre heures et demie du matin, nous espérâmes nous soustraire à l'ardeur des rayons du soleil; mais il se leva sans nuages, et il était déjà très-chaud avant que nous fussions parvenus à Miraun-ka-Seray, lieu qui se trouvait à douze grands milles de celui où nous avions passé la nuit. J'avais appris que le colonel Vandeleure serait ce jour à Bellohouar. Je lui écrivis pour l'inviter à dîner, et lui dire que je ne croyais pas nécessaire de me faire escorter plus long-temps par des cavaliers, et que, si cela pouvait lui convenir, je mettrais à sa disposition ceux qui m'accompagnaient. J'envoyai cette lettre à onze heures du matin, par un messager qui fut de retour, avec la réponse, à huit heures du soir, ayant fait ainsi seize koss, ou près de quarante milles, en neuf heures. Je considérai cette marche comme très-prompte, et je donnai au messager deux roupies, somme que probablement il

n'avait jamais gagnée en un jour. Le colonel Vandeleure craignit de s'absenter; mais il accepta avec plaisir la proposition que je lui avais faite de lui envoyer mes cavaliers. En conséquence, je leur donnai l'ordre de partir le lendemain matin, ce dont ils furent très-fâchés; car ils s'étaient flattés de m'accompagner jusqu'à Moukhonpore, où une foire célèbre se tenait en l'honneur d'un saint musulman.

Je me réveillai la nuit, par l'effet d'un mouvement violent que fit mon lit, et que d'abord je crus causé par quelque animal qui se serait caché dessous. J'y regardai et je ne vis rien. La secousse avait été assez forte pour que je fisse un saut. Je ne sus à quoi l'attribuer jusqu'au lendemain matin, que le cipaye, en faction devant ma tente, dit qu'il avait été renversé par un mouvement de la terre, et que presque tout le monde en avait éprouvé autant. Ce ne pouvait être donc qu'un tremblement de terre. Le mouvement se dirigea du nord au sud, et dura quelques secondes; du moins ce fut la durée du choc qui me réveilla. La secousse se fit sentir depuis Miraun-ka-Seray jusqu'à Calcutta; mais il paraît que ce fut à Lacknau qu'elle eut le plus de violence. Elle y renversa la plupart des minarehs, et fit des lézardes aux murs du Rou-

my-Derouazeh et de l'imam-baureh. Les huit arcades d'un pavillon construit au milieu du jardin de M. Paul, et dans lequel M. Salt était couché, furent toutes fendues par le milieu. Les eaux des réservoirs ou étangs se soulevèrent et recouvrirent leurs bords avec violence. A Allahabad, l'horloge fut arrêtée à une heure dix-sept minutes; mais il n'y eut pas d'autre accident. Il est impossible de tracer la marche de la secousse; car il paraît qu'elle se fit sentir en même temps à Miraun-ka-Seray, à Lacknau, à Allahabad et à Calcutta.

1.er *septembre*. Nous partîmes à quatre heures et demie du matin, et nous arrivâmes à Moukhonpore en un peu plus de deux heures et demie, ayant fait environ dix milles. Le chemin, le long du dernier mille, était bordé de fakirs qui priaient et mendiaient. Les environs de Moukhonpore sont agréables. Une petite rivière serpente autour de l'éminence sur laquelle sont construites la ville et la mosquée, que des arbres masquent en partie. Nos tentes furent placées dans une plantation de manguiers, à quelque distance de la foule. Un de mes porteurs fut piqué au talon, par un gros scorpion noir; et aussitôt il appliqua sur la plaie un morceau de cuir. Il ne m'instruisit de son accident que quel-

ques heures après. Je mis de l'alcali volatil sur sa blessure. Il avait peu souffert, et il fut bientôt rétabli.

Peu de temps après mon arrivée, le principal fakir me fit visite, accompagné d'un autre religieux, à qui divers Anglais avaient donné des certificats de bonne conduite, et que je retins pour être mon *cicerone*. Le premier se retira, sur la promesse que je lui fis de visiter son saint dans la soirée, ce dont il me sollicita beaucoup. La foire ne devait commencer que le 17 de la lune; ce n'était encore que le 15, et cependant la foule était considérable. Durant le dîner, nous fûmes récréés par des danseurs sur la corde tendue et sur la corde lâche, et par des tours de force et d'adresse. Je n'ai vu, en Europe, rien de mieux en ce genre. Un jeune garçon balançait diverses choses sur sa tête, tandis que lui-même était monté sur un bambou qu'on faisait tourner continuellement. Une femme fit avec des balles, des œufs et des pièces de monnaie, les tours de gobelets si connus en Europe. Je commençai à soupçonner que toutes nos folies, ainsi que nos connaissances, nous viennent de l'Inde, et je m'attendis à trouver un panorama à Benarès, et une fantasmagorie dans la caverne d'Eléphanta. On nous fit aussi, mais assez

gauchement, le tour célèbre de la semence de manguier : on la jette dans la terre, et l'on en voit sortir l'arbre qui croît et porte des fruits en une demi-heure de temps.

Suivis de Gopinath et de mon domestique, nous allâmes, montés sur nos éléphans, visiter le *ronzah*, ou le tombeau du saint. Nous fûmes reçus à la porte de la première des trois cours, par un grand nombre de religieux. Chacune de ces cours était remplie de fakirs qui rugissaient, qui dansaient, qui priaient, faisant les contorsions les plus extravagantes. Les tambours, le son aigu des trompettes, et les grands bassins d'airain, sur lesquels on frappait avec des bâtons creux, rendaient encore plus discordant le bruit que faisaient ces fanatiques. Les murs étaient couverts de spectateurs, et nous aurions eu de la peine à percer la foule, sans les efforts de nos religieux qui, attendant un riche présent du lord Saheb, la repoussaient. Ils rejetèrent même avec indignation la demande qui leur fut adressée, pour que nous ôtassions nos souliers, ce à quoi se soumirent sur-le-champ ceux de nos domestiques qui étaient du pays. Le tombeau du saint est placé au milieu d'un édifice carré, à chaque face duquel il y a une fenêtre, dont une partie s'ouvre de temps en

temps. Il est de la forme ordinaire et est couvert d'une étoffe d'or. Au-dessus est un dais de même étoffe, qui est parfumé d'essence de roses, (d'attar) avec profusion. Nous fîmes le tour de l'édifice, et nous en considérâmes l'intérieur à chaque croisée. Ensuite nous visitâmes la mosquée, au-devant de laquelle sont une fontaine et deux chaudières prodigieuses, où se fait un miracle perpétuel : si l'on y jette du riz qui ne soit pas consacré, elles restent vides. Cette jonglerie n'a rien de difficile. Cependant je ne la vis point s'exécuter; car je m'empressai de donner au cicerone l'ordre de nous reconduire à nos tentes. En parcourant la foire, je remarquai un homme qui montrait un ichneumon et des serpens. En moins de deux minutes, trois de ces reptiles furent tués par l'ichneumon, malgré tous les replis qu'ils firent autour de lui. En arrivant à nos tentes, nous trouvâmes un grand nombre de fakirs. Je leur remis deux mohurs d'or, qu'ils se disputèrent. Je nommai, à sa requête, le fakir Kourimmudden, mon vakyl à la cour du saint Huzrut Syed Buddioudien Kotbal Muddar; et en même temps je reçus de lui l'histoire de son souverain, dont on trouvera la traduction dans l'Appendix. Nous passâmes la nuit tranquillement, quoique nous eussions craint

qu'on ne fît quelque tentative pour nous voler, les foires attirant tout ce qu'il y a de coquins dans l'Inde.

2 *septembre*. A quatre heures du matin, nous partîmes de Moukhonpore pour nous rendre à Pourah, dont nous étions à sept koss, ou quatorze milles, et où nous ne parvînmes qu'à huit heures passées, nos éléphans étant très-fatigués. Le soleil n'était obscurci par aucun nuage, et la chaleur était excessive. Nous trouvâmes nos tentes dressées dans une agréable plantation de manguiers, qui était au bord du chemin, et exposée à l'ouest, d'où le vent soufflait grand frais; mais hélas! vers le milieu de la journée il fut aussi chaud qu'avant les pluies. Nous traversâmes, comme de coutume, un pays de sable qui, cependant, était très-bien cultivé, et où l'on voyait quantité de plantations de manguiers. Durant toute la marche, je ne remarquai aucun djengle. Les moissons faisaient pitié, excepté dans les endroits que les malheureux cultivateurs avaient arrosés, non sans beaucoup de peine, avec l'eau des puits qui se trouvent toujours auprès des champs (1). Le

(1) M. de Grandpré rapporte (*Voyage dans l'Inde et au Bengale*, tome I, page 188) la manière ingénieuse et simple dont se fait l'arrosement. (*Note du traducteur*.)

chemin devint très-mauvais, lorsque nous fûmes entrés dans le district d'Etahouah, où l'on a supprimé l'1 pour 100 et rétabli la corvée. La foule, qui allait à la foire de Moukhonpore, nous surprit durant les dix premiers milles : elle fut aussi grande que celle qui remplit les rues de Londres; et ensuite quelque troupe s'offrait toujours à nos regards. Hindous et Musulmans se rendaient avec un empressement égal à la fête religieuse, spectacle qui m'amusa beaucoup. Les femmes et les enfans de ceux qui pouvaient en soutenir la dépense, étaient dans des hackerys. Les hommes les accompagnaient à cheval. Les pauvres femmes allaient à pied avec leurs maris, qui souvent portaient leurs enfans dans des paniers, suspendus à leurs épaules. Les fakirs, avec leurs drapeaux et leur air hébété, grossissaient la foule et nous assourdissaient avec leurs tom-toms. Nous étions gratifiés de leurs saluts et de leurs bénédictions, lorsque nous passions devant ces saints personnages. Durant toute la nuit, la route fut couverte de pèlerins, dont l'approche s'annonçait par des chants. Le temps était agréable et frais.

3 *septembre*. A la même heure que la veille, je montai sur mon éléphant, et M. Webb, qui ne se portait pas bien, se mit dans son palan-

quin. Nous avions dix milles à faire pour nous rendre à Chibbepore. Nous campâmes de nouveau dans une plantation de manguiers, et la brise, quoique venant toujours de l'ouest, était fraîche, excepté que, de temps en temps, pendant une minute, elle devenait si chaude, qu'on aurait pu croire que le temps des pluies n'était pas encore arrivé.

4 *septembre*. Nous quittâmes Chibbepore à trois heures et demie du matin. A deux milles de Cawnpore, je fus abordé par le collecteur, M. Richardon, qui venait à ma rencontre. Il me conduisit au bongalou du capitaine Salkeld, alors parti pour l'armée. Je trouvai là M. Paul, qui était arrivé la nuit précédente, et M. Salt se réunit à nous dans la soirée. Cawnpore est la place d'armes principale des provinces cédées. Il y a des casernes pour quatre cents hommes d'artillerie, pour deux régimens d'infanterie et un de cavalerie d'Europe, pour trois régimens de cavalerie indienne, et enfin pour sept mille cipayes. A mon passage, il n'y restait pas trois cents hommes; le surplus accompagnait le commandant en chef. Les femmes des postes plus avancés s'étaient réfugiées à Cawnpore et à Fotty-Ghor; mais ne se croyant pas encore assez en sûreté, elles faisaient tenir des barques

prêtes pour partir à la première alarme. Les bateaux d'agrément sont larges et commodes, et ont de chaque côté des blindes de Venise pour entretenir la fraîcheur. Par malheur, nous ne pûmes nous en procurer un seul. Nous en louâmes donc trois petits, qui étaient assez propres. Le premier était destiné à M. Paul, le second à M. Salt, et le troisième à moi-même. Nous en eûmes d'autres pour le transport de nos gens et de notre bagage. Je confiai la garde de nos éléphans et de nos tentes à quelqu'un que le nabab-vizir avait envoyé à ma rencontre.

5 *septembre*. A l'exception de deux hercarrahs, je congédiai tous les domestiques que j'avais engagés à Lacknau. Le nabab m'envoya, par M. Paul, deux magnifiques habits d'homme, à la persanne, tels que les porte son altesse, et accompagnés d'une épée et d'un bouclier. En même temps le prince me fit présent de quatre habits de femme qui, dit-il, avaient appartenu à la sienne. Ils étaient richement brodés d'or et d'argent. Je n'ai rien vu de plus beau, et ils me donnèrent une haute idée de l'élégance et de la somptuosité qui règnent dans un harem. Toutefois ce dernier présent était, jusqu'à un certain point, contraire aux usages des Musulmans, qui parlent rarement de leurs femmes.

6 *septembre*. A dix heures nous nous embarquâmes dans une pinasse frétée par M. Paul. Elle était conduite par douze dandys. Comme elle était plus grande que nos autres embarcations, nous en fîmes notre salon. Les eaux du fleuve étaient très-basses pour la saison ; la grève se montrait à découvert, et en quelques endroits le chenal était si étroit, que la pinasse avait de la peine à passer. La rapidité du courant était extrême. Un grand nombre de poules d'eau bordaient les bas-fonds, et cette habitude qu'elles ont est très-utile pour la conduite des barques. La brise qui venait toujours de l'ouest nous faisait faire du chemin. Des bongalous construits sur la rive élevée du Ganges, et entremêlés d'arbrisseaux à branches pendantes, couvraient sur notre droite un espace de quatre milles. Il faisait beaucoup plus frais sur le fleuve que sur la terre, et en vérité le lieu le plus chaud que je connaisse est Cawnpore. Nous nous arrêtâmes chez M. Quiros, à Nedjefgor, maison qui appartenait au général Martin. Elle a été bâtie en partie à l'européenne, et en partie à la manière des Hindous, et tout ce qu'elle a d'agréable est d'être située sur le bord du Ganges. On y fait beaucoup d'indigo; mais le temps a été si contraire qu'on ne remplira pas

plus de deux cents paniers ou mannequins, au lieu de mille quatre cents qui sont le nombre ordinaire. M. Quiros a la jouissance de la maison, et un tiers du profit, pour diriger toute l'opération. Nous regardâmes faire la pâte; mais la chaleur était trop grande pour que nous parcourussions les jardins qu'on dit être fort vastes, et pour que nous allassions voir les plantations des rosiers, des fleurs desquels on tirait l'attar. C'est à Nedjefgor que se trouve le plus grand laboratoire de cette essence qu'il y ait dans l'Inde.

Le soir, nous passâmes devant Sourajpore, ville agréablement située sur la rive élevée du Ganges. Des pagodes, plusieurs desquelles tombaient en ruine, tandis que d'autres étaient à moitié construites, ornaient cette rive où il y avait aussi des escaliers pour faciliter les ablutions. Le pays est plat. Il faut excepter cependant la haute rive du fleuve, sur laquelle la plupart des villages sont situés. Ceux-ci sont entourés de plantations de manguiers, arbres entre lesquels on apercevait de temps en temps une petite pagode. Le Ganges recouvrait de ses eaux un espace de huit ou dix milles de largeur, ce qui offrait un tableau agréable et superbe, quoique rien n'en décorât le fond. Nous dînâmes à

cinq heures, et nous jetâmes l'ancre à sept, sur la rive orientale, un peu au-dessous de Bucksah. Nous avions fait dix-sept koss. Nous couchâmes chacun dans notre bateau; mais nos diverses embarcations furent amarrées tout près l'une de l'autre. Nous avions eu une ondée dans le jour. Le soir il en tomba plusieurs, qui rafraîchirent beaucoup l'air; mais avant minuit, le temps était redevenu excessivement chaud.

7 *septembre*. Nous partîmes à cinq heures. Le mélange des tamariniers, des manguiers et des djengles, rendit, ce jour, les rives du fleuve plus pittoresques que ne l'étaient celles que nous avions vues la veille. Notre *mangy* (timonier) nous jeta sur un banc de sable, ce qu'il avait fait plusieurs fois le 6. Il ne nous fut pas possible de passer près de Dalmow, qui est situé sur la rive orientale, et qui est remarquable par de belles pagodes et par une citadelle de quelque étendue. C'était le lieu de naissance de Ticket-Raï (1), qui avait là une maison de plaisance; et c'est à la magnificence de ce ministre que sont dus les édifices dont je viens de parler. La brise était agréable. A six heures et demie, nous

(1) Radjah-Ticket-Raï était ministre d'Azoph-ed-Doulah, nabab d'Aoude. (*Note du traducteur.*)

amarrâmes sur un banc de sable, que nous choisîmes pour échapper aux nombreux insectes par lesquels on est tourmenté dans les lieux couverts de plantes. Ce jour, nous avions fait trente koss. La brise se soutint toute la nuit.

8 *septembre*. A trois heures et demie, nos barques démarrèrent. A six heures, je me trouvai vis-à-vis de Currah, qui s'étend l'espace de plus d'un mille sur la rive orientale. Il ne reste plus de l'ancien fort que des ruines. On en élève un autre en brique, qui sera flanqué de quatre tours rondes, de la hauteur des murs. Comme les autres barques ne paraissaient point encore, je fus tenté par l'aspect de plusieurs pagodes très-pittoresques, que des tamariniers et des arbres de banian couvraient de leur ombre. En conséquence, je pris terre à un gaut, et visitai le plus grand de ces temples, au milieu duquel il y avait une statue de Mahadeo, que regardait celle du Taureau.

Je ne vis que de loin Sezadpore, qui est à un mille du Ganges; mais j'y remarquai plusieurs beaux édifices qui sont construits en brique, et qui paraissaient en bon état. Le grand nombre de personnes qui se baignaient dans le fleuve faisait voir que la population de cette ville est considérable. Le vent soufflait grand frais, et nos

trois barques furent jetées sur un banc de sable. Nous demeurâmes là une heure et demie; et il fallut que nos rameurs se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour pousser nos embarcations. Lorsqu'elles furent entièrement à flot, la brise nous fit aller très-vite. Les eaux du Ganges étaient vaseuses et décolorées. Les langues de sable très-longues qui partaient alternativement de l'une et de l'autre rive, nous obligeaient de faire de grands circuits, et rendaient la navigation très-difficile. Le bassin du fleuve était toujours très-large, et l'on voyait beaucoup de villages de chaque côté. A l'approche d'Allahabad, l'eau est si peu profonde, que nulle part on ne peut suivre le courant sans être porté sur des bancs de sable. Nous eûmes la vue de cette ville à cinq heures; mais nous n'arrivâmes sur la rive opposée qu'à six heures et demie. En faisant force des rames pour gagner cette rive, nous avions été poussés par le courant jusqu'au Djemneh, et nous n'y avions abordé qu'avec beaucoup de peine. Les autres barques avaient traversé le fleuve avec facilité.

Allahabad ne présente pas un aspect très-beau. On y voit quelques grands édifices en brique, et sans ornemens. Le fort est situé à peu de distance de la ville, sur une langue de

terre, dont un côté est baigné par le Djemneh, et dont l'autre côté est très-près du Ganges. Il est vaste et fort élevé, et il commande parfaitement la navigation des deux grands courans d'eau qui l'avoisinent. Nous fîmes trente koss ce jour.

9 *septembre*. Nous allâmes faire visite au colonel Kyd, commandant du fort. Le logement de cet officier consistait principalement en une vieille mosquée. Le milieu de l'édifice faisait une fort belle salle de compagnie, recouverte par un dôme. Les côtés servaient de chambres à coucher. Cette habitation est près du fort. Elle est commode, et l'on y jouit d'une très-belle vue qui s'étend sur les deux fleuves. Il nous fallut une heure et demie pour nous y rendre, en remontant le Djemneh.

Après le déjeuner, nous visitâmes le fort. Des murs anciens, mais en bon état, défendent les deux côtés qui sont voisins du Djemneh, dont, à ce point, la largeur est de près de quatorze cents yards (1). Celle du Ganges est d'un mille. Le troisième côté est absolument à la mo-

(1) Le yard fait trois pieds d'Angleterre, et le pied anglais a un pouce de moins que notre ancien pied de roi. (*Note du traducteur.*)

derne, et on l'a rendu aussi fort que pouvait le permettre l'inégalité du terrain. Il a trois ravelins, deux bastions et un demi-bastion, et il domine tout ce qui est en face. La porte est d'une architecture élégante, et à la grecque, ainsi que la maison du gouverneur, qui est spacieuse et fraîche. Il y a, dans un angle, un palais de forme carrée, où Chah-Alem tenait ses femmes, et dont M. Daniel a donné un dessin très-exact. Des casernes bien aérées, et un magasin qui contient quinze cents barils de poudre, sont renfermés dans ce fort, auquel on a fait beaucoup d'améliorations, qui ont été dirigées par le colonel Kyd, et qui ont coûté douze laks, qu'on peut regarder comme ayant été bien employés. Aucune puissance de l'Inde ne pourrait s'emparer de la place, et une armée européenne qui voudrait la prendre, serait obligée d'en faire le siége dans les règles.

Il y a, au milieu du fort d'Allahabad, un temple hindou dont la couverture, ou le toit, est de niveau avec le sol du terrain qui l'environne. J'y descendis par une longue rampe. Il est carré et soutenu par des piliers. Au centre est le lingam; et à l'extrémité, du côté de l'ouest, on voit un arbre fourchu, qui est mort. Derrière est un passage étroit, que le brahmine m'assura con-

duire jusqu'à Dehly. Comme on ne peut y marcher que sur les genoux et sur les mains, le voyage serait pénible. La chaleur était étouffante, et je remontai bien vite, après avoir examiné plusieurs petites statues. Le temple est appelé Patal-Pory, nom dans lequel quelques antiquaires veulent retrouver celui de l'ancienne Palibothra. Quoi qu'il en soit, la pagode est d'une haute antiquité. Un grand nombre de brahmines et de fakirs, dont les drapeaux étaient plantés dans le sable, faisaient leurs ablutions dans le Ganges, au-dessous du fort, partie du fleuve qui est destinée aux bains ordonnés par la religion des Hindous.

La largeur et la rapidité du Ganges sont loin de paraître s'accroître par la jonction d'un aussi grand fleuve que le Djemneh. Seulement les rives en sont plus élevées, et les sinuosités plus fréquentes. Il fallut haler, le long des bancs de sable au vent, nos embarcations, pour empêcher qu'elles ne fussent jetées à terre sous le vent. Malgré tous les efforts imaginables, nous ne pûmes faire que dix koss jusqu'au coucher du soleil, que nous ancrâmes.

10 *septembre*. A quatre heures du matin, après avoir passé une nuit durant laquelle la chaleur fut étouffante au dernier point, nous

partîmes avec une brise du sud-ouest. Le *boleah* (1) qui était chargé de mon bagage, et avait descendu la Goumty, nous rejoignit ce jour. A midi, nous passâmes cette courbe après laquelle le fleuve se dirige vers le nord-ouest, et double presque son cours en sens inverse. Il se jette, à présent, plus à l'ouest que ne l'indique la carte du major Rennel. En deux heures, nous parvînmes à l'extrémité de ce bassin, qui est formée par une rive élevée dont la base est du conchar (2). Cette rive résiste à toute l'impétuosité du Ganges, à moins qu'il ne monte très-haut, cas auquel il enlève les couches de sable et d'argile, et emporte une partie du village situé sur ce point. Une ligne de rochers, qui se prolonge dans le fleuve, en rend la navigation des plus dangereuses dans cette partie de son cours. Après le coude qu'il fait sur la droite, le Ganges se dirige de nouveau vers le nord, l'espace de quatre milles. Nous passâmes la nuit à environ treize milles de Mirzapore. Ayant ren-

(1) Ou *Boulia*. C'est, dit Stavorinus, une barque fort longue, fort étroite et fort basse, qui n'est destinée qu'à porter des marchandises. *Voyage par le Cap de Bonne-Espérance, à Batavia, à Bantam et au Bengale*, tome III, page 338. (*Note du traducteur.*)

(2) Espèce de pierre à chaux.

voyé notre grande barque, la mienne nous servit de salle à manger. M. Paul prit mon petit boleah. M. Salt conserva son bateau, et le bagage fut partagé. Nous avions fait environ trente koss.

11 *septembre*. Nous partîmes à cinq heures du matin. Nous nous trouvâmes, à huit heures et demie, vis-à-vis de Binde-Basnie, où l'on fait à Cali, la noire épouse de Sivah, des offrandes de confitures et de fruits, au lieu des sanglans sacrifices d'animaux, et même de créatures humaines, qu'on lui faisait autrefois. Bien qu'au premier aspect, de tels sacrifices paraissent incompatibles avec les dogmes de la religion de Brahma, qui semblent respirer la douceur, ils ont indubitablement existé, et ils sont même recommandés dans les *Vedas* (1). Bientôt nous passâmes devant Mirzapore. C'est le marché de coton le plus considérable qu'il y ait sur le Ganges, et une ville d'une grande étendue, où les superbes maisons des Européens font un contraste frappant avec les humbles habitations des Hindous. On y remarque aussi, sur le bord du fleuve, une infinité de pagodes. Nous fûmes

(1) Ou *Vaides*. Ce sont les livres sacrés des Hindous. (*Note du traducteur*.)

obligés de nous faire haler jusqu'à deux heures, la brise s'étant affaiblie insensiblement; ce qui fut cause que nous n'arrivâmes à Tchounar qu'à six heures et demie, après avoir fait environ dix-sept koss. L'approche de ce poste s'annonce par une chaîne de collines qui court sur une ligne parallèle au fleuve, à droite, et qui est couverte de plantations et de bongalous. Le fort de Tchounar est bâti sur un rocher qui s'élève à pic au milieu de la plaine, et qui s'avance à quelque distance dans le Ganges. Les fortifications sont à la manière indienne, et se composent de murailles et de tours placées les unes derrière les autres. C'est une place très-forte, qui était autrefois de conséquence; mais depuis que notre frontière a été reculée vers le nord, Monghyr et Allahabad l'ont successivement emporté comme places d'armes. Un cipaye vint à nous dans un bateau. Il avait un registre sur lequel nous inscrivîmes nos noms et le nombre de nos barques. Tout passager est obligé d'en faire autant, les batteries commandant entièrement la navigation du fleuve, et ne laissant aucune embarcation monter ni descendre sans avoir rempli cette formalité.

12 *septembre*. Nous levâmes l'ancre à huit heures. Peu de temps après, nous vîmes, sur la

rive gauche, une file de maisons et de bongalous qu'on appelle le petit Calcutta. A une heure nous eûmes la vue de Ramnaghor et de Benarès, après avoir traversé un pays qui n'a rien d'intéressant. Le courant ne nous fit pas faire plus de trois milles à l'heure; car les eaux étaient aussi basses que dans le temps de la sécheresse; et celui des pluies semblait avoir pris fin. A cinq heures, j'arrivai à Radjegaut, où je débarquai; et, après m'être habillé, je me rendis chez M. Neave. M. Paul alla chez M. Barton, qui, la nuit précédente, était parti pour Mirzapore, parce que le général Deare ne pouvait procurer des vivres à ses troupes. La première récolte ayant manqué, et tout faisant juger que la seconde manquerait aussi, chacun resserrait ses grains. Nous dînâmes chez le payeur, sir Frédérick Hamilton. J'eus le plaisir d'y apprendre la prise d'Allighor, par le lieutenant-général Lake. La rapidité des mouvemens de ce général dérangea les plans de M. Perron. S'il avait fallu faire un siége dans les règles, toutes les troupes légères des Mahrattes auraient eu le temps de pénétrer dans les états du nabab-vizir, où il n'y avait que peu de forces à leur opposer. Le mal que peuvent faire de grands corps de cavalerie mahratte a été démontré par le major de Fleury,

qui, à la tête de six mille hommes, entra dans Etahouay, fit prisonnier, à Shiko-Abad, un détachement commandé par M. Cuningham, et força le colonel Vandeleure à se replier sur Ferack-Abad.

Nous retournâmes coucher dans nos barques, qui étaient amarrées sous la rive élevée, c'est-à-dire, du côté de Benarès. La nuit fut très-chaude.

13 *septembre*. Nous partîmes à cinq heures du matin. Le courant avait peu de force, et nous ne parvînmes qu'à deux heures et demie à l'embouchure de la Goumty. Le sol, de sablonneux, devint argileux. Nous vîmes un crocodile vert. La brise était faible, et il fallut haler nos embarcations, la plus grande partie de la matinée. Nous jetâmes l'ancre à six heures et demie, ayant fait environ vingt koss.

14 *septembre*. La chaleur n'avait pas encore été si grande qu'elle le fut ce jour. A quatre heures et demie du soir, nous passâmes devant Gazypore, où il y a des casernes pour trois régimens de cavalerie. A l'extrémité de la ville, est un palais du nabab d'Aoude, qui semble suspendu sur le fleuve, dont le lit était devenu si large, et dont, par conséquent, le courant était

si faible, que nous n'avions fait que seize koss en quatorze heures.

15 *septembre*. La chaleur fut si excessive, qu'à peine nos bateliers purent ramer. Huit de ceux qui conduisaient la barque de M. Salt avaient déserté pendant la nuit. Nous en prîmes d'autres à Buxar, où nous fûmes forcés de nous arrêter pour donner nos noms à un officier du gouvernement. On nous dit que, la veille, un bateau, sur lequel étaient un radjah et sa famille, avait chaviré un peu plus haut, en donnant contre une rive escarpée, et qu'il n'y avait eu que deux bateliers de sauvés. De semblables accidens sont assez fréquens sur le Ganges.

16 *septembre*. Nous partîmes à six heures, avec une jolie brise de l'ouest. Le lit du fleuve s'élargissait de plus en plus. Il y avait peu de bancs de sable; et quelquefois le bassin avait une telle étendue, qu'il ne nous était pas possible d'en distinguer l'extrémité. Vis-à-vis de Sirpore, le Ganges a coupé un angle, et s'est fait de la sorte un cours plus direct. Nous rencontrâmes un grand nombre de bateaux qu'on halait. Quatre étaient tirés par cinquante-six hommes, qui n'allaient qu'avec beaucoup de peine. Les bateaux marchands des naturels du pays ont des auvents de paille. La plupart sont

formés de pièces de bois jointes ensemble, et ils ne semblent pas assez solides pour soutenir le choc d'un courant impétueux. Les bateaux marchands des Européens, et les barques qui portent le coton, sont mieux construits. Les bateaux dont se servent les pêcheurs sont, comme les canots des Sauvages de l'Amérique, formés d'un seul tronc d'arbre. Ils ont à-peu-près vingt pieds de long sur trois de large. A sept heures, nous jetâmes l'ancre à environ deux koss au-dessus du confluent de la Gogra et du Ganges, sur la rive droite du fleuve. Nous avions fait vingt-cinq koss.

17 *septembre*. Nous démarrâmes à cinq heures du matin. Nous passâmes devant l'embouchure de la Gogra à huit heures. C'est un volume d'eau considérable, qui cependant ne cause aucun mouvement dans le fleuve. Le vent venait de l'est; mais nous devions être satisfaits d'avoir eu un vent d'ouest, les dix derniers jours précédens, chose inouie pour la saison. Le sillage des navires était plus sinueux encore que le lit du Ganges. C'était l'effet des bancs de sable, qui obligent fréquemment à passer de l'une à l'autre rive du fleuve, qui a un mille de largeur. Aussi, pour avancer de quatre koss, fallait-il en faire cinq. Nous arrivâmes à l'embouchure

de la Soane à trois heures. Cette rivière, à quelque distance de là, coule dans un superbe bassin, sur un des côtés duquel sont les casernes de Dinapore, et la belle maison qui a été construite pour le commandant de ce poste. Au-delà de Dinapore, il y en a une autre qui est très-commode aussi, et dans le goût d'Europe. Elle appartient au nabab-vizir, qui faisait là sa résidence avant son élévation sur le musnud. Elle n'est pas entièrement achevée. Quoique le vent tournât à l'est, la rapidité du courant nous fit arriver à Bankipore sur les sept heures. Les innombrables palmiers qui couvraient les rives du fleuve en rendaient l'aspect très-pittoresque, et les faisaient contraster avec celles des provinces supérieures qui offraient des manguiers et d'autres arbres forestiers. Ce jour, nous fîmes vingt-sept koss.

18 *septembre*. Les eaux du fleuve ne s'élevaient pas à plus de quatre pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. En conséquence, le courant paraissait avoir pris une direction différente. Cela faisait espérer de conserver intacte la rive sur laquelle est située Bankipore. Les eaux en avaient détaché, précédemment, des parties si considérables, que les Anglais, qui faisaient leur résidence en cette ville, avaient

été obligés de garantir leurs maisons par des pilotis et des encaissemens. Toute la rive, depuis ce point jusqu'à Patnah, est bordée de maisons à l'européenne. Cependant elle n'offre pas un très-bel aspect, vue du milieu du fleuve, quoiqu'il y ait aussi de vastes édifices en brique; mais ceux-ci sont vieux et manquent d'ornemens. Je ne remarquai qu'une petite pagode et deux mosquées qui n'avaient rien de beau. Les bornes du bassin du Ganges, du côté de l'est, se confondaient avec l'horizon. Comme le vent venait de ce rumb, et qu'il soufflait grand frais, nous eûmes une fort grosse houle. Une barque, détachée de la Douane, vint à nous avec un officier, à qui nous fûmes obligés de donner nos noms, etc., formalité que nous remplîmes alors pour la troisième fois. Le pays que nous traversâmes n'avait pas souffert de la sécheresse autant que celui des provinces supérieures, et la récolte devait s'élever aux deux tiers de celle des années ordinaires. Le gouvernement avait consenti (et en cela il n'avait fait que s'acquitter d'un devoir) que les ryots dont les champs avaient été les plus endommagés, ne payassent leurs redevances qu'en trois termes. S'il n'avait pas eu cette condescendance, ces cultivateurs auraient pris la fuite; car il

leur aurait été impossible de remplir leurs obligations.

Le courant était très-rapide. A six heures, il nous porta sur une rive qui avait un aspect très-agréable. Nous jetâmes l'ancre pour passer la nuit en ce lieu. Nous avions fait environ douze koss.

19 *septembre*. Nous partîmes à cinq heures du matin, par un vent d'est très-fort, qui nous était contraire. Comme le lit du fleuve était très-large, nous eûmes une fort grosse houle. A midi, nous passâmes devant le petit village de Bar; et bientôt les montagnes du Behar s'offrirent à nos regards. La violence du vent ne s'étant pas soutenue, nous fîmes vingt-deux koss.

20 *septembre*. Nos mangys s'étant trompés, nous partîmes à trois heures du matin. Le mouvement devint bientôt si violent, que je m'éveillai. Le bassin du fleuve se prolongeait jusqu'aux montagnes, qui étaient à seize koss de distance. Nous fîmes du chemin jusque vers midi, que le vent devint assez fort pour tenir nos embarcations immobiles au milieu d'un courant très-rapide. A environ deux heures, il souffla avec la plus grande violence, et fut accompagné de pluie. Après y avoir résisté

quelque temps, nous fûmes poussés sur un banc de sable, qui, par bonheur, allait en pente. Les dandys plantèrent des pieux, et, au moyen de cordes qu'ils y attachèrent, ils empêchèrent nos embarcations de toucher. La tempête s'apaisa sur les cinq heures, et nous gagnâmes une île. Ce jour, nous ne fîmes que neuf koss en quinze heures; et l'effet des vents d'est nous fit apprécier le bonheur d'avoir eu si long-temps des vents d'ouest.

21 *septembre.* Nous levâmes l'ancre à six heures du matin. Le temps était calme; mais le vent fraîchit sur les huit heures. Ce jour, le paysage s'embellit, sur la droite, par le voisinage des montagnes, qui étaient couvertes de plantations jusqu'au sommet. Le premier plan du tableau était plat comme de coutume, et les villages étaient environnés de palmiers et de plantations de manguiers. Sur la gauche était un banc de sable qui ne produisait que de l'herbe, et que nous fûmes forcés de longer très-lentement jusqu'à midi, que le courant devint plus rapide et que le vent mollit. A une heure, nous eûmes la vue de Monghyr, où nous arrivâmes à six, n'ayant fait que onze koss.

22 *septembre.* Nous démarrâmes à la pointe du jour. A huit heures, nous prîmes terre pour

visiter le puits de Sitacoun, qui est situé à un demi-mille de la rive, dans une plaine fermée d'un côté par des montagnes. Il est environné de rochers. La source en est considérable, et il s'y forme quantité de bulles d'air. Je n'avais point de thermomètre pour en déterminer le degré de chaleur. Celle-ci, toutefois, était telle qu'on ne pouvait tenir la main dans l'eau. Le puits est de forme ronde. On y descend par un escalier, et il est entouré de murs, ce qui m'empêcha d'examiner la substance des parois naturelles. De trois côtés, et à vingt pas de la source d'eau chaude, il y a une source d'eau froide, où mes porteurs, et mes autres domestiques hindous, se baignèrent d'abord, répétant des prières qu'un brahmine récitait. Ils descendirent ensuite dans le puits, et prirent un peu d'eau chaude dans leurs mains. Le brahmine continua de prier pendant quelque temps. Les Hindous rejetèrent l'eau dans le puits, après en avoir répandu quelques gouttes sur leur corps, qu'ils frottèrent soigneusement, toujours en priant. Les demandes importunes des fakirs nous contraignirent bientôt de retourner à nos embarcations. Nous nous remîmes en route à neuf heures, le vent étant toujours à l'est. Nous allâmes assez bien jusqu'à deux heures, que

nous fûmes poussés par le vent et par le courant réunis, sur une rive élevée, dont les eaux emportaient continuellement des masses de terre. Nous craignîmes qu'il n'en tombât quelqu'une sur nos barques; mais nous fûmes préservés de cet accident par la pente que formaient les éboulemens, et qui nous empêcha d'approcher de trop près. Quelquefois, cependant, la chute de grosses masses près de nos embarcations, nous causa de vives alarmes. Cela dura deux heures, pendant lesquelles nous fîmes peu de chemin. Le fleuve se dirigeant alors vers le sud, et le vent ayant molli, nous parvînmes, sur les six heures, au célèbre rocher du Fakir, à Janguira. Il s'élève près de la rive droite, et est entièrement entouré d'une eau très-profonde. Daniel en a donné le dessin. Ce jour, nous ne fîmes que quatorze koss.

23 *septembre*. Nous partîmes un peu après cinq heures du matin. Comme le vent était faible, nous allâmes assez bien jusqu'à l'embouchure de la nellah qui conduit à Baughulpore. Nous y arrivâmes à dix heures, et nous fûmes obligés de faire haler nos barques tout le reste du jour. Nous ancrâmes à six heures, sous le vent d'un banc de sable. Nous avions fait quinze koss.

24 *septembre.* Nous eûmes, dans la nuit, un violent orage, accompagné de pluie. Le vent soufflait de l'est. Nos embarcations, qui tenaient par des cordes à la rive, ne furent point endommagées. A neuf heures, nous arrivâmes près de trois îles boisées, à qui de grandes masses de roche faisaient un rempart contre les eaux. D'autres rochers, plus énormes encore, montraient leurs têtes entre des arbrisseaux. Du côté droit, le sol était agréablement ondulé. On remarquait, au milieu de massifs d'arbres, deux maisons à l'anglaise. Je ne connais point de site plus agréable dans l'Inde. Une rangée de collines détachées, de forme conique, et couvertes de bruyères jusqu'à la cime, était au second plan du tableau, dont les montagnes bleues du Behar, qui s'élevaient à une plus grande distance, formaient le fond. Golgong est le nom de ce lieu, près duquel la nellah de Baughulpore rentre dans le Ganges. Quatre milles plus bas, ce fleuve tourne une montagne boisée; et, au lieu de courir au nord, il se dirige vers l'est. Quelques rochers, sur le dernier desquels sont sculptées des divinités indiennes, sortent du milieu du courant. A trois heures, nous fûmes assaillis d'un grand frais qui nous poussa sur la rive, à environ deux

koss au-dessus de Pointie, et à treize de l'emplacement où nous nous étions arrêtés la veille. Nous y jetâmes l'ancre.

25 *septembre.* Nous eûmes, la nuit, beaucoup de pluie et un vent très-fort, qui éleva une grosse houle, et fit, à chaque minute, donner notre barque contre la rive. A six heures, nous tentâmes de nous porter de l'autre côté du fleuve ; mais nous ne pûmes y parvenir. A huit, nous fûmes obligés de retourner à la rive que nous avions quittée, et nous ne nous trouvâmes qu'à un koss du point d'où nous étions partis. Nos gens se mirent alors en devoir de touer nos embarcations. Ayant trouvé tout-à-coup une eau profonde, deux d'entr'eux furent emportés par le courant, et ils auraient infailliblement péri, sans une petite barque du pays qui les recueillit. La rive était couverte d'une herbe haute de quatorze pieds, et dont les racines, s'enfonçant profondément en terre, concouraient à prévenir les empiétemens du fleuve. Cela rendit la tâche de nos gens plus difficile. Cependant, au moyen de grands efforts, nous arrondîmes la tête de roche de Pointie, et nous entrâmes dans une petite baie où nous fûmes à l'abri du vent d'est, qui nous empêcha d'aller

plus loin, quoique nous n'eussions fait que quatre koss.

M. Salt et moi allâmes au haut de la montagne où est enseveli un saint musulman, qu'on y révère pour avoir, dit-on, fait prisonnier, il y a quatre cents ans, un radjah qui était un tyran, et pour l'avoir mis dans un pot de Kadjery (bien fermé sans doute) et l'avoir jeté dans le Ganges. La mosquée et la maison que le saint habitait tombent en ruine; mais le tombeau est en bon état. On jouit là d'une très-belle vue, qui s'étend sur le fleuve et sur les montagnes de Terriagolly, jusqu'à Siceligolly, point où le Ganges tourne à la fin vers le sud. Pointie est un des tannahs, c'est-à-dire, des villages où résident les invalides.

26 *septembre*. Nous partîmes à cinq heures et demie. Le vent était faible; mais il fraîchit à huit heures. En conséquence, nous fûmes forcés de nous mettre à l'abri sous la rive, et de faire haler nos barques. La navigation du Ganges est extrêmement dangereuse dans cette partie de son cours où nous étions. Le lit du fleuve est, l'espace d'un mille, parsemé de bancs de sable, dont plusieurs sont à peine recouverts par l'eau. A deux heures, nous arrivâmes près d'une nellah qui se rejoint au Ganges. Le vent

c'est prenant le courant obliquement, et formant un angle, poussait l'eau avec tant de rapidité, que nous fûmes entraînés fort loin. Il nous fallut plus d'une heure pour gagner la rive opposée, et une corde se rompit pendant qu'on touait. Nos pauvres dandys travaillèrent jusqu'à six heures; et en douze heures de temps, ils ne purent faire que six koss. La journée fut une des plus fâcheuses que j'aie passées. Nous ne pouvions jamais dire si nous étions hors de danger. Nos gens souffrirent beaucoup, et il n'y avait à proximité aucun village où ils pussent se procurer des vivres. Un grand troupeau de bêtes à cornes était à brouter près du lieu où nous ancrâmes. Les pâtres refusèrent de traire leurs vaches pour nous avant le lendemain; mais nous exerçâmes une petite violence, en retenant leur chef dans notre barque jusqu'à ce qu'il nous eût fait livrer la quantité de lait dont nous avions besoin, et que nous lui payâmes bien.

27 *septembre*. La nuit fut pluvieuse. Le matin, nous eûmes beaucoup de peine à engager nos gens à partir; mais des paroles flatteuses et des présens les y déterminèrent. Il était six heures. Peu de temps après, nous fûmes assaillis d'un violent orage qui nous jeta sur une rive

déserte, couverte d'une herbe haute, et en deux endroits de laquelle des tigres avaient laissé l'empreinte de leurs pas. Il était impossible de s'arrêter là. Nos pauvres dandys furent donc obligés de marcher dans l'eau, quelquefois jusqu'à mi-corps, pour nous traîner après eux. Le courant était d'une force extrême, et la houle beaucoup plus grosse que je ne pensais qu'elle pût l'être en eau douce. J'ai retracé l'histoire des malheurs qui nous arrivèrent le 26; ceux du 27 furent encore plus grands, surtout pour nos bateliers, la pluie, qui occasionne fréquemment des maladies parmi les Hindous, étant ce qu'ils craignent le plus. Déjà plusieurs des nôtres avaient la fièvre. A cinq heures, nous arrondîmes, à la toue, la pointe de roche de Terriagolly, et à six heures, nous fûmes en sûreté dans une petite baie près d'un des tannahs. Nous donnâmes à souper, pour la somme de huit pagodes, à tous nos gens, qui étaient au nombre de cent. Ce jour, nous fîmes huit koss.

28 *septembre*. La nuit fut humide et désagréable. La houle fit donner continuellement nos barques contre la rive. Nous partîmes à cinq heures et demie. Le courant, qui était extrêmement rapide, nous fit doubler bientôt la

pointe de Siceligolly, au sud de laquelle le bassin du Ganges a trois milles de largeur et environ dix koss de longueur. Dans cette mer d'eau douce, nous fûmes assaillis par le coup de vent d'est le plus violent que nous eussions encore essuyé. Vers une heure, il tomba des torrens de pluie, ce qui abattit le vent et rendit la surface du fleuve aussi polie qu'une glace. En conséquence, nous allâmes bien pour la première fois depuis quatre jours, et nous eûmes la vue de ces montagnes qui, bien qu'elles embellissent le paysage, sont, dans la saison où nous étions, plus difficiles à doubler que le Cap-de-Bonne-Espérance même. Les ayant dépassées, et le temps se rassérénant de plus en plus, nos dandys reprirent courage. Profitant d'un beau clair de lune, nous allâmes jusqu'à Nadjoumahal, où nous arrivâmes à sept heures et un quart, ayant fait quinze koss dans la journée.

29 *septembre*. La nuit fut humide et froide. Nous levâmes l'ancre à cinq heures et demie. Nous sortîmes, à onze heures, du bras principal du Ganges, et nous entrâmes dans un petit bras qui est nommé Bogaretty, et qui forme, avec la Jellinghy, une île où sont situés Cassem-Bazar et Mourched-Abab. Le lit du fleuve, alors, se resserra par degrés, et le cours en

devint plus rapide. Les rives présentaient une culture plus riche; et de nombreux villages faisaient voir que nous étions rentrés dans un pays civilisé. Nous passâmes Souty à sept heures. Peu de temps après, nous ancrâmes, ayant fait près de vingt-trois koss.

30 *septembre*. Nous partîmes à cinq heures du matin. A sept heures, nous atteignîmes Jungipore, où je reçus une caisse d'insectes que mon ami, M. Atkinson, avait pris la peine de rassembler pour moi, pendant mon absence. J'y rencontrai aussi un hercarrah de M. Pattle, juge à Mourched-Abad, qui m'invitait à descendre chez lui. A mesure que nous approchions de cette ville, les rives du fleuve avaient plus de pente, et partout où le courant était trop rapide, elles étaient garanties par des claies de bambous. Les cocotiers reparaissaient en grand nombre, et mêlés avec les manguiers, ils formaient des bosquets qui, de leur ombre, couvraient de belles pagodes. La ville de Mourched-Abad s'étend, l'espace de près de cinq koss, le long des deux rives du Ganges; mais les édifices en sont plus que médiocres; et même le palais du nabab a si peu d'apparence, que nous passâmes devant sans y faire attention. Le fleuve était couvert de barques. Celles dont on se sert

pour les parties de plaisir ont l'air de cercueils : elles sont peintes en noir avec des ornemens dorés. Je vis avec plus de satisfaction les nombreux vaisseaux marchands qui bordaient presque entièrement les deux rives. Un bateau fut détaché de la Douane pour recevoir nos noms, que nous inscrivîmes encore sur un registre. A six heures, nous entrâmes dans une nellah, qui est à sec dans le temps de la sécheresse, et dont alors l'eau recouvrait presque les bords. Cette nellah, aux environs de laquelle la maison de M. Pattle est située, était autrefois le lit d'une rivière ; mais on a coupé, à grands frais, une péninsule, et par ce moyen, on a gagné six milles d'une navigation dangereuse. Lorsque nous la vîmes, elle ressemblait à un lac formé par Browne. Les bords étaient couverts d'une herbe naissante et de bosquets de manguiers qui, s'ouvrant çà et là, laissaient entrevoir de charmans tapis de verdure. Comme il n'y avait point de courant, nous n'atteignîmes l'extrémité intérieure de la nellah qu'à huit heures. Jugeant qu'il était trop tard pour nous rendre chez M. Pattle, nous passâmes la nuit dans nos barques.

1er. *octobre*. M. Pattle vint me prendre à huit heures du matin, pour me conduire à sa maison.

J'avais passé vingt-quatre jours et fait quatre cents koss sur le Ganges. Les eaux du fleuve avaient été très-basses, sans quoi le courant aurait été plus fort, et aurait porté nos barques avec plus de rapidité.

J'envoyai complimenter le nabab et la Monny-Begum, qui me firent rendre cette politesse dans le cours de la journée. M. Pattle avait désigné le lendemain pour le jour où il m'accompagnerait chez le prince; et il avait retenu pour moi un souhouarry convenable.

C'était à huit heures et demie que le nabab devait nous recevoir, moment qui, vu la chaleur, était fort mal choisi pour nous. Nous traversâmes la ville dans le carrosse à quatre chevaux de M. Pattle. Nos palanquins nous attendaient à peu de distance du palais, pour faire le reste du chemin, qui aurait été impraticable pour un attelage. Nous traversâmes un amas de ruines, et nous arrivâmes au pied d'un assez bel escalier qui nous conduisit à une grande salle que soutenaient des colonnes, et qui avait un virandah suspendu sur le fleuve. Cet appartement venait d'être réparé; car toutes les poutres avaient des étais lorsque le lord Wellesley avait fait visite au nabab. Son altesse vint à ma rencontre, m'embrassa et me conduisit vers un

siége. Ce prince est un assez beau jeune homme. Il était vêtu de mousseline blanche, et avait un très-riche collier d'émeraudes, au milieu duquel était suspendue une superbe perle. Il parla peu, et je pus juger qu'il avait beaucoup de réserve. Il demanda mon âge, où j'étais allé, et quand je retournerais dans ma patrie; mais il y eut une pause considérable entre chaque question. Raï-Monick-Chund, principal officier et confident de la vieille Begum, me fut présenté. Il y avait trente ans qu'il était au service de cette princesse. C'est un très-habile homme, dont la physionomie annonce de l'intelligence et de la douceur. Il gouvernait la Begum, qui, à son tour, gouvernait le nabab.

Aussitôt que la décence le permit, je fis un mouvement pour me retirer. L'attar et le paun me furent présentés. Le prince voulut me servir le premier, ce que je refusai, comme une chose qui ne se fait que pour son supérieur. Il parut surpris; mais je persistai. M. Pattle lui expliqua mon motif, et il me remit le flacon. Le peu de fortune de son altesse ne lui permettait pas de faire des présens.

Nous nous rendîmes ensuite, en passant sous des portes en ruine, et en traversant des amas de décombres, à la demeure de la Monny-Be-

gum. Nous y fûmes reçus par deux très-beaux jeunes gens, fils d'un homme que la princesse avait adopté lorsqu'elle était brouillée avec le nabab. Cet homme mourut peu de temps après, laissant des enfans qui, par la loi musulmane, ont les mêmes droits que s'ils descendaient réellement de la Begum. Elle vit dans un petit jardin d'environ un acre et demi, que, par respect pour la mémoire de Djafer-Aly-Khan, son époux, elle n'avait pas quitté depuis sa mort, qui était arrivée il y avait plus de quarante ans. Elle conversa avec nous, cachée derrière un purdah de soie rouge, qui coupait par le travers une fort belle salle, soutenue par des colonnes. Tout avait un air d'opulence, et les enfans étaient richement vêtus. La Begum avait la voix dure et haute, et quelquefois tremblante. Elle avouait qu'elle était âgée de soixante-huit ans. Mistriss Pattle, qui l'a vue, m'a dit qu'elle était petite et fort grosse, qu'elle avait des traits communs et fortement prononcés, et que c'était une des femmes les plus laides qu'elle eût jamais rencontrées. Qui pourrait reconnaître, à ce portrait, la célèbre Nautch-Girl de M. Burke? Il est probable qu'elle dut moins à sa beauté qu'à son mérite le pouvoir qu'elle avait acquis sur l'esprit de Myr-Djafer; car elle a beaucoup de ju-

gement, quoiqu'elle ait un caractère d'une violence extrême. Il n'y a aucun doute qu'elle ne soit riche. Mais que deviendront tous ses biens? Rien ne peut l'engager à faire un testament. La simple mention d'une chose qui implique qu'elle peut mourir excite fortement sa colère. Les enfans dont je viens de parler sont ses héritiers, selon la loi. Toutefois le nabab est là; et, probablement, si les Anglais ne s'y opposent, il s'emparera de la succession. Tout le temps que dura notre visite, deux minahs (1) ne firent que jaser, à la grande satisfaction de la vieille princesse, qui vantait leur talent et riait aux éclats de ce qu'ils disaient. Son houkah (2) remplissait les intervalles.

Nous passâmes encore au milieu d'un amas de ruines, pour aller faire visite à l'aïeule du nabab. Nous fûmes reçus chez elle par un des frères de ce prince. La bonne dame était causeuse. Elle se plaignit du temps, ainsi que de la dégradation de son habitation et de son jardin. Certainement elle avait raison. Tout se passa de la même manière que chez la vieille Begum.

(1) Oiseaux auxquels on a appris à parler.

(2) C'était une pipe, sans doute à la persane. (*Note du traducteur.*)

Prenant pour excuse la grande chaleur du jour, nous sortîmes au bout de dix minutes. Notre troisième visite fut pour la mère du nabab, dont la demeure est très-misérable aussi. Deux fils naturels de ce prince nous firent les honneurs. L'aîné de ces jeunes gens, qui est âgé d'environ onze ans, a un air stupide; mais le cadet a une physionomie animée. Son altesse croit qu'il est au-dessous de sa dignité d'épouser une femme du pays; et les princes des provinces supérieures ont trop entendu parler de sa misère pour désirer de s'allier à lui. Il ne pourrait suffire à la dépense que nécessiterait le voyage d'une épouse. J'avoue, toutefois, que je m'amusai un peu de sa petite vanité, lorsque je me rappelai que le fondateur de sa maison, Aly-Verdy-Khan, était, il y a environ cent ans, au service de Mahommed-Azem-Chah, à Dehly. La dernière de nos visites fut la plus courte; et après avoir reçu l'attar à la ronde, nous rejoignîmes notre carrosse.

3 *octobre*. Son altesse avait désigné ce jour pour me rendre ma visite et déjeuner avec moi. Il était dix heures sonnées, lorsqu'un hercarrah m'annonça l'arrivée du prince, et que j'entendis son tambour. Son souhouarry était très-beau et en bon ordre. Le nabab était pré-

cédé de ses éléphans et de ses chameaux, caparaçonnés en écarlate, et portant des étendards. Venaient ensuite, sur une longue file, des musiciens, des chevaux de main, des Dragons et une compagnie de Cipayes. Tous marchaient par divisions, et à pas fort lents. Immédiatement devant son altesse était son palanquin de cérémonie, qui avait la forme d'un houdah et était couvert de velours cramoisi, brodé. Le prince était porté dans un autre palanquin, de même forme, et tout en étoffe d'or. Des glaces en formaient les portières et les panneaux. Cette voiture était certainement très belle; mais on devait y étouffer. L'ensemble du cortége avait un air de grandeur et de magnificence que même celui du nabab-vizir n'avait pas.

Son altesse était vêtue de blanc et portait le collier d'émeraudes dont j'ai parlé. Pour assortir sa parure, elle avait dans son turban un serpaish (1) au milieu duquel était une pierre de même sorte, qui avait un pouce de hauteur et un pouce et demi de longueur : c'est la plus belle que j'aie vue de ma vie. Des caractères persans étaient empreints sur cette émeraude, qu'entouraient des diamans en table fort gros.

(1) Joyau qui sert d'ornement de tête.

Le fil de perles qui attachait le serpaish était aussi très-beau. Le prince avait au doigt un anneau de brillans qui valait au moins dix mille livres sterling. J'appris avec regret que tous les joyaux avaient été tirés de leur écrin pour l'occasion, et que ceux qui les avaient reçus en gage étaient présens, et devaient les reprendre au retour de son altesse. Je reçus le prince au sortir de son palanquin, au bas de l'escalier, et le conduisis à la table sur laquelle le déjeuner était servi. Il était de bonne humeur, et il me fit plusieurs questions sur ma famille. Il me demanda combien de fils, combien de frères j'avais. Je le lui dis; et il rit beaucoup, lorsqu'il apprit qu'il y avait trente-deux ans de différence entre le plus jeune de mes frères et moi. Il finit par me prier de lui faire savoir des nouvelles de ma santé, ce que je lui promis. Il se retira à onze heures, après avoir reçu le paun et l'attar. Comme il ne m'avait pas fait de présent, je ne lui en fis point. Il ne voulut pas me laisser aller plus loin que la porte; mais M. Pattle et les autres gentlemen le reconduisirent jusqu'à son palanquin. Ce jour, il gagna beaucoup dans mon opinion, et j'appris avec plaisir qu'il avait un caractère aimable et infiniment de bienveillance.

La conduite que la Compagnie des Indes orientales a tenue envers les descendans de Myr-Djafer n'a été aucunement généreuse. Lorsqu'en 1765, elle fut déclarée, par une concession de Chah-Alem, dyvan du Bengale, elle s'engagea à payer au nabab cinquante-trois laks de roupies par an. En 1770, le successeur de ce prince consentit à une réduction de vingt-trois laks. Les directeurs, n'étant pas encore satisfaits, ordonnèrent, l'année suivante, qu'il n'en fût plus payé que seize, ce que probablement ils jugèrent suffisant pour l'entretien d'un enfant de dix ans. Cependant il serait difficile de dire de quel droit ils en ont agi de la sorte; et je crois que le nabab actuel était fondé à réclamer le paiement de la somme prodigieuse que formaient les arrérages qui, au temps de ma visite, étaient dus à sa famille depuis vingt-deux ans. Les seize laks sont répartis de la manière suivante entre les descendans de Myr-Djafer, ses Begums et ses fidèles serviteurs. La Monny-Begum a douze mille roupies par mois. L'aïeule du nabab en a huit mille. Ces deux sommes, jointes au traitement qu'on fait aux diverses branches de sa famille qui résident à Calcutta, et aux vieux serviteurs de la maison, ne laissent par mois à son altesse que soixante-et-dix-sept mille

roupies pour l'entretien de son zenanah, de son dorbar et de ses gardes, et que douze mille pour ses menus plaisirs et les présens qu'elle est dans le cas de faire. Cette dernière somme serait suffisante, si elle n'était absorbée par les intérêts de ses dettes. Des commissaires, nommés par le gouverneur-général pour prendre connaissance de l'état des affaires du nabab, ont déclaré que la première somme de soixante-et-dix-sept mille roupies était au-dessous de ses besoins. J'ai appris avec satisfaction que son excellence avait résolu de tirer ce prince d'embarras, et qu'il avait été arrêté de réparer entièrement son palais, ce qui aurait été exécuté, si la guerre n'avait pas rendu l'argent si rare (1).

Lorsque le nabab fut parti, le carrosse de M. Pattle nous conduisit à Berhampore, où nos barques étaient déjà. La chaleur était extrême. Cependant les quatre chevaux attelés au carrosse nous rendirent promptement au bord de l'eau. A une heure, nos barques étaient en mouvement. A deux heures, nous entrâmes dans un canal d'environ un mille de long, qu'on a ouvert pour épargner un grand détour.

(1) Ainsi, il y a tout lieu de croire que les choses sont toujours dans le même état. (*Note du traducteur.*)

Les eaux s'y jettent avec tant de force, que bientôt, sans doute, ce sera le chenal principal. A sept heures, nous ancrâmes sur une partie de la rive située à deux koss au-dessous de Plassey.

4 *octobre.* Nous partîmes à cinq heures. La rivière de Hougly était rapide; les eaux en étaient très-hautes et le cours singulièrement sinueux. A six heures, nous arrivâmes à environ deux koss au-dessous d'Ahgadyp, ce qui, en ligne droite, n'aurait fait que douze koss, mais qui, à cause des sinuosités, en faisait au moins vingt. Le pays était très-peuplé et bien cultivé. Nous ancrâmes vis-à-vis d'une plantation d'indigo, qui appartenait à M. Birch, de Hougly.

5 *octobre.* A onze heures, nous passâmes l'embouchure de la Jellinghy, qui est aussi large que celle de la Cassem-Bazar. La rivière de Hougly faisait plus de détours que jamais. A trois heures, nous eûmes la vue d'un très-beau collége musulman. Si l'on creusait là un canal d'un mille de longueur, on gagnerait plusieurs milles de navigation. Nous ressentîmes, à Coulpa, les premiers effets de la marée.

6 *octobre.* Nous partîmes de bon matin. Le reflux nous fit arriver à Hougly à midi. Un grand vent de nord-est fut cause qu'ensuite nous

allâmes aussi très-vite, et je conçus l'espérance que la mousson avait changé. Ayant appris que le lord Wellesley était à Barrackpore, je lui écrivis pour lui annoncer mon retour, et lui mander que je me proposais d'aller dîner avec lui. Nous fûmes servis dans le sonamoûke, qui fut illuminé, ainsi que des barques plus petites, dans plusieurs desquelles il y avait des joueurs d'instrumens. Celles-ci voguaient autour de nous. Elles étaient accompagnées d'autres barques que conduisaient des hommes qui chantaient en ramant. Comme si rien n'eût dû manquer à l'agrément de cette soirée, le vent fut très-frais. Le lord Wellesley ne sachant pas quand il retournerait à Calcutta, et de mon côté, voulant saisir la première occasion pour me rendre à Colombo, je fis mes adieux à son excellence, en lui témoignant ma sincère et vive reconnaissance de toutes les bontés qu'elle avait eues pour moi durant mon séjour au Bengale.

7 octobre. A dix heures, nous débarquâmes à la gaut de Chaupaul. Le carrosse de M. Graham, qui nous attendait là, nous conduisit aussitôt à sa maison de Tchouringie.

CHAPITRE V.

Description de CALCUTTA. — Population de cette ville. — Mœurs et coutumes des habitans. — Établissement ecclésiastique.

LA ville de Calcutta est, tant par son étendue que par la magnificence des édifices qui décorent le quartier habité par les Européens, parfaitement digne, à présent, d'être le siége de notre gouvernement dans l'Orient. La citadelle, dite le fort William, dont le lord Clive a commencé la construction immédiatement après la bataille de Plassey, est très-belle, mais de beaucoup trop vaste pour être de bonne défense. L'esplanade offre une grande ouverture, au bord de laquelle est placé le nouveau palais du gouvernement que le lord Wellesley a fait construire, et qui, bien que ce soit un édifice superbe, n'est pas sans défauts. La dépense qu'il a occasionnée a été considérée comme extravagante par ceux qui portent dans l'Asie les idées et l'économie de l'Europe. Mais ils de-

vraient songer que l'on donne tout à l'éclat dans l'Inde ; que le chef d'un puissant empire doit se conformer aux préjugés du pays qu'il gouverne, et que les Anglais, s'ils ne veulent mériter le reproche de n'être mus que par un esprit sordide et mercantile, doivent, à l'exemple des princes de la maison de Tymour, élever de somptueux édifices dans cette contrée. Je désirerais, en un mot, que l'Inde fût régie du milieu d'un palais, et non d'un comptoir, avec les idées d'un prince, et non avec celles d'un petit marchand de mousseline et d'indigo.

Sur une ligne parallèle au palais du gouvernement, est une suite de très-belles maisons, revêtues de stuc, et ornées de virandahs. Ce qu'on appelle Tchouringie est un composé d'édifices semblables à des palais, et entourés de jardins. La ligne qu'ils forment coupe à angles droits celle des maisons dont je viens de parler ; et l'une et l'autre offrent un des aspects les plus beaux que j'aie vus. Comme on peut s'en douter, la ville noire en est l'opposé. Les rues en sont étroites et sales. Les maisons ont deux étages. Quelques-unes sont bâties en brique. Les autres, qui sont de bousillage, et couvertes de chaume, ressemblent absolument aux cabanes des plus pauvres habitans de l'Irlande.

La population de Calcutta fut, durant une famine qui a ravagé cette ville, il y a vingt ans, portée à 500,000 âmes. Je doute qu'actuellement elle soit moindre de 700,000. Jamais je n'ai vu foule pareille à celle qui remplit les rues le soir. J'y ai fait trois milles sans que mon carrosse pût trouver d'autre passage que celui que faisaient ouvrir ceux de mes gens qui le précédaient. Le Strand, à Londres, n'offre rien d'égal; car, à Calcutta, le milieu de la rue est aussi couvert de monde que les côtés. En l'année 1742, on commença à creuser un fossé pour mettre les habitans à l'abri des iucursions des Mahrattes qui ravageaient le Bengale, et assiégeaient Aly-Verdy-Khan dans Mourched-Abad. Ce fossé devait environner tout notre territoire, dont la circonférence n'était pas alors de plus de sept milles, ce qui aujourd'hui renferme à peine la capitale de nos possessions dans l'Inde. Le premier fort fut construit en 1756. La lâcheté du gouverneur et le peu de science militaire des autres officiers, furent cause qu'il fut pris par Chouradjah-ed-Doulah, en 1757. Il sert à présent de douane; et cette même enceinte qui suffisait pour renfermer les munitions de guerre, les marchandises et la plus grande partie des habitans, est aujourd'hui trop petite pour loger les doua-

niers. Le *Black-Hole* (le trou noir) fait partie d'un *godown*, ou d'un magasin, qui était plein de ballots. En conséquence, je ne pus voir ce lieu qui retrace un souvenir si affreux (1). On a érigé à la mémoire des malheureux qui ont péri là un monument en face de la porte du fort (2). Il rappelle aussi l'infamie de ceux qui, en retirant leurs navires, ont laissé tant de braves gens à la merci d'un furieux.

Les plantations qui l'environnent nuisent infiniment à la salubrité de Calcutta. Elles sont composées d'arbres fruitiers, et forment une ceinture, qui touche presque aux dernières maisons, et qui, en toutes directions, n'a pas moins de quatre milles de profondeur (un peu plus d'une lieue). L'air ne peut y pénétrer. Le pays est plat, entrecoupé de ravins (nellahs), et parsemé de petits lacs. J'ai appris, depuis mon retour, que le lord Wellesley a fait ouvrir une ou deux tranchées, moyen qui a commencé à

(1) Voyez Raynal, tome II, page 220. Les détails du tableau que Orme (*History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan*, etc., tome II, page 74) a tracé à ce sujet font frémir. (*Note du traducteur.*)

(2) M. de Grandpré a donné (*Voyage dans l'Inde et au Bengale*, tome II, page 4) le dessin de ce monument. (*Note du traducteur.*)

purifier l'atmosphère. Il faut en faire beaucoup plus, et, s'il se peut, dessécher les marais. Cela améliorerait les chemins, qui, généralement parlant, sont si mauvais, qu'on a beaucoup de peine à porter des vivres au marché de Calcutta. Cette ville est cependant moins malsaine aujourd'hui qu'autrefois, avantage qui est attribué à ce qu'on a comblé les réservoirs (*tanks*), à ce qu'on a éclairci de plus en plus les plantations, à ce que l'on connaît mieux les maladies endémiques, à ce que l'on a pris des précautions pour les prévenir, et surtout à ce qu'on use plus sobrement des liqueurs fortes, et que l'on construit mieux les maisons.

La consomption est très-fréquente parmi les dames de Calcutta, qui se livrent presque continuellement à la danse, même dans le temps le plus chaud. Après un exercice si violent, elles passent dans une galerie ouverte (virandah), et s'exposent aux inconvéniens qui peuvent résulter, pour elles, d'un vent frais et d'un air humide.

On a construit, depuis peu de temps, un quai vis-à-vis de la Douane. Le débarquement des cargaisons était, et est encore très-coûteux. On obviera complétement à cet inconvénient, si l'on exécute le projet de revêtir ainsi les bords

de la rivière sur toute la longueur de la ville.

Depuis mon départ de Calcutta, au mois de mars, on a achevé les grilles de fer qui entourent le palais du gouvernement. Les bâtimens des bureaux, qui s'étendent le long de la rue voisine de la façade du nord, étant réparés à neuf, offrent un bel aspect. Le gouvernement s'était proposé de les acheter; mais on exigeait une somme trop considérable.

La société de Calcutta est agréable et nombreuse. Le gouvernement donne fréquemment des fêtes brillantes et bien ordonnées. Le chancelier (*chief-justice*), les membres du conseil, et sir Henry Russel, ont, toutes les semaines, chacun une assemblée où sont admis tous ceux qui leur ont été présentés. De plus, il se passe à peine un jour, surtout dans la saison où la chaleur a le moins de force, sans qu'il y ait plusieurs dîners de trente à quarante couverts. Ces réunions seraient très-agréables, si le nombre des convives était moins grand; mais il semble qu'une assemblée peu nombreuse et paisible soit une chose inconnue à Calcutta. Il y a aussi une assemblée formée par souscription. Quoique ce soit le seul amusement public, elle ne paraît pas très-fréquentée. On ne peut espérer qu'une autre le soit plus; car, par malheur, le beau monde

est tellement divisé par l'esprit de parti, qu'il n'est pas probable que l'exécution de tout plan de ce genre ne rencontre pas une forte opposition.

On a coutume, à Calcutta, d'être levé de très-bonne heure, pour jouir de la fraîcheur de l'air, qui est délicieuse avant le lever du soleil. A midi, on fait un déjeuner chaud, qu'on appelle *tiffing* (ou *tiffen*), puis on se met au lit pour deux ou trois heures. On dîne ordinairement entre sept et huit heures, ce qui est sans doute trop tard pour un climat si chaud; et comme on reste à table jusqu'à minuit, et même plus tard, cela empêche de se promener le soir. Les viandes sont excellentes, et on les sert en profusion, ce qui fait plaisir aux oiseaux et aux bêtes de proie, à qui l'on jette une grande partie des restes, les Portugais de la classe inférieure ne pouvant consommer le tout, et leurs préjugés religieux empêchant les domestiques hindous de toucher aux mets qui n'ont pas été préparés par quelqu'un de leur propre caste. C'est à cela qu'on doit attribuer le nombre prodigieux de milans et de corneilles qui couvrent presque les toits des maisons et les jardins. Ces animaux sont aidés, le jour, par l'*adjutant-bird* (1), et

(1) L'oiseau adjudant, ou qui aide. Le vicomte Valentia ne le désigne pas autrement. (*Note du traducteur.*)

la nuit, par les renards, les chacals et les hyènes qui sortent des plantations (1).

Les vins qu'on boit principalement sont du Madère et cette sorte de vin rouge que nous appelons *claret*. On sert le premier durant le repas, et le second après. Comme on mêle avec celui-ci divers ingrédiens pour lui faire soutenir la traversée, il est trop fort, et a peu de fumet.

Quoique le plus ordinairement on se serve de palanquins pour voyager, la plupart des gens à l'aise ont, à Calcutta, des carrosses qui sont appropriés au climat, et que tirent des chevaux, dont l'espèce s'est infiniment améliorée depuis quelques années. Le temps qui s'écoule entre le coucher du soleil et l'heure du dîner, est généralement celui que l'on choisit pour la promenade. A la nuit, les *mussalchys* (2) vont à la rencontre de leurs maîtres, en avant desquels ils courent, au retour, faisant ainsi huit milles à

(1) Selon le voyageur cité dans l'avant-dernière note, Calcutta est d'une saleté extrême; et, ce qui est odieux, on voit des malheureux périr de besoin dans les rues de cette ville où les Anglais amassent des fortunes immenses. Les cadavres restent quelquefois plusieurs jours étendus par terre, et sont aussi la proie des animaux carnassiers. (*Note du traducteur.*)

(2) Porte-flambeaux.

l'heure. Le grand nombre de flambeaux qui est alors en mouvement, le long de l'esplanade, produit un effet aussi agréable que singulier. C'était autrefois la mode de porter, en toute occasion, des redingotes de basin blanc, à cause de la chaleur; mais on a jugé que ce vêtement était trop peu décent pour les assemblées publiques, et on l'a remplacé par un habit de drap.

L'architecture des maisons est du style grec, ce qui, je crois, convient peu au climat, les colonnes des portiques étant trop élevées pour que l'entablement puisse mettre à l'abri du soleil, durant la plus grande partie de la matinée et de la soirée, quoique la chaleur soit excessive alors. Dans le temps des pluies, c'est pis encore. L'architecture gothique, et celle des Hindous qui rend les édifices plus clos, seraient préférables sans doute.

Le lord Wellesley, à son arrivée au Bengale, se déclara contre toutes les courses de chevaux et autres folies de ce genre. Cependant, à la fin de novembre 1803, il se fit, durant trois jours consécutifs, des courses à peu de distance de Calcutta. On paria de grosses sommes, et il y eut, en conséquence, beaucoup d'argent de perdu. Il y a des parieurs ou joueurs déterminés qui

encouragent toutes les espèces de jeux, parmi les jeunes employés de la Compagnie, et qui en mettent à profit l'imprudence. Comme ils sont notés, je suis surpris qu'on ne leur fasse pas vider le pays.

Une calamité qui redouble sans cesse pour le Bengale, est le nombre des enfans de demi-caste. Il y a lieu de craindre que, dans la suite, ils ne forment une classe trop puissante pour qu'on puisse la tenir en respect. Quoiqu'ils soient exclus des places à la nomination de la Compagnie, ils entrent en qualité de commis dans la plupart des maisons de commerce, et l'on en envoie tous les ans un grand nombre en Angleterre, pour y recevoir leur éducation. Ayant en leur faveur la supériorité du nombre et leur proche parenté avec les naturels du pays, sans avoir autant d'indolence et de timidité que ceux-ci, que ne doit on pas en redouter avec le temps? Je n'hésite pas à dire qu'il est urgent de remédier au mal; et je ne connais point d'autre moyen d'y parvenir que de forcer tout père d'enfant de demi-caste à le faire passer en Europe, avec défense de remettre jamais le pied dans l'Inde. La dépense qui en résulterait empêcherait sans contredit l'extension des zenanahs qui ne sont devenus que trop communs parmi

les Européens ; et le pays y gagnerait, tant sous le rapport de la morale que sous celui de la politique.

On aura de la peine à croire que dans une ville si superbe, que dans la capitale d'un puissant empire chrétien, il n'y ait qu'un seul temple pour l'exercice de la religion de la mère-patrie, et que cet édifice ne soit rien moins que vaste et convenablement décoré. C'est aussi une chose digne de remarque, que dans toute l'Inde anglaise, il ne se trouve pas un seul siége épiscopal, quoique la prérogative d'en avoir un ait été accordée au Canada. Toutefois il est hors de doute que, vu l'éloignement de la métropole, et les tentations auxquelles la licence des mœurs du pays expose l'ecclésiastique, la surveillance d'un évêque ne serait plus nécessaire nulle part.

Si l'on établissait un évêché dans l'Hindoustan, il faudrait lui donner tout l'éclat compatible avec notre rite. Comme les naturels de ce pays sont accoutumés aux cérémonies pompeuses, et fortement frappés par les signes extérieurs, cet éclat leur inspirerait, pour notre religion, un respect qu'ils n'ont pas, ce que nous devons imputer principalement à notre négligence. Il en résulte naturellement qu'ils doutent si nous sommes persuadés nous-mêmes de cette

croyance que nous nous efforçons de leur inculquer. Si la vue d'une église unique peut toutefois faire croire aux Hindous de Calcutta que nous avons une religion nationale, je ne connais rien qui doive donner une semblable idée à ceux qui n'habitent pas cette ville, au-delà de laquelle on ne trouve plus aucun signe extérieur de christianisme. Une telle conduite est absolument contraire à celle des Musulmans, qui, après avoir fait la conquête de l'Inde, ont établi des mosquées dans chaque ville soumise à leur domination.

Un autre obstacle à l'extension du christianisme dans l'Hindoustân, c'est la faculté que les parias, parmi lesquels il s'est fait le plus de conversions, ont de l'embrasser. Cela met de niveau les classes supérieures et les classes inférieures : rien n'est plus choquant pour les Hindous. Cet obstacle subsistera aussi long-temps que durera la distinction des castes ; et tout changement que le gouvernement voudrait faire à cet égard serait combattu avec la force que donnent les préjugés.

Quoique les Hindous aient reçu de nous divers procédés pour l'amélioration de leurs manufactures de salpêtre, d'opium et d'indigo, et qu'ils aient fait de grands progrès dans la cons-

truction des vaisseaux, dans les mathématiques et la navigation, il n'en a résulté aucune altération dans leurs préjugés religieux, et ils évitent tout ce qui pourrait les faire ressembler à leurs vainqueurs. En conséquence on doit se garder, avec le plus grand soin, d'exciter leur inquiétude sur ce point, et de leur inspirer le soupçon que le gouvernement se propose de favoriser le prosélytisme. Les Brahmines composent un corps très-puissant. Ils forment à la fois une noblesse héréditaire et une hiérarchie régnante pour laquelle les castes inférieures ont une extrême vénération, et qui jouit des plus grands priviléges. En conséquence, ils s'opposeront de toute leur force à l'établissement d'un ordre de choses qui renverserait celui sur lequel toute leur supériorité est fondée. Ils ont déjà pris l'alarme au sujet de la conduite des missionnaires dans le Bengale et en d'autres parties de l'Hindoustan; et si on les inquiète trop vivement, ils exciteront le plus grand mécontentement parmi les Hindous. La sage politique qui d'abord leur avait fait témoigner beaucoup d'égards, et qui avait laissé le champ libre à leur superstition, a eu l'heureux effet de les faire concourir à l'établissement de réglemens utiles; car, lorsqu'ils y ont été invités, ils n'ont jamais

refusé de donner leur approbation aux ordres du gouvernement qui avaient pour objet d'abolir des pratiques odieuses, telles, entr'autres, que le sacrifice des enfans à Sorgur. Nous ne devons pas oublier que si, comparée à l'intolérance des sectateurs de Mahomet, notre conduite a contribué fortement à les attacher au gouvernement britannique, leurs habitudes et leurs mœurs, qui sont plus analogues à celles des Musulmans, les porteraient à en préférer le gouvernement au nôtre, si nous changions de système à cet égard.

Je ne puis croire que si les Hindous embrassaient le christianisme, ils auraient plus d'attachement pour nous, quoique le docteur Buchanan et les autres partisans des conversions forcées le prétendent. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils cesseraient d'être sujets. Le naturel de l'Hindoustan est condamné, par la loi des castes, à demeurer dans la situation où il se trouve à sa naissance, et aucun effort, aucun talent ne peuvent l'en faire sortir. En conséquence, il regarde avec la plus parfaite indifférence les intrigues politiques des castes supérieures, et il redoute une révolution comme pouvant produire de grands malheurs individuels, et mettre au hasard sa petite fortune et sa vie. Mais si la carrière de

l'ambition lui était ouverte par l'abolition des castes et par l'adoption générale du christianisme, celui qui croirait avoir les talens nécessaires voudrait la parcourir. Est-il donc probable qu'en pareil cas, tant de millions d'hommes se soumettraient à être gouvernés par quelques mille Européens pour qui ils n'éprouvent aucune affection naturelle, et qui n'ont de droit sur eux que celui de conquête?

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que le premier pas à faire est de rendre, par plus de dignité et d'éclat, et surtout par plus de circonspection dans le choix des ministres, et par une plus grande surveillance, notre religion respectable. Je suis également convaincu que le gouvernement doit éviter avec soin d'intervenir dans la conversion des Hindous, parce qu'il est impossible que ceux-ci ne confondent pas avec l'intolérance le zèle pour le prosélytisme, dans ceux qui ont le pouvoir en main.

Le magnifique établissement que le lord Wellesley avait fondé au fort William, pour l'instruction des jeunes Européens attachés au service de la Compagnie, ne subsiste plus. Il est à craindre qu'on ne l'ait détruit par des motifs intéressés, plus conformes à l'esprit de petits

marchands qu'aux principes généreux qui doivent guider le gouvernement d'un puissant empire. Peut-être aussi la jalousie n'y a-t-elle pas moins concouru que l'économie.

CHAPITRE VI.

Passage de CALCUTTA à CEYLAN. — Débarquement à POINTE DE GALLE. — Arrivée à COLOMBO. — Etat politique de CEYLAN. — Négociations avec le premier adigaar. — Hostilités commencées par les CANDIENS. — Les troupes britanniques s'emparent de CANDY. — Elévation de MOUTOU-SOUAMY sur le musnud. — Les ANGLAIS sont massacrés à CANDY. — Fortifications de COLOMBO. — Remarques diverses. — Caste des MALABARS-CHINGALAIS. — Soldats MALAIS. — Mœurs et coutumes des CHINGALAIS. — Etat du christianisme à CEYLAN. — Cannelle. — Projets d'amélioration. — Manière de vivre à COLOMBO. — Fièvre des djengles. — Lèpre. — Le professeur THUNBERG.

LE 6 *décembre*. Après avoir éprouvé diverses contrariétés, et changé plusieurs fois de plan, je retins mon passage sur l'*Olive* (capitaine Matthews), qui portait du riz à Colombo. Accompagné de M. Salt, et suivi de mon domestique anglais et d'un Portugais, natif de Madras, je me rendis, pour descendre la rivière de Hougly, à bord du *Charles*, bâtiment de transport.

M. Graham eut la complaisance de venir avec nous, dans une embarcation qui lui appartenait. Nous levâmes l'ancre à la pointe du jour, et nous fîmes route. Nous passâmes devant les ruines du fort Mornington, qui avait été construit à la jonction de la Roupnaram et de la rivière de Hougly, pour en commander la navigation; mais le mauvais air l'a fait abandonner. La Roupnaram forme là une nappe d'eau très-large; mais elle a beaucoup de bas-fonds; et comme elle fait directement face à la mer, tandis que l'autre rivière tourne sur la droite, elle occasionne fréquemment la perte des vaisseaux, qui sont entraînés par la force de la marée. Le remoux causé par le coude que fait la rivière de Hougly a élevé un dangereux banc de sable, qui est appelé James et Mary (Jacques et Marie), et autour duquel le chenal n'est jamais le même toute une semaine. Il n'y a pas de navigation pire que celle de Sorgur à Calcutta. Elle varie tellement, qu'aussitôt que la sécheresse est arrivée, il faut examiner de nouveau le lit de la rivière, ce qui ne suffit pas encore pour prévenir les accidens, quoique les pilotes soient habiles et bien payés. Deux vaisseaux, qui s'étaient perdus, étaient encore couchés sur le rivage lorsque nous passâmes. Ils étaient vieux

et extrêmement chargés, m'a-t-on dit; et dès qu'ils eurent touché, il n'y eut plus aucun espoir de les remettre à flot; mais les hommes et toute la cargaison furent sauvés.

7 *décembre*. A une heure après midi, nous arrivâmes à Kadjery, où l'*Olive* était à l'ancre et nous attendait. Le capitaine Matthews se rendit à notre bord sur-le-champ. Après avoir fait ensemble un repas froid, je pris, non sans beaucoup de regret, congé de mon excellent ami, M. Graham, et je m'embarquai. Nous mîmes aussitôt à la voile; et à la nuit, nous jetâmes l'ancre à Sorgur.

15 *décembre*. Après sept jours d'une heureuse navigation, durant laquelle nous fûmes favorisés par la mousson, la terre fut visible de dessus le pont. Elle nous restait à environ neuf lieues. Malgré cette distance, la brise, qui nous poussait sous le vent de l'île de Ceylan avec rapidité, mais sans nous causer aucun mouvement violent, nous apportait un parfum délicieux. La terre qui s'offrait à nos regards était la Cheminée, derrière laquelle s'élevaient d'autres montagnes, couvertes de forêts jusqu'à la cime. La côte semblait taillée à pic. A midi, nous en fûmes près, ayant dépassé les petites Basses, contre lesquelles la mer brisait avec beaucoup de force.

16 *décembre.* Nous portâmes bord au large, et, à environ six heures, nous jetâmes l'ancre par six brasses et demie, le rocher appelé le Grand-Eléphant nous restant au nord-nord-ouest à la distance de quatre milles. La côte allait en pente. Malgré une grosse houle du sud, qui fit rouler le vaisseau avec violence, nous demeurâmes mouillés jusqu'au lendemain matin. Nous eûmes beaucoup de peine à lever l'ancre, et nous labourâmes dans une eau peu profonde. Nous manœuvrâmes lentement en longeant la côte, qui est plate du côté de la mer, mais sur laquelle s'élèvent çà et là, au milieu de djengles, des rochers prodigieux. Nous passâmes les grandes Basses, à l'avant, du côté du sud. Le temps était si calme, qu'on voyait les rochers à fleur d'eau, et qu'ils étaient peu battus par le ressac. Latitude septentrionale, 6°. 16'.

17 *décembre.* Nous continuâmes à longer la côte avec un vent faible, qui, à l'ordinaire, venait de l'ouest-quart-nord. Nous fûmes forcés de mouiller, pendant quelque temps, avec notre petite ancre de touée; mais nous ne pûmes faire voile avant quatre heures du matin. A environ dix heures, nous découvrîmes le pavillon qui flottait sur le petit fort d'Hambangtotte, d'où fut détachée une chaloupe. Elle vint par notre

travers, et ceux qu'elle portait nous remirent une note par laquelle le commandant demandait, selon l'usage, le nom de notre vaisseau, d'où il arrivait, et si nous apportions des nouvelles. Le fort d'Hambangtotte est situé sur un rocher, et il paraît qu'une petite baie l'avoisine. Il faisait très-beau; et comme la brise soufflait de l'est, rumb d'où elle a coutume de venir dans la saison où nous étions, nous fîmes du chemin.

18 *décembre*. Il y a quelque apparence de culture, depuis Hambangtotte; et une belle lisière de verdure borde la mer. La brise nous porta vers le cap Dondra, par le travers duquel nous fûmes le soir. On ne voyait toujours point de village. Nous naviguâmes toute la nuit. Vers le matin, nous eûmes une très-grosse pluie, et un calme plat nous contraignit à jeter l'ancre. Le ciel s'étant éclairci sur les sept heures, nous découvrîmes Pointe-de-Galle, à quatre milles de distance. Cette ville s'appuyait sur une chaîne de montagnes dont les cimes étaient arrondies, et qui étaient entièrement couvertes de forêts. Une autre chaîne plus élevée, et au milieu de laquelle s'élançait le Pic-d'Adam (1), formait

(1) Le Pic-d'Adam est situé par 6° 49′ de latitude nord, et 80° 19′ de longitude orientale de Greenwich. *

* Ce qui le place par les 77° 59′ du méridien de Paris. (*Note du traducteur.*)

le fond du tableau. Sur les neuf heures, la chaloupe vint prendre les informations accoutumées; et j'écrivis au commandant pour qu'il voulût bien me procurer le moyen de me rendre à Colombo. La brise était faible, mais nous levâmes l'ancre, et mîmes le cap sur la terre. La côte, depuis les grandes Basses, est escarpée et baignée par une eau profonde jusqu'à Pointe-de-Galle, qui est défendue par un récif de rochers effrayans. Des bosquets de cocotiers couvrent la grève jusqu'au bord de l'eau.

A midi, je reçus une réponse très-polie de M. Maddison, lieutenant-colonel du 65ᵉ. régiment, qui me faisait toutes les offres imaginables pour la continuation de mon voyage, et qui m'invitait à prendre un logement à la maison du gouvernement, durant mon séjour à Pointe-de-Galle. J'acceptai cette invitation, et j'entrai dans une chaloupe avec M. Salt. Le lieu de débarquement est parfaitement à l'abri du ressac, et absolument au-dessous de la porte du fort. Les batteries sont très-nombreuses et commandent l'approche du côté de la mer. Elles sont à l'ancienne manière, c'est-à-dire, élevées sur des murs. Le colonel Maddison me reçut au rivage, et me conduisit à sa demeure, en suivant une rue étroite et fort en pente. Les maisons, comme on peut le penser, sont construites à la

hollandaise. Elles ont des murs fort épais. Les pièces sont vastes et carrelées de briques, et le plafond est en planches. Le haut des fenêtres a des carreaux de verre, et le bas est fermé par des jalousies. Je fus mis en possession d'un très-bel appartement, composé de plusieurs pièces, que M. North n'avait quitté que depuis deux jours, pour retourner à Colombo.

Le fort de Pointe-de-Galle, qui a été construit sur un plan trop étendu, est situé sur une langue de terre, et est presque, de toutes parts, environné par la mer. La partie du bassin qui est fermée par la terre est très-petite; mais elle met le lieu de débarquement à l'abri du ressac, qui, lorsque le vent du sud y pénètre, bat avec une force prodigieuse les rochers dont se forme la Pointe. L'air est rafraîchi par la brise de mer, et le colonel Maddison représente Pointe-de-Galle comme n'étant pas, à beaucoup près, une résidence aussi malsaine que le sont ordinairement les lieux situés au pied de ces chaînes de montagnes dont les cimes élevées, arrêtant les nuages, les font retomber en pluie dans les vallées. Cependant les plantations de cocotiers, et d'autres arbres, s'approchent trop du bord de l'eau et de la ville pour que l'air de celle-ci soit fort salubre.

19 *décembre*. M. Salt sortit en palanquin, et dessina deux vues. Je me proposais aussi de faire un tour de promenade; mais, sur les quatre heures, la pluie tomba avec tant de force, que je fus réduit à rédiger mon journal. Vers la nuit, les éclairs devinrent très-vifs et les coups de tonnerre affreux. Ils sont d'autant plus effrayans à Pointe-de-Galle, que le magasin à poudre est placé dans un lieu peu sûr, et qu'il n'est point à l'abri de la foudre. Les Hollandais eux-mêmes conviennent qu'il est heureux que la ville n'ait pas encore été renversée de fond en comble.

Il n'y a pas de saison pluvieuse proprement dite à Ceylan; mais la situation de cette île à l'extrémité de la péninsule la fait participer aux pluies qui tombent sur chacune des deux côtes de Coromandel et de Malabar, et il en résulte pour elle des orages qui éclatent dans quelque partie de l'année que ce soit. Toutefois il y pleut davantage entre les mois de novembre et de février qu'en tout autre temps.

L'arbre à pain (*artocarpus incisa*), qui acquiert la grosseur du chêne, est aussi un des arbres les plus beaux que j'aie vus en Asie : il est très-multiplié à Ceylan. Nous eûmes d'excellentes ignames, de bonne salade et des concombres. Les fruits étaient de mauvaises man-

gues, des gouyaves, des coutardes, des noix de coco, des oranges de diverses espèces, dont quelques-unes ont l'écorce noire, et d'autres sont de véritables oranges des mandarins, des chadecs, et plusieurs petits fruits dont je ne sais pas le nom. Le mouton est médiocre; mais il ne sert pas à la nourriture des Européens. Le bœuf, la volaille, le poisson et le pain sont excellens. Il se trouve à Pointe-de-Galle une manufacture d'écaille de tortue. J'en ai vu quelques boîtes qui étaient très-belles.

20 *décembre*. Il n'y a point de relais à Ceylan. Quand on y veut aller d'un lieu à un autre, on prend assez de porteurs pour qu'ils puissent se relayer. Le colonel Maddison, pour accélérer mon voyage, avait écrit à Colombo qu'on m'en envoyât un certain nombre à Bentotte, qui est à mi-chemin. J'avais apporté mon palanquin et celui de M. Salt, et je me procurai un *doulie* pour mon domestique. C'est un palanquin formé de bambous et couvert d'une toile peinte. Nous eûmes, pour nous trois, cinquante porteurs ou *boys*, comme on les appelle ici. Ils trouvèrent nos palanquins si lourds, qu'ils attachèrent, sous la perche, des bâtons croisés. Quatre d'entr'eux tenaient les bâtons de devant, et un pa-

reil nombre ceux de derrière. Cela rendit leur fardeau plus léger. Chacun d'eux devait recevoir jusqu'à Bentotte, qui était à quarante milles de distance, une de leurs piastres et demie, ou trois schellings, prix moins élevé que ce qu'on paie dans l'Inde. Le colonel Maddison me donna une escorte de sept Cipayes, et eut la politesse de nous accompagner jusqu'à la première rivière. Le chemin était bon, pour un char, jusqu'à la Gendra. Ne quittant jamais le bord de la mer, il suit le contour des baies, et tantôt il monte, tantôt il descend au milieu de bosquets de cocotiers. Le sol était couvert de *convolvulus pes-capræ*, aux larges et belles fleurs couleur de pourpre. Des plantes rampantes, dont la plus commune et la plus brillante était la méthonique de Malabar, *gloriosa superba*, formaient en quelque sorte un tapis sur le djengle. Je remarquai de temps en temps des cannelliers, et beaucoup d'autres plantes dont j'avais vu des échantillons en Europe; mais celles que je ne connaissais pas étaient les plus nombreuses. Tout le règne végétal est beaucoup plus vigoureux à Ceylan qu'au Bengale; et cette île est, pour un botaniste, le champ le plus riche que j'aie vu, après le Cap-de-Bonne-Espérance.

Mes porteurs ne faisant que deux milles à

l'heure, j'eus tout le temps nécessaire pour mes observations. Nous arrivâmes au bord de la rivière avant le coucher du soleil. Un bateau, formé de trois canots liés ensemble, et couverts d'une plate-forme, nous attendait là. M. North avait ordonné qu'on eût pour moi toutes sortes d'égards. En conséquence, je fus honoré d'un tendelet de toile blanche et d'une chaise garnie de même, marques de distinction réservées ordinairement pour son excellence et pour le roi de Candy. Les poteaux qui portaient le tendelet, et les rideaux qui entouraient le bateau, étaient ornés de jeunes feuilles de cocotier fendues en plusieurs morceaux, ce qui produisait un effet agréable. Les eaux de la rivière étaient limpides, et les bords couverts de djengles. Nous prîmes là congé des personnes qui avaient eu la bonté de nous reconduire, et nous nous rendîmes à Hamblamgodie, où nous arrivâmes à huit heures. Tout le pays que nous avions traversé était ondulé, et çà et là s'élevaient des rochers très-pittoresques. La végétation était toujours aussi forte, et nous eûmes constamment la mer à très-peu de distance sur notre gauche. A la nuit, nos porteurs firent avec des branches, ou plutôt des feuilles de cocotier mort, des torches qui jetèrent une lumière vive que réfléchissait la voûte

épaisse formée par les palmiers, et sous laquelle nous cheminions.

Le Chingalais chef du corle, ou district, vint à ma rencontre, dans son habit de cérémonie. C'était un justaucorps à l'européenne, de drap ou d'étoffe de soie bleue, et fermé par des boutonnières et des boutons en fil d'argent, ainsi que la ceinture, à laquelle était suspendue une petite épée à poignée de même métal. Une pièce de toile peinte servait de culotte à l'insulaire. Sa tête n'était point couverte, et il avait les cheveux relevés avec un peigne d'écaille de tortue. Il me présenta ses respects, et détacha de mon palanquin une pièce de toile qu'il plaça à la porte de la maison où je descendis. Les siéges étaient couverts de même. On avait élevé, quelques jours auparavant, un portique en l'honneur du gouverneur. On le décora de nouveau de feuilles de cocotier. La pluie commençant à tomber, et le tonnerre éclatant, nous fîmes mettre les palanquins à l'abri, et nous nous arrêtâmes jusqu'à onze heures.

Aussitôt que le ciel fut serein, nous partîmes avec une nouvelle escorte de Cipayes; mais nos porteurs allaient fort lentement, la pluie ayant rendu le sol glissant. Chaque fois qu'ils me croyaient endormi, ils s'arrêtaient; et de la sorte

nous fîmes fort peu de chemin jusqu'au matin. La nuit fut froide, la brise étant venue constamment de la mer, du bord de laquelle nous ne nous éloignâmes point, ce que je jugeai par le bruit du ressac.

21 *décembre*. Je m'éveillai à cinq heures. Cette fois nous étions en mouvement. Nous marchions entre des rochers; et tout-à-coup je fus frappé de l'éclat du *barringtonia*, qui était en pleine fleur. De temps à autre le chemin s'éloignait du rivage, et nous traversions un djengle marécageux où la végétation avait encore plus de vigueur, mais où les cocotiers étaient moins nombreux.

Nous passâmes, sur un pont de bois qui était plat, et qui même n'était pas encore achevé, une rivière couverte de bâteaux pêcheurs. A midi, nous arrivâmes à Bentotte, sur l'Alout-Gunga. Nous y trouvâmes un déjeuner de pain, de beurre et de fruits, servi sous le portique d'une maison bâtie par les Hollandais pour recevoir les voyageurs. Le moudeliar (1) et le maître de poste, qui parlait un peu anglais, étaient présens pour me recevoir. Tous les porteurs de Pointe-de-Galle auraient dû nous quitter

(1) Magistrat chingalais. (*Note du traducteur.*)

là; mais, comme il ne nous en était arrivé que trente de Colombo, nous fûmes obligés d'en faire aller vingt des premiers jusqu'à Caltoura, bien contre leur gré; car ils se plaignaient fort du poids de mon palanquin. Nous passâmes l'Alout-Gunga comme nous avions passé la rivière précédente. Durant quelque temps, nous continuâmes à longer le rivage. A la fin, nous nous en éloignâmes un peu pour éviter un cap, et je trouvai que les montagnes étaient plus nombreuses et plus escarpées. A l'approche de la nuit, nous entrâmes dans une magnifique avenue de jaquiers, qui s'étendait sur tout le chemin de Caltoura. Bientôt on alluma nos flambeaux accoutumés, et nos porteurs allongèrent le pas en faisant un bruit singulier. Un homme, que nous rencontrâmes, me donna tous les titres qui lui passèrent par la tête : j'étais lord Saheb, Burrah-Saheb, Radjah-Saheb, Acha lord Saheb; et il m'appela d'une infinité d'autres noms que jamais je n'avais entendu prononcer. A chaque titre toute la troupe poussait un grand cri, en signe d'approbation. Nous passâmes devant un temple de Bouddha, qu'un Chingalais venait de faire élever pour une fête qu'il donnait à sa caste. Cet édifice, qui était fort vaste et de forme carrée, était construit en bois peint, et se ter-

minait en pyramide. Un vieux prêtre était à l'entrée, la tête découverte, pour me saluer. Une file de Chingalais, tenant chacun un panier de fruits, s'avançaient vers le temple. Les Hollandais et les autres habitans étaient sur le seuil de leurs portes. Ma garde nous fit faire place sans beaucoup de peine; et les jeunes gens du lieu nous donnèrent des torches, lorsque nous passâmes. A la fin, un grand nombre d'entre eux se joignirent à notre cortége, aussi avec des flambeaux, et tout le long du chemin l'illumination fut parfaite. Cette lumière éclatante et cette foule faisaient un spectacle enchanteur et presque magique, et je ne regrettai point que l'absence du jour m'empêchât d'examiner les environs.

Je fus reçu à Caltoura par le capitaine Macdowal, qui en était commandant, et qui avait fait préparer un dîner, auquel nous fîmes honneur. Nous étant procuré vingt nouveaux porteurs, nous congédiâmes ceux de Pointe-de-Galle. Nous partîmes sur les neuf heures. M. Macdowal nous accompagna jusqu'à la Calou-Gunga, qui coule au-dessous du fort. C'est une des quatre rivières qui descendent du Pic-d'Adam. J'ai ouï dire que Caltoura est un des plus beaux sites de l'île. La nuit ne me permit de rien voir

sinon que le fort est construit sur une hauteur, que la rivière est plus large qu'aucune de celles que nous avions passées, et que les arbres qui en ombragent les bords sont très-beaux.

22 *décembre.* Il n'y a que vingt lieues de Caltoura à Colombo, et cependant onze heures étaient sonnées avant que nous fussions parvenus au coude que fait le chemin pour conduire au jardin de cannelliers, qui est situé à trois milles du fort, et qui n'est guère qu'un djengle. Nous rencontrâmes, à ce détour, un lascaryn (1) de la garde du gouverneur, que son excellence avait envoyé pour me mener à sa maison de plaisance de St.-Sébastien, où j'arrivai à une heure. Elle est très-agréablement située sur un lac d'eau douce. Ce lac entoure presque entièrement le fort, qui offre là un beau point de vue. La maison est peu de chose en elle-même; c'était précédemment un magasin à poudre. Le moulin, que les Hollandais avaient placé à moins de trois cents pieds de distance, a été aussi transformé en une habitation, où je pris mon logement. Son excellence m'accueillit de la manière la plus amicale; et, semblable à un invalide, je

(1) Soldat de milice.

me félicitai d'avoir trouvé un si bon quartier de rafraîchissement. Je fis appeler sur-le-champ le chirurgien-major, M. Christie, jeune homme doué de rares talens. Je fus, en quelque sorte, obligé de garder l'appartement; mais son excellence eut la bonté de ne rien négliger de ce qui pouvait me distraire.

Le jour de Noël, les principaux d'entre les Insulaires vinrent saluer le gouverneur, qui les retint jusqu'à ce que j'eusse paru, après quoi il me présenta chacun d'eux. Ils voulurent tous se jeter à mes pieds; mais je les en empêchai et les embrassai. Le *maha-moudeliar* (1) avait un habit de soie, sur lequel il portait des chaînes et des médailles d'or. La plupart des autres étaient vêtus de même; mais il n'y en avait qu'un petit nombre qui eussent des marques de distinction. Les Mores avaient des robes blanches et des anneaux de pierreries aux oreilles. Plusieurs jeunes Chingalais parlaient anglais.

Le lendemain, nous eûmes une comédie, si l'on peut appeler ainsi le spectacle qui nous fut donné. Il commença par des enfans qui dansèrent en rond en faisant des gestes grotesques,

(1) Le principal moudeliar, ou magistrat. (*Note du traducteur.*)

et en frappant sur de petits morceaux de bois. Ils étaient accompagnés d'un homme qui jouait du tam-tom, dont ils soutenaient long-temps les sons avec la voix. Parut ensuite un masque ayant des cornes et d'autres attributs hideux. Le maha-moudeliar m'apprit que c'était le diable. D'autres figures, d'un aspect plus affreux encore, se présentèrent après celle-là : c'étaient le père et la mère du diable. Ces figures dansèrent avec lenteur, et chantant en même temps. Elles répandirent autour d'elles de la résine, puis elles y mirent le feu avec des torches. La femme du diable fit aussi son apparition. Je crus que ce serait la dernière personne de la famille; mais elle fut suivie d'une figure montée sur des échâsses, et portant un habit à la hollandaise et un masque de Venise. Je ne pus comprendre clairement ce qu'elle signifiait. Cependant la pluie commençait à tomber avec force; et comme le spectacle se donnait en plein air, nous quittâmes la place. Les Malabars voulurent représenter quelques scènes dans le virandah. Tout ce que nous pûmes voir, ce fut une femme qui portait son mari sur son dos, et dont la tête, les reins, les cuisses et les jambes étaient artificiels. Cette figure dansa jusqu'à ce que l'eau entrât dans le portique et mît fin à la représenta-

tion. Deux jours après, nous en eûmes une autre. Ce fut une mascarade de princes et de princesses à la chasse. Un ours et des cerfs, qui n'étaient point mal imités, y figurèrent; mais la pluie, qui tomba de nouveau par torrens, fit fuir la plupart des spectateurs. Ceux qui demeurèrent virent reparaître la double figure de l'homme et de la femme, mais au lit. Le spectacle fut gai sans indécence.

Un vaisseau arabe ayant relâché à Tellichery, je jugeai qu'il me serait impossible de trouver une occasion plus favorable, et en conséquence, j'envoyai là mon bagage et mon domestique portugais, que je chargeai d'une lettre par laquelle je priais notre résident en cette ville d'engager celui qui commandait le navire de le faire descendre jusqu'à Mangalore.

M. North désirait de donner un bal pour me présenter aux dames hollandaises; mais elles avaient été extrêmement blessées du portrait fait d'elles dans un ouvrage qu'un officier anglais avait publié récemment, et, en conséquence, elles ne voulaient point faire visite au gouverneur. Ce n'était pas toutefois à l'officier dont je viens de parler que leurs reproches auraient dû s'adresser; car dans tout ce qu'il a dit des Hol-

landaises, il a copié, aussi littéralement que pouvait le permettre la différence des lieux, ce que l'amiral Stavorinus a rapporté des dames de Batavia. Il a eu aussi, sur d'autres sujets, quoique sans en rien dire, de grandes obligations à ce même auteur, dont l'ouvrage a beaucoup de mérite. Plusieurs officiers, qui ont visité les Iles à Epices, m'ont assuré qu'on pouvait compter sur son exactitude en tout ce qui concerne ces îles. Les dames hollandaises s'étaient plaintes aussi de ce que son excellence les avait invitées à un bal avant de les avoir priées à dîner. L'affaire s'était arrangée; et cependant à peine une seule d'entre elles parut-elle au bal où j'assistai. La salle où l'on dansa était une longue colonnade ouverte de toutes parts. Des feuilles de cocotier couvraient entièrement toutes les colonnes, au-dessus desquelles une toile blanche était tendue. Des cordons tenaient suspendue à cette toile une sorte de treillis fait d'une mousse que l'on appelle avec raison le désespoir des jouailliers, qui ne peuvent en imiter la délicatesse. Ce genre d'ornement produisait un effet charmant. Des lampes descendaient du plafond dans toute la longueur de la salle, et d'autres étaient placées entre les arbres. Cependant l'illumination n'était pas assez brillante; le parquet

ne réfléchissait pas une lumière suffisante, et le feuillage paraissait trop sombre.

Mon indisposition me permettant peu de sortir, je m'occupai à recueillir sur l'île de Ceylan plusieurs particularités intéressantes, que je vais communiquer au lecteur.

Rien n'est plus étrange que l'état politique de Ceylan depuis que les Européens en possèdent les côtes. La chaîne de leurs postes entoure si complétement les états du souverain naturel de l'île, qu'il ne peut communiquer librement avec les pays étrangers, et que, lorsque, pour se conformer à sa religion, qui lui défend de prendre une autre épouse, il fait venir de la côte de Malabar une femme de sa propre caste, il est obligé de demander le passage pour elle. Quant aux Européens, bornés à une lisière étroite sur le rivage, ils ne peuvent pénétrer dans l'intérieur des terres, ni se rendre autrement que par mer, et en suivant un long circuit, à ceux de leurs établissemens qui sont situés d'un autre côté de l'île.

Un tel partage doit enfanter perpétuellement des querelles. Aussi a-t-on vu les Portugais et les Hollandais leurs successeurs, engagés fréquemment en des guerres sanglantes contre les naturels de l'île, qui les considéraient comme

des usurpateurs. A la fin, les Hollandais virent couronner leurs efforts pour obtenir le monopole du commerce de Ceylan. Cependant, en 1765, ils eurent de nouveau à combattre le roi de Candy, et ils s'emparèrent de sa capitale. Ils la lui rendirent par un traité de paix qui le réduisit presque à l'état de leur vassal. En 1763, le gouvernement de Madras envoya à ce prince M. Pybus, qui était chargé de négocier un traité d'alliance offensive et défensive; mais l'Angleterre et la Hollande étaient en paix, et cette démarche ne fit que décréditer le gouvernement qui donnait des espérances qu'il n'était pas en son pouvoir de réaliser.

Les troupes anglaises s'étant, en 1782, emparées du fort et de la forteresse de Trinquemale, le même gouvernement de Madras députa M. Hugh Boyd vers la cour de Candy. Cet ambassadeur fut reçu assez favorablement; mais le roi, alléguant la mauvaise issue de la précédente négociation, refusa de conclure aucun traité sur toute proposition qui ne viendrait pas directement de sa majesté britannique. Les Français ayant repris Trinquemale peu de temps après, l'affaire en demeura là.

Lorsqu'en 1796, les Anglais se furent emparés de toutes les côtes de Ceylan, le roi de Candy

et le gouvernement de Madras s'envoyèrent réciproquement des ambassades. On rédigea un traité que signèrent les plénipotentiaires anglais, mais que ne voulut point ratifier le monarque candien. Ce prince étant mort en 1798, le premier adigaar, ou le premier ministre, Pelame-Telauve, chef d'une des plus nobles familles de l'île, et homme qui joignait une grande ambition à beaucoup d'artifice, mit sur le trône un fils du feu roi, qui l'avait eu d'une Chingalaise, et dont, par conséquent, la naissance était illégitime, le souverain de Candy ne pouvant, comme nous l'avons dit, épouser qu'une Malabarre de sa propre caste. Ce jeune prince n'avait donc aucun droit à la couronne; et l'adigaar ne fit pas difficulté de déclarer qu'il ne la lui avait donnée que dans le dessein de la lui ravir quand cela lui conviendrait, et de rétablir une dynastie chingalaise, c'est-à dire, de se couronner lui-même. Ce ministre était investi de toute l'autorité du gouvernement. De plus, il était *dessave* (1) des provinces de Djatenouven et d'Oudouno, qui sont les plus peuplées de l'île, et qui, avec trois autres, ont droit d'élire le monarque. Aussitôt que le nouveau souverain fut

(1) Gouverneur militaire.

sur le trône, la veuve et tous les parens du feu roi furent jetés en prison, et le second adigaar, qui ne voulut point participer à ces actes criminels, fut décapité. Moutou-Souamy, frère de la reine douairière, et trois autres princes de la famille royale, parvinrent à s'échapper, et se réfugièrent sur le territoire anglais. On leur donna asile, sans toutefois leur procurer alors les moyens d'exciter des troubles.

Les choses en étaient à ce point, lorsqu'au mois d'octobre 1798, l'honorable M. Frederick North prit en main les rênes du gouvernement de Ceylan. Ce gouverneur et M. Boyd, qu'il délégua à cet effet, eurent plusieurs conférences avec le premier adigaar, qui, se reposant sans doute sur les événemens pour se délivrer de la domination des Anglais, lorsqu'il n'aurait plus besoin d'être soutenu par leurs armes, et qui, sachant d'ailleurs qu'il était impossible que des troupes européennes résistassent long-temps au climat de la capitale du royaume de Candy, qui leur est fatal, proposa ouvertement de rendre cet état tributaire et en quelque façon feudataire de la Grande-Bretagne. Il dévoila de même le projet d'engager, au moyen d'une attaque de la part des Candiens, son souverain en des hostilités contre les Anglais, espérant qu'alors le

gouverneur ne se ferait plus aucun scrupule de détrôner le monarque. Ferme dans la résolution qu'il avait prise de protéger la personne et de défendre la dignité du roi de Candy, M. North fit de ces conditions la base fondamentale de sa négociation avec l'adigaar, dont les artifices ni les offres ne produisirent aucun effet. Il signifia à ce ministre qu'il s'en prendrait à lui, et non au roi, de toute aggression qui aurait pour motif d'entraîner une guerre. Vu l'autorité dont jouissait l'adigaar, et dont on ne se proposait point de le dépouiller, parce qu'il était évident que le fantôme de souverain qu'il avait mis sur le trône était incapable de gouverner, et que lui-même était l'homme le plus puissant de sa nation, il importait extrêmement de le rendre responsable des événemens. Quant au parti que l'on prit de soutenir les intérêts de ce ministre contre ceux de ses compétiteurs, c'était le meilleur moyen de concilier son amitié aux Anglais, et de tenir l'île en paix.

Il avait été arrêté, dans le cours de la négociation, que le major-général Macdowal se rendrait en ambassade à la cour de Candy, et qu'il aurait une escorte de mille hommes de troupes anglaises. Cet officier partit de Colombo au mois

de mars 1800 (1). L'adigaar vint à sa rencontre; mais il avait réuni des forces qui annonçaient des soupçons de sa part. La plus grande partie de l'escorte fut retenue en chemin, et l'ambassadeur ne conserva, pour faire son entrée dans la capitale, qu'une garde de Cipayes et de Malais. Cependant l'adigaar tint la promesse qu'il avait faite de le présenter au roi; mais lorsqu'on vint à discuter les articles du traité, la cour de Candy ne voulut point adopter ceux que l'ambassadeur proposa, et en mit elle-même en avant d'inadmissibles. Alors l'ambassadeur demanda son audience de congé; et il partit à la fin du mois d'avril.

Durant les deux années suivantes, M. North adressa à la cour de Candy, pour l'engager à conclure un traité d'alliance et d'amitié, diverses propositions, qu'elle repoussa avec mépris, ou auxquelles elle répondit par des contre-propositions inadmissibles.

Le 3 *février* 1803, une ambassade de la part

(1) La relation de l'ambassade du major-général Macdowal se trouve dans le *Voyage de Perceval à l'île de Ceylan*, dont j'ai donné la traduction. (*Note du traducteur.*)

du monarque candien arriva à Colombo. Elle avait pour chef, quoique seulement en sa qualité de dessave, le second adigaar, qui était neveu du premier, et qui, dans une conférence secrète, renouvela les propositions de son oncle, et fit sur le compte du roi des plaintes que le gouverneur refusa d'écouter. L'ambassade demanda ensuite la cession de trois petites îles qui avaient été accordées aux Candiens par les Hollandais, et le droit d'employer librement dix vaisseaux de commerce. M. North rejeta cette demande; et comme on en faisait une condition préalable, on mit fin à la discussion. Les ambassadeurs exprimèrent alors le désir que le gouverneur envoyât une autre ambassade à Candy, ce qu'il refusa. Le lendemain, le second adigaar eut une conférence avec M. Boyd, à qui il réitéra ses propositions, mais sans aucun succès; et il fut renvoyé sans avoir reçu les présens auxquels il aurait eu droit s'il n'était pas venu simplement comme dessave.

Le premier adigaar, reconnaissant alors que ses machinations pour obtenir l'appui du gouverneur étaient inutiles, eut recours à son projet d'aggression. Il rassembla des hommes armés sur les confins du territoire des Anglais; et au mois d'avril 1802, quelques habitans de Puta-

lom, qui étaient sujets de la Grande-Bretagne, et voyageaient pour affaires de commerce dans l'intérieur de l'île, furent dépouillés de vive force d'une certaine quantité de noix d'Arec, qu'ils avaient achetées à une foire. On demanda satisfaction de cet outrage; mais le gouvernement candien différa de la faire, sous des prétextes frivoles; et ses préparatifs de guerre devinrent toujours plus évidens.

D'après une telle conduite, on crut devoir le contraindre, par la force des armes, à conclure un accommodement raisonnable. Au commencement de l'année 1803, deux divisions de l'armée anglaise, commandées par le major-général Macdowal et par le colonel Barbut, partirent des points opposés de Trinquemale et de Colombo, puis elles se réunirent sous les murs de Candy. Les Chingalais ne leur opposèrent qu'une faible résistance. Le roi et le premier adigaar prirent la fuite, après avoir mis le feu au palais et aux temples; et nos troupes entrèrent sans obstacle dans la capitale. Le général Macdowal fit, plusieurs fois, de vains efforts pour avoir une entrevue avec le roi; et comme on jugea alors n'avoir plus de ménagemens à garder avec ce prince, on résolut de lui donner un compétiteur. On jeta les yeux sur ce Moutou-Souamy

de qui nous avons parlé. Il fut envoyé à Candy ; et l'on conclut un traité avec lui ; mais il parut bientôt qu'il ne méritait pas le choix qu'on avait fait de sa personne. Il avait reçu, par ordre du feu roi, un châtiment public pour une fraude qu'il avait commise, chose qui le rendait incapable de posséder la couronne. Il avait donné l'assurance que sa nation lui était fortement attachée ; et rien n'était plus faux : car aucun Chingalais ne voulut se ranger sous son étendard. Toutefois il conserva la souveraineté jusqu'à l'affreux massacre des troupes anglaises, qui fut exécuté par ordre du premier adigaar, événement dont les causes et les particularités sont toujours enveloppées dans le mystère le plus profond. Comme le major Davy était instruit qu'il lui arrivait des renforts et des vivres, il est inconcevable qu'il ait pu songer à capituler avec un ennemi aussi faible que l'était le roi de Candy ; et qu'ensuite il ait consenti à rendre les armes, contre la teneur même de la capitulation. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est qu'il ait livré Moutou-Souamy à son implacable ennemi. Aussitôt celui-ci le fit mettre à mort, en la présence même de ceux qui auraient dû périr en combattant, plutôt que de se soumettre à un acte qui est une tache ineffaçable pour le carac-

tère britannique (1). Le major Davy aurait dû se rappeler le sort qu'avaient éprouvé les Hollandais lorsqu'ils avaient voulu se maintenir dans Candy. Affaiblis par les maladies, ils avaient capitulé, et avaient été tous massacrés. Nous avons acquis de l'expérience à nos dépens, et j'espère que les troupes européennes ne seront jamais exposées long-temps au climat meurtrier de l'intérieur de Ceylan, climat qui rend vaine toute supériorité de valeur et de discipline.

Les Chingalais sont divisés en différentes castes, qui elles-mêmes ont des subdivisions. La première est celle des vellalas ou des agriculteurs. Elle forme des classes dans les deux supérieures desquelles on choisit les moudeliars et les principaux magistrats. Les autres classes

(1) Lorsque le major Davy lui eut annoncé qu'il ne pouvait le garder plus long-temps, et que le roi avait promis de le traiter avec bonté, le malheureux Moutou-Souamy s'écria : « Grand Dieu ! est-il possible que les « troupes de l'Angleterre se laissent intimider par les « menaces de ces poltrons de Candiens ! » Lorsqu'il fut en sa présence, le roi lui reprocha d'avoir voulu le détrôner, et ordonna que sur-le-champ il fût mis à mort avec deux de ses parens. Huit de ses domestiques eurent le nez et les oreilles coupées. *Cordiner, Description of Ceylon*, tome II, page 211 et 212. (*Note du traducteur.*)

fournissent les officiers inférieurs et les lascaryns ou la milice. La caste des pêcheurs est nombreuse et puissante ; mais les Musulmans se livrent aussi à la pêche. Les autres castes se distinguent par leurs métiers, dont l'exercice est pour elles un droit exclusif. Ainsi les blanchisseurs ne font que laver les vêtemens, et les barbiers que raser. Une querelle étant survenue entre ces deux castes, les hommes de la première gardèrent leur barbe, et les autres leurs habits sales, jusqu'à ce que M. North, dégoûté de leur aspect, eût négocié la paix entr'eux. Les chalias, ou ceux qui écorcent la cannelle, font une caste nombreuse et turbulente. Ils ne sont point originaires de Ceylan, et ils tiraient leur importance du gouvernement hollandais, qui leur avait accordé de grands priviléges. Leurs terres étaient exemptes d'impôts et leurs procès jugés par leur propre chef, qui était appelé le capitaine Cannelle, titre que M. North a conservé, quoiqu'il ait supprimé leurs autres prérogatives, en leur donnant pour indemnité une augmentation de paie. Le gouverneur est de droit chef des vellalas, et le secrétaire-général chef des pêcheurs. Les autres castes ont des officiers tirés de leur propre sein.

Les hautes castes sont extrêmement jalouses

de leurs prérogatives, et punissent sévèrement ceux des castes inférieures qui osent les usurper. Un homme qui, sans en avoir le droit, avait couvert sa maison en tuiles, la vit renverser de fond en comble, par ordre supérieur. Un malheureux tailleur que la vanité avait porté à se marier en habit écarlate, faillit à être tué à la porte de l'église. Les priviléges s'étendent jusque sur les vêtemens des femmes. Il en est un grand nombre auxquelles il est défendu de porter des jupons qui passent les genoux, et de se couvrir le sein. La vanité étant le trait dominant du caractère des Chingalais, ils s'efforcent continuellement de se vêtir d'une manière qui est au-dessus de leur état, et il en résulte une infinité de querelles....

Les Malabars qui habitent nos établissemens de la partie septentrionale de Ceylan, forment aussi plusieurs castes; mais elles ne se rapportent pas à celles des Chingalais. Un grand nombre d'entre eux sont chrétiens de nom. Il y a aussi deux castes de Musulmans, qui sont très-nombreuses. La première est celle des *lebbies* ou des marchands africains que les Hollandais considéraient comme étrangers, et qui étaient taxés chacun à vingt-quatre schellings par an, taxe que le gouvernement anglais a supprimée.

Les lebbies sont actifs et industrieux. M. North leur avait donné un mufti, pour juger leurs procès; mais, comme ses confrères, il se laissait corrompre par des présens. En conséquence il a été destitué et ses fonctions de juge sont exercées par le gouverneur lui-même. La seconde classe de Musulmans est celle des Malais, qu'on peut diviser en princes, en militaires et en brigands, quoique cette dernière dénomination puisse sans injustice leur être appliquée à tous. Les princes sont des souverains déposés, soit de Java, soit des îles adjacentes, soit de la presqu'île de Malacca, que les Hollandais ont bannis à Ceylan. Les militaires sont à la solde des Anglais et font de très-bons soldats. Quoiqu'ils soient si sensibles à l'honneur, que leur courroux est fatal, lorsqu'ils se croient outragés, ils se soumettent sans murmure aux punitions infligées en vertu des règlemens. On peut les opposer aux naturels du pays, avec lesquels ils ne contractent aucune liaison. Cependant, leur nombre n'est pas assez grand pour qu'ils soient dangereux. La conduite qu'ils ont tenue durant la guerre de Candy leur a fait infiniment d'honneur. Ils n'ont abandonné leurs postes qu'après que les officiers anglais leur en ont eu donné

l'exemple; et même leurs chefs ont préféré la mort à l'ignominie.

Les Chingalais font une nation plus belle que celle des habitans du Bengale et sont mieux faits que les Rohillahs ou que les Radje-Pouts (1). Comme il est rare qu'ils s'asseyent les jambes repliées sous eux ils ont des mollets. Leur vêtement ne manque pas d'élégance. Ceux des classes inférieures vont nus jusqu'à la ceinture; mais ils s'entourent les reins d'une pièce de toile fort large, qui leur tombe jusqu'au dessous des genoux. Cette toile est ordinairement ou peinte et de belle qualité, ou blanche avec une bordure. Quelquefois on jette sur

(1) Les Rohillahs sont originaires des montagnes de l'Afghanistan. Ils habitent le Rohikend, pays qui est situé à l'est du Ganges, et qui doit faire, aujourd'hui, partie des états du nabab d'Aoude.

Choudjah-ed-Doulah et les Anglais ses alliés, ont fait aux Rohillahs une des guerres les plus injustes qui aient été entreprises dans l'Inde. Le principe en a été hautement blâmé en Angleterre, même dans le sein de la Compagnie des Indes. Les Rohillahs n'en ont pas moins perdu la souveraineté de leur pays.

Les Radje-Pouts habitent un pays situé entre les limites occidentales de la province d'Agrah et la partie nord-est du Guzerat. (*Note du traducteur.*)

les épaules une autre pièce de même sorte. Un mouchoir fait le tour de la tête. Les femmes couvrent leurs reins comme les hommes. Celles à qui cela est permis portent une chemise ou camisole blanche qui ferme sur le devant et qui tombe jusqu'aux hanches. Les autres soutiennent leur sein au moyen d'une bande de toile, dont elles laissent pendre les bouts. Toutes ont une physionomie agréable. Leur peau est presque noire; leurs cheveux, dont elles tirent beaucoup de vanité, sont noirs, longs et doux au toucher.

L'indolence paraît être ce qui caractérise le plus particulièrement les Chingalais. On a supposé qu'ils apportaient ce défaut en naissant; mais précédemment ils n'avaient que le choix d'un travail mal payé ou de la fainéantise; et il n'est pas surprenant qu'ils aient choisi celle-ci. A présent que les choses sont changées, ils commencent à devenir plus industrieux.

Le concubinage avec un blanc n'est pas considéré comme une honte pour une Chingalaise. D'ailleurs, si elle est catholique, elle trouve facilement un prêtre de demi-caste, disposé à l'absoudre. Ainsi, la corruption s'est introduite dans l'île à la suite des Européens.

Une grande partie de Ceylan ayant été long-

temps sous la domination des Portugais et des Hollandais, nombre considérable d'insulaires se sont conformés, du moins extérieurement, à la croyance religieuse de leurs maîtres. Les Portugais, mus par un zèle intolérant, ont renversé les temples des Boudha dans tous leurs établissemens de cette île. Ayant mis à la place de l'ancienne religion du pays un culte qui, par sa pompe et sa splendeur, est propre à captiver l'imagination, ils ont fait un grand nombre de prosélytes. Les Hollandais, quoique prenant la chose plus froidement, exigèrent, pour l'admission aux offices publics, une profession de foi de la religion réformée. De plus, ils eurent la sagesse d'instituer dans tout ce pays, des écoles où l'on inculquait à la jeunesse les principes du Christianisme. Leurs ecclésiastiques, dont le nombre ne passait pas dix, se signalaient par leur activité, et leurs travaux étaient secondés par des missionnaires de Tranquebar. En conséquence, la religion chrétienne s'est propagée rapidement, principalement parmi les vellalas qui sont la classe la plus noble; et l'on porte à plus de 240,000 le nombre des Protestans, naturels de l'île. On croît les Catholiques plus nombreux encore. Toutefois il en est beaucoup parmi les uns et les autres, qui ne

sont chrétiens que de nom, et qui conservent du respect pour les rites du paganisme et la doctrine de Boudha. Cependant, si l'on suivait les plans tracés par les Hollandais, il est probable que toute la nation chingalaise serait promptement convertie. Il est fâcheux d'avoir à remarquer que la parcimonie du gouvernement britannique a fait évanouir l'espoir qu'on avait conçu à ce sujet.

Les écrivains qui m'ont précédé m'ont laissé peu de choses à dire au sujet de la cannelle, cette importante production de l'île de Ceylan. Les Hollandais y cultivaient les cannelliers dans plusieurs jardins. Celui de Mahrandahn, qui est situé près de Colombo, a quinze milles de circonférence et est entouré d'un fossé. Beaucoup de propriétés particulières étaient enclavées dans ce terrain. M. North a fait planter près de Negumbo, plusieurs autres jardins de cannelliers, qui, avec le temps, fourniront assez de cannelle pour qu'on puisse employer à un autre usage le jardin de Mahrandahn. Il est d'une grande importance de réserver pour la culture des grains le plus de terrain qu'il est possible, l'importation du riz seul, pour la consommation de la colonie, étant de cinquante mille sacs. M. North a conçu un projet dont

l'exécution serait encore plus utile que le défrichement dont je viens de parler : c'est de dessécher le marais salant qui s'étend entre Colombo et Negumbo. A ce moyen on rendrait à la culture un terrain de dix milles de longueur sur deux de largeur, terrain qui probablement donnerait suffisamment de riz pour la consommation de la capitale.

J'ajouterai, à ce que j'ai dit sur la cannelle, que c'est une erreur de croire que la plus mince soit la meilleure. A la vérité l'écorce épaisse des vieux arbres est dure et amère ; mais celle des arbres qui croissent dans un sol favorable et dans une situation bien aërée, est extrêmement épaisse. Elle est ferme et unie, et a une qualité aromatique supérieure à celle de la plus mince.

Il importe infiniment de faire des défrichemens dans une grande partie de l'île de Ceylan ; mais ce ne doit être qu'avec beaucoup de circonspection. L'expérience nous a appris que si les montagnes étaient dépouillées des bois dont elles sont revêtues, elles ne pomperaient plus autant l'eau des nuages, et la stérilité pourrait s'ensuivre. Mais il faudrait débarrasser d'un sous-bois épais les vallées et surtout les bords des rivières. C'est probablement sous les bran-

ches des arbrisseaux qui les forment et qui prolongent leurs racines de toutes parts, que s'engendre la fièvre fatale des djengles. Aucun souffle d'air ne peut y pénétrer; et les exhalaisons d'une terre noire et végétale, jointes à des émanations putrides de toutes les espèces, doivent contracter une qualité morbifique qui se répand dans l'air et se communique à l'eau. Les bords des rivières de l'île de France n'ont pas été plutôt dégagés des broussailles qui les recouvraient, que l'eau est devenue saine. Il paraît que, lorsqu'ils sont plantés les uns près des autres, les cocotiers étouffent le sous-bois. Ne pourrait-on user du moyen qui vient d'être indiqué pour en délivrer les bords des rivières à Ceylan? Si tout abri y était enlevé, même dans les terres basses, les récoltes seraient trop exposées aux rayons du soleil et du vent, et les arbres fruitiers pourraient souffrir; mais de grands arbres les garantiraient sans gêner la circulation de l'air. On devrait en planter des massifs et des allées, lorsqu'on aura fait disparaître les djengles et le sous-bois. Le feu ne peut être employé pour cette dernière opération à Ceylan, les branches n'y étant jamais assez sèches. Peut-être est-ce un bonheur, vu qu'on ne peut guère arrêter les effets d'un incendie, et les beaux cabinets de

verdure qu'offre cette île méritent d'être conservés.

Je ne puis terminer ce chapitre sans rendre témoignage à la sage administration de M. North, dont le caractère doux et la bienveillance étaient nécessaires pour réconcilier les habitans avec le gouvernement britannique, après la conduite monstrueuse de ceux qui avaient administré l'île, lorsqu'elle dépendait de la présidence de Madras. Les employés civils qui descendirent sur cette terre de promission furent accompagnés d'un essaim de *dobashis* (1) qui, réclamant le rang et le titre d'aumils, considérèrent le pays comme leur étant livré en proie. On a de la peine à croire à quel point ils poussèrent leurs exactions. Les lois Hollandaises furent abrogées et l'on y substitua le système de Madras qui, quoique fondé sur des principes peut-être plus raisonnables, était plus violent dans ses effets, plus en contradiction avec les idées des habitans, plus opposé à leurs usages et plus subversif de leurs propriétés. L'unique objet des aumils était d'amasser de l'argent. Ils en exigèrent à toute occasion; ils

(1) Les *dobaschis* sont des espèces d'intendans ou de maîtres-d'hôtel, et les aumils ou aumildars, des collecteurs de deniers publics. (*Note du traducteur.*)

enlevèrent aux forêts leurs arbres les plus beaux; ils imposèrent sur les cocotiers une forte taxe, qui fut la même pour tous, quoique ceux qui croissent près des villes rapportent plus que ceux qui en sont éloignés. A la fin, tout patiens qu'ils sont, les Chingalais se révoltèrent. Un aumil paya ses crimes de sa vie; et le gouvernement fut tellement persuadé que cet officier avait mérité son sort, qu'on ne fit aucune poursuite à ce sujet. M. Andrews, qui, en sa qualité de résident commercial et de receveur-général, était dépositaire de l'autorité suprême, ne peut être disculpé d'avoir été, pour le moins, de connivence avec ceux qui se sont rendus coupables de ces monstrueux excès; et l'affaire de la pêche des perles, à laquelle on employa une fois plus de bateaux que ne le portèrent les comptes rendus à la Compagnie, peut autoriser à conjecturer plus défavorablement encore de sa conduite.

L'arrivée de M. North ne fut aucunement agréable à ces vampires, qui cependant conçurent l'espoir de le dégoûter de son gouvernement; mais bientôt ils apprirent à leurs dépens que sa fermeté était égale à sa douceur. Il chassa toute l'engeance des aumils et des dobashis. Il rétablit les lois et les réglemens des

Hollandais, auxquels les peuples étaient accoutumés, et il réforma les abus, sans aucune secousse. On doit dire à la louange des directeurs de la Compagnie des Indes, qu'ils confirmèrent tous les actes de ce gouverneur, sous l'administration de qui Ceylan prit bientôt une face nouvelle. Au lieu d'un trésor épuisé, les revenus balancèrent presque les dépenses de l'état civil. Les réservoirs, dont l'entretien, comme celui de toutes les choses utiles, avait été négligé, ce dont une grande mortalité dans le bétail avait été le résultat, furent réparés, et la compagnie de ceux qui étaient chargés de ce travail fut rétablie comme sous le régime des Hollandais. On fit aussi les réparations convenables aux digues, aux quais, aux canaux et aux magasins, qui étaient presque entièrement en ruine. Les moudeliars et autres officiers reçurent des appointemens fixes, au lieu d'*accomodessars*, ou de concessions de terres. Cette mesure, quoique paraissant occasionner un surcroît de dépense, a produit, au contraire, une économie, en augmentant le revenu territorial. Tel fut le système d'administration de M. North; et l'on peut dire que, dans nos possessions de l'Orient, peu d'hommes ont montré plus de lumières et des intentions plus pures.

La société est assez nombreuse à Colombo pour qu'on puisse y trouver tout l'agrément qu'on peut désirer raisonnablement. Les juges jouissent d'honoraires considérables, et les autres officiers publics ont des appointemens plus que suffisans pour les faire vivre dans l'aisance. A la tête de l'ordre judiciaire est sir Edmond Carrington, qui a beaucoup de capacité, et est connu par les morceaux qu'à l'exemple de feu sir William Jones, dont il a pris des leçons, il a fait insérer dans les *Recherches asiatiques*. On peut citer aussi un Français, nommé M. Jonville, qui a beaucoup de talent, et qui possède de grandes connaissances en diverses branches d'histoire naturelle. Il est surintendant du jardin de cannelliers; et c'est à ses soins qu'on doit attribuer l'état florissant du commerce de la cannelle. M. Jonville a aussi recueilli les renseignemens les plus importans sur la pêche des perles. M. Tolfrey, qui occupe plusieurs postes, sait à fond la langue des Chingalais, et en compose à présent une grammaire. Ainsi, l'on peut espérer qu'on sera instruit promptement de ce que contiennent les livres de ce peuple (1).

(1) M. Tolfrey a bien voulu me communiquer un tableau des différentes castes chingalaises, que j'ai inséré dans l'*Appendix*, sous le N° V.

Si l'on ajoute au nombre que je viens de désigner, les militaires et leur aimable et respectable commandant en chef, le général Macdowal, la société de Ceylan pourra être considérée comme n'étant point inférieure à celle de toute présidence dépendante de la Compagnie.

Il n'y a aucune somptuosité dans le service de la table à Ceylan; mais tout y est propre, et l'accueil y est amical. La plus grande dépense que l'on y fasse consiste dans l'achat du poisson, qui est cher, quoiqu'il soit en abondance. Du moins il est très-bon. Les heures des repas sont fixées de telle sorte, que nous étions toujours retirés à neuf heures du soir, et que la brise raffraîchissante, qui vient de la mer, nous procurait un repos que nous ne connaissions point dans les plaines brûlantes du Bengale.

Le général Macdowal cultive avec beaucoup de soin des légumes d'Europe; mais il n'a pas obtenu un grand succès. Il a fait venir du Bengale plusieurs arbres fruitiers, qui seront une excellente acquisition pour Ceylan, et parmi lesquels se trouvent le loquot et le litchi. Je suis persuadé qu'en s'y prenant bien, on naturaliserait dans l'île toutes les plantes qu'on pourrait désirer. A présent il n'y a que celles qui sont indigènes.

Les maisons, en général, sont spacieuses et fraîches, et des virandahs règnent sur toute la longueur des façades. Elles n'ont qu'un étage, et leur construction n'a rien d'élégant. Les Hollandais supposent, à tort, que l'air de la mer est malsain. En conséquence, ils bâtissent toutes leurs maisons dans le fort de Colombo, la façade tournée vers le côté opposé à celui d'où vient cet air, dont, en outre, ils cherchent à se préserver par des murs élevés.

Le climat des côtes de la partie méridionale de Ceylan est fort sain. La fièvre des djengles (1), ce fléau du pays, a toujours été gagnée dans l'intérieur des terres; mais on ne sait pas positivement en quel lieu. On suppose qu'il est extrêmement dangereux de s'exposer au serein ou à l'humidité de la nuit. C'est l'été que la fièvre dont il s'agit ici fait le plus de ravages. Le calomel est le remède dont on use principalement. Il dompte le mal; mais, en général, il fait perdre au malade la force nécessaire pour se rétablir. On dit à Ceylan que l'estomac ne sou-

(1) Selon le rapport que les médecins attachés aux troupes anglaises ont publié en 1803, à Ceylan, les symptômes de cette maladie ressemblent beaucoup à ceux de la fièvre jaune. *Cordiner, Description of Ceylon, vol.* II, *pag.* 267. (*Note du traducteur.*)

tiendrait pas le quinquina. Cependant quelques médecins l'y ont administré avec succès, et ils y ajoutent de grandes doses de laudanum. La lèpre, cette dégoûtante maladie, n'est pas rare dans l'île. On y a établi une léproserie, où l'on a essayé le remède indiqué dans les *Recherches asiatiques*. Je suis fâché d'avoir à dire qu'il n'a eu aucun succès, et qu'à ce que je crois, la dose d'arsenic qu'on y fait entrer a été quelquefois fatale. On a essayé ce remède de toutes les manières, et en le mêlant avec toute drogue qui pouvait en faciliter l'opération. Une maladie, qu'on m'a dit être endémique à Ceylan, est le *berry-berry*. C'est une hydropisie qui fréquemment emporte le malade en peu de jours. J'ai remarqué l'éléphantiasis à Pointe-de-Galle et à Colombo.

J'ai relu le *Voyage de Thunberg*, durant le temps où j'ai été obligé de garder l'appartement. J'ai été surpris d'y trouver si peu de chose sur Ceylan, et d'y voir plusieurs méprises fort singulières. L'auteur y donne une longue liste de mets qu'il dit tirés du fruit-pain, tandis que c'est du fruit du jacquier, qui est très-différent, et dont les naturels de l'île vivent en grande partie. A Ceylan, ce fruit est bien supérieur à tout autre de même espèce dont j'aie goûté

dans l'Inde, et l'odeur en est moins repoussante. Les indigènes mangent peu de fruit-pain, car ils se persuadent qu'il donne la lèpre. M. North, à ma demande, commanda plusieurs fois qu'on en servît sur sa table, mais on n'en fit rien; et à la fin, le Maure qui était son intendant lui dit que ce fruit était contraire à la santé. Toute l'histoire naturelle de l'île de Ceylan est peu connue, et nulle part les diverses branches de cette science ne fourniraient une plus ample et plus belle récolte. Thunberg n'a traité ce sujet que fort superficiellement.

APPENDIX.

N° I.

(Voyez page 159 du présent volume.)

Lettre de Seïd-Ahmed-Aly-Khan, Shems-ed-Doulah, Émir-el-Mulk, Zulfiscar-Jung-Behauder, à Zeman-Chah.

La lettre commence par les complimens d'usage, puis elle dit : En ce temps de désordre, où les affaires de la religion ne sont pas moins bouleversées que celles de l'état, le puissant dispensateur de toutes choses a placé votre illustre Majesté sur le trône, pour qu'elle pût rendre la paix au monde. Considérant votre Majesté comme le soutien et le défenseur de la foi, je me félicite de pouvoir lui offrir mes services, de pouvoir l'assurer de tout mon zèle et me compter parmi les propagateurs de notre sainte Religion. Quelque grands que fussent les obstacles qui s'opposaient à ce que je réclamasse la protection de votre Majesté, j'ai fini par les surmonter, et, me confiant à la Providence, j'envoie cette lettre à votre Cour, par Shaik-Aly-d'Amil, qui expliquera à votre Majesté tout ce qui concerne ce pays. J'espère qu'elle sera charmée de l'entendre. Qu'il me soit permis d'ob-

server que, par l'effet du mépris où son imbécillité a fait tomber la maison de Tymour (Tamerlan), les puissans sont devenus foibles et les faibles sont devenus puissans. De méprisables infidèles, d'ambitieux scélérats se sont élevés de toutes parts, ont conquis audacieusement toutes ces contrées et ont établi leur domination; car, ainsi que le dit le poète, « lorsque le lion quitte la plaine, les « chacals ont du courage. » En conséquence, la religion qui devrait attirer tant de vénération, est perdue ici, et il n'y reste plus de l'islamisme que le nom. Les Infidèles ont tellement dépouillé et réduit les principaux Musulmans, que ceux-ci n'ont plus de ressources et sont obligés d'obéir implicitement à leurs ordres. Les Musulmans sont avilis et tombés dans la misère. Les chrétiens enlèvent de vive force les filles des seïds et des Musulmans. En une telle conjoncture, et ne pouvant plus agir ouvertement, il convient que nous fassions en secret des efforts en faveur de la religion. Si les drapeaux victorieux de votre Majesté se dirigent vers ces lieux, pour le rétablissement de la religion et la destruction de ses ennemis, votre Majesté ne tardera pas à les anéantir. Shaik-Aly vous expliquera toutes ces choses plus en détail. J'espère que votre Majesté me fera la grâce de me compter parmi ses plus affectionnés esclaves.

N° II.

PIERRES TOMBÉES DU CIEL. (Voy. page 172 du présent vol.)

Rapport fait par Causy (Cady) Séid-Hossein-Aly.

Le 20 décembre (ce doit être le 9) 1798 ou le 27 d'aghun 1206 fussily, après quatre gherries de la nuit, un grand météore, qui dans la langue des Hindous est appelé louk, parut dans l'ouest. Il répandit une vive lumière et se rompit en l'air, en plusieurs morceaux. On entendit d'abord trois détonnations semblables à celles de coups de canon, et elles furent suivies de plusieurs autres que l'on aurait prises pour des coups de fusil. Personne ne vit rien tomber alors; mais le lendemain matin, lorsque les villageois allèrent aux champs, ils trouvèrent à terre des éclats de pierre. Le nombre des angles de ces pierres variait de trois à huit: elles pesaient depuis quatre pices jusqu'à cinq sères. Elles tombèrent sur les champs et non sur les maisons. Tous ceux qui en trouvèrent les emportèrent. Elles étaient éparses sur un espace d'un koss. Leur couleur était noire, et elles répandaient une odeur semblable à celle de la poudre qui a pris feu. L'intérieur, lorsqu'on les avait rompues, ressemblait à un sable friable et brillant.

(Suivent différentes attestations de plusieurs Zemindars, qui confirment le fait. Comme elles n'ajoutent aucun détail au rapport qu'on vient de lire, nous avons cru pouvoir les supprimer.) *Traduct.*

N° III.

(Voyez page 173 du présent volume.)

Sur quelques médailles que Tavernier et d'autres écrivains disent, mal à propos, avoir été frappées en un jour par ordre de Nour-Djihan-Begum, femme de Djihanghyr. Morceau communiqué dans une lettre écrite par le major Ouseley.

« La tradition qui veut que ces pièces aient été frappées par ordre de Nour Djihan Begum, femme de Djihanghyr, est ridicule, et tous les Indiens instruits, avec qui j'ai pu m'entreteuir sur ce sujet, n'y ajoutent aucune foi. Les plus éclairés d'entr'eux supposent que l'empereur, à l'anniversaire de sa naissance ou de son avènement au trône, ordonna de frapper des médailles avec le signe du zodiaque où le soleil était alors, ce que son long règne, et la différence des années solaires aux années lunaires, peuvent facilement avoir fait monter au nombre indiqué. Je suis persuadé que c'étaient des médailles et non des pièces de monnaie. Toutes celles que j'ai vues avaient été frappées à Agrah. » Voici la traduction de l'inscription en vers, telle qu'elle doit être lue :

« Le nom de Djianghyr Shah, fils du roi Acber, orne « la face de l'or, dans Agrah. »

N° IV, *ajouté par le traducteur.*

(Quoiqu'il soit mort Protestant de nom, la dernière ligne de son épitaphe invite, en vertu de ses ordres, à prier Dieu pour le repos de son âme. *Page 236 du présent volume.*)

Depuis que ce passage a été livré à l'impression, je me suis procuré le testament du général Martin, qui a été imprimé en vertu d'un arrêté de M. le préfet du département du Rhône. Le testateur dit dans le préambule, et à l'art. XXII de cet acte singulier, qui est aussi une sorte de confession générale, qu'il espère que Dieu lui pardonnera de ne l'avoir pas adoré comme on le lui avait ordonné dans sa jeunesse.

Le total des sommes que le général Martin a léguées à ses parens se monte à 239,000 roupies sicka (la roupie évaluée par le testateur lui-même à 2 schellings, 6 s. anglais), non comprises une maison située à Lyon et la terre de Charbonnière, dont le général veut que le nom soit transformé en celui de Martinière.

Le legs fait à la Municipalité de Lyon pour fonder une institution, est de 250,000 roupies sicka (évaluées de même.) Le testateur lègue de plus, à la même ville, une rente annuelle de 4,000 roupies, pour être employée à délivrer des prisonniers.

Je dois à la justice de détruire le soupçon qui est exprimé à la fin de ma note de la page 238. Les legs faits par le général Martin, tant à ses parens qu'à la ville de Lyon, ont été acquittés exactement.

N° V.

Etat des castes chingalaises que m'a communiqué mon savant et respectable ami, M. Tolfrey.

(Page 389 du présent volume.)

La période dans laquelle nous sommes est appelée mahabadre calpaya (1). Avant cette période, mille millions de millions de sackvals ou de mondes ont été détruits par le feu. Il n'en reste que deux : le monde de Brachma, qui occupe la région la plus élevée, et le monde des vents qui occupe la plus basse. Toutes les créatures vivantes, anéanties avec les mondes consumés par le feu, furent régénérées dans la région supérieure et devinrent Brachmas, sans aucune distinction de caste. Quelques-uns de ces Brachmas retournèrent aux sackvals qu'ils avaient habités auparavant, et qui avaient été reproduits ; mais l'avarice les fit dégénérer tellement qu'ils commencèrent à voler. Des querelles s'élevèrent entr'eux ; et comme ils n'avaient

(1) Mahabadre-Galpaya. Les Chingalais ont deux modes pour compter la durée de cette période. Cinq antagh-kalpas font un mahabadre-kalpy. Dans le cours de mille ans, la terre s'accroît en hauteur du travers d'un doigt. Un viyata, ou le travers de douze doigts, fait un riyana ou une coudée. Sept riyanas font un yaté. Vingt yatés font un assumba. Huit assumbas font un kosa, quatre kosas font un gowa, et sept gowas et demi, un antagh-kalpa. Il existe une pierre de quatre coudées carrées, devant laquelle un dieu, vêtu de mousseline blanche, passe une fois en cent ans. La robe, flottant au gré du vent, touche cette pierre ; et lorsque, par l'attrition que cela occasionne, la pierre aura été réduite à n'être pas plus grosse qu'un grain de moutarde, il se sera écoulé un antagh-kalpa.

point de chef pour décider leurs contestations, leurs sages réfléchirent que le monde ne pouvait subsister dans un état convenable, sans quelque forme de gouvernement. Ils se rassemblèrent donc et choisirent parmi eux un homme renommé par sa sagesse. Ils le nommèrent leur roi, en lui disant : « Tu es notre roi. Nous te donnerons la « dixième partie de la substance que nous pourrons nous « procurer. Tu nous jugeras et tu nous gouverneras. » Ce roi fut appelé Maha Sammata, mot composé qui signifie grande assemblée. On voulait faire entendre par là, qu'il avait été choisi par un grand nombre de personnes. Ce roi, après son élection, partagea tout son peuple en castes, dont voici les noms :

Radjah Ouânsaya, la caste du roi, qui, depuis ce temps, fut principalement celle qui gouverna la terre.
Brachmana Ouânsaya, la caste des Brahmines versés dans les sciences.
Ouanija Ouânsaya, la caste des marchands.
Goui Ouânsaya, la caste des cultivateurs.

Cette dernière est la caste connue à Ceylan sous le nom de Vellal, qui cependant n'est pas un mot Chingalais. Ceux qui la composent forment la caste la plus élevée de l'île, parce qu'il ne reste plus des trois castes supérieures que le roi de Candy, qui est de la première.

Les castes suivantes sont destinées à servir les quatre supérieures, qui viennent d'être désignées :
Dandouaduyo, les charpentiers.
Ouiyanno, les tisserands.
Radouda, les blanchisseurs.
Aymbayttayo, les barbiers.
Hannâli, les tailleurs.

Ratâ Kârayo, les charrons.

Badâlou, ceux qui travaillent les métaux.

Mâlâkârayo, ceux qui plantent des arbustes à fleurs, et qui font des couronnes de fleurs.

Kumbalou, les potiers.

Sittarou, les peintres.

Gahalayo, ceux qui construisent les murs des maisons.

Kulloupotto, ou Hinnâou, les faiseurs de cribles et de nattes.

Liyana Ouadouo, les tourneurs.

Achâri, les forgerons.

Diyalouo, les porteurs d'eau.

Ouénâkârâyo, les joueurs d'instrumens à cordes.

Aioudouo, les faiseurs de flèches.

Nalâ Kârayo, les joueurs de flûte.

Ayttalayo, ceux qui prennent soin des éléphans.

Poupa Ouèlèndo, les marchands de gâteaux.

Râouélèndo, les marchands de toddy.

Seppidiouïjji Karayo, les sorciers.

Soukari Kayo, les tueurs de porcs.

Mâgaoui Kayo, les tueurs de daims.

Sâkani Kayo, les tueurs d'oiseaux.

Ouagouri Kayo, les pêcheurs au filet.

Bâri Kayo, les portefaix.

Bâa Kayo, les pourvoyeurs.

Dâsayo, les esclaves.

Chanda Layo, les habitans des forêts qui dépouillent les animaux pour faire des courroies, à l'usage du roi.

Veddo, les gens qui vivent dans les forêts et tuent des bêtes féroces.

Cet ordre de castes est extrait de livres chingalais, ayant pour titres : *Jinâlan Kârava*, les Actions de Grâce

de *Boudhou*, *Ian Indaya*, le Bonheur du Peuple, et d'un Dictionnaire *Pali*, par *Andries Mohundrum*, savant Chingalais, en la possession de qui sont ces mêmes livres. Ces castes diverses sont reconnues par les Boudhistes en général; mais elles ne se trouvent pas toutes dans l'île. Il y a un autre ordre, qui est dû à Vijia Radjah, premier roi de Lakdiva ou Ceylan, et qui se trouve dans un livre appelé *Nitiya*, et composé en langue chingalaise par ce prince.

Vijia Radjah était le fils aîné du roi Sinhabâ, qui résidait dans une ville nommée d'après lui, et située dans le royaume de Lâdadésayé. Il arriva à Ceylan dans la cinquante-sixième année de l'ère du dernier Boudhou, sept jours après que Boudhou fut devenu Nivani (1), c'est-à-dire, il y avait 2290 ans, l'année courante étant la 2346e. (2) Vijiah Radjah amena sept cents géans. L'île, à l'époque où il y arriva, n'était habitée que par des démons. Il les anéantit et rendit Ceylan propre à être la résidence de créatures humaines. Ce prince régna trente-huit ans et établit les castes et classes suivantes, pour faire le service dans le palais du roi et punir les criminels :

Durâvos. C'est la caste communément appelée Chandos, mot qui n'est point chingalais. Durâvo est composé de deux mots et signifie venir de loin.

(1) Nivani a été représenté comme un état de félicité; mais c'est la mort de l'âme, qui, selon la croyance des Boudhistes, devient mortelle lorsqu'elle est parvenue à l'état de pureté.

(2) Sans doute au temps où ce mémoire fut remis au lord Valentia, c'est-à-dire en 1804. (*Note du traducteur.*)

Cette caste est divisée en dix classes, selon l'ordre suivant :

Pati Kârayo, les pâtres.

Paraoua Kârayo, les bûcherons.

Hari Durâvo, les véritables Durâvos.

Magul Durâvo, ceux qui conduisent les éléphans du roi.

Aynadi, les domestiques des quatre classes précédentes, ceux qui en portent les pingos (fardeaux), les talpots (ombrelles), etc.

Kuttâdi, les danseurs.

Balibattou, ceux qui présentent du riz aux images des neuf planètes. Eux seuls peuvent manger de ce riz.

Pannayo, ceux qui coupent le fourrage pour les éléphans.

Nattambou, ceux qui tirent le toddy.

Hiouattayo, les blanchisseurs de la caste.

Karaou. Il y a neuf sous-divisions de cette classe, qui est appelée communément la caste des pêcheurs. Elle tire son nom d'un mot composé qui signifie « ceux « qui font mal », son occupation consistant à ôter la vie à des animaux, ce qui est défendu par la religion de Boudhou.

Dounouayli, les tireurs d'arc.

Ouilliya, ceux qui prennent des oiseaux au moyen des piéges qu'ils leur tendent.

Ouadekayo, les bourreaux.

Ougulouaydi, ceux qui font des trapes pour prendre des animaux.

Kayman Ouaydi, ceux qui prennent le poisson, au moyen d'un instrument appelé kayman.

Packsi Ouaydi, les oiseleurs.

Mouhoudoudayl Ouaydi, les pêcheurs au filet.
Kayoulo, les pêcheurs à la ligne.
Masouikounanno, les vendeurs de poisson.

Pass méhé Karouyo, les cinq métiers.

Dandouadouo, les charpentiers.
Ouiyano, les tisserands.
Radda, les blanchisseurs.
Ambayttayo, les barbiers.
Sommarou, les cordonniers.

Nauaymiyo, les neuf métiers.

Ceux qui exercent ces neuf métiers sont serviteurs des personnes des quatre castes supérieures. Ce sont:
Sittarou, les peintres.
Achâri, les forgerons.
Liana Ouadouo, les tourneurs.
Gal Ouadouo, les tailleurs de pierre.
Ee Ouadouo, les faiseurs de flèches.
Tareballo, les orfévres.
Yemânou, ceux qui font les soudures.
Oli, les faiseurs de masques.
Hommârou, ceux qui enlèvent les corps morts des bêtes et qui en préparent les peaux.

Tolil Karayo, service particulier.

Hannâli, les tailleurs.
Hakouro, les cuisiniers.
Hunnâ, ceux qui font le tchenam.
Beraouayo, ceux qui battent le tom-tom.
Padouo, les porteurs de palanquins.

Les vingt-et-une castes suivantes sont de basses castes.

Ganraykaouallou, ceux qui font la garde dans les villages.
Andi, les mendians par caste.
Ouallou, les esclaves.
Pidayni Danno, ceux qui font les offrandes aux démons.
Gahalayo, les boueurs.
Horu, les voleurs.
Kannou, les aveugles de naissance.
Koru, les boîteux de naissance.
Hinganno, les mendians par misère.
Dés Ayraouo, les étrangers qui voyagent pour leur plaisir.
Yakadouro, les adorateurs du démon.
Pilou, les sourds et muets de naissance.
Kustarogiyo, les lépreux.
—— Ceux qui honorent les diables par des danses.
Kappouo, les valets qui gardent les temples.
Henâoualayo, les faiseurs de fines nattes.
Paly, les blanchisseurs des basses castes.
Kinnarayo, les faiseurs de nattes.
Rodiyo, les gens qui écorchent les animaux et vivent dans les bois.
Kontayo, les hommes qui portent la charpente sur laquelle le palanquin du roi est placé, lorsqu'il voyage.
Hinnaouoh, les blanchisseurs des gehalayos.

Le septième roi depuis Vijia Radjah, se nommait Petissa II. Il commença de régner 277 ans après l'arrivée de Vijia Radjah, dont le règne fut de 70 ans. A sa demande, Dormasoka, qui était un grand roi de la race

de Mahasamma, qui régnait alors sur Dambadoua et qui résidait dans la ville de Peleloup, envoya avec une branche de l'arbre, sic Maha Bodi, (1) huit princes de la race de Saki et les castes suivantes, pour conserver cette branche :

La caste des Brahmines, pour donner des bénédictions.
La Sitti caste, pour faire des aumônes.
La caste des marchands, pour offrir l'encens, l'huile et les flambeaux.
Les tireurs d'arc, pour chasser les oiseaux.

Huit personnes de chacune de ces castes.

Taraohèyan, pour faire des espèces d'ombrelles appelées seysans.
Koulingayan, pour apporter des fleurs.
Kappakayan, pour apprêter les alimens.
Balaltayan, les portiers.
Pésa Karayan, pour fournir le linge avec lequel on fait filtrer l'eau. C'est la caste des chaliâs (2), ou des écorceurs de cannelle, qui est toujours chargée de cette fonction.

(1) Bogaha (*ficus religiosa*). Cet arbre est planté à Anarajapoura, dans Ouanni, ville dont Ptolémée fait mention, et qui conserve quelque chose de sa première grandeur. L'arbre est supposé y être toujours en fleur. En conséquence, ce lieu est visité par les dévots de toutes les parties de l'île.

(2) Cette classe dispute aux pêcheurs la supériorité du rang. L'emploi d'écorcer la cannelle a, par rapport à l'importance dont il est pour les Européens, a fait prendre l'ascendant aux Chalias, ce qui a excité contre eux la jalousie et la malveillance des autres castes plus nobles, mais moins utiles.

Kumba Karayan, les potiers.
Mâlâ Kârayan, ceux qui font des guirlandes de fleurs.
Ganda Kârayan, les parfumeurs.
Sinda Karayan, les tailleurs qui font des flammes, des pavillons et des pentes de lit.
Soupa Kârayan, les cuisiniers.
Kamma Kârayan, ceux qui fournissent les rasoirs et les ciseaux.
Loha Kârayan, ceux qui fabriquent des bijoux d'or et d'argent.
Souarna Kârayan, ceux qui font des pots d'or et des pots d'argent.
Ouadda Kârayan, les charpentiers.
Chitta Kârayan, ceux qui peignent les ombrelles.
Atochiouâda Kârayan, ceux qui battent toute sorte de tambour.
Chalta Kârayan, ceux qui font les ombrelles.
Ouyana Palian, ceux qui plantent des arbustes à fleurs.

Cet ordre de castes dans la religion de Boudhou est un des plus grands traits de ressemblance entr'elle et celle de Brahma, ce qui dénote une origine commune à l'une et à l'autre.

Il est évident que quelques-unes des divisions qui viennent d'être désignées sont plutôt des classes que des castes selon l'acception du mot par les Gentous ; mais comme elles sont toutes appelées castes dans les auteurs originaux de qui ce tableau est tiré, je n'ai pas osé changer leur dénomination.

S. TOLFREY.

Colombo, le 12 janvier 1804.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

CHAP. Ier. Embarquement — Départ. — Arrivée à Madère. — Remarques. — Cap des Palmes. — Passage de la Ligne. — Ste.-Hélène. — Remarques. — Traversée de Ste.-Hélène au Cap-de-Bonne-Espérance. — Arrivée à cette colonie. — Course dans l'intérieur du pays. — Remarques. — Départ. — Ile St.-Paul. — Iles Nicobar. — Arrivée à l'embouchure de la rivière de Hougly. *Page* 1

CHAP. II. Arrivée à Calcutta. — Fête donnée par le gouverneur-général, marquis de Wellesley. — Barrackpore. — Départ de Calcutta. — Passage par les villes de Hougly, de Berhampore, de Jungepore, de Bhaughulpore, de Monghyr, de Patnah et de Bénarès. — Séjour dans cette ville. — Visite aux petits-fils de Chah-Allum. — Visite au radjah de Bénarès. — Description de cette ville. — Visite rendue par les princes. — Départ de Bénarès. — Jouanpore. — Pont et palais de Sultan Akbar. — Entrée dans le territoire du Nabab-Vizir. — Sultanpore. — Arrivée à Lacknau. *page* 74

CHAP. III. Visite à son altesse Saadet-Aly-Khan, nabab-vizir d'Aoude. — Description d'un

bain dans l'Orient. — Visite à la Begum, veuve de Choudjah-ed-Doulah. — Repas donné par Saadet-Aly-Khan. — Visite à la Begum, veuve d'Azoph-ed-Doulah. — Visite au prince Soleiman-Shikou. — Maison de plaisance du nabab-vizir. — Voitures tirées par des éléphans. — Visite à Almas-Aly-Khan. — Représentation d'une espèce de comédie. — Sacrifice du chameau. — Saadet-Aly-Khan tient un dorbar. — Combat d'éléphans. — Célébration du Moharem. — Tombeau d'Azoph-ed-Doulah. — Combat entre un tigre et un éléphant. — Siphon. — Le général Martin. — Tableau de la magnificence orientale. — Portrait de Saadet-Aly-Khan. — Remarques. *Page* 190

CHAP. IV. Départ de Lacknau. — Vizir-Gonge. — Fotty-Gonge. — Hossein-Gonge. — Mohaun. — Miah-Gonge. — Assiouan. — Bangernau. — Canouge. — Djellalabad. — Kodda-Gonge. — Fotty-Ghor. — Visite du nabab de Ferack-Abad. — Particularités relatives à ce prince. — Arrivée au camp du général Lake. — Marche de l'armée anglaise. — Sécheresse extraordinaire. — Ferack-Abad. — Tremblement de terre. — Moukhonpore. — Jeux divers. — Tombeau d'un prétendu saint musulman. — Serpens tués par un ichneumon. — Pourah. — Chibbepore. — Cawnpore. — Embarquement sur le Gange. — Currah. — Fort d'Allahabad. —

Pagode souterraine. — MIRZAPORE. — Fort de TCHOUNAR. — BÉNARÈS. — GAZYPORE. — DINAPORE. — BANKIPORE. — Puits de SITACOUN. — GOLGONG. — POINTIE — SICELIGOLLY. — SOUTY. — MOURCHED-ABAD. — Visites au nabab, à la MONNY-BEGUM et à deux autres princesses. — COULPA. — Débarquement et arrivée à TCHOURINGIE. *Page* 252

CHAP. V. Description de CALCUTTA. — Population de cette ville. — Mœurs et coutumes des habitans. — Établissement ecclésiastique. *Page* 331

CHAP. VI. Passage de CALCUTTA à CEYLAN. — Débarquement à POINTE-DE-GALLE. — Arrivée à COLOMBO. — Etat politique de CEYLAN. — Négociations avec le premier adigaar. — Hostilités commencées par les CANDIENS. — Les troupes britanniques s'emparent de CANDY. — Elévation de MOUTOU-SOUAMY sur le musnud. — Les ANGLAIS sont massacrés à CANDY. — Fortifications de COLOMBO. — Remarques diverses. — Caste des MALABARS-CHINGALAIS. — Soldats MALAIS. — Mœurs et coutumes des CHINGALAIS. — Etat du christianisme à CEYLAN. — Cannelle. — Projets d'amélioration. — Manière de vivre à COLOMBO. — Fièvre des djengles. — Lèpre. — Le professeur THUNBERG. *Page* 347

FIN DE LA TABLE.

